





Der Universitätsbibliothek zu Toronto
als Geschenk überreicht
von
der Königlichen öffentlichen Bibliothek
zu Dresden (Königreich Sachsen)
1892

529

ORAL HISTORY

OF THE

UNITED STATES

NAVY

AND

ARMY

1911-1912

1913-1914

1915-1916

1917-1918

LL
C5684ny
.Fv

LES
ORAISSONS
DE
CICERON,

TRADUITES EN FRANCOIS,
SUR
LA NOUVELLE EDITION
D'HOLLANDE 1724.
AVEC DES REMARQUES.

Par M. DE VILLEFORE.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,
Chez PIERRE GANDOUIN,
Quai des Augustins, à la Belle Image.

M D C C X X X I I .
AVEC PRIVILEGE DU ROT.

24077
518 | 92



XXXVII^e. ORAISON
TOUCHANT LES PROVINCES
CONSULAIRES.
S O M M A I R E.

L'an de Rome 697. L'an de Ciceron 51.


Cette Oraison fut prononcée dans le Sénat sous le Consulat de Cn. Lentulus & de L. Philippus, l'an de Rome 697. Il s'agissoit de délibérer sur la destination des Provinces & sur le choix de ceux à qui l'on en donneroît le Commandement. Il y en avoit de deux sortes, les unes Prétoriennes, les autres Consulaires. Les Consulaires étoient pour ceux qui sortoient du Consulat, & on leur y donnoit une autorité Consulaire

avec douze Licteurs. Les Prétorienes étoient pour ceux qui avoient été Prêteurs de Rome l'année précédente. Toutes ces Provinces n'étoient ni toujours Consulaires, ni toujours Prétorienes, mais prenoient leur nom du Magistrat ou Consul ou Prêtreur qu'on y envoyoit; elles se décernoient par le Sénat en deux manieres: les unes & les autres selon la Loi Sempronia. Les Consulaires étoient données aux Consuls de l'année suivante, avant la tenuë des Comices, pour les aller occuper au bout de dix-sept mois: les Tribuns du peuple ne pouvoient s'opposer à ce Decret du Sénat, & ceux qu'on envoyoit en ces Provinces y demcuroient jusqu'à ce que le Sénat y en envoyât d'autres. Les Provinces Prétorienes étoient données aux Prêteurs de l'année courante pour s'y rendre au premier Janvier de l'année d'après en sortant de leur Préture; ces dernieres étoient sous l'autorité du peuple, & les Tri-

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. 3
*buns pouvoient former opposition au
Decret du Sénat , & l'on ne les pos-
sèdoit que pour un an. Comme le Sé-
nat avoit le pouvoir de rendre Pré-
toriennes les Provinces Consulaires,
& de les conferer aux Prêteurs de
l'année courante , ces Provinces par
ce changement passaient de la puis-
sance du Sénat à celle du peuple.
Cicéron avoit cinquante-un an
quand il prononça cette Oraison :
deux ans auparavant, Pison & Ga-
binus , qui pour lors étoient Con-
suls , avoient vendu la liberté de
Cicéron à Clodius Tribun du peu-
ple. L'année suivante Cicéron étant
revenu d'exil , dit dans sa harangue
pour remercier le peuple de son rap-
pel , qu'il puniroit les Marchands
de Provinces en les faisant revenir
chez eux , & c'est le sujet de cette
Oraison , où il opine pour faire don-
ner aux futurs Consuls la Macedoi-
ne & la Syrie possédées par Pison &
par Gabinus , & pour faire rester les
Gaules sous le commandement de
Cesar.*

4 TRENTE-SEPTIE'ME ORAISON.

Comme tous ceux qui avoient opiné avant Cicéron haïssoient Cesar, ils avoient tous conclu à sa révocation, excepté P. Servilius, ou du moins à ne lui laisser qu'une des Gaules, la citerieure ou l'ulterieure; le sentiment de Cicéron & de Servilius prévalut, Cesar resta dans les Gaules, la Macedoine fut donnée à Pompée, la Syrie à Crassus, & l'on revoqua Pison & Gabinius. Il y avoit déjà quatre ans que Cesar étoit dans les Gaules, où il avoit fait de grands exploits chez les Germains & chez les Suisses. La Macedoine étoit infestée par les Traces, les Scites, & les autres Barbares; la Syrie venoit récemment d'être subjuguée par Pompée, & comme voisine des Parthes elle paroissoit avoir besoin d'une puissance & d'une armée Consulaire.

- I. UELQU'UN de vous, PERES CONSCRIPTS, est il dans l'attente de ce que je déciderai sur la destination des Provinces, qu'il examine en lui-même le caractère de ceux que je dois princi-

palemment en excludre ; il ne fera plus incertain de ce qu'il est convenable que je pense quand il verra ce que je dois nécessairement penser. Si j'avois été le premier du Sénat à m'expliquer de la sorte , vous m'en loüeriez assurément ; si j'étois seul de mon opinion vous me le pardonneriez sans doute , & quand même elle ne vous paroîtroit pas fort favorable , vous accorderiez quelque chose à mon chagrin. Mais PERES CONSCRIPTS , je ne sens pas une joye mediocre , lorsque pour l'avantage de la République , il faut prononcer sur les Provinces de Syrie & de Macedoine , que l'utilité commune & mon ressentiment particulier se rencontrent si bien ensemble , & que l'opinion que je soutiens ait déjà été soutenuë par P. Servilius , ce Sénateur illustre , si tendrement affectionné pour les interêts de l'Etat , & nommément pour les miens.

II. Que si peu auparavant , & toutes les fois qu'il en a eu l'occasion & la liberté , il a non-seulement opiné , mais en des termes fort remarquables , que Gabinius & Pison ces deux monstres , & pour ainsi dire ces deux désolateurs de la République , devoient être juridiquement blâmez , tant sur plusieurs Chefs differens , que pour leur criminelle administration & leur impitoyable dureté pour moi ; dans quels

6 TRENTE-SEPTIÈME ORAISON

sentimens faut-il que je sois à l'égard de ces gens-là qui s'étoient engagez à mes ennemis de m'ôter la vie, si leurs desirs ambitieux étoient satisfaits. Mais en exposant mon opinion, je ne consulterai pas ce qui m'est personnel, & ne me rendrai point esclave, je serai pour eux dans les mêmes dispositions d'esprit que chacun de vous doit être; je ne ferai point entrer dans les motifs de l'avis que j'avancerai, le souvenir de mes peines que vous avez néanmoins voulu toujours regarder comme les vôtres, & je différerai pour un autre tems à m'en faire raison.

III. Il y a, PERES CONSCRIPTS, quatre Provinces sur lesquelles je vois que jusqu'à présent on a donné ses suffrages, les deux Gauloises que nous sçavons être aujourd'hui réunies sous une seule administration, & la Syrie & la Macedoine dont ces deux pernicious Consuls se sont emparez malgré vous & malgré les maux qu'ils vous ont faits, & qu'ils ont obtenus pour leur récompense d'avoir renversé toute la République.

Suivant la Loi Sempronia (1) nous

(1) *La Loi Sempronia.* chus Tribun du peuple, Il y a eu plusieurs Loix & portoit que chaque de ce nom, celle dont année le Sénat décerneroit aux Consuls & aux il est ici parlé fut établie par C. Sempronius Grac- Prêteurs après leurs tems

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. 7

avons à prononcer sur deux Provinces ; mais qu'avons nous à délibérer sur la Syrie & la Macedoine ? Je ne dirai point que ceux à qui elles sont tombées par de telles voyes , ne s'y sont rendus qu'après avoir condamné les décisions (1) du Sénat , qu'après avoir anéanti dans Rome toute votre autorité , violé la foi publique , mis la sûreté du peuple en péril par l'impunité du crime , & qu'après avoir indignement & cruellement persécuté les miens & moi.

IV. Je supprime tout ce que Rome & nos Maisons ont souffert de maux qui sont si considérables , que jamais Annibal n'en a souhaité tant à cette Ville , qu'ils lui en ont fait. Je viens maintenant aux Provinces , cette Macedoine auparavant si bien fortifiée , non par des Tours , mais par les Trophées de tant de Généraux , que tant de victoires & tant de triomphes tenoient en paix depuis si long-tems , est aujourd'hui tellement opprimée par les

uncommandement dans différentes Provinces ; mais que les Tribuns pourroient former opposition au Decret quand les Provinces seroient Prétoriennes , & ne le pourroient quand elles	seroient Consulaires. (1] <i>Les décisions du Sénat.</i> Elles avoient approuvé tout ce qu'avoit fait Cicéron , ainsi l'envoyer en exil c'étoit condamner les décisions du Sénat.
--	---

8 TRENTE-SEPTIÈME ORAISON

Thraciens, dont l'avarice (1) lui enleve tout son repos, que les Theſſaloniens placez dans le ſein de notre Empire, ſont obligez d'abandonner leur Ville & de ſe fortifier une Citadelle ; que nos routes (2) Militaires qui vont de la Macedoine à l'Hellespont, ne ſont pas ſeulement infeſtées par les incurſions de ces barbares, mais encore rompuës & entrecoupées par les campemens des Troupes Thraciennes. Ainſi ces Nations, qui pour demeurer paisibles avoient donné de groſſes ſommes à notre illuſtre (3) Commandant, après avoir acheté la paix, nous font une guerre en quelque façon aſſez juſte pour faire revenir leurs richèſſes qu'ils ont épuifées abſolument. Nôtre Armée compoſée d'une jeuneſſe (4) fiere & choiſie, levée avec

(1) Dont l'avarice, &c. En ſ'emparant de tout l'argent du Tréſor public.

(2) Nos routes Militaires. Ces routes étoient des chemins qui aboutiſſoient ou à la Mer, ou aux grandes Villes, ou aux grands Fleuves pour conduire les Troupes dans les Provinces.

(3) Notre illuſtre Commandant. Ironie, ceux qui gouvernoient les

Provinces cherchoient ſouvent les occaſions de faire la guerre aux Nations voiſines pour ſ'attirer enſuite les honneurs du triomphe.

(4) D'une jeuneſſe fiere. Celui qui étoit nommé pour commander une Armée envoyoit des Tribuns Militaires dans toute l'Italie pour inviter la jeuneſſe à prendre les armes & à ſe rendre à l'armée. Quand on les

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. 9
tant de peines , est à présent tout-à-fait
ruinée , je le dis avec la plus vive dou-
leur.

V. Les Soldats du peuple Romain sont
emprisonnez , massacrez , abandonnez ,
dispersez de la plus pitoyable maniere du
monde , ou consommez par la negligence ,
par la faim , par la maladie , par toutes
sortes de désolations & de ravages ; & ce
qu'il y a de bien indigne , c'est qu'il sem-
ble qu'on rend l'armée responsable du cri-
me de son General.

Après avoir dompté les Nations & sub-
jugué les Barbares , nous défendions cette
Macedoine pacifiée & tranquile avec un
petit nombre de Troupes & de foibles gar-
nisons ; nous la commettions à de simples
(1) Lieutenans sans autorité principale ,
& qui la gouvernoient au seul nom du peup-
le Romain. Aujourd'hui par une domi-
nation & par une armée Consulaire, elle
est harcelée à un tel point , qu'une paix
un peu durable , pourroit à peine la sou-
lager.

Qui de nous pourtant n'a pas entendu
dire , & ne sçait pas que les peuples de
l'Achaïe donnent à Pison chaque année

avoit choisis , le Consul Ces Lieutenans avoient
leur faisoit prêter ser- une certaine autorité ,
ment. mais ne commandoient

(1) *Simple Lieutenans.* pas.

une somme exorbitante ; que les Impôts & les Tributs de Durazzo tournent au profit du Proconsul ; que Bizance cette Ville toujours si fidele au Sénat & à l'Empire, est tourmentée comme une Ville ennemie. Dans les lieux où il envoie des Troupes en quartier d'hyver, lorsqu'il n'a pû rien tirer des pauvres, rien arracher aux miserables par toutes les violences, il leur a donné pour Commandans ceux qu'il a crû les plus diligens executeurs de ses vexations, & les plus fideles Ministres de ses fureurs.

VI. Je ne parle point de la jurisdiction établie contre les Loix dans une Ville (1) libre, j'oublie les meurtres, je passe sous silence les débauches dont il reste de si tristes témoignages, qui conservent un éclatant souvenir de son infamie, & qui causent peut-être une trop juste indignation de notre gouvernement. On sçait que des Vierges des plus qualifiées se sont elles même précipitées dans des puits, & par

(1) *Ville libre.* Parmi la justice & la jurisdiction ; les autres Provinces pouvoient conserver toujours leur Loix & leurs Magistrats quand elles se conduisoient assez fidèlement pour conserver leurs privileges.

les Provinces qui s'afflu-jettoient il y en avoit de veritablement réduites en Provinces Romaines, & tout-à-fait dépendantes, on y envoyoit des Magistrats Romains pour y exercer

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. II *Chose*
une mort volontaire se sont soustraites à *me se*
ces honteuses entreprises , autrement iné- *me*
vitables ; & si je supprime tous ces faits , *Dad*
ce n'est pas que je n'en connoisse l'énor- *Vie*
mité , mais parce que je n'en ai pas à pre-
sent ici de témoins.

Qui ne sçait combien la Ville de Bizan-
ce étoit ornée & remplie de Statuës que
ces peuples épuisez par les dépenses ex-
cessives de la guerre avoient conservées &
religieusement gardées avec les autres ri-
chesses de leur pays , lorsque Mitridates
& tout son Royaume de Pont en armes ,
prêt à se répandre avec impetuosité dans
l'Asie , les Bizantins eurent à soutenir les
assauts de ce Roi si difficiles à repousser ,
& qu'ils l'enveloperent dans leurs Mon-
tagnes.

VII. C'est ainsi Cæsoninus (1) Calven-
tius que sous un Gouverneur aussi perni-
cieux & aussi cruel que vous , cette Ville
franche & libre , & pour ses services en-
core tout récents maintenuë dans ses pri-
vileges par le Sénat & par le peuple Ro-
main , a été tellement dépouillée & rava-
gée , que si le Lieutenant Virgilius , cet
homme vertueux & vaillant n'étoit sur-
venu , de tout ce grand nombre de Sta-
tuës & de Simulachres , on n'en ver-

(1) *Cæsoninus*. C'est toît présent à ce dis-
le nom de Pison qui é- cours.

12 TRENTE-SEPTIÈME ORAISON
toit plus un seul vestige à Bizance.

Dans quelle Temple de l'Achaïe, (1)
dans quel lieu, dans quel bois consacré de
la Grece, si saint qu'il pût être, a-t-il
laissé la moindre Statuë & les moindres
décorations? Pendant la désolation de cette
Ville que vous aviez ruinée, au lieu que
vous auriez dû la gouverner, vous ache-
tâtes bien cherement d'un infâme (2)
Tribun la permission d'exercer la justice
pour la discussion des dettes contractées
chez ces peuples affranchis de toute ju-
risdiction étrangere par le Decret du Sé-
nat & par la Loi de (3) votre propre gen-
dre. Vous eûtes bientôt vendu ce droit
que vous aviez acheté, car ou vous ne
rendîtes point la justice, ou vous la re-
fusâtes à tous les bons Citoyens de Rome.

VIII. Je ne dis rien maintenant contre
lui, PERES CONSCRIPTS, je n'insiste que
sur la Province, ainsi je supprime ce que vous
avez entendu tant de fois, & dont vous
vous souvenez bien sans qu'on vous en

(1) *l'Achaïe.* L'Asie
mineure.

(2) *Infame Tribun.*
Pison avoit acheté de
Clodius Tribun du peu-
ple, le droit d'établir
des Magistrats Romains
dans les Villes libres.

(3) *Propre gendre.* Ce-

far avoit épousé une fille
de Pison, & il avoit fait
passer une Loi par la-
quelle les Achéens, les
Thessaliens & les autres
Grecs étoient exempts
de la juridiction étran-
gere.

parle ; je ne vous fais point remarquer cette prodigieuse audace avec laquelle il ose ici paroître à vos yeux pour intimider vos esprits ; je ne dis rien de son orgueil, de son arrogance , de sa cruauté. Laissons inconnues toutes ces débauches qu'il cache sous le voile , non de la modestie & de la pudeur , mais de l'insolence & de la fierté. Je ne m'arrête qu'à la Province , c'est de quoi il est ici question. Ne mettez vous donc personne à son poste ? y laisserez vous plus long-tems demeurer un homme , dont la fortune , dès qu'il eût mis le pied dans cette Province , se joignit tellement à sa malice qu'on ne pouvoit juger si l'on étoit plus malheureux qu'il n'étoit méchant ?

IX. Mais faut-il laisser davantage en Syrie cette autre Semiramis ? (1) De la manière dont il prit le chemin de la Province , on auroit dit que le Roi (2) Ariobarlanes menoit votre Consul comme un Gladiateur à quelque sanglant combat. A son arrivée en ce pays toute la Cavalerie fut défaite , & les meilleures cohortes dissipées ; ainsi tout ce qui s'est fait en Sy-

(1) *Semiramis*. Elle Roi de Capadoce fut, avoit regné en Syrie , & chargé de mener Gabinius lui compare Gabinius en Syrie pour y combattre Archelaüs son

(2) *Ariobarlanes*. Ce ennemi.

14 TRENTE-SEPTIÈME ORAISON

rie sous ce Commandant , se réduit à des traites en argent avec les puissans & les riches , à des transactions , à des pillages , à des brigandages. Il faisoit beau voir un Proconsul du peuple Romain avec une armée en bon ordre lever (1) la main , non pour exhorter les Soldats à chercher la gloire , mais pour crier qu'il achetoit tout , & qu'il encherissoit sur tout.

X. De plus il donna aux Syriens & aux Juifs , ces Nations nées pour la servitude , une autorité sur ces pauvres (2) Partisans de qui j'avois reçu tant de services dans mes infortunes & dans mes peines. Il commença d'abord & continua de leur ôter le pouvoir de poursuivre ces peuples en justice ; il annulla des Transactions les plus légitimement contractées ; il empêcha de

(1) *Lever la main.* Dans les ventes publiques quand on vouloit encherir sur quelque chose , on levoit la main pour signe.

(2) *Pauvres partisans.* On appelloit partisans ou Publicains ceux qui avec de l'argent comptant payoient aux Censeurs le prix des revenus publics qu'ils levoient ensuite à leur profit , &

quelquefois avec assez de vexation ; mais Cicéron paroît ici les soutenir , non-seulement parce qu'il en avoit été fort soulagé dans son exil ; mais parce qu'en effet , ils rendoient souvent de grands services à l'Etat , & que d'ailleurs ils étoient tous pris dans l'Ordre des Chevaliers dont il étoit.

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. 15
faire des prisonniers ; il affranchit d'im-
pôts les Tributaires ; il défendoit que dans
une Ville qu'il habitoit ou qu'il devoit ha-
biter , il y eût ni partisans , ni pas un de
leurs Esclaves. Que dire encore , on le re-
garderoit comme un cruel s'il avoit été
pour un ennemi dans les mêmes disposi-
tions qu'il étoit pour les Citoyens Ro-
mains , & particulièrement pour un Ordre
qui s'étoit toujours soutenu dans ses fonc-
tions avec beaucoup de moderation & de
splendeur.

XI. Vous voyez donc , PERES CONS-
CRIPTS, que les Partisans n'ont pas été rui-
nez & renverséz pour avoir fait des Baux
& des Encheres temerairement , ou faute
d'habileté à bien conduire leurs affaires ;
mais par l'avarice, par l'orgueil & par la
dureté (1) de Gabinius : & il est nécessaire
que dans la disette & dans l'épuisement
(2) des Trésors publics vous les soula-
giez , quoi qu'à présent vous ne leur puis-
siez pas apporter bien des secours ; car par

(1) *La dureté.* Il ne permettoit pas que les
Publicains fissent emprisonner leurs débiteurs.

(2) *Dans l'épuisement.* Il y avoit à Rome trois
Trésors publics. Les deux premiers se tenoient fer-

mez , & ne s'ouvroient
que pour les nécessitez
pressantes de la Républi-
que. Le troisième étoit
toujours ouvert , & le
Questeur en tiroit l'ar-
gent pour les dépenses
courantes.

la conduite de cet ennemi du Sénat & de ce persécuteur de tout l'Ordre des Chevaliers, ces pauvres gens ont perdu non-seulement tous leurs biens, mais tout leur credit. Ni leur économie, ni leur retenuë, ni leur vertu, ni leur travail, ni leur réputation n'ont pû les défendre contre l'insolence de ce brutal & de ce voleur.

XII. Quoi laisserons-nous perir des (1) hommes qui ne se soutiennent plus que par le moyen de leur patrimoine, & par les libéralitez de leurs amis? Si celui qui n'a pû percevoir les deniers publics à cause des hostilités étrangères, est à couvert par les conventions du Censeur, (2) ne faut-il pas lui prêter assistance quand il en est empêché par un (3) ennemi qui n'en porte pourtant pas le nom.

Retenez donc encore long-tems dans une Province un homme qui trafique (4)

(1) *Des hommes.* Il parle de l'Ordre des Chevaliers, la plupart de ces

Publicains étoient de leur Ordre comme on vient de dire.

(2) *Du Censeur.* Les Censeurs tous les cinq ans faisoient des conventions avec les Publicains pour les revenus de l'Etat; & dans les occasions de guerre le

Sénat leur faisoit des remises.

(3) *Par un ennemi.* Ils étoient épuisés par les Loix & par les pilleries de Clodius.

(4) *Qui trafique.* Dans le tems que Gabinus gouverna cette Province, il y introduisit des brigands qui la pillèrent sous divers prétextes.

des Alliez avec les Ennemis, & des Citoyens (1) avec les Alliez; qui s'estime plus que son Colleague, dont l'air triste & austere vous impose, au lieu que lui ne s'est jamais montré moins méchant qu'il n'est. Mais Pison d'une certaine autre sorte, se glorifie à son tour d'avoir en très-peu de tems si bien fait que C. Gabinius ne put passer pour le plus pervers de tous les hommes.

XIII. Est-il possible que quand on ne feroit pas obligé de les rappeler de leurs Provinces, vous croiriez qu'il ne les en faudroit pas enlever de force, & que vous y laisseriez ces deux hommes par qui nos Alliez sont desolez, nos Troupes sont dissipées, nos Partisans sont ruinez, nos Provinces sont ravagées, & notre Empire est deshonoré. Mais ne vouliez vous pas dès l'année passée les rappeler aussi-tôt qu'ils furent arrivez à leur Gouvernement, & s'il vous eût été libre alors de faire executer votre Ordonnance, (2) &

[1] *Des Citoyens.* Des Chevaliers avec les Syriens. mais établie contre les regles sans consulter les Auspices, & par consequent par une Loi qui se pouvoit abolir. Le Sénat n'osa pour lors faire cette démarche hardie, parce que dans la Loi Clodia il y avoit des cho-

[2] *Votre Ordonnance.* Ils avoient été dans ces Provinces contre l'intention du Sénat, & en vertu d'une Loi de Clodius Tribun du peuple; Clodia il y avoit des cho-

que l'affaire n'eût pas été différée tant de fois , ni ne vous eût pas été , pour ainsi dire , arrachée des mains , n'auriez vous pas fait ce que vous souhaitiez ? Vous auriez rétabli votre autorité , en révoquant ceux par qui vous l'aviez perduë , & en les dépouillant des récompenses qu'ils avoient reçûës pour leurs crimes & pour le renversement de la patrie.

XIV. Que si malgré vous ils échaperent pour lors à ce châtiment , non par leurs richesses , mais par celles d'autrui , ils en ont souffert depuis un bien plus honteux & bien plus rude ; car quelle punition plus cruelle peut souffrir un homme sensible à la crainte du suplice , s'il ne l'est pas à la honte de perdre sa réputation , que de n'être point crû par ses Lettres dans lesquelles il mande ce qu'il a fait durant la guerre pour le service de l'Etat ? C'est pourtant la décision d'un Sénat nombreux qui refusant des actions de grâces aux Dieux immortels au nom (1) de Gabinus , specifica qu'il ne falloit rien croire d'un

ses assez avantageuses au peuple , pour faire craindre qu'il n'eût point consenti à l'abolition.

(1) *Au nom de Gabinus.* Quand on rendoit aux Dieux de publiques

actions de grâces , on mettoit toujours dans les prières le nom de celui qui étoit l'occasion de cette religieuse cérémonie.

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. 19
 homme fletri par tant de vices , & par
 tant de crimes : que de plus la Républi-
 que n'avoit pû être bien gouvernée par
 un traître , qu'elle reconnoissoit actuelle-
 ment pour son ennemi ; qu'enfin les Dieux
 ne voudroient point ouvrir leurs Tem-
 ples ni recevoir des prieres au nom du plus
 infâme & du plus méchant de tous les
 hommes. Pour cet autre Proconsul il est
 plus habile & mieux instruit (1) par ses
 Grecs avec qui maintenant il se saoule
 dans l'Orchestre (2) comme il avoit cou-
 tume de faire derriere (3) la toile , ou
 bien il a des amis plus aviséz que Gabi-
 nius , car on n'a point apporté de ses Let-
 tres au Sénat.

XV. Aurons-nous donc de tels Com-
 mandans , dont l'un n'ose nous informer
 de ce qui se passe , de crainte qu'on ne lui
 donne le nom de (4) General ; & l'autre ,
 si les Courriers vont jusqu'à lui , se repen-
 tira necessairement dans peu de jours de
 l'avoir osé. Ses amis du moins , s'il en a ,

(1) *Par ses Grecs.* Pison
 avoit avec lui des sça-
 vans de Grece qui l'ins-
 truisoient dans la Litte-
 rature de leur Nation.

(2) *L'Orchestre.* Les
 Sénateurs aux spectacles
 étoient dans des places
 de distinction que quel-

ques gens appelloient
 l'Orchestre.

(3) *Derriere la toile.*
 Le rideau qui separoit
 les Comediens des Spec-
 tateurs.

(4) *De General.* C'est
 une ironie.

car une créature aussi féroce, aussi sauvage peut-elle en avoir quelques-uns, disent pour se consoler, que le Sénat a aussi refusé des actions de grâces au nom de T. (1) Albucius. Il y a premièrement de la différence en ce que cette action étoit par un Propriétaire contre ces brigands de Sardaigne enveloppez de leurs peaux de bêtes; au lieu qu'il s'agit ici d'une guerre terminée contre les plus considérables Princes de Syrie, avec une armée & un commandement Consulaire. D'ailleurs Albucius s'étoit arrogé (2) lui-même en Sardaigne l'honneur qu'il sollicitoit au Sénat, car on sçavoit fort bien que cet homme, tout Grec par ses mœurs & par ses manières, & d'ailleurs fort étourdi, avoit presque triomphé dans cette Province; & c'est pour cela que le Sénat voulut punir son insolence en le refusant.

XVI. Mais laissons à Gabinius cette consolation de regarder comme peu de

(1) *Albucius*. Il fut Propriétaire en Sardaigne, c'étoit un homme

très-frivole, & si partisan des Grecs qu'il étoit lui-même presque un Grec, comme dit ailleurs Cicéron qui se moque de lui dans les Livres des biens & des

maux, par des Vers qu'il cite du Poète Lucilius.

(2) *Arrogé lui-même*.

Il n'étoit point permis de s'arroger soi-même ces sortes d'honneurs, surtout la Province n'étant point encore subjuguée.

chose cette éclatante ignominie dont personne avant lui n'avoit encore été diffamé, pourvû qu'il s'attende au même succès que celui qui lui sert d'exemple pour se consoler ; outre qu'il n'y avoit dans (1) Albucius, ni les mêmes débauches que dans Pison, ni la même effronterie que dans Gabinius : cependant de la maniere dont il fut puni, le Sénat fut vengé du mépris qu'il en avoit reçu.

XVII. Or ceux qui sont d'avis que les deux Gaules soient destinées aux deux Consuls, retiennent ces deux (2) hommes dans leur poste ; & ceux qui destinent aux deux Consuls, l'une des deux Gaules avec la Syrie ou la Macedoine, laissent toujours dans l'une ou dans l'autre l'un de ces deux mauvais Commandans, & les traitent inégalement, quoique coupables du même crime.

Je les ferai, dira-t-on, Provinces Prétoriennes, (3) afin que Pison & Gabinius

(1) *Dans Albucius.* & Gabinius demeureront dans leurs Provinces, & les deux Consuls auront les deux Provinces qu'avoit Cesar.

(2) *Ces deux hommes.* (3) *Prétoriennes.* Dès que les Provinces étoient rendues Prétoriennes, le Tribun comme nous les deux Gaules, Pison avons déjà dit, avoit le

22 TRENTE-SEPTIÈME ORAISON

en sortent au bout d'une année, c'est-à-dire, si le Tribun que voila le permet; car alors il y pourra mettre opposition, & il ne le peut maintenant.

Pour moi qui destine la Syrie & la Macédoine aux deux Consuls designez, je les destinerai comme Prétoriennes, afin que les Prêteurs aient aussi des Provinces pour une année, & que nous revoyions au plutôt ici, ceux que nous n'en sçaurions voir éloigner qu'avec impatience.

Mais, croyez moi, l'on ne leur succédera jamais qu'en faisant valoir la Loi (1) par laquelle il n'est pas permis de s'opposer à ce qui regarde la destination des Provinces. Ainsi en perdant ce tems, vous ferez obliger d'attendre une année entière, & dans cet intervalle il y aura toujours de nouveaux progrès dans la calamité des Citoyens, dans la vexation des Alliez, & dans l'impunité de ces scelerats.

XVIII. Mais quand même ils seroient les plus honnêtes gens du monde, je ne croirois pas qu'il fallut encore donner des successeurs à Cesar. Je vous dirai, PERES CONSCRIPTS, quel est sur cela mon-sentiment, & je ne craindrai point l'objection

pouvoir de s'opposer au Sempronia qui déro-
choix du Sénat. noit les Provinces com-

(1) La Loi. La Loi me Consulaires.

d'un intime ami (1) qui m'a interrompu dans mon discours il n'y a qu'un moment. Cet excellent homme dit que je dois être moins ennemi de Gabinus que de Cesar, (2) qui par ses instances & par son credit a été l'auteur de la disgrâce sous laquelle j'ai succombé. Mais si je lui réponds d'abord que j'ai moins d'égard à mon ressentiment particulier, qu'à l'intérêt general; ne pourrai-je pas le prouver en disant que je puis faire ce que les plus illustres de nos Citoyens ont fait. Tib Gracchus, je veux dire le pere, & plutôt aux Dieux que ses fils n'eussent pas dégénéré de la sagesse paternelle; ce Gracchus acquit beaucoup de gloire pour s'être lui seul entre tous les Tribuns du peuple, déclaré en faveur de L. Scipion (3) son mortel ennemi, aussi bien que l'étoit son frere l'Africain. Cependant Gracchus protesta

(1) *Intime ami*. C'est L. Philippus Consul.

(2) *Cesar*. Il paroissoit évident que Cesar avoit poussé Clodius à faire aller Ciceron en exil.

(3) *L. Scipion*. L. Scipion surnommé l'Asiatique avoit triomphé dans Rome pour avoir gagné une celebre bataille en Asie contre An-

tiochus; il fut néanmoins dans la suite déshonoré par Caton qui l'accusa d'avoir détourné les deniers publics, & il auroit été mis en prison si le Gracchus dont il est ici parlé, pere des deux Tribuns, & qui avoit épousé Cornélie sœur de ce Scipion ne l'eût empêché.

14 TRENTE-SEPTIÈME ORAISON

dans sa Harangue , qu'il n'étoit point reconcilié avec eux ; mais il ajouta qu'il lui paroissoit contraire à la dignité de l'Empire que le même Scipion qui avoit triomphé fut conduit dans le même lieu où le propre jour de son triomphe il avoit fait conduire les Generaux ennemis.

XIX. Quel homme fut jamais plus haï que Marius ? on sçait qu'il l'étoit infiniment de (1) L. Crassus & de M. Scaunis, & si l'on en cherche encore d'autres , de tous les Metellus ; cependant ils n'opinèrent point à le rappeler des Gaules , mais contre l'ordre ils lui continuerent cette Province à cause de la guerre qui s'y faisoit.

La guerre d'aujourd'hui dans ces mêmes Provinces est bien d'une autre importance. Cesar y a subjugué de vaillans peuples ; mais ils ne sont pas encore assujetés à nos Loix , ni sous une obéissance bien établie , ni dans une paix bien solide. Nous voyons à la verité la guerre fort avancée , & presque achevée ; mais de maniere néanmoins que si celui qui a si bien commencé , continué jusqu'à la fin , nous verrons tout dans sa perfection consommée : que si on lui donne un successeur ,

(1) L. Crassus. , *etc.* voyez les plus recon-
Crassus , Scaurus , les mandables du tems de
Metellus étoient les Ci- Marius.

il y a danger que nous n'entendions dire que ce qui restoit d'ennemis à vaincre, a repris de nouvelles forces, & que les hostilités recommencent.

XX. Ainsi comme Sénateur, ennemi de Cesar, si vous voulez, je dois être ami de la République, comme je l'ai (1) toujours été. Quand je renoncerois à toutes mes raisons de haine pour l'intérêt de la patrie, quelqu'un seroit-il en droit d'y trouver à redire, surtout prenant toujours pour les modèles de ma conduite & de mes sentimens les actions de nos plus illustres Citoyens?

Est-ce que M. Lepidus qui fut deux fois Consul, & deux fois Pontife, n'a pas été loué non-seulement par la voix unanime de la postérité; mais par les Historiens & par les chants même d'un fameux Poète (2) lors qu'ayant été fait Censeur il se reconcilia tout à coup dans le champ de Mars avec son Collegue M. Fulvius, pour remplir avec le même esprit & le même cœur leurs fonctions communes de la censure.

XXI. Et sans rapporter une infinité d'anciens exemples, votre pere, ô Philippes! ne se reconcilia-t-il pas dans un même tems avec tous ses ennemis les plu

(1) *je l'ai toujours été.* exil

Quand il se soumit à son (2) *Ennius.*

declarez : aussi la République le fit elle rentrer en graces avec tous ceux dont elle l'avoit aliéné.

XXII. J'en passe plusieurs autres ayant devant les yeux ces lumieres & ces ornemens du Sénat. P. Servilius & M. Lucullus , sans oublier ce grand L. Lucullus que je voudrois bien voir encore au monde. Quelles inimitiez dans l'Etat ont été plus fortes & plus éclatantes que celles des Servilius & des Lucullus ; cependant la dignité de la République & de leur nom , ne les a pas seulement éteintes , mais les a changées en de veritables liaisons d'amitié. Q. Metellus Nepos étant Consul , lorsque dans le Temple du grand Jupiter il se sentit ébranlé par l'autorité du Sénat , & par la solidité surprenante du discours de P. Servilius , ne me fit-il pas la faveur de me rendre ses bonnes graces en mon absence ? Puis-je être l'ennemi d'un homme qui par des Lettres , par la renommée , par des Couriers , fait tous les jours retentir à mes oreilles les nouveaux noms des peuples , des Nations & des Provinces qu'il a conquises.

XXIII. Croyez moi, PERES CONSCRIPTS, je brule d'ardeur & de zele pour la patrie , vous n'en doutez pas , & vous en brulez vous même. Ce zele ardent qui m'a fait autrefois exposer ma vie pour remedier

à de si grands périls dont nous étions menacés , & qui dans ces derniers tems , lorsque je voyois de toutes parts tant de traits prêts à partir contre l'Etat, m'a contraint de subir mon sort & de me sacrifier pour tous ; c'est cette ancienne & continuelle ardeur pour la République , qui me ramenne à Cesar , qui m'y reconcilie , qui le fait rentrer dans mon cœur.

XXIV. Enfin le public en pensera tout ce qu'il voudra , je ne puis n'être pas l'ami d'un homme à qui la République est redevable ; car si je n'ai pas seulement déclaré , mais fait la guerre à ceux qui ont voulu porter le fer & la flamme dans tout l'Empire , quoiqu'il y en eût de mes amis particuliers , & que même j'avois défendu devant les Juges pour leur faire éviter (1) la mort : pourquoi la même République qui m'a si fort animé contre mes amis , ne me pacifiera-t-elle pas pour mes ennemis ? Qu'elle est l'origine de ma haine pour Clodius , sinon de ce que j'ai jugé qu'il deviendrait un Citoyen pernicieux à la patrie , après lui avoir vû violer par ses débauches dans un seul crime les deux devoirs les plus sacrés qui sont la religion & la pudeur. Est-il douteux par

(1) *Eviter la mort.* Il s'agit de la conjuration de Catilina.
parle de Lentulus l'un des principaux compli-

tout ce qu'il a fait, & ce qu'il fait tous les jours, qu'en l'attaquant j'ai plus d'égard à la République qu'à mon repos, & que ceux qui le défendent en ont plus à son repos qu'à celui de la République.

XXV. J'avouë que je me suis trouvé dans le Sénat contraire au sentiment de Cefar, & conforme au votre; mais aujourd'hui j'embrasse encore vos mêmes sentimens: car vous à qui Pison n'ose écrire pour vous informer de sa conduite, vous qui par un témoignage solennel & par une nouvelle ignominie, venez de condamner les Lettres de Gabinius, vous avez ordonné des jours d'actions de grâces au nom de Cefar, & plus de jours que l'on n'en a décerné jamais à personne pour une seule guerre & avec des honneurs que nul autre auparavant n'avoit eus. Qu'est-il donc besoin que j'attende quelqu'un pour me reconcilier avec lui, cette compagnie celebre ne m'y a-t-elle pas reconcilié, elle qui est l'oracle des Decrets publics & de toutes mes résolutions particulières? je vous imite, PERES CONSCRIPTS, je vous obéis, je vous applaudis pendant que vous negotiez pas les desseins de Cefar sur la République, vous pouviez remarquer que je n'avois pas avec lui trop de liaison; mais lorsque ses grands exploits vous ont fait changer d'idées & de senti-

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. 29
mens, vous avez vû que je ne me suis pas
associé seulement à vos Decrets, mais que
j'en ai fait l'éloge.

XXVI. De quoi s'étonne-t-on le plus
dans cette occasion, & que reprend-on
dans mon avis, puisque j'ai déjà tant or-
donné de choses qui regardoient plus le
merite de l'homme que les interêts de
l'Etat. Mon sentiment étoit que l'on fit
aux Dieux en son nom quinze jours d'ac-
tions de graces; c'étoit assez que la Ré-
publique lui en décernât autant qu'à (1)
Marius, & ce n'étoit pas, après de si gran-
des guerres, faire aux Dieux immortels de
mediocres remerciemens. Ainsi c'est au
seul merite de Cesar que ce grand nombre
de jours est attribué.

XXVII. Lors qu'après le rapport du
Consul on décerna d'abord dix jours d'ac-
tions de graces au nom de Pompée, Mi-
tridate ayant été tué, & la guerre étant
finie, je fus d'avis qu'on doublât ce nom-
bre de jours, & vous pensâtes de même,
puis qu'à la lecture des Lettres de Pom-
pée, où vous vîtes que toutes les guerres
par terre & par mer étoient terminées,
vous ordonnâtes douze jours d'actions de
graces, & je ne puis m'empêcher d'admi-
rer ici l'heroïque vertu de Pompée, qui.

(1) *Autant qu'à Ma-* que sept jours à Marius.
rius. On n'en décerna

30 TRENTE-SEPTIÈME ORAISON

quoiqu'élevé à de plus grands honneurs que personne, en ordonne néanmoins pour un autre d'encore plus considérables qu'il n'en avoit reçu lui-même.

Ainsi dans ces prières publiques que j'ai ordonnées, l'action de grâces est attribuée aux Dieux immortels, selon les Loix de nos prédécesseurs, & aux intérêts de la République ; mais la magnificence des expressions, les honneurs nouveaux, le nombre des jours sont à la louange & à la gloire de César.

XXVIII. On nous a fait dernièrement le rapport de ce que coûte l'armée, j'ai prononcé sur cet article, & de plus j'ai fait en sorte que vous prononçassiez aussi, j'ai même répondu amplement à la diversité des opinions ; j'ai été présent à l'enregistrement (1) du Decret, & j'ai plus fait d'attention à la dignité du Commandant qu'à je ne sçai qu'elle nécessité vague ; car je jugeois qu'après le partage des dépouilles sans aucun autre secours d'argent, il pourroit entretenir son armée & terminer entièrement la guerre ; mais je n'ai pas cru que par notre économie

[1) *Présent à l'enregistrement.* C'étoit de la part d'un Sénateur une grande marque de bienveillance quand il étoit

présent à] l'enregistrement d'un Decret fait en l'honneur de quelque Citoyen.

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. 31
nous dûssions rien retrancher à l'éclat (1)
& à la décoration de son triomphe.

On a délibéré s'il falloit lui donner dix
(2) Lieutenans, les uns les lui refusoient
absolument, les autres cherchoient des
exemples, d'autres vouloient qu'on diffé-
rât, d'autres les lui donnoient sans aucun
assaisonnement d'éloges; j'ai parlé sur
cette matiere de telle sorte que tout le
monde a pû comprendre que ce que j'opi-
nois pour l'interêt de la République, al-
loit encore plus loin à cause du merite de
Cesar.

XXIX. Mais après avoir prononcé sur
tous ces Chefs sans aucune opposition, au-
jourd'hui qu'il s'agit de délibérer sur la
destination des Provinces, on m'inter-
rompt, quoique dans les délibérations pré-
cedentes il ne fût question que de l'hon-
neur personnel du Commandant, & qu'à
present je n'aye en vûë que l'état de la
guerre, & l'unique utilité de la patrie.

Car pourquoi Cesar veut-il rester en-
core dans ces Provinces, sinon pour ache-
ver son ouvrage & le remettre entre les

(1) *A l'éclat.* C'étoit
un grand titre d'hon-
neur de la part du Sénat
qui témoignoit regarder
Cesar comme ayant ter-
miné la guerre.

(2) *Dix Lieutenans.*
Cesar avoit dix Legions
dans les Gaules, on assi-
gna un Lieutenant à
chaque Legion.

main de la République dans son entière perfection. C'est sans doute le charme des lieux, la beauté des Villes, la politesse & la douceur des Habitans, l'amour de la victoire, l'envie d'étendre plus loin les limites de notre Empire, qui le retiennent dans ces Provinces. Mais qu'y-a-t'il de plus sauvage que ces contrées, de plus inculte que leurs Villes, de plus féroce que leurs peuples ? Au reste que pourroit-il ajouter de plus illustre à toutes ses victoires ? & où pourroit-il aller au-delà de l'Océan. Craint-il qu'à son retour dans la patrie, il ne reçoive quelque désagrément, soit de la part du peuple qui l'a envoyé, soit de la part du Sénat qui l'a comblé de tant d'honneurs ? La longueur de son absence irrite-t-elle ses desirs ? les Lauriers (1) de la Couronne qui l'attend, commencent-ils à se flétrir par le retardement de son retour ? S'il y en a donc quelques-uns qui ne l'aiment pas, il ne leur sert de rien de le rappeler de la Province, car c'est le rappeler à la gloire, au triomphe, aux félicitations, aux plus grands honneurs

(1) *Les Lauriers.* de Lauriers, & on faisoit
 Quand un General avoit mettre des branches au
 remporté selon les regles milieu des Faisceaux que
 une victoire, il envoyoit les Licteurs portoient de-
 par ses Courriers au Sé- vant lui.
 nat une Lettre entourée

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. 33
du Sénat, à la reconnoissance des Chevaliers, à l'amour du peuple.

XXX. Mais si pour l'amour de la République il ne se hâte point de venir jouir d'une si brillante fortune afin de consommer tout son ouvrage ; que dois-je faire en qualité de Sénateur, puisque quand même il ne voudroit pas rester, je devrois veiller à l'interêt de la République. Pour moi, PERES CONSCRIPTS, je suis persuadé qu'en délibérant sur la destination des Provinces nous devons avoir en vûë la perpetuité de la paix ; car y a-t-il quelqu'un qui ne juge pas que de partout ailleurs nous ne sommes menacés d'aucun péril ni de la moindre apparence de guerre.

XXXI. Depuis long-tems nous voyons que cete Mer (1) immense qui par la fureur de ses Corsaires rendoit désertes toutes les routes Maritimes, & tenoit en allarmes les Villes & les chemins de nos Armées, est aujourd'hui par la valeur de Pompée aussi sûre & autant à l'abri pour le peuple Romain qu'un vaste Port depuis l'Océan jusqu'aux extrêmités de la Mer Noire : que les Nations, qui par leur nombre & par la multitude de leurs peuples, pouvoient se répandre dans nos Provinces, ont été tellement ou resserrées ou

[1] Cette Mer immense. La Méditerranée.

34 TRENTÉ-SEPTIÈME ORAISON

reprimées par ce même General, que l'Asie qui fermoit auparavant les limites de notre Empire, est elle-même environnée par trois Provinces nouvelles. Je puis dire la même chose de tout autre pays, & de toutes sortes d'ennemis; il ne reste point de Nation qui ne soit ou subjuguée jusqu'à ne paroître presque plus, ou domtée jusqu'à n'avoir plus de mouvement, ou pacifiée jusqu'à se réjouir de nos victoires & de notre domination.

XXXII. La guerre des Gaulois, **PERS CONSCRIPTS**, a été conduite par César, on ne faisoit auparavant que les repousser; nos Generaux avoient toujours crû qu'il falloit plutôt réprimer ces peuples par nos efforts, que les attaquer: ce fameux Marius dont la valeur brillante & presque divine apporta remède à de si grands malheurs du peuple Romain, repoussa les nombreuses Troupes des Gaulois qui se débordoient (1) dans l'Italie; mais ne penetra pas jusqu'à leurs Villes & leurs demeures. Depuis ce tems-là le vaillant C. Pontinius, (2) compagnon de mes travaux, de mes perils, & de mes entreprises dans la guerre brusquement commen-

(1) *Qui se débordoient.* étoit Prêteur sous le Consulat de Cicéron, & défait les Gaulois de la Sa-

[2] C. Pontinius. Il voye.

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. 35
cée par les peuples de Savoye , & fo-
mentée par cette perfide conjuration , les
repoussa par des combats , & dompta ceux
qui l'attaquoient ; mais content de sa vic-
toire , après avoir remis la République en
assurance , il se tint lui-même en repos.
Je vois dans Cesar une conduite bien dif-
ferente , car il crut qu'il n'avoit pas seule-
ment à combattre ceux qu'il voyoit armez
contre les Romains ; mais qu'il lui fal-
loit réduire toutes les Gaules sous notre
puissance ; enforte qu'après avoir com-
battu fort heureusement en plusieurs Ba-
tailles considerables les Allemans & les
Suisses, ces peuples guerriers & vigoureux,
il extermina les autres , les subjuga , les
poursuivit & les soumit à la domination
Romaine.

XXXIII. Dans des Régions & chez des
peuples que nous ne connoissons ni par leurs
Lettres , ni par leur langage , ni par la re-
nommée, notre General, nos Troupes , nos
partis y font des courses , des voyages &
des conquêtes comme il leur plaît. Nous
n'avions auparavant, PERFS CONSCRIPTS,
que quelques passages dans les Gaules ,
tout le reste étoit occupé ou par des peup-
les ennemis de notre Empire , ou par des
Nations inconnues , ou par des barbares
feroces & belliqueux. Tout le monde sou-

haïtoit de voir abattre & humilier leur insolence. Dès nos premiers commencemens, personne n'a jugé sainement de la République qui n'ait pensé que les Gaulois étoient les peuples les plus à (1) craindre pour nous; mais leur force & leur multitude avoit jusqu'à présent empêché qu'on leur fit la guerre; nous n'avions fait que résister à leurs attaques: enfin l'on a si bien conduit l'entreprise à sa perfection, que les limites de notre Empire s'étendent jusqu'aux extrémités de ces Pays.

XXXIV. Les Alpes avant ces conquêtes formoient entre eux & nous les barrières de la nature, ou plutôt nous confervoient sous une protection divine ; car si ces passages eussent été ouverts aux irruptions & à la cruauté de cette prodigieuse affluence de Gaulois, jamais Rome n'auroit été le centre & le Siege d'un si vaste Empire. Qu'elles s'aplanissent donc maintenant ces Montagnes, & qu'elles tombent quand on voudra, car au-delà de leurs hauteurs jusqu'à l'Océan, l'Italie n'a

(.) *Les plus à craindre.* Les Gaulois étoient si formidables aux Romains, qu'en vertu de la Loi par laquelle on accordoit aux Pontifes & aux vieillards leur

accordoit aux Pontifes devoient marcher,
& aux vieillards leur
voies, les allemands entrèrent
contre les Tiens.

plus rien à craindre. Néanmoins dans une ou deux campagnes, soit par la terreur ou par l'espérance, soit par le châtement ou par les bienfaits, soit par les Loix ou par les armes, on peut se promettre d'assujettir les Gaules sous une obéissance perpétuelle. Mais si les succès des entreprises demeurent imparfaits, & seulement ébauchés, les racines restant toujours, ce qu'on aura retranché repoussera bientôt, & la guerre recommencera plus vive & plus animée qu'auparavant.

XXXV. Laissons donc les Gaules sous la défense de ce General, à qui sa valeur, sa fidélité, son heureuse étoile les ont soumises, car si comblé comme il est des plus précieux dons de la fortune, il ne vouloit plus s'exposer aux inconstances de cette Déesse, s'il étoit impatient de son retour pour jouir au plutôt de sa patrie, de ses Dieux Penates, des honneurs qu'il sçait qu'on lui prépare dans Rome, d'une famille florissante, du gendre le plus illustre qui fut jamais, s'il desiroit avec empressement d'être conduit en vainqueur jusqu'au Capitole, la branche de laurier à la main; enfin s'il craignoit quelque événement imprévu, moins capable aujourd'hui d'ajouter à sa gloire que d'en retrancher, vous n'en seriez pas moins obligés à vouloir qu'il mit les derniers traits à ce

38 TRENTÉ-SEPTIÈME ORAISON
qu'il paroît avoir presque achevé.

Comme il a depuis long-tems assez travaillé pour sa gloire, mais non pas encore assez pour celle de la République, & que néanmoins il aime mieux recueillir plutôt le fruit de ses travaux que ne pas accomplir entièrement la commission dont le Sénat l'a chargé, nous ne devons ni rappeler un Commandant zélé pour le gouvernement de l'Etat, ni troubler ou interrompre l'entreprise de la guerre des Gaules sur le point d'être absolument consommée.

XXXVI. Car on ne peut approuver l'opinion de ces hommes celebres dont l'un lui décerne la Gaule ulterieure avec la Syrie, & l'autre la Gaule Cisalpine. Celui qui lui laisse le commandement au-delà des Alpes, renverse l'ordre de tout ce que j'ai discuté auparavant; il montre qu'au même tems qu'il établit une Loi qu'il ne (1) reconnoît pas pour Loi, il en abolit une autre contre laquelle il n'y au-

(1) *Qu'il ne reconnoit pas pour Loi.* Vatinus Tribun du peuple avoit proposé une Loi par laquelle on laisseroit à Cesar la Gaule Cisalpine avec l'Illyrie. Plusieurs disoient que cette Loi étoit proposée contre les Auspices, parce que pendant qu'on la proposoit le Consul Bibulus avoit fait des observations. Le Sénat decernoit à Cesar la Gaule Transalpine.

roit point d'opposition, (1) parce que les deux Gaules ne font qu'une Province, & qu'il ne dit rien de la Loi (2) qui a pour elle un défenseur, & de cette sorte sans donner d'atteinte à ce que le peuple accorde à Cesar, on voit un Sénateur lui ôter ce que le Sénat (3) lui donnoit.

XXXVII. L'autre a quelque égard à la guerre des Gaules, il agit en bon Sénateur, & veut même conserver une Loi qu'il ne reconnoît point pour (4) telle; car il assigne un tems (5) pour le successeur à la Province; mais il ne me paroît pas moins s'éloigner de la dignité & du reglement de nos anciens, que s'il disoit que celui qui doit avoir cette Province aux prochaines Kalendes de Janvier la recevra, non comme une dignité decernée, mais pour ainsi dire comme une (6) fille promise en ma-

(1) *Il n'y auroit point d'opposition.* C'étoit la Loi Sempronia qui statuoit pour les Provinces Consulaires.

(2) *Qui a pour elle un défenseur.* C'est-à-dire, qui a pour elle un Tribun qui la laisse sous la puissance de Cesar.

(3) *Le Sénat lui donnoit.* Car il laissoit à Cesar la Gaule Transalpine où il faisoit la guerre.

(4) *Pour telle.* C'est la Loi de Vatinius.

(5) *Un tems.* C'est-à-dire aux Kalendes de Mars.

(6) *Une fille.* Et par conséquent cette assignation de tems n'est pas seure, puisqu'elle se peut changer & rompre aussi aisément qu'un mariage assigné à un certain tems, que le moindre événement peut chan-

riage. Ainsi celui à qui la Province aura été décernée avant qu'il soit désigné Consul, sera sans Province pendant tout son Consulat. La tirera-t-il au sort ou nom ; car il est absurde qu'il ne la tire pas, & qu'il ne l'ait pas quand il l'a tirée ? Partira-t-il avec l'habillement (1) militaire, & en quel endroit ira-t-il ? sera-ce où il ne lui est pas permis d'aller qu'à un certain jour ? de sorte qu'après avoir été sans Province en Janvier & en Février, tout d'un coup au premier Mars il lui en viendra une.

XXXVIII. Suivant de telles opinions Pison restera toujours dans sa Province ; ce qui seroit difficile à supporter ; mais il le seroit encore plus de deshonnorer un Commandant jusqu'à lui retrancher une partie de sa Province. Or il faut être attentif à ne pas donner ce déplaisir à un homme non-seulement de cette importance, mais du plus médiocre mérite.

Je comprends bien, PERES CONSCRIPTS que vous avez décerné beaucoup d'éclatans honneurs à Cesar, & presque personnels (2) que votre reconnoissance lui dé-
ger, c'est l'interpréta-
tion de Gravius.

(1) *L'habillement militaire.* Il y avoit une robe affectée aux Proconsuls quand ils par-
oient pour leurs Pro-
vinces.

(2) *Personnels.* Le Sénat pour s'attacher plus particulièrement, Cesar lui avoit gratuitement décerné des honneurs qui ne lui étoient dûs par aucune Loi.

voit,

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. 41
voit, & d'autres aussi qu'elle ne lui devoit pas : & votre sagesse est trop éclairée pour ne les pas accorder à un homme aussi dévoué qu'il est à tout votre ordre. Jamais le Sénat n'a répandu ses graces & ses bienfaits sur personne qui ait mieux scû ce que vaut la dignité distinguée dont vous l'avez revêtu, & jamais on ne sera propre à tenir un premier rang dans le Sénat, tant qu'on voudra conserver des sentimens trop populaires. Mais ceux (1) que le poids de leur dignité rend défiâns de leurs propres forces, ou que la persécution des calomniateurs écarte de leur attachement au Sénat, sont souvent contraints de quitter ce Port tranquille pour se jeter au milieu des flots d'un peuple orageux. Que si dans ces agitations, après avoir bien servi la République, ils tournent leurs regards vers le Sénat, & veulent se rendre recommandables auprès d'une compagnie si majestueuse, il faut non-seulement ne les pas rejeter, mais aller au devant d'eux.

XXXIX. Nous sommes avertis par un homme d'un très-grand courage, & par le plus excellent Consul qu'on ait jamais vû, de veiller à ne pas souffrir que la Gaule citerieure soit decernée malgré nous à qui que ce soit après les Consuls qui vont être designez ; & à prendre garde qu'en-

(1) *Ceux que le poids, &c. L. Philippus.*

suite pour des raisons trop populaires & seditieuses, elle ne soit perpétuellement possédée par des gens capables d'attaquer cette compagnie.

Je ne méprise pas ce malheur dont on nous menace, PERES CONSCRIPTS, sur tout après les avertissemens d'un si sage Consul & d'un si vigilant conservateur de la paix & du repos. Cependant je croi qu'il faut craindre encore davantage, ou de diminuer la gloire de nos Citoyens les plus illustres & les plus puissans; ou de mépriser un véritable dévouement à l'Etat; car de croire qu'après tant de distinctions magnifiques que Cesar a reçues du Sénat pour des exploits si merveilleux & si nouveaux, il remettra de la main à la main sa Province à un homme à qui vous ne la voulez nullement donner, & qu'il ne laissera plus de liberté ni de pouvoir à cette même compagnie qui l'a comblé d'honneurs & d'éloges, c'est de quoi je ne le puis soupçonner en aucune façon. Enfin je ne sçaurois prévoir qu'elle sera la disposition de chacun de vous, & je vois bien pourtant ce que l'on doit espérer. Je suis obligé comme Sénateur à veiller autant qu'il me sera possible à ne pas donner droit à tout homme illustre & puissant de s'irriter contre le Sénat, & quand je serois le plus grand ennemi de Cesar, l'interêt de la

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. 43
République me feroit penser de la sorte.

XL. Mais je ne croi pas que parce que quelques-uns m'interrompent assez souvent ou que d'autres sans rien dire , par leur tacite expression de leurs pensées me reprennent , il soit hors de propos d'expliquer en quelle situation & quelle relation je puis être avec Cesar.

Je ne parle pas de l'étroite liaison que mon frere Quintus & moi nous avions avec lui dès notre premiere jeunesse. Après que je fus entierement entré dans les plus importantes affaires de la République, nous nous trouvâmes de sentimens differens , sans néanmoins que cette difference alterât en rien notre amitié.

XLI. Pendant son Consulat il voulut que je fusse (1) informé de plusieurs reglemens qu'il fit , & quoique je ne me trouvasse pas toujours de son avis , je devois néanmoins de la reconnoissance à l'estime qu'il me temoignoit. Il me pria d'être un des cinq (2) estimateurs qu'il choi-

(1) *Que je fusse informé.* Cesar durant son Consulat communiquoit à Cicéron la plupart des choses principales qu'il vouloit regler.

(1) *Cinq estimateurs.* Dans la division des terres de la Campanie que

Cesar vouloit que l'on partageât entre les Citoyens qui avoient plus de trois enfans , il proposa à Cicéron d'être un des cinq qu'il choisiroit pour estimateurs de ces Terres.

fiſſoit, & ſouhaita que je fuſſe l'un des trois (1) Conſulaires qu'il mettoit au nombre de ſes plus intimes amis. L'emploi de Lieutenant qu'il m'offrit avec des diſtinctionſ honnorables, étoit celui que je pouvois le plus deſirer, & ſi par une opiniâtreté à ne point changer de ſentimens, je le reſuſai; ſur toutes ces offres dont je ne laiſſois pas de lui avoir obligation, je n'examine point ſi je le fis bien (2) prudemment, car je ne le perſuaderois pas à tout le monde; mais du moins eſt-il ſeur qu'en cela je me ſuis conduit conſequemment & courageuſement; j'aurois pû par là me réunir de puiffans ſecours contre les intentions de mes ennemis, & par une déſenſe toute populaire repouſſer les violences d'un Tribun du peuple; mais j'aimai mieux encourir les diſgraces de la fortune & me livrer à l'inſulte & à l'injuſtice que de m'écarter de vos ſentimens ſi ſages, ou d'avilir ma dignité.

(1) *Des trois Conſulaires.* Pompée ſon gendre, Piſon ſon beau-frere, & Cicéron.

(2) *Bien prudemment.* Ceux qui étoient abſens ne pouvoient être citez en jugement. Si donc Cicéron eut accepté la Lieutenantance générale

des Gaules ſous Céſar, Clodius ennemi de Cicéron n'auroit pû agir contre lui, qui de cette ſorte par la protection d'un homme tout populaire auroit repouſſé les injures du Tribun du peuple.

Cependant la reconnoissance ne se doit pas seulement pour un bien fait qu'on a reçu, mais aussi pour un bienfait offert que l'on n'accepte pas. J'avouë que dans tous ces titres glorieux dont il vouloit orner ma vie, je ne croyois pas qu'il y eut pour moi certaine bienfèance assez proportionnée aux actions que j'avois faites. Je sçavois pourtant bien que dans son amitié, je tenois la même place que dans celle de son gendre le plus illustre de nos Citoyens.

XLII. Il fit passer mon ennemi (1) dans l'ordre des Plebeïens, soit par quelque ressentiment contre moi de ce que par les bienfaits même, il ne pouvoit me lier avec lui, soit qu'il en eut été prié : & je ne regardai point ce procédé comme une injure ; car ce fut après l'avoir fait qu'il me conseilla d'être son Lieutenant, & que même il m'en pria. Si je ne l'acceptai pas, ce n'est point que je crusse l'emploi peu convenable à mon rang ; mais je ne soupçonnois pas que la République fut sur le point d'être si maltraitée par les Consuls (2) designez.

J'ai donc plus à craindre qu'on ne condamne en moi trop de fierté par rapport à

(1) *Mon ennemi.* Clo- signez. Pison & Gabi-
dius. dius.

(2) *Par les Consuls dé-*

46 TRENTE-SEPTIÈME ORAISON
ses bienfaits , que trop d'injustice en lui
par rapport à notre amitié.

XLIII. On vit alors se former (1) l'orage , les honnêtes gens dans la confusion & frappez d'une terreur soudaine. La République envelopée de tenebres , Rome abandonnée à la devastation & à la fureur , Cesar effrayé (2) de la discussion où ses actions étoient soumises , tous les gens de bien épouvantez , à la veille d'un affreux carnage , & les nouveaux Consuls ne respirans que le crime , la desolation & l'insolence : si je n'ai pas été secouru de Cesar , il ne me (3) devoit pas ce secours ; s'il m'a tout-à-fait oublié , peut-être songeoit-il (4) à lui-même ; mais s'il m'a de sang froid attaqué , comme quelques gens le croyoient ou le souhaitoient , il a violé les Loix de l'amitié ; j'ai reçu une injure , j'ai dû devenir son ennemi , je ne le défavouë pas ; mais s'il a voulu me voir reve-

(1) *Se former l'orage.* C'est le commencement du Consulat de Pison & de Gabinus. homme audacieux & Tribun du peuple , afin qu'il résistât aux Prêteurs.

(2) *Cesar effrayé.* Cesar craignoit que les Prêteurs n'infirmissent tout ce qu'il avoit fait les années précédentes , & c'étoit pour cela qu'il s'étoit lié avec Clodius. (3) *Il ne me devoit,* &c. Après que j'avois refusé tout ce qu'il m'offroit.

(4) *Songeoit-il à lui-même.* A sa sûreté plutôt qu'à la mienne.

nir d'exil dans le tems que vous desiriez mon retour comme celui d'un fils qui vous étoit cher, si vous jugiez qu'il étoit de l'intérêt de ma cause que Cesar n'eût pas de peine à me revoir, si d'ailleurs j'ai pour témoin de sa bonne volonté son propre gendre, qui dans les Villes municipales excitoit pour moi toute l'Italie, qui n'en faisoit pas moins par ses harangues devant le peuple, & qui dans le Capitole vous exhortoit à me sauver, vous qui n'avez jamais cessé de souhaiter ma conservation ; enfin si Pompée qui me répond du cœur de Cesar, lui répond aussi du mien, ne vous semble-t-il pas que par le souvenir des premiers tems & des derniers, ce triste intervalle entre les uns & les autres doit être du moins effacé de mon esprit, si je ne puis l'enlever au cours nécessaire de la nature.

XLIV. Pour moi, si selon quelques gens, il ne m'est pas permis de me glorifier d'avoir fait céder mes ressentimens & mes peines à l'intérêt de la République, en quoi pourtant il y a quelque chose de grand & de sage, je ne laisserai pas de le faire moins pour m'attirer des louanges, que pour éviter d'être regardé comme un ingrat qui n'est point touché des bienfaits, & qui manqueroit à la reconnoissance la plus commune & la plus naturelle aux hommes.

Je demande en grace à certains excellens (1) Romains à qui je me reconnois très-redevable , que n'ayant pas voulu qu'ils eussent part à mes travaux & à mes déplaisirs , ils n'exigent pas de moi que je partage leurs inimitiez , surtout étant convenus avec moi que je suis en droit maintenant de défendre ces actions de Cesar que je n'avois auparavant ni condamnées ni défendues.

XLV. Car les plus considerables (2) Citoyens de Rome dont j'ai suivi les conseils pour le salut de la République , dont les avis m'ont éloigné de toute liaison avec Cesar , & qui nient que les Loix établies sous son Consulat l'aient été legitime-ment , disoient que la proscription de ma tête si contraire au bien de l'Etat , avoit été demandée sans violer les Auspices : aussi cet homme si recommandable par son grand credit & par sa grande éloquence , dit-il fort gravement que si ma disgrâce étoit la ruine de la République , on l'avoit néanmoins justement proposée & ordonnée , & qu'elle étoit extrêmement honorable pour moi , puisqu'on donnoit à mon exil un si beau nom.

Je ne blâme point le reste , mais j'en

[1] *Excellens Romains.* (2) *Les plus considera-*
Domitius, Marcellus, bles. On croit que c'est
Caton. Bibulus.

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. 49
 tire une conséquence pour mon sentiment.
 Car quand ils ont osé dire que l'on a légitimement proposé ce qui ne pouvoit l'être en vertu d'aucun exemple, & ce qu'aucune Loi n'a jamais permis, puis qu'on n'avoit point fait les observations dans l'air; avoient-ils oublié que lorsqu'il fut dit qu'on avoit fait ces observations, celui qui avoit proposé la proscription avoit été fait Plebeien (1) par une Loi approuvée dans une assemblée du peuple par Curies? Or s'il n'a pû absolument être Plebeien, comment auroit-il pû être Tribun du peuple? que si son Tribunat est ratifié, rien de tous les Actes de Cesar ne peut donc être annulé; ainsi non-seulement son Tribunat, mais les choses les plus pernicieuses paroîtront légitimement établies dès qu'on y aura conservé la religion des Auspices.

(1) *Pleb i n* Clodius peuple qu'étant pris dans
 passa de sa famille Patri une famille Plebeïenne;
 cien dans une Plebeïene, a l'égard des autres Ma-
 ayant été adopté par C. gistratures supérieures,
 Fontejus; ces adoptions elles pouvoient être in-
 étant pour la personne différemment exercées
 adoptée un changement par des Citoyens de fa-
 d'état, devoient se faire milles Patriciennes ou
 pardevant les Pontifes. Plebeïennes, qui indif-
 Or celle-ci ne s'étoit fai- fèrent aussi deve-
 re que dans une assem- noient ou Sénateurs, ou
 blée des Curies. On ne Chevaliers.
 pouvoit être Tribun du

XLVI. Vous avez donc à décider que la Loi *Ælia* (1) subsiste, que la Loi *Fufia* (2) n'est point abrogée, qu'il n'est pas permis de proposer une Loi aux jours que l'on fait des plaidoiries; que lorsque l'on en propose une, il est permis de faire des observations, des rapports, des oppositions; que les jugemens & l'inspection (3) du Censeur, ce severe Tribunal des mœurs, ne sont point abolis dans Rome par d'indignes Loix; & il faut m'accorder ou que si Clodius de Patricien est devenu Tribun du peuple, il l'est devenu contre la religion des Loix, ou que s'il est Plebeïen, il l'est contre la religion des Auspices. Il ne faut plus exiger l'observance des Loix, dans de bonnes conduites, (4) dès qu'on ne l'exige point dans une mauvaise, surtout ayant fait eux-mêmes quelquefois une Loi à Cesar de ne pas se conduire tou-

(1) *La Loi Ælia.* Elle portoit qu'en un jour où les Augures faisoient des observations dans l'air, il n'étoit point permis d'assembler le peuple.

(2) *La Loi Fufia.* Elle ne permettoit pas de proposer une Loi un jour de plaidoirie ou d'enregistrement des Loix.

(3) *L'inspection.* Clo-

dius avoit fait passer une Loi par laquelle on ne pouvoit être condamné par le jugement d'un seul Consul.

(4) *Bonnes conduites.* Ciceron appelle *bonnes conduites*, ce qu'à fait Cesar, & *mauvaises conduites* ce qu'à fait Clodius.

TOUCHANT LES PROV. CONSUL. 51
jours dans les mêmes choses de la même
maniere. Ainsi quand ils exigeoient les
Auspices, ils approuvoient donc les Loix :
or si dans ce qui regarde Clodius, on s'en
tient de même aux Auspices, toutes les
Loix de Rome seront renversées & anéan-
ties.

XLVII. En un mot, tout ce que je puis
dire, c'est que quand je serois avec Cesar
dans la plus grande désunion du monde,
je devrois néanmoins m'accommoder aux
conjunctures de la République, & remet-
tre à un autre tems les inimitiez. Je pour-
rois même à l'exemple des plus grands
hommes les éteindre absolument pour l'in-
terêt de la patrie. Mais comme il n'y en a
jamais eu entre nous deux, une injure en
idée doit être étouffée par la réalité d'un
bienfait.

Mon sentiment, PERES CONSCRIPTS,
c'est donc que s'il s'agit de la dignité de
Cesar, je ferai attention à sa personne ;
s'il est question de lui accorder de nou-
veaux honneurs, je veillerai à concilier
vos suffrages ; s'il faut considerer l'autorité
de vos Decrets, j'observerai la perseveran-
ce de cette Compagnie à illustrer toujourns
le même Commandant ; si c'est le conti-
nuel motif de la guerre des Gaules, je ferai
attention à la gloire de la République ; si
c'est quelque service particulier que j'en

52 TRENTE-SEPTIÈME ORAISON
aye reçu, je ne demeurerai pas sans reconnaissance.

Voilà, PERES CONSCRIPTS, ce que je voudrois persuader à tous les Membres du Sénat; mais je souffrirai sans peine de le moins persuader à ceux qui ont mis à couvert (1) mon ennemi malgré votre défense expresse, ou qui condamneront ma reconciliation avec le leur, quoi qu'eux-mêmes ils n'aient pas fait la moindre difficulté de se reconcilier avec le mien qui l'étoit d'eux comme de moi.

[1] *A couvert.* Plusieurs Sénateurs illustres Milon. avoient mis Clodius à





TRENTE-HUITIÈME ORAISON.

POUR L. CORNELIUS. BALBUS.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 697. L'an de Ciceron 51.

Les Consuls Gellius & Cornelius suivant le sentiment du Sénat établirent une Loi par laquelle Pompée General de l'Armée Romaine, après ses grands exploits en Espagne, pourroit de l'avis de son Conseil faire Citoyen Romain tel particulier qu'il voudroit. Pompée conféra ce droit à Cornelius Balbus de Cadix, dont il avoit connu la valeur & la fidélité durant cette guerre. L'accusateur dit que ce droit étoit nul, parce qu'aucun homme d'un peuple allié ne pouvoit acquérir ce titre, si son peuple ne se constituoit son garant. Toute la cause que plaide ici Ciceron roule sur l'interprétation de ce que signifie être garant chez un peuple allié.

I. **S**I le credit des défenseurs avoit quelque efficace dans les jugemens ; la cause de Balbus est défendue par les hommes les plus recommandables ; si c'étoit leur experience , ils sont les plus éclairez & les plus habiles ; si c'étoit l'esprit , ils sont les plus éloquentes ; si c'étoit l'inclination , ils sont ses meilleurs amis & les plus liez avec lui par les bienfaits & par le commerce. Quel personnage fais-je donc ici ? je n'ai d'autorité que ce que vous avez bien voulu m'en communiquer. Je n'ai d'usage & d'exercice que mediocrement ; mon esprit est fort au-dessous de mon cœur , je vois combien Balbus est redevable à tous ceux qui le défendent ; je ferai voir ailleurs combien personnellement je lui dois.

II. Je declare , en commençant ce discours , à tous ceux qui se sont interessez à ma conservation & à mon honneur , que si je ne puis assez reconnoître leurs bons offices , du moins je puis assez les publier & les sentir. Que de Majesté, MESSIEURS , dans la Harangue prononcée hyer par Pompée ? que de richesse , que d'abondance ? vous ne vous contentiez pas de le penser , votre admiration sembloit nous l'annoncer hautement ; aussi je n'ai jamais rien entendu sur le droit qui me parut plus complet & plus précis ; rien de plus recherché sur les coutumes des anciens & sur

les exemples, rien de plus sçavant sur les confederations; rien d'une autorité plus éclatante sur l'art de la guerre; rien de plus solide sur la République; rien sur soi-même de plus modeste; rien sur la cause & sur l'accusation de plus juste & de plus élégant.

III. Enforte qu'il me paroît bien vrai, ce que l'on avoit peine à croire, & ce que quelques gens versez dans la Litterature & dans les Sciences ont pourtant dit, qu'un homme en qui résident toutes les vertus fait aisément tout ce qu'il veut faire. Car si L. Crassus à qui la nature avoit donné ce talent si singulier pour la parole, avoit eu cette cause à traiter, son éloquence auroit-elle eu plus de force, plus de fecondité, plus de varieté que celle de Pompée, qui n'a pû donner à cette étude qu'autant de tems que depuis son enfance jusqu'à present, ses guerres & ses victoires lui ont laissé de loisir.

IV. Et c'est ce qui me rend plus difficile l'emploi qu'on me laisse, de terminer cette cause; car je viens après un discours qui ne vous a pas seulement passé par les oreilles, mais qui s'est profondément imprimé dans vos esprits, & le souvenir que vous en avez vous donne plus de plaisir que ne vous en donneroit tout ce que ni moi ni tout autre nous pourrions vous dire.

Mais il faut obéir non-seulement à Balbus, aux intentions de qui je ne puis me

refuser dans sa situation dangereuse ; mais encore à Pompée , puisqu'il m'a voulu choisir pour publier & pour approuver son jugement , son action , & son bienfait devant vous-même , MESSIEURS , comme je l'ai fait depuis peu dans une autre rencontre.

V. Or il me paroît qu'il est digne d'un tel accusé , que même on doit à la gloire d'un si grand homme , qu'il est proprement de votre devoir , & que c'en est assez pour la cause , de faire avouer à tout le monde qu'une action est juste & permise , quand il est certain que Pompée l'a faite : car ce qu'il dit hier est très-vrai que Balbus est tellement à l'abri de tous les reproches , qu'il n'est cité en justice sur l'accusation d'aucune faute ; on ne dit point qu'il ait volé furtivement ce titre de Citoyen Romain , qu'il ait déguisé son origine , qu'il se soit caché sous quelque impudent mensonge , qu'il se soit glissé par adresse dans les dénombremens du Censeur. On ne lui objecte pour tout crime que d'avoir pris naissance à Cadix ; ce que personne ne conteste : de plus l'accusateur avouë que dans toute une très-cruelle guerre en Espagne , il fut avec Q. Metellus & avec C. Memmius sur la flotte & dans leur armée , & que dès que Pompée vint en cette Province où Memmius étoit son Questeur ,

Balbus ne s'éloigna point de Memmius ; qu'étant parti pour Carthage il ne manqua pas de se trouver à ces deux importantes & rudes Batailles livrées auprès des Fleuves de Turiaffo (1) & de Succa, & qu'il resta toujours auprès de Pompée jusqu'à la fin de la guerre.

VI. Voilà les Exploits de Balbus, voici ses travaux pour la République, son assidue, ses combats, sa valeur digne du plus celebre General ; voilà ses esperances pour ce qu'il merite après ses périls. Quant à la récompense elle fait moins d'honneur aux actions de celui qui se l'est acquise qu'à la justice de celui qui l'a donnée.

C'est donc sur ces fondemens que Pompée l'a fait Citoyen Romain, l'accusateur ne le nie pas, mais le blâme. On en approuve le sujet dans Balbus, & l'on en demande la punition ; l'action est reprise dans Pompée, & l'on ne l'en punit pas, & l'on veut que ce qu'à fait le General d'armée le plus illustre, porte condamnation contre l'honneur & contre les biens du plus innocent de tous les hommes. Ainsi l'on expose aux décisions d'un jugement, & l'action de Pompée, & la vie de Balbus : car vous convenez qu'il sort

(1) *Turiaffo & Succa* le aujourd'hui Guadaluca. Deux Rivieres en xara & la Carlette. Espagne que l'on appel-

58 TRENTE-HUITIÈME ORAISON

d'une famille de distinction dans la Ville où il est né ; qu'après avoir quitté tous ses biens , il a passé tous son tems dans nos Armées sans se separer de nos Generaux , qu'il n'y a point eu de fatigues , de Sieges , de Batailles où il n'ait été , que tous ces traits sont dignes de loüanges & personnels à Balbus , & que l'on n'y trouve nul fondement d'accusation.

VII. En quoi donc consiste-t'elle , en ce que Pompée l'a fait Citoyen Romain ? Est-ce de cela qu'on l'accuse ? nullement , à moins qu'il ne faille regarder comme deshonorant ce qui fait honneur ; de quoi donc l'accuse-t-on ? de rien en effet. Toute l'entreprise de l'accusateur tombe sur celui de qui le bienfait est parti. Si poussé par quelque mouvement de reconnaissance , il avoit recompensé de la sorte quelque homme moins capable , quelque homme de bien ; mais dont les services fussent moins importans : enfin si l'on disoit qu'il eût agi non contre la Loi , mais contre le devoir , vous devriez toujours , MESSIEURS , rejeter un pareil reproche.

VIII. Or que dit-on maintenant , qu'avance l'accusateur ? Pompée a-t-il fait quelque chose contre les Loix , cela seroit plus grave que de l'accuser d'avoir agi contre les devoirs ; car il y a des choses , quoique permises , que l'on ne doit pourtant pas

faire ; mais il n'y en a point que l'on doive faire, dès quelles ne sont pas permises.

IX. Pourquoi m'arrêtero-je maintenant à prouver qu'il est hors de doute que ce qu'à fait Pompée, bien certainement il étoit non-seulement permis, mais du devoir de le faire ; car que lui manque-t'il que nous ne crussions lui devoir être légitimement attribué s'il ne l'avoit pas ? Est-ce l'expérience ? A lui, dont les derniers tems de son enfance, ont été les premiers de ses campagnes & des plus grands commandemens, à lui dont plusieurs de ses contemporains ont vû moins de fois un Camp, qu'il n'a triomphé dans Rome ; qui compte autant de triomphes que la terre a de parties ; autant de victoires qu'il y a de genres de combats. Est-ce l'esprit qui lui manque ? A lui dont les divers événemens ont moins réglé les desseins qu'ils ne les ont suivis ? en qui seul la fortune & la valeur se disputoient la préférence ; mais de telle sorte qu'au jugement de tout le monde on attribuoit plus à l'homme qu'à la Déesse. Est-ce la pudeur ? Est-ce la probité, la Religion, la vigilance que l'on ait dit jamais lui manquer ? Quel homme dans nos Provinces, chez les peuples libres, chez les Rois, chez les Nations Etrangères, non-seulement a-t-on vû ; mais a-t-on espéré, ni même désiré de voir

60 TRENTE-HUITIÈME ORAISON
plus chaste, plus modeste, plus religieux ?

X. Que dirai-je de son credit qui va jusqu'où le doivent faire aller ses éminentes vertus, & tout l'éclat de sa gloire. Un homme à qui le Sénat & le peuple Romain ont donné pour récompense d'un mérite si supérieur, des commandemens que bien loin de solliciter, il refusoit. Quand on fait des informations, MESSIEURS, sur la conduite d'un tel homme, & qu'on examine s'il lui étoit permis ou non, de faire ce qu'il a fait, si même il ne lui étoit pas défendu de le faire, (car on l'accuse d'avoir agi contre la Religion & la fidélité des Alliances avec le peuple Romain,) n'est-ce pas une honte pour ce peuple, & n'en est-ce pas une pour vous ?

XI. Je me souviens d'avoir ouï dire à mon pere, comme j'étois encore enfant, que (1) Q. Metellus fils de Lucius plaidoit un jour une cause touchant les concussions. C'étoit cet homme admirable qui aimait mieux sauver la patrie que de la voir, & l'abandonner, que d'abandonner son sentiment. Comme donc dans le cours de la Plaidoirie, on portoit à tous les Juges l'un après l'autre les Registres pour y voir les

(1) Q. Metellus. Il fut Censeur il refusa d'ad-
furnommé le Numidique, à cause de ces grandes victoires sur Jugurtha : lorsqu'il fut devenu Tib. Gracchus.

sommes qu'il accusoit l'adversaire d'avoir pillées, il n'y eût pas un de ces Chevaliers Romains, tous gens recommandables, qui n'en éloignât les yeux, & ne les détournât entierement, de peur que personne d'entre eux ne parut douter si ce qu'il rapportoit des Registres publics étoit vrai ou faux. Et nous après que Pompée de l'avis de son Conseil a rendu une Ordonnance, nous la soumettrons à notre révision, nous la comparerons avec les Loix, nous apporterons une attention rigoureuse à l'examiner sur les clauses des Traitez d'Alliance.

XII. On dit qu'à Athenes un homme dont la vie avoit été toujours irreprehensible, après avoir rendu publiquement un témoignage, s'approcha de l'Autel, suivant la coutume des Grecs pour y faire serment, tous les Juges d'une voix unanime se récrierent pour l'empêcher de jurer. Et nous après que les plus considérables d'entre les Grecs n'ont pas voulu que la justice dépendit plus de leur religion que de la vérité; nous, dis-je, quand il s'agira d'observer la Religion des Loix & des Alliances, nous serons en doute sur la conduite que Pompée aura tenuë.

XIII. Voulez vous que ce soit avec connoissance, ou sans le sçavoir qu'il ait agi contre les Traitez: Si vous dites que c'est

avec connoissance, j'implore ici votre témoignage, O glorieux nom de notre Empire ! O éminente dignité du peuple Romain ! O gloire de Pompée dont l'éclat brille aussi loin que les limites de nos Etats sont reculées ! O Nations, Villes, Peuples, Rois, Princes, Seigneurs, témoins non-seulement de sa valeur pendant la guerre ; mais de sa fidélité pendant la paix ! O vous enfin, muettes Régions, Terres aux extrémités du monde, Mers, Ports, Isles, Rivages, j'ai recours à vous ! En quels pays, en quelles habitations, en quels lieux ne sont point imprimées les traces de sa valeur, de son humanité, de sa grandeur d'ame, de sa sagesse ; orné d'une Religion, d'une fermeté, d'une vertu sans exemple, quelqu'un osera-t-il dire qu'il ait négligé les Traitez, qu'il les ait violez, qu'il les ait rompus.

XIV. L'accusateur m'aplaudit & me fait entendre que Pompée agissoit par ignorance, comme si dans une grande République lorsque l'on est à la tête des plus importantes affaires, c'étoit un crime plus excusable d'ignorer les Loix qu'il faut observer, que de les violer avec connoissance. Car ayant conduit en Espagne une guerre considérable & opiniâtée, ignoroit-il par quelles Loix se gouvernoit la Ville de Cadix ? Parce qu'il ne sçavoit pas

POUR L. CORNELIUS BALBUS. 63
la langue de ce peuple , ignoroit-il les conditions d'un alliance faite avec lui ? On osera donc dire que Pompée ne sçavoit pas ce que des hommes très-communs , sans experiences , sans étude de l'art militaire , ce que de petits Secretaires font profession de sçavoir.

XV. Au contraire , MESSIEURS , je suis persuadé que puisque Pompée excelle dans tous les diverses genres de sciences , même de celles qui ne s'apprennent que dans un extrême loisir ; c'est une loüange pour lui toute particuliere & des plus distinguée que d'être sçavant dans les alliances , dans les traitez , dans les conventions avec les peuples , avec les Rois & avec les Nations étrangères ; en un mot dans tout ce qui concerne la Jurisprudence de la guerre & de la paix. A moins peut-être que ce que les Livres nous enseignent dans une vie tranquille & privée , Pompée n'ait pû l'apprendre ni par l'étude dans son loisir , ni par ses experiences dans la pratique des choses mêmes. Jusqu'à présent , ce me semble , je n'ai parlé que contre les abus de notre tems , je n'en dirai rien davantage , c'est sur nos jours une flétrissure bien honteuse que de porter envie au mérite , & d'en vouloir diminuer l'éclat.

XVI. Car si cinq cens ans plutôt Pompée avoit été un homme à qui , dès sa ten-

parle.
 dre jeuneſſe , & n'étant que Chevalier Romain , le Sénat eut confié ſouvent les intérêts de la République ; dont les exploits toujours ſuivis de brillantes victoires ſe fuſſent répandus par terre & par mer chez toutes les Nations ; qui par trois de ſes triomphes eut attéſté que toute la terre étoit ſoumiſe à notre Empire ; que le peuple Romain auroit diſtingué par toutes ſortes d'honneurs ; Si l'on venoit aujourd'hui vous dire qu'il a agi contre les Traitez , qui pourroit écouter un tel diſcours ? Perſonne aſſurément ; car après que la mort auroit éteint la jalouſie , ſes actions ſe ſeroient toujours ſoutenues par la gloire d'une , immortelle réputation. Ainſi celui dont les vertus ne ſeroient pas miſes en doute, quoique l'on ne fit qu'en entendre parler , aujourd'hui que tout le monde en eſt témoins , que tout le monde ſ'en reſſent & les a devant les yeux , le ſouffle de la médiſance viendra ternir tout leur luſtre.

as
 XVII. Je ne parlerai donc plus de Pompée dans le reſte de mon diſcours , mais vous , MESSIEURS, conſervez-en la mémoire dans vos eſprits. Pour moi , je rappellerai ce que l'on a dit ſur les loix , ſur les Traitez , ſur les exemples , & ſur les continuels uſages de notre République ; car ni M. Craſſus qui vous a développé toute la cauſe avec tous les talens , toute l'exaſtitude

l'exaétitude & toute la fidelité dont il est capable , ni Pompée dont le discours étoit rempli de tous les ornemens de l'éloquence , ne m'ont laissé rien à dire de nouveau ni d'essentiel ; mais puisque malgré ma résistance ils ont souhaité tous deux que je misse la dernière main à l'ouvrage , comme pour achever de le polir , soyez persuadez je vous prie , que je me suis chargé de ce travail , & de cet emploi , moins par envie de parler que de leur dévouer mes services.

XVIII. Mais avant que d'entrer dans ce qui regarde la cause & les intérêts de Balbus , j'ai cru que pour prévenir les mauvaises dispositions des cœurs , je devois exposer quelque chose de notre situation commune à tous. Si chacun de nous , MESSIEURS , en quelque lieu qu'il ait pris naissance , ou si dans l'état où le sort l'a mis en naissant , s'y doit maintenir jusqu'à la fin de ses jours ; & si tous ceux que la fortune à élevez , ou que leurs travaux & leurs talens ont illustrez , doivent en être punis , la vie & la condition humaine ne paroît pas avoir des loix plus rigoureuses pour Balbus que pour plusieurs personnages vertueux & vaillants. Mais si la vertu , le genie , la politesse de beaucoup d'autres , quoique sortis d'une origine obscure & du plus bas degré de la naissance , leur ont fait acquérir non seulement des amis & des ri-

chesses domestiques , mais tout ce que les honneurs , la gloire , & les dignitez ont de plus éminent , je ne vois pas pourquoi il sera plus permis à l'envie d'outrager la vertu de Balbus , qu'à votre équité de défendre & de protéger sa pudeur.

M. l'Évêque
har.
ante
XIX. Ainsi , MESSIEURS , ce qu'il faudroit principalement vous demander , je ne vous le demande point , de crainte qu'il ne vous semblât que je suis en doute sur votre sagesse & sur votre humanité ; car il faudroit vous prier de ne point haïr l'esprit , de n'être point ennemis des talens , de ne point vous imaginer qu'il faille opprimer un bon naturel & punir la vertu , je vous prie seulement que si vous trouvez que son droit se soutienne assez de lui-même , vous aimiez mieux que les excellentes qualitez de sa personne soient des secours que des obstacles à son affaire. La cause de Balbus , MESSIEURS , est fondée sur la Loi que L. (1) Gellius & Cn. Cornélius établirent après une délibération du Sénat , & par cette Loi nous voyons qu'il est ordonné que chacun de ceux à qui Pompée , de l'avis de son conseil , auroit conféré le droit de bourgeoisie Romaine , seroit censé Citoyen Romain. Pompée ici présent

(1) L. Gellius &c. Il née-là.
étoit Consul cette an-

dit qu'il a conféré ce droit à Balbus, les Registres publics en font foi, l'accusateur l'avoué, mais il nie que personne ait pû devenir Citoyen Romain, si le peuple dont il fait partie, ne le ratifie & n'y donne son approbation.

XX. O l'excellent Interprete du Droit ! Le grand protecteur de l'Antiquité ! le grand Réformateur de notre Gouvernement ! Lui qui charge les alliances de cette clause onereuse, afin d'exclure nos alliez de toutes nos récompenses & de tous nos bienfaits. Car pouvoit-on rien dire de plus malhabile que de prétendre que les peuples alliez doivent donner à ce bienfait leur acquiescement, puisque cela ne leur est pas plus (1) particulier qu'à tous les peuples libres; mais toute cette prétention, MESSIEURS, a toujours été fondée sur ce raisonnement & sur cette opinion, que si lorsque le peuple Romain avoit rendu une Ordonnance, les alliez & les Latins l'avoient adoptée, cette même Loy qui nous étoit propre, devenoit établie aussi sur un autre peuple comme sur son propre fonds; en sorte que ce peuple étoit obligé de l'observer, non en (2) nous donnant moins

(1) *Plus particulier qu'à tous les peuples libres.* point dans ce cas-là, les peuples confederez n'y sont point aussi.
C'est-à-dire, comme les peuples libres ne sont

(2) *Non en nous donnant*

de droit de répandre nos graces , mais afin que ces peuples en usassent suivant le droit établi par nous ou par quelqu'autre privilege.

XXI. C. (1) *Furius* du tems de nos Peres établit une Loi pour les testamens. *Q. Voconius* en établit une autre touchant les héritages qui venoient aux femmes; une infinité d'autres Loix ont été faites sur le Droit Civil ; les Latins ont adopté celles qu'ils ont voulu. Enfin la Loi *Julia* par laquelle les Alliez & les Latins sont admis à la qualité de Citoyens Romains , porte que ceux qui ne l'auront point adoptée ne (2) jouiront point de ce titre. Cela fut l'origine d'une grande contestation entre les Napolitains & les *Heracliens* , parce que la plupart dans ces villes préféroient la liberté de leur alliance à ce droit de Bourgeoisie Romaine. En un mot toute la force de ce droit & de cette Loi consiste en ce que les peuples souscrivent à nos Loix , non qu'ils aient le pouvoir de le faire , mais par une grace que nous leur faisons.

Éc. Non pas que le peu-
Romain eut moins de
droit de conferer le droit
de Cité à ceux qu'il vou-
droit de ce peuple-là.
C'est ce que veut dire cet
endroit.

(1) *C. Furius*. Il étoit
alors Consul.

(2) *N= jouiront point
de ce titre*. Cela regardoit
tout le peuple & non un
particulier de ce peuple.

XXII. Quand le peuple Romain a rendu quelque decret , s'il est tel qu'il semble devoir être envoyé à quelques peuples ou confederez ou libres, afin qu'ils reglent de quelle Jurisprudence ils veulent user , non sur nos affaires , mais sur les leurs , il faut ce semble alors examiner s'ils ont adopté le decret ou non. Mais nos peres n'ont pas voulu que ces peuples se mêlassent d'approuver rien de ce qui regarde ni notre République, ni notre Gouvernement , ni nos guerres , ni nos victoires , ni notre liberté.

Or s'il n'est plus permis à nos Generaux, au Senat, au peuple Romain , en proposant des récompenses , de choisir dans les villes de nos alliez & de nos amis , entre les meilleurs & les plus vaillans Cytoyens, qui voudront s'exposer à des perils dont dépend notre conservation , nous serons souvent privez dans des occasions dangereuses & dans des conjonctures difficiles , de nos plus grands avantages & de nos plus utiles secours.

XXIII. Mais , ô Dieux immortels ! Quelle est donc cette alliance ? Quelle est donc cette amitié ? Quel est donc ce traité qui fait que notre Empire dans ses dangers n'a plus pour se défendre , ni les peuples de Marseille , ni ceux de Cadix , ni ceux de Sagonte ; ou que si quelqu'un d'entre eux s'élève pour secourir nos Generaux à ses

risques & les assister de ses troupes & de ses soins, pour combattre de près & souvent nos ennemis dans leurs armées, pour s'aller présenter à leurs traits, pour hazarder sa tête & sa vie, on ne puisse sous nulle condition lui donner pour récompense le droit de Bourgeoisie Romaine.

XXIV. Ce seroit quelque chose de bien rude pour le peuple Romain de ne pouvoir employer de courageux alliez pour partager leurs perils avec les nôtres. Et ce seroit pour les alliez mêmes & pour ceux dont il est question, quelque chose de bien outrageant & de bien injurieux, que nos plus fideles & nos plus intimes amis fussent exclus des honneurs & des récompenses, où des tributaires, des ennemis, & souvent des esclaves ont la liberté d'aspirer. Car nous voyons beaucoup de ces Tributaires de l'Afrique, de la Sicile, de la Sardaigne & des autres Provinces à qui l'on a conféré le droit de Cité. Nous sçavons qu'on en a de même honoré des ennemis qui s'étoient réfugiés auprès de nos Generaux & rendus très utiles à la République. Enfin nous avons vu des esclaves que leur fortune & leur condition met au plus bas rang, pour avoir bien servi l'Etat, à qui l'on a donné la liberté, c'est-à-dire par ordonnance publique, donné le titre de Citoyen Romain.

XXV. Vous imposez donc, Défenseurs

des alliances & des alliez , à ceux de Cadix vos Citoyens , une Loi par laquelle , après que nous ayant secouru de leurs armes , nous aurons soumis à notre domination des peuples à qui il est permis d'être faits Citoyens Romains , il est interdit à vos Citoyens de le devenir. En sorte que si par leurs Ordonnances & leurs Loix ils avoient réglé que pas un de leurs Citoyens n'approchât du camp des Generaux Romains , ni n'exposât sa tête & sa vie en peril pour notre Empire , il ne nous seroit pas libre quand nous le voudrions de recourir aux peuples de Cadix. Si d'ailleurs en particulier ils ordonnoient que nul homme distingué par son mérite & par son courage , ne combatroit à ses risques pour notre République , nous nous trouverions offensez avec raison qu'on diminuât les secours du peuple Romain , que l'on décourageât les vaillans Guerriers , & que l'affection & la valeur des Etrangers nous fussent enlevées.

XXVI. Or il n'importe, MESSIEURS , ou que les alliez fassent des ordonnances qu'il ne sera pas permis à personne de leurs Etats de venir partager avec nous les perils de nos guerres , ou que ce que nous accorderons à leurs Citoyens pour leur courage ne puisse être ratifié. Car en retranchant les récompenses de leur merite , nous ne fe-

rions pas plus d'usage de ces sortes de secours , que s'il ne leur étoit nullement permis de se trouver dans nos armées. Comme depuis qu'il y a des hommes au monde il s'en est peu trouvé qui s'exposassent aux traits des ennemis quand on ne leur faisoit rien espérer. Croyez-vous qu'il se trouvera personne qui pour une République étrangère se livre aux dangers , non seulement quand on ne lui offre point de récompense , mais quand on les lui interdit toutes.

XXVII. Mais comme il y a beaucoup d'ignorance à dire touchant les peuples qui reçoivent nos Loix , que ce qui est commun aux Nations libres , ne regarde point les alliez ; il seroit nécessaire de conclure de-là que personne de nos alliez ne pourroit devenir Citoyen Romain , ni même de ceux attachez à nous par un traité particulier. De plus notre Réformateur ignore le pouvoir de changer de patrie , lequel n'est pas seulement établi , MESSIEURS , sur les Loix publiques , mais sur les volontez des particuliers ; car selon nos Loix personne ne peut ni changer de patrie malgré lui , ni n'en pas changer quand il veut , pourvû qu'il soit adopté par la République dont il veut être Citoyen : Ensorte que si les peuples de Cadix avoient en particulier adopté quelque Romain pour le
faire

faire Citoyen de leur ville , il a toute la liberté de changer , sans que le traité d'alliance empêche que de Citoyen de Rome , il ne puisse le devenir de Cadix.

XXVIII. Personne , selon notre Droit Romain , ne peut être Citoyen de deux Etats en même tems : quiconque se dévouë à un autre Etat ne peut demeurer Citoyen du nôtre. Cependant par ce dévouëment on ne perd point le titre de Citoyen qu'après avoir tout-à-fait changé de pays. Comme nous avons vû dans leur malheur arriver à d'illustres Romains , à Q. Maximus , à C. Lænas , à Q. Philippus pour la ville de (1) Nocera , à C. Caton pour Tarragone , à Q. (2) Cæpion & à P. Rutilius pour Smyrne ; mais on redevient encore Citoyen par droit de retour. Ce n'est donc pas sans raison qu'à l'égard de Cn. Publicius Menander , simple affranchi , que du tems de nos Peres, nos Députés allant en Grece , souhaiterent d'avoir avec eux pour agent ; il fut réglé devant le peuple que si ce Publicius venoit dans sa famille & ensuite à Rome , il n'en seroit pas moins qu'auparavant Citoyen Romain. Aussi s'en est-il autrefois trouvé plusieurs qui de plein gré , sans y être condamnez, & dans la meilleure

(1) *Nocera* , ville de dans sa Préture , son
Campanie. triomphe & son Confu-

(2) *Q. Cæpion* , illustre lat.

situation de leurs affaires , les ayant toutes abandonnées, ont passé dans d'autres Pays.

XXIX. Que s'il est permis à un Citoyen Romain de le devenir de Cadix , soit par l'exil , soit par enlèvement , soit par bannissement , pour venir maintenant aux Traitez d'alliance, (ce qui ne regarde pourtant point la cause , puisque nous disputons sur le droit de Bourgeoisie Romaine , & non sur les Traitez ;) pourquoi n'est-il pas permis à un Citoyen de Cadix de devenir Citoyen Romain ? Pour moi je pense tout autrement ; Car comme tous les pays ont pû aborder au nôtre , & que le chemin est ouvert à nos Citoyens pour aller aussi dans tous les autres pays, de même toute Nation qui nous est étroitement unie , soit par association , soit par amitié , soit par Traité , soit par engagement , soit par alliance , me semble avoir avec nous communication d'intérêts , de privileges , de profits & de patrie. Or les autres Etats ne balanceroient point à nous recevoir au nombre de leurs Citoyens , si nous avions le même droit que les autres ; mais il ne nous est pas permis d'être Citoyens Romains & en même tems Citoyens d'un autre Etat , comme il est permis aux autres peuples.

XXX. Ainsi nous voyons dans les villes de la Grece que les Citoyens de Rhodes ; de Lacedemone & des autres Républiques,

Sont inscrits à Athènes , & que plusieurs particuliers sont Citoyens de différentes Républiques en même tems. C'est pourquoy j'ai vû moi-même quelques-uns de nos Citoyens peu éclairés , qui séduits par leur erreur , étoient au nombre des Juges & de Aréopagites dans Athènes, où ils s'étoient fait inscrire en certains rangs & certaines Tribus , parce qu'ils ignoroient que devenus Citoyens de cette République , ils ne l'étoient plus de la nôtre , à moins qu'ils ne le redevinssent par droit de retour. Mais quiconque est instruit de notre Jurisprudence & de nos usages , en voulant demeurer Citoyen de Rome , ne se naturalise jamais dans un autre Etat.

Tout ce que je traite ici , MESSIEURS , dans mon discours regarde le droit commun de changer de patrie , & n'a rien de particulier pour la Religion des Traitez ; car je soutiens comme une maxime universelle qu'en quelqu'endroit que ce soit de l'Univers , il n'y a point de Nation , ni tellement opposée au peuple Romain ou par haine , ou par antipathie , ni tellement liée par affection & par fidélité , d'où il nous soit interdit d'adopter un Citoyen pour le pouvoir mettre au nombre des nôtres.

XXXI. O l'excellent privilege , & que dès l'origine de l'Empire Romain nos Pères nous ont acquis par un ordre du Ciel ,

afin que pas un de nous ne pût être Citoyen que d'un seul Etat. Car il faut de nécessité que les differens Etats ayent différentes maximes de Droit , afin que personne ne change de patrie , ou ne demeure dans la sienne malgré soi. Voilà les fondemens inébranlables de notre liberté , que chacun soit le maître de retenir ou d'abandonner les Loix qui l'assujettissent ; car ce qui sans contredit a si bien affermi notre Empire , & beaucoup accru la gloire du peuple Romain , c'est que Romulus notre premier Fondateur nous a fait comprendre par son Traité avec les Sabins , qu'il falloit étendre la domination de l'Etat en y admettant des ennemis , & c'est suivant l'exemple & l'autorité de ce premier Legislatteur , que nos Peres n'ont jamais cessé d'accorder le bienfait & le titre de la Bourgeoisie Romaine , & que par cette raison tant de gens & du Latium , & de Tusculum , & de Lanuvium & toutes sortes de peuples des autres pays ont été mis au nombre de nos Citoyens , comme des Sabins , des Volscques & des Herniciens , sans qu'ils fussent contraints de changer de patrie , s'ils ne le vouloient pas , ni que leur alliance parût violée pour avoir acquis par le bienfait du peuple Romain le droit de Bourgeoisie Romaine.

XXXII. Car nous avons certains Trai-

tez faits avec des peuples de Germanie, du Milanois, des Suiffes, de la Calabre, & quelques Barbares des Gaules, & dans ces Traitez il y a des clauses, que qui que ce soit de ces peuples ne pourra devenir Citoyen Romain. Que si l'exception fait l'exclusion, dès que l'on n'est point excepté, l'on n'est point exclus. Où donc est-il excepté dans l'alliance faite avec le peuple de Cadix, que le peuple Romain n'en recevra point de leur ville pour Citoyen ? Nulle part, & quand il le feroit, la Loi Gellia & Cornelia ne l'eût-elle pas aboli, puisque positivement elle donne à Pompée le pouvoir de faire des Citoyens Romains. L'alliance, dit-il, est exceptée; parce qu'elle est inviolable. Je vous le pardonne si vous ignorez la Jurisprudence Carthaginoise, (car vous aviez abandonné votre patrie) & si vous n'avez pû consulter nos Loix, puisque par un jugement public elles vous ont elles-mêmes ôté le moyen de les connoître.

XXXIII. La Loi proposée par les Consuls Gellius & Lentulus, touchant Pompée, que portoit-elle qui parut excepter quelque chose d'inviolable ? Premièrement rien ne peut être inviolable qu'il n'ait été ratifié par le peuple & même par la populace : de plus, les Loix sont censées inviolables, ou par leur nature même,

ou par l'acquiescement des peuples qui s'y soumettent, ou par les peines sous lesquelles on les établit ; lorsque l'on condamne à mort, par exemple, celui qui les viole. Qu'avez-vous de semblable à dire sur le Traité fait avec les Peuples de Cadix ? Soutenez-vous ce Traité inviolable ou par menace de mort contre le transgresseur, ou par la soumission jurée à l'établissement de la Loi ? Je prétends que jamais on n'a fait rapport de ce Traité ni au peuple Romain, ni au bas peuple, & que quand le rapport en eût été fait, on n'y eût parlé ni de Loi, ni de peine pour interdire à ceux de Cadix la liberté de devenir Citoyens Romains. Cependant ce que le peuple auroit ensuite ordonné demeureroit ratifié ; & rien ne paroîtroit excepté par ces paroles : *S'il y a quelque chose d'inviolable*. Or si le peuple Romain n'a jamais rien ordonné là dessus, comment osez-vous dire qu'il y a dans ce Traité quelque chose d'inviolable.

XXXIV. Cependant, MESSIEURS, mon discours ne tend point à affoiblir le Traité fait avec les peuples de Cadix ; car il ne m'appartient pas de parler contre le sentiment de l'Antiquité, contre les droits d'une ville à qui nous avons tant d'obligations, & contre l'autorité du Senat. Dans les difficiles conjonctures de notre République, lorsque Carthage si puissante par

terre & par mer , soutenuë des deux Espagnes , menaçoit de près notre Empire , & que les deux Scipions Cn. & Publius nos deux foudres de guerre furent éteints & tuez si promptement en Espagne ; L. Marcius Centurion de la premiere Compagnie , fit , dit-on , une alliance avec les peuples de Cadix , & comme elle étoit établie sur la bonne foi de ce peuple , sur votre équité , sur sa propre ancienneté , plutôt que sur quelque engagement public avec serment , quelques gens éclairez d'entre eux & des plus versez dans le Droit , sous le Consulat de M. Lepidus & de Q. Catulus , présenterent au Sénat une Requête touchant ce Traité , qui fut alors renouvelé & fait en forme. Le peuple Romain ne prononça point sur cette alliance , parce que s'il n'en a point donné l'ordre , on ne peut lui faire contracter aucun engagement qui l'oblige avec religion.

XXXV. Ainsi tout ce que la ville de Cadix à pû gagner par ses bienfaits envers notre République , tout ce qu'elle s'est acquise par les témoignages de nos Generaux , par l'ancienneté , par l'autorité d'un homme aussi recommandable que Q. Catulus , par le Jugement du Sénat , par son Traité , tout ce qu'elle a pû confirmer par la religion du serment , n'a point ici de lieu , parce que le peuple ne s'est engagé nulle part ; & la cause de ces peuples

n'en est pas pour cela plus mauvaise, puisqu'elle est appuyée sur beaucoup de moyens très-solides. Mais il n'est pas ici question de les faire valoir ; car rien ne peut être inviolable que ce que le peuple Romain ou la populace a ratifié.

Que si cette alliance approuvée du peuple, par le conseil du Sénat, par le mérite & les égards de son antiquité, le peuple l'eût aussi approuvée par son inclination, par ses sentimens & par ses suffrages ; pourquoi empêcheroit-elle qu'un Citoyen de Cadix ne fût admis Citoyen Romain ; car il n'y a dans ce Traité nulle autre clause, sinon : *afin que la paix soit éternelle*. Qu'est-ce que cela fait au droit de Bourgeoisie ? On y a même encore ajouté ce qui n'est pas dans les autres Traitez : *Conservez honnêtement la majesté du peuple Romain*. La force qu'il y a dans cette parole, c'est que le peuple de Cadix est dans le Traité regardé comme l'inférieur.

XXXVI. Premièrement cette maniere de parler, *conservez*, dont nous usons plus communément dans les Loix que dans les Traitez, est plutôt un terme de commandement que de priere ; de plus, quand on ordonne de conserver la majesté d'un des deux peuples, on ne dit rien de l'autre, & certainement le peuple dont la majesté est recommandée dans la transaction, paroît avoir un rang supérieur ; ajoutez que le

Commentaire de l'accusateur étoit indigne de réponse, lorsqu'il disoit que le terme *honnêtement* signifioit d'un commun accord, comme s'il s'agissoit d'expliquer un mot barbare & hors d'usage. On appelle *honnêtes* des gens bienfaisans, faciles, doux, & qui *montrent honnêtement le chemin à celui qui s'égare*, & le font obligeamment & non grossièrement. Certes, le terme d'un commun accord ne conviendrait nullement là.

XXXVII. Et de plus il est absurde de se précautionner par une alliance, afin que l'on conserve d'un commun accord le rang du peuple Romain, c'est-à-dire afin que le peuple Romain veuille que son rang soit conservé. Que si cela étoit, comme il ne peut être, ce seroit toujours à notre rang qu'on auroit égard, & nullement au leur. Or les peuples de Cadix peuvent-ils conserver au peuple Romain cette dignité, si nous ne pouvons les y engager par des récompenses? Enfin nous peut-il être conservé quelque majesté, si l'on nous empêche d'abandonner à nos Généraux le pouvoir de faire des graces au mérite avec la permission du peuple Romain?

XXXVIII. Mais pourquoi fais-je tous ces raisonnemens, qu'il semble que l'on pourroit faire avec justice contre moi si les peuples de Cadix m'attaquoient? Car s'ils reclamoient Balbus, je leur répondrois que

le peuple Romain a fait une Loi pour conférer le titre de Bourgeoisie Romaine , & qu'à l'égard de ces sortes de Loix , les peuples n'avoient pas coutume de les adopter ; que Pompée de l'avis de son conseil , avoit conféré ce titre à Balbus ; que ceux de Cadix ne tenoient de nous aucune Loi ; qu'il n'y avoit donc rien d'inviolable qui parut excepté par la Loi ; que s'il y avoit quelque chose , on n'avoit égard néanmoins dans l'alliance , qu'à l'affermissement de la paix ; que l'on y avoit ajouté de plus , qu'ils devoient soutenir notre majesté , qui certainement seroit diminuée , ou s'il ne nous étoit permis de les avoir pour nous secourir dans nos guerres , ou si nous n'avions aucun pouvoir de les en récompenser.

XXXIX. Mais qu'ai-je affaire à présent de tant parler contre les peuples de Cadix , puisque par leur inclination , par leur autorisation , par leur députation , ils approuvent le parti que je soutiens ; eux qui dès la première origine de leur République , se sont entièrement dévoués à notre Empire & à notre gloire ; & détachez de cœur & d'esprit d'avec les Carthaginois , les ont chassés hors de l'enceinte de leurs murailles , au moment qu'ils nous déclaroient la guerre , les ont poursuivis avec leurs flottes & les ont repoussés avec leurs forces & avec leurs troupes ; eux qui toujours ont

regardé cette ancienne forme de Traité fait avec Marcius plus inébranlable qu'une Citadelle , & par cette alliance soutenüe de l'autorité de Catulus & du Sénat , se sont jugez intimement unis avec nous. Et comme Hercule avoit voulu que leurs remparts , leurs Temples , leurs campagnes , fussent les limites de ses voyages & de ses travaux , nos peres les ont aussi voulu faire les bornes de notre Empire & de la gloire du peuple Romain.

XL. Ils en prennent à témoins nos Generaux qui sont morts , mais dont vivra toujours un glorieux souvenir : ces Scipions , ces Brutus , ces Horaces , ces Cassius , ces Metellus , ce Pompée ici présent , & que loin de leurs villes , engage dans une guerre importante & opiniâtre , ils secoururent d'argent & de provision & dans ces derniers tems & dans une grande cherté de vivres , ils ont assisté de leurs bleds le peuple Romain , comme auparavant ils avoient fait bien des fois : Tous ces grands hommes , ont voulu que ce peuple de Cadix & leurs enfans , s'ils étoient braves , eussent un accès libre & leur place dans nos armées , dans les tentes de nos Generaux , enfin dans nos Bataillons & sous nos Etendarts , pour monter par tous ces degrez jusqu'au rang de Citoyen Romain.

XLI. Que s'il est permis aux peuples d'Afrique , de Sardaigne , d'Espagne , condamnez à payer tribut pour leurs terres , d'acquiescer par leur valeur le droit de Bourgeoisie Romaine , ne le seroit-il pas à ceux de Cadix avec qui nous sommes liés par les services , par l'ancien commerce , par les mêmes perils , par la fidélité , par des Traitez ; ils croiront donc qu'ils n'ont point fait avec nous d'alliance , mais que nous leurs avons imposé les loix les plus injustes. Aureste , MESSIEURS , l'événement déclare assez que je ne tiens pas ces discours en l'air , & que je n'avance que ce que ces peuples eux-mêmes ont pensé. Je dis que plusieurs années avant ce tems-ci , quelques gens de Cadix avoient logé Balbus , aux frais du public , Je produirai des témoins , je produirai des Députés , je ferai paroître des Apologistes , personnages illustres & recommandables que vous voyez , nommez pour être ses intercesseurs dans sa disgrâce ; enfin les peuples de Cadix informez beaucoup auparavant que l'on suscitoit une affaire à Balbus , rendirent dans leur Sénat des Ordonnances très-sérieuses contre leur Concitoyen accusateur.

XLII. Le peuple de Cadix pouvoit-il mieux devenir approbateur ? (puisque ce terme vous plaît tant ,) s'il le devient ,

POUR L. CORNELIUS BALBUS. 85

quand par son jugement il approuve nos Ordonnances & nos Loix , quand il a logé Balbus aux frais du public pour reconnoître qu'il avoit changé de patrie , & pour déclarer qu'il jugeoit très-honorable le titre de Bourgeoisie Romaine. A-t-il pû mieux faire paroître les sentimens qu'il en avoit dans le cœur , que quand il a condamné l'accusateur de Balbus à une punition ? A-t-il pû mieux juger cette affaire , que lorsqu'il a député vers vous les plus illustres Citoyens pour être les témoins de son droit , les Panegeristes de sa vie & ses intercesseurs dans son malheur.

LXIII. Car quel est l'homme assez insensé pour ne pas comprendre que les peuples de Cadix doivent se conserver ce droit de cité , de crainte que les avenues à cette récompense illustre ne lui soient toujours fermées , & qu'ils doivent aussi beaucoup se réjouir que Balbus conserve toujours le même attachement pour son ancienne patrie , que Rome conserve le pouvoir & la liberté de faire des graces ; car quel est celui d'entre nous à qui la ville de Cadix ne soit pas encore plus chère par l'inclination & par les attentions que Balbus a toujours pour elle.

Je supprime ici de combien de faveurs C. Cesar a comblé ces peuples pendant sa Préture en Espagne ; combien il a pacifié

de troubles ; comment les condescendances ont affermi leurs privilèges ? comment il banni de leurs mœurs & de leurs usages je ne sçai quelle ancienne inhumanité , répandu ses bienfaits , appliqué ses soins sur cette ville à la prière de Balbus. Je passe plusieurs bons offices que par les attentions & par la vigilance de Balbus ils reçoivent chaque jour en sa seule considération , ou du moins plus aisément. Aussi les principaux de la ville sont-ils ici pour le défendre par leur zèle comme leur bien propre , par leur témoignage comme le nôtre , par leurs services , comme leur illustre Concitoyen devenu leur hôte inviolable , & par leur attachement , comme le plus actif défenseur de leurs intérêts.

XLIV. Mais de crainte que ces peuples ne se persuadent , quoiqu'ils n'ayent rien qui les inquiète , que s'il est permis à leurs Citoyens de devenir les nôtres , à cause de leur mérite , leur alliance avec nous est moins considérable que celle des autres peuples ; je dirai pour la consolation de ces excellens hommes ici présens , que leur ville nous est très-fidèle & très-chère , & en même tems je vous avertirai , MESSIEURS , de ce que vous sçavez déjà , que l'on n'a jamais douté sur quel droit est établie cette question.

XLV. Qui donc avons-nous toujours

estimez les plus sages Interprètes des Traitez, les plus sçavans dans la Jurisprudence militaire, les plus attentifs & les plus soigneux à rechercher les interêts des differens Etats : ce sont assurément ceux qui ont commandé des Armées, car si l'Augure Q. Scevola, ce Jurisconsulte si consommé lors qu'on le consultoit, envoyoit quelquefois ceux qui lui demandoient conseil à Furius & à Cascellius très-intelligens sur cette matiere : si touchant ma fontaine de Tusculum je consultois plutôt M. Tugio que C. Aquillius, parce que l'experience journaliere & l'application à une seule chose est souvent au-dessus de la science speculative & de l'esprit; qui doute que sur les Traitez & sur les droits de la paix & de la guerre, il ne faille préférer le sentiment de nos Generaux à celui des plus habiles Jurisconsultes.

XLVI. Pourrions-nous donc vous faire agréer Marius pour un bon Auteur & un bon modele dans le fait que vous condamnez, en demandez vous un plus important, plus ferme, plus illustre par la valeur, par la prudence, par l'exactitude, par l'équité ; ce fut lui qui conféra le titre de Citoyen Romain à M. Annii Appiius homme de merite & d'un grand courage quoiqu'il sçût que l'alliance faite avec les peuples de Camarin (1) fut très-juste &

[1] *Camarin*. Ville du Picenum.

88 TRENTE-HUITIÈME ORAISON
très-inviolable. Ainsi, MESSIEURS, Bal-
bus peut-il être condamné sans que l'on
condamne aussi l'action de Marius ?

XLVII. Que cet homme se représente
pour un tems à votre esprit, puisqu'il ne
le peut plus en personne. Considérez dans
votre idée celui qui ne peut plus paroître
à vos yeux. Comme il n'est point igno-
rant ni sur les traitez, ni sur les exemples,
ni sur les experiences de la guerre ; qu'il
est disciple de P. l'Affricain, qu'il s'est ren-
du capable par ses services & par ses em-
plois Militaires, qu'il a moins lû de guer-
res qu'il n'en a faites & terminées, qu'il a
servi moins de fois sous des Consuls, qu'il
n'a lui-même été Consul ; il vous dira
qu'il a pû s'instruire à fond sur les droits
& sur la discipline de la guerre ; & que ja-
mais il n'a douté que nulle alliance fut ca-
pable de l'empêcher de bien administrer
la République, qu'il a toujours à son gré
choisi chez les peuples les plus affection-
nez & les plus unis au nôtre, tout ce qu'il
y avoit de vaillans Citoyens, & que ni la
Ville d'Engube, (1) ni celle de Camarin
n'avoient point eu par leur alliance d'ob-
stacle aux bienfaits dont le peuple Ro-
main a voulu recompenser leur merite.

XLVIII. Comme donc peu d'années
après qu'on eût accordé ce privilege, il

(1) *Engube*. Ville d'Italie.

s'éleva sur ce sujet une contestation fort agitée, à l'occasion de la Loi Licinia (1) & Mucia, quelqu'un des Villes confédérées à qui l'on avoit conféré ce titre fut-il cité en Justice; car L. Matrinius de Spolette, l'un de ceux que Marius avoit fait Citoyens Romains, plaida pour une Colonie Latine des mieux établies & des plus fameuses que l'on avoit supprimée. Et comme L. Antistius grand Orateur formoit l'accusation, Matrinius dit que le peuple de Spolette n'étoit point consentant, car il voyoit bien que les peuples, pour l'ordinaire tiroient cette qualité de leur Jurisprudence, & non de la nôtre. Mais comme par la Loi Apuleja les Colonies n'étoient pas conduites à leur rendez vous, & que cette Loi de Saturninus donnoit à Marius le pouvoir de nommer trois Citoyens Romains en chaque Colonie, Antistius soutenoit que le privilege ne devoit plus avoir de force dès que le sujet ne subsistoit plus.

XLIX. La presente accusation n'a rien

(1) La Loi Licinia Mucia. Cette Loi fut rendue six ans après que Marius eut conféré le droit de Cité aux peuples de Camarin. La Loi est de 698. Les deux Consuls Licinius Crassus, & Q. Mutius Scevola, la Loi portoit que chaque particulier retourneroit sous l'habitation & la domination de sa Ville natale.

de semblable ; mais il y avoit néanmoins une telle autorité dans Marius , que sans employer le ministère de L. Crassus son parent , l'un des plus excellens Orateurs ; en peu de mots & du seul poids de son mérite , il défendit cette cause & la gagna : car quel homme , MESSIEURS , voudroit empêcher nos Generaux de faire dans une guerre , dans une troupe , dans une armée le discernement de la valeur ? On enleveroit donc à nos Alliez , à nos Confederez l'esperance d'être recompensez quand ils défendent notre République. Que si le seul visage de Marius , si sa voix , si cette fierté de Commandant qui brilloit dans ses yeux , si ses triumphes tous récents , si sa presence seule en cette occasion l'emporta : faisons encore aujourd'hui triompher l'autorité , les exploits , le nom & le souvenir immortel d'un si celebre Heros. Qu'il y ait seulement cette difference entre les Citoyens accreditez , & les Citoyens vail-lans ; que les premiers jouissent de leurs richesses pendant qu'ils vivent , & que les seconds quand ils sont morts , (si toutefois les défenseurs de cet Empire peuvent mourir) vivent toujours par l'immortalité de leur gloire.

L. De plus le pere de Pompée après tous ses grands exploits durant la guerre d'Italie , ne fit-il pas Citoyen P. Casius aujour-

d'hui Chevalier Romain, tiré du peuple de Ravenne notre Allié, & où il réside avec une estime universelle. Ne donna-t-il pas le même titre à deux Cohortes entières de Camarin. Ajoutons comment P. Crassus, homme du premier merite, fit le même honneur à la Legion d'Heraclee, avec laquelle on croit que se contracta une Alliance toute particuliere, aux tems de Pyrrhus sous le Consulat de Fabricius. Que fit Sylla pour Ariston de Marseille? & puisque nous parlons de Cadix, que fit ce grand homme pour neuf Citoyens de cette Ville là? Que fit encore le pieux Metellus, cet homme si religieux & si modeste pour Q. Fabius de Sagonte? Enfin que fit ce M. Crassus ici present, & qui subtilement a fait valoir ces exemples que je ne fais que parcourir? Ne conféra-t-il pas ce titre à un Allié de la Ville d'Avenche, (1) lui dont la conduite étoit si prudente & si mesurée, & qui d'ailleurs étoit si reservé pour ne point communiquer trop ce droit de Bourgeoisie Romaine.

LI. Vous essayez ici de vous opposer au bienfait, & même au jugement & à l'action de Pompée qui n'a fait que ce qu'il avoit entendu dire avoir été fait par Marius; ce qu'il avoit vû faire à P. Crassus,

[1) D'Avenche. Ville Suisse, à dix lieues de du Canton de Berne en Lausanne.

a Sylla, à Metellus; enfin à son propre pere qui lui en avoit donné l'exemple: outre qu'il ne l'a pas fait pour le seul Balbus, car après la guerre d'Affrique, il donna le même titre à Asdrubal de Cadix, à des Campaniens (1) établis à Messine, & à quelques Sculpteurs d'Utique & de Sagonte: car si ceux qui pour défendre notre République ne craignent ni perils, ni travaux, sont dignes de différentes recompenses, celle assurément qu'ils meritent le plus, c'est d'être incorporez dans un Etat, pour lequel ils n'ont point menagé leur vie dans les plus dangereuses occasions: & plutôt au Ciel que ceux qui défendent en toutes sortes de lieux notre Empire, pussent devenir Citoyens de Rome, & qu'au contraire, ceux qui l'attaquent au dedans, pussent en être exterminés.

Aussi notre excellent Poëte n'a pas voulu mettre seulement dans la bouche d'Annibal, mais de tout General d'Armée, cette parole d'exhortation, » de quelque pays » que vienne celui qui tuera l'ennemi, il » sera pour moi Carthaginois. Quoique ce titre leur soit fort indifferant, & qu'il l'ait toujours été, en sorte qu'ils ont adop-

(1) *Campaniens*, etc. croit qu'il faut restituer Il y a dans le texte *ebus* *Oebus*, qui signifie une qui ne peut s'accorder famille passée de la Campanie à Messine. avec le sens. Lambin

té pour Citoyens de vaillans hommes , de quelque endroit qu'ils fortissent , & souvent préféré des gens sans naissance à la lâcheté de leur Noblesse.

LII. Vous voila informé de quelle maniere les grands Generaux d'Armée , les hommes les plus sages & les plus illustres ont pensé sur le droit & sur les Traitez. Je rapporterai aussi le sentiment des Juges qui ont examiné cette question , celui du peuple Romain , & le jugement inviolable du Sénat. Les Juges se déclarant & s'expliquant ouvertement de ce qu'ils alloient juger touchant M. Crassus en vertu de la Loi (1) Papia sur la demande des Messinois , ces peuples se désisterent publiquement de la cause qu'ils avoient entreprise. Plusieurs Habitans des Villes libres ou Confederées ont été reçus Citoyens Romains ; jamais personne ne fut accusé de l'être à faux titre , ni parce que son peuple ne l'avoit pas approuvé , ni parce que l'alliance ôtoit le droit de se naturaliser ailleurs.

LIII. J'oserai même soutenir que jamais on n'a condamné personne que l'on fut certain avoir eu le droit de Cité par un de nos Generaux. Venons maintenant au peuple Romain , & voyons ses jugemens

(1) La Loi Papia. Cette Loi obligeoit tous les étrangers établis à Rome d'en sortir.

intervenues sur plusieurs affaires, & confirmez par les usages dans les plus importantes causes : quelqu'un ignore-t-il que sous le Consulat de Sp. Cassius & de Posthumius Cominius, il fut contracté une alliance avec tous les peuples du Latium ? & nous nous souvenons qu'elle fut inscrite & gravée il n'y a pas long-tems sur une Colonne d'airain derriere la Tribune. Comment donc fut fait Citoyen Romain L. Cossinius de Tibur, pere de cet excellent & vertueux Chevalier, Romain après la condamnation de T. Cælius ? Comment après la condamnation de C. Massa donna-t-on le même privilege à T. Coponius de la même Ville, & distingué par son merite & par son courage ? (vous connoissez T. & C. Coponius ses petits fils. .

LIV. Aura-t'on pû se faire une entrée dans Rome par l'éloquence & par l'esprit, & ne le pourra-t'on par ses exploits & par sa valeur ? Sera-t-il permis à nos Alliez de remporter sur nous des dépouilles, & défendu d'en remporter sur nos ennemis ? ce qu'ils peuvent acquerir par le talent de la parole, ne le pourront-ils par leur courage. Nos peres ont-ils voulu qu'un accusateur fut mieux recompensé qu'un guerrier ; que si en vertu de la rigoureuse Loy Semilia (1) les premiers de Rome, & les

(1) *La Loi Semilia.* C. Servilius Glaucia fit une

Citoyens les plus graves & les plus éclairés ont souffert que par ordonnance du peuple cette voye à la qualité de Citoyen Romain fut ouverte aux peuples du Latium, c'est-à-dire aux Alliez ; & si cela n'a point été relevé par la Loi Licinia & Mucia, surtout puis qu'une accusation & un prétexte de cette nature offrant une récompense qui ne pouvoit s'acquérir que par la disgrâce d'un Sénateur ; cela ne devoit plaire ni à pas un Membre du Sénat, ni à pas un homme de bien ; a-t-on dû être en doute que les Juges ayant confirmé les récompenses accordées sur cet article, les jugemens des Generaux n'eussent leur force sur le même sujet ? Croirons-nous donc que par la Loi Semilia ou par d'autres Loix qui offrent le droit de Bourgeoisie Romaine aux Latins, pour certaines raisons, ces peuples en soient devenus approbateurs.

LV. Ecoutez maintenant le jugement du Sénat toujours ratifié par le peuple. Nos peres, MESSIEURS, ont voulu que les sacrifices de Cérés fussent solemnisez avec beaucoup de culte & des cérémonies très-religieuses. Comme on les avoit reçû des Grecs, & qu'ils ont été toujours celebres

Loi par laquelle si quel- tion un Sénateur Ro-
qu'un du peuple Latin main, il auroit le droit
condamnoit par accusa- de Cité à sa place.

96 TRENTE-HUITIÈME ORAISON

par des Prêtresses Grecques, tout y étoit dit en Grec ; mais la Prêtresse qui devoit sacrifier à la Grecque étant choisie dans la Grece, nos Citoyens voulurent néanmoins que ce Sacrifice qui se celebrait pour eux, eût pour Ministre une personne agréée à la patrie, afin que si la Prêtresse prioit les Dieux immortels, suivant un culte emprunté des étrangers, elle les priât du moins avec des sentimens convenables à la Nation. Je remarque que ces Prêtresses ont été toutes ou Veliennes ou Napolitaines, Villes assurément confederées. Je passe ce qui est ancien, & ne parle que de faits nouveaux. Avant que le droit de Bourgeoisie Romaine fut accordé aux Velien. C. Valerius Flaccus Prêtreur de Rome, de l'avis du Sénat, fit une Loi pour donner à Calliphana Velienne le droit de cité. Les Velien en furent-ils les Approbateurs, ou cette Prêtresse ne fut-elle point admise au nombre de nos Citoyennes, ou pensons nous qu'à cette occasion l'alliance fut violée par le Sénat ou par le peuple.

LVI. Je sçai, MESSIEURS, que dans une affaire de cette évidence & nullement douteuse, de très-sçavans hommes ont dit beaucoup plus de choses que la cause ne l'exigeoit ; ce n'a pas été pour vous prouver un incident si clair de lui-même, mais pour intimider les esprits mal intentionnez,
injustes

injustes & jaloux , car vous avez vû comme il exageroit les richesses de Balbus, qui ne sont nullement odieuses , & quoique immenses, paroissent plutôt conservées que mal acquises. Ses dépenses excessives, mais que nulle accusation personnelle ne spécifiât , & fondées sur des médifances vagues & générales ; sa maison de Tusculum qu'il se souvenoit que Q. Metellus. & C. Crassus avoient possédée , mais qu'il ne sçavoit pas que Crassus avoit achetée d'un Sotericus Marcius affranchi , ni qu'elle fut venue à Metellus des biens de Veronius Vindicius. Il ignoroit aussi que les Terres ne sont fixes dans aucunes familles ; que par les ventes , elles deviennent propres à des étrangers , souvent même aux gens les plus obscurs , & qu'il n'en est pas comme des Dieux Penates , qui passent aux descendans en vertu des Loix.

LVII. On a aussi objecté qu'il s'étoit fait inscrire dans la Tribu Crustumina (1)

(1) *Crustumina*. Ville d'Italie auprès de Vejes. C'étoit le nom d'une Tribu de la Campagne, on se faisoit inscrire dans telle qu'on vouloit avec l'agrément du Censeur, celles de la Campagne au nombre de 31. Tribus pour les inscrire dans celles de la Ville,

dans laquelle une Loi touchant les cabales l'a fait entrer par un privilege (1), moins odieux que ceux qui par le benefice des mêmes Loix acquierent la fonction Prêtorienne & la robe bordée de pourpre. On n'a pas manqué d'alleguer l'adoption de Theophane (2) sur laquelle on n'a rien à dire, sinon que Balbus est devenu l'heritier de ses proches.

LVIII. Quoiqu'il ne soit pas difficile d'apaiser les esprits qui portent envie à Balbus, ils en sont jaloux de la maniere

& d'ailleurs celles de la Campagne étoient devenues les plus considerables, à cause que les hommes de distinction aimant beaucoup la vie champêtre, résidoient plus aux champs qu'à la Ville, & ces Tribus ayant par la suite pris les noms des Propriétaires de ces Maisons de Campagne, on tâcha de s'y faire inscrire préférentiellement aux autres.

Chacun sçait que ce nom de Tribu vient de la division que Romulus fit d'abord de la Ville de Rome en trois quartiers, le nombre des Tribus s'accrut successivement.

(1) *Par privilege, &c.* C'est un privilege de la Loi Caspurnia établie l'an 697. par laquelle on conféroit des graces & des honneurs à ceux qui se declaroient accusateurs contre des Candidats qui avoient cabalé : apparemment Ciceron veut dire qu'à la faveur de cette Loi, Balbus ayant accusé quelqu'un d'être cabaleur, avoit obtenu de se faire inscrire dans la Tribu Crustumina.

(2) *Theophane.* C'étoit un affranchi de Pompée dont il étoit fort aimé ; cet affranchi adopta Balbus & le fit son heritier.

dont on l'est ordinairement, ils en disent du mal dans leurs festins, ils le déchirent dans les assemblées, ils le mordent avec une dent satirique, & non en ennemis. Balbus a beaucoup plus à craindre, ceux qui par jalousie n'aiment pas ses amis, car pour lui, quels ennemis a-t-il jamais eus, ou qui pourroit le haïr avec justice? Quel homme de bien n'estime-t'il pas? A quelle fortune, A quelle dignité ne déferoit-il pas! Uni par une liaison très-intime avec l'homme le plus en credit, dans nos plus grands malheurs & nos plus fortes divisions, il n'a jamais, ni réellement, ni de parole, ni du moindre signe offensé personne qui fut dans des interêts & dans un parti contraire. C'étoit là ma destinée, ou plutôt celle de l'Etat; que tout le fardeau des calamitez publiques tombât sur moi; non-seulement Balbus ne s'est point réjoui de vos malheurs & de vos dissensions, mais pendant mon absence il a soulagé par ses bons offices, par ses larmes, par ses consolations tous ceux qui m'appartenoient.

LIX. C'est sur leur témoignage & leur priere que je lui rends ce service comme une juste reconnoissance de ce que je lui dois; je l'ai dit dès le commencement, & j'espère, MESSIEURS, que ceux qui se sont le plus déclarés pour les conservateurs de

ma vie & de mon rang, vous seront chers & recommandables, & que tout ce qu'à fait Balbus selon son pouvoir & selon les conjonctures, a eu votre approbation & votre agrément. Cene sont donc point ses propres ennemis qui le persecutent ; mais ceux de sa famille qui sont en grand nombre, & fort puissans. Pompée dans le discours éloquent & solide qu'il fit hyer, leur proposoit de s'attaquer à lui-même s'ils le vouloient, & les détournoit de cette contestation où il n'y a ni proportion, ni justice.

LX. Et ce seroit, MESSIEURS, une Loi bien équitable & très avantageuse pour nous, comme pour tous ceux qui sont engagez avec nous dans quelques liaisons, si nous reglions entre nous seuls nos démêlez, & que nous eussions du menagement pour les amis de nos ennemis. Si mon autorité dans cette occasion avoit sur eux assez de poids, surtout maintenant qu'ils voyent que je suis assez instruit par l'expérience & par la diversité des affaires, je les éloignerois de ces divisions éclatantes : car j'ai toujours crû qu'il étoit de mon devoir & de celui de tout homme vertueux & distingué, quand on sçait que l'on défend le meilleur parti, de soutenir l'interêt de la République. Aussi je ne me suis refusé jamais à ce travail, à cette

POUR L. CORNELIUS BALBUS. 101
fonction , à ce miniftère ; la conteftation
eft prudente autant qu'elle eft utile à l'E-
tat , ou du moins autant qu'elle ne lui eft
pas préjudiciable.

LXI. Nous avons fouhaité certaines
choses , nous les avons pourfuivies , nous
les avons tentées , & nous ne les avons
point obtenues. Les autres en ont eu de la
douleur , & nous de la trifteffe & du re-
gret. Pourquoi mieux aimer renverfer que
conferver ce que nous ne pouvons chan-
ger. Le Sénat vient d'honorer Cefar d'un
genre d'actions de graces très-illuftres , &
d'un nouveau nombre de jours. Malgré le
peu de fonds du Tréfor public il a payé
l'armée du vainqueur , il a décerné dix
Lieutenans au General , & fuivant la Loi
Sempronia , (1) n'a pas jugé qu'il lui fal-
lut donner un fuccesseur. J'ai été l'Auteur
& le Promoteur de ces décifions , & je
n'ai pas cru devoir plutôt me dévouer à
mon ancienne querelle , qu'aux prefentes
conjunctures de la République , & aux pro-

(1) *La Loi Sempronia.* fa volonté , après quoi
C. Gracchus fit paffer les Magiftrats designez
une Loi par laquelle le les tireroient au fort ,
Sénat avant les Comices Confulaires pour la ce qu'ils ne faisoient au-
désignation des Confuls, paravant qu'après leur
décerneroit toutes les année d'exercice du Con-
fulat.
années les Provinces à

jets de réunion. Les autres n'en ont pas jugé de même : peut-être sont-ils trop fermes dans leur sentiment, je ne condamne personne, mais je n'approuve pas aussi tout le monde, & je ne suis pas persuadé qu'il y ait de la foiblesse à régler ses avis durant les troubles d'un Etat avec la même prudence que l'on conduit sa marche & son Vaisseau durant la tempête.

LXII. Mais s'il y en a qui ne cessent point de haïr quand une fois ils ont commencé, comme j'en vois ici quelques-uns : qu'ils combattent contre les Chefs, & non contre ceux de leur suite & de leur cortège : car peut-être les uns prennent cette haine pour une opiniâtreté, les autres pour une fermeté, mais tous pour une injustice accompagnée d'une certaine cruauté : que s'il y a quelques gens, MESSIEURS, dont nous ne puissions calmer les esprits par nulles raisons, du moins nous espérons que les vôtres se calmeront, non par nos paroles ; mais par vos propres sentimens d'humanité.

LXIII. Car pourquoi l'amitié de Cesar ne sera-t-elle pas plus capable de faire beaucoup d'honneur à Balbus, que de lui porter le moindre préjudice ; il a connu ce grand homme, dès sa jeunesse il a sçu plaire à un esprit d'un si bon discernement ; Cesar durant sa Préture l'a mis au rang de

ses plus intimes amis, dont il avoit un grand nombre, & durant son Consulat lui a donné l'Intendance sur toutes sortes d'Artisans & d'ouvrages; il a toujours approuvé ses conseils, protégé sa fidélité, agréé ses services & son attachement. Balbus fut autrefois le compagnon de ses travaux, & peut-être a-t-il part aujourd'hui à quelques-uns de ses avantages; s'ils lui font tort dans votre idée, je ne comprends pas comment le mérite pourroit jamais être favorable à personne devant des gens aussi éclairés que vous.

LXIV. Mais Comme Cesar est très-loin de nous, & dans des lieux, qui par leur situation sont les extrêmités du monde, & par ses conquêtes les extrêmités de notre Empire, au nom des Dieux immortels ne souffrez pas, MESSIEURS, qu'on lui porte une triste nouvelle qui lui apprenne que l'un de ses plus chers & plus fideles amis dont il a fait choix pour présider à tous les Artisans & tous les ouvrages, vient d'être opprimé par vos jugemens, non pour avoir commis quelque faute, mais parce qu'il est aimé de lui. Ayez pitié d'un homme qui veut se justifier non de ce qu'il a fait de mal, mais de ce qu'à fait en sa faveur un de nos plus illustres Generaux, & qui se défend, non contre une accusation personnelle, mais à ses

risques pour le droit public. Que si ce droit n'a pas été connu de Pompée, si M. Crassus, si Q. Metellus, si le pere de Pompée, si L. Sylla, si L. Crassus, si C. Marius, si le Sénat, si le peuple Romain, si les précédens Juges de pareille affaire, si les peuples confederez, si les Alliez, si les anciens Latins l'ont ignoré, réfléchissez s'il n'est pas plus avantageux & plus honorable pour vous de vous égarer avec de tels guides, que d'être instruits par un tel maître; mais si vous reconnoissez que vous avez à porter votre jugement sur un droit certain, manifeste, utile, approuvé, déjà jugé, ne donnez pas à connoître que sur une question si anciennement décidée vous ayez des sentimens nouveaux. Remettez-vous en même tems devant les yeux, MESSIEURS, premierement, que tous ces hommes recommandables qui ont donné le titre de Bourgeoisie Romaine à des Alliez, sont accusez après leur mort aussi bien que le Sénat, qui souvent a jugé de même aussi bien que le peuple qui l'a confirmé, & que les Juges qui l'ont décidé. De plus pensez encore qu'elle doit être, & qu'elle doit avoir été la conduite de Balbus, puisque toutes les questions qui se traitent au Barreau roulant sur des transgressions, Balbus n'y comparoit point pour y voir examiner la punition

POUR L. CORNELIUS. BALBUS. 105
dûe à ses fautes ; mais la récompense ac-
cordée à ses vertus. Ajoutons aussi que
vous avez à régler par votre décision si
déformais vous aimez mieux que l'amitié
des grands hommes fasse , à ceux qu'ils en
favorisent, plus de honte que d'honneur.
Enfin, MESSIEURS, imprimez fortement
dans vos esprits, que, touchant cette cau-
se ; vous avez à juger, non d'une mauvaise
action de Balbus , mais d'un bienfait de
Pompée.





TRENTE-NEUVIÈME ORAISON.
CONTRE L. CALPURNIUS PISON.
SOMMAIRE.

L'an de Rome 698. L'an de Ciceron 52.

Pison & Gabinius ayant été révoquez de leurs Provinces après le discours qu'avoit fait Ciceron sur les Provinces Consulaires, Pison revenu à Rome se plaint en plein Sénat de la persecution de Ciceron contre lui, & s'emporta beaucoup contre cet Orateur, dans la confiance que Cesar devenu son gendre, & qui pour lors commandoit dans les Gaules, l'appuyeroit de sa protection. Cette harangue est une réponse à Pison, & dans laquelle il l'apostrophe toujours devant le Sénat avec vehemence & les plus violentes invectives.

Ce discours commence par trois ou quatre phrases (1) interrompues de lacunes qui rendent le texte peu intelligible jusqu'au premier nombre.

O U se trouve en vous le moindre signe d'un peu d'esprit? que dis-je, d'esprit? d'un homme libre & raisonnable; en vous qui semblez désavoüer & la patrie par votre teint, & votre origine par vos discours, & votre nom par vos mœurs. (2)

I. Sentez vous maintenant, stupide, comprenez vous bien les plaintes que l'on fait de votre impudence. Personne ne murmure de voir je ne sçai quel Syrien (3) tiré d'une troupe de mercenaires, devenu Consul, car nous n'avons été trompez, ni par cette couleur basannée, ni par cette peau veluë comme celle d'un Ours, ni par la pourriture de ces dents. C'est cette

(1) Les deux ou trois lez gens de bien.

phrases tronquées qui ont été restituées par Asconius sont tellement rompuës par des Lacunes qu'on ne peut donner un sens suivi qu'au premier nombre.

(2) Vos mœurs. Ce Pison, quoique méchant homme, étoit de la famille des Pisons appel-

(3) Je ne sçai quel Syrien. Comme on appelloit ordinairement les Esclaves du nom de leur pays, & qu'il en venoit beaucoup de Syrie, on disoit Syrien, comme on dit aujourd'hui parmi nous Lyonnais, Champagne.

fierté, ce regard audacieux ; en un mot tout ce visage, tacite interprète des sentimens pour l'ordinaire : voilà par où plusieurs de ceux qui ne le pratiquoient pas ont été séduits, surpris, abusez. Peu d'entre nous étoient instruits de vos vices honteux, de cette lenteur de génie, de cette imbecille pesanteur à parler ; jamais cette voix ne s'étoit fait entendre au Barreau ; jamais on n'avoit fait l'expérience de son jugement. Aucun fait militaire ou domestique ne le rendoit non-seulement celebre, mais connu ; vous vous êtes glissé dans les honneurs à la faveur de l'erreur commune & à la recommandation de ces portraits enfumez auxquels vous ne ressemblez que par la couleur.

II. Et cet homme se vantera devant moi d'être parvenu sans opposition à toutes sortes de Magistratures : c'est à moi qu'il est permis de s'en glorifier hautement & avec raison ; puisqu'à moi-même, homme nouveau que j'étois, tous les honneurs m'ont été conferez par le peuple Romain. Lorsque vous devîntes Questeur, ceux qui ne vous avoient jamais vû, accordèrent à votre nom seul cette Charge. Vous fûtes fait Edile, mais c'est un Pison que l'on choisit, & non le Pison ici présent ; la Préture fut de même conférée à vos ancêtres ; on connoissoit ces illustres

morts , & vous, quoique vivant, personne ne vous connoissoit encore. Pour moi lorsque le peuple Romain avec unanimité de suffrages me fit d'abord Questeur , ensuite premier Edile (1) Curule , & premier Prêteur après , il conféroit ces dignitez , non à la race , mais à la personne , non aux ancêtres , mais aux mœurs , non au souvenir de la Noblesse , mais à l'intégrité reconnuë.

III. Car que dirois-je du Consulat , ou comment il fut donné , ou comment il fut exercé ? lequel voulez-vous ? ne suis-je pas bien malheureux d'entrer maintenant en comparaison avec cette peste publique ; mais sans rien dire pour nous comparer , je réunirai cependant des choses extrêmement éloignées. Vous fûtes déclaré Consul , & sans rien ajouter de plus que tout ce que le monde avouë , vous le fûtes dans des conjonctures bien difficiles pour la République , pendant que les deux Consuls Cesar & Bibulus étoient divisez ensemble , & que vous n'empêchiez pas que ceux qui vous proclamoient ne vous crussent indigne de voir le jour , si vous

(1) *Edile Curule*. C'est les fonctions étoient in-
ce qu'il appelle premier Curule , & qui n'a-
Edile pour le distinguer voient point la chaire
des Ediles Plébeins, dont Curule.

n'aviez été plus méchant (1) encore que Gabinus. À mon égard c'est toute l'Italie, ce sont tous (2) les Ordres, c'est Rome entière, qui plutôt par acclamation que par suffrages m'ont déclaré premier Consul.

IV. Mais sans parler de la manière dont nous le sommes devenus l'un & l'autre, laissons le hazard avoir décidé de ce qu'il s'est fait un champ de Mars. Il est plus glorieux de dire comment nous avons exercé notre Consulat, que de quelle façon nous y sommes parvenus. Aux Kalendes de Janvier, je délivrai le Sénat & tous les honnêtes gens de la crainte d'une Loy des champs & de largesses excessives : si le territoire de la Campanie ne devoit pas être partagé, je l'ai conservé, s'il le devoit être, je l'ai réservé à de meilleurs Directeurs. Dans l'affaire de C. Rabirius accusé du crime de leze majesté, j'ai soutenu & j'ai défendu l'autorité du Sénat intervenüe contre une entreprise (3) odieuse

(1) *Plus méchant que* le peuple.

Gabinus. Parce que César avoit besoin d'avoir après lui pour Consuls des gens dévoüez à ses desseins.

(2) *Tous les Ordres.* C'est-à-dire les Sénateurs, les Chevaliers &

(3) *Contre une entreprise odieuse.* Il parle de la sedition du Tribun Saturninus arrivée il y avoit trente six ans, car quarante ans est mis là comme un terme indéfini.

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. III
près de quarante années avant que je fusse
Consul. Par une opposition zélée & sans
m'en attirer aucun ressentiment du Sénat
j'ai privé de la délibération des Comices
de jeunes (1) gens sages & courageux ;
mais que la fortune avoit mis dans une
telle situation qu'ils auroient paru devoir
renverser tout l'Etat de la République
s'ils avoient acquis quelque Magistra-
ture.

V. J'ai par ma patience & par ma com-
plaisance adouci mon Colleague Antoine,
très-ardent pour avoir le gouvernement
d'une Province, & formant dans l'Etat
plusieurs desseins. Je me suis démis dans
une assemblée publique, malgré l'oppo-
sition du peuple Romain, de la Province
des Gaules, que l'autorité du Sénat a for-
tifié d'une armée & fournie d'argent, &
je l'ai permutée avec Antoine, parce que
j'ai cru la République dans des conjonctures
qui l'exigeoient de moi. J'ai comman-
dé à Catilina de sortir de Rome, parce
qu'il en tramoit à découvert & publique-
ment la destruction & celle du Sénat, afin

(1) *De jeunes gens.* Il parti de Marius, de pos-
parle de ce qu'il fit en feder aucune Magistra-
vertu d'une Loi de Sylla ture. Cette Loi fut en
par laquelle il étoit in- vigueur jusqu'à la dicta-
terdit à tous les enfans ture de Cesar.
des proscriptions dans le

que les murailles nous missent en sûreté contre lui, puisque nous n'y pouvions être par les Loix. Dans le dernier mois de mon Consulat j'ai arraché des mains cruelles des conjurez les poignards qu'ils étoient prêt d'enfoncer dans la gorge des Citoyens ; j'ai saisi, j'ai montré, j'ai éteint les torches, allumées déjà pour l'embrasement de Rome.

VI. Q. Catulus Prince du Sénat & Promoteur de la délibération dans une assemblée nombreuse de Sénateurs, m'a proclamé pere de la patrie. L. Gellius cet illustre Censorien, assis près de vous, a déclaré devant tous ces Auditeurs, qu'une Couronne (1) civique m'étoit dûë par la République. Le Sénat dans un genre d'actions de grâces tout singulier m'a ouvert les Temples des Dieux, non pour avoir bien administré l'Etat comme il avoit fait à plusieurs, mais pour l'avoir conservé, ce qu'il n'avoit fait à personne. Lors qu'en pleine assemblée en quittant ma Magistrature, le Tribun du peuple me défendit de dire ce que j'avois préparé, & qu'il me permit seulement de faire ser-

[1] *Couronne civique.* combat, pour être un témoin. C'étoit celle qu'un Citoyen donnoit à un autre Citoyen qui lui avoit sauvé la vie dans un combat, pour être un témoignage perpétuel qu'il lui avoit cette obligation. Cette Couronne étoit de feuilles de chêne.

ment, je jurai sans hésiter que par mes seuls soins la République & Rome avoient été délivrée.

VII. Tout le peuple Romain dans cette assemblée ne m'accorda pas les acclamations d'un jour, mais des felicitations immortelles, puisqu'il applaudit au serment solennel que j'avois fait, en le confirmant tout d'une voix, & jurant lui-même qu'il y acquiesçoit. En cette occasion mon retour de la Place publique à ma maison fut tel qu'on ne sembloit mettre au nombre des Citoyens Romains que ceux qui me faisoient cortège; aussi j'ai achevé mon Consulat de maniere que je n'y ai rien fait sans le conseil du Sénat & sans l'approbation du peuple Romain. J'ai toujours soutenu le Sénat dans la Tribune, & toujours soutenu le peuple dans le Sénat: enfin j'ai réuni la multitude du peuple avec les grands, & l'Ordre des Chevaliers avec celui des Sénateurs, voila en peu de mots comme je me suis conduit dans mon Consulat.

VIII. Osez maintenant parler du vôtre, furie détestable. Il commença par sa fête & par ses jeux des Carrefours (1) renou-

[1] *Fêtes des Carrefours.* C'étoit une Fête introduite par le Roy Servius Tullus qui étoit né esclave; ainsi c'étoient les Jeux des Esclaves que de graves Magistrats par la suite abo-

vellée pour la première fois après les Consuls L. Metellus & Q. Marcius malgré la défense du Sénat. Q. Metellus, (mais je fais injure après sa mort à la mémoire d'un si grand homme, qui dans Rome eut si peu de gens semblable à lui, de le comparer avec cette indigne créature) Metellus, dis-je, n'étant que Consul désigné, & simple particulier fit interdire ces Jeux des Carrefours contre les ordres d'un Tribun du peuple qui les vouloit faire célébrer malgré le Decret du Sénat, & par son crédit Metellus obtint ce qu'il ne pouvoit avoir par autorité. Vous, trois (1) jours après les Kalendes de Janvier, la fête des Carrefours étant survenuë, vous avez souffert que Sex (2) Clodius qui jusqu'alors n'avoit jamais porté la robe bordée, célébât ces Jeux, & comme maître de la fête, cet homme indigne, mais si digne de vous ressembler & d'être de vos

lirent pour le bien de la police, parce que les Esclaves y étant admis & les guerres civiles étant alors allumées dans l'Italie, il falloit empêcher que les Esclaves ne vinssent en foule aux Jeux & aux Sacrifices dans Rome.

(1) *Trois jours après, &c.* Les Fêtes & les Jeux des Carrefours se célébroient aux mois de Janvier & de May.

(2) *S. x Clodius.* C'étoit un ami du fameux P. Clodius dont il conduisoit toutes les mauvaises entreprises.

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 115
amis, parcourut les Places avec cette robe
Magistrale.

IX. Après avoir établi ces fondemens
de votre Consulat, trois jours ensuite à vo-
tre vûë, & sans que vous osassiez dire un
mot, P. Clodius par une fatalité prodi-
gieuse pour la République, abolit la Loy
Ælia (1) & Fufia, qui comme un rempart
tenoit en défense le repos & la tranquillité
de l'Empire. Non-seulement les assem-
blées interdites par le Sénat furent réta-
blies, mais le bas peuple de Rome & les
Esclaves soulevez, en formerent un nom-
bre étonnant de nouvelles, & le même
Tribun abandonné aux débauches les plus
effrenées & jusqu'alors inconnues, anéan-
tit la severité des Censeurs, cette conserva-
trice de la pudeur & de la modestie, tan-
dis que vous, sous qui déperissoit cette
République dont vous vous disiez le Con-
sul alors, vous ne proferiez pas une seule
parole pour sauver Rome du naufrage où
elle alloit être abîmée.

X. Je ne dis encore que ce que vous
avez laissé faire, & non ce que vous avez
fait; mais il n'y a pas grande différence,
particulièrement pour un Consul entre
opprimer soi-même la République par de

[1] La Loi Ælia & sur l'Oraison touchant
Fufia. Cette Loi est ex- les Provinces Consulai-
pliquée dans les Notes res.

pernicieuses Loix & par des harangues injustes, ou souffrir que d'autres le fassent? Peut-il y avoir la moindre excuse pour un Consul, je ne dis pas mal intentionné, mais qui se repose, qui diffère & qui s'endort dans les grandes agitations de l'Etat? Nous avons observé la Loi *Ælia* & *Fusia* pendant près de cent années, & pendant cinq cens ans les jugemens & la juridiction des Censeurs ont eu leur force; ce sont ces Loix qu'aucun méchant homme n'avoit osé ni pût même renverser; c'est cette autorité, que personne n'avoit été assez excessivement effronté pour essayer de l'alterer, & pour empêcher qu'au bout de cinq années on ne jugeât de nos mœurs.

XI. Voilà, bourreau des Loix, ce que vous avez enseveli dans le sein de votre Consulat, poursuivez, celebrez les jours attachez à ces (1) funeraillles devant le Tribunal d'Aurelius. (1) Sans que vous fîssiez semblant d'en rien voir, ce qui seul étoit un crime, mais à votre vûë & sous vos yeux plus rians alors qu'à votre ordinaire, il se faisoit une levée d'Esclaves par celui

(1) Attachez à ces funeraillles. Neuf jours du-

Jours. pendant après les funeraillles d'un Citoyen Romain on faisoit des fêtes & l'on representoit des

Jeux.

(2) D'Aurelius. C'étoit Aurelius Costa Prêtreur de Rome, qui avoit fait construire ce Tribunal sur la place publique.

qui n'a jamais eu de honte ni de ce qu'il a fait, ni de ce qu'il a souffert : dans le Temple de Castor, ce violateur de tous les Temples, ce brigand faisoit placer & ranger des armes en votre presence ; ce Temple durant votre Consulat fut la Citadelle de tous les Citoyens pervers, le receptacle des vieux soldats de Catilina, le lieu où se commettoient les brigandages du Barreau, le Tombeau de toutes les Loix & de tout ce qu'il y a de sacré. Non-seulement ma maison, mais tout le Mont (1) Palatin étoit rempli par les Sénateurs, par les Chevaliers Romains, par tous les Citoyens, par toutel'Italie, pendant que vous, (je supprime les faits domestiques que l'on pouvoir nier, & je ne rappelle que ce qui est public,) pendant, dis-je, que non-seulement vous n'avez jamais été porté pour ce même Cicéron à qui néanmoins dans vos Comices vous aviez donné la premiere Tablete privilegiée, (2) à qui dans le Sénat vous demandiez son avis le troisiéme ; mais même dans tous les conseils que l'on tenoit pour m'opprimer, sans vous contenter d'y être present vous

(1) *Mont Palatin.* La dans chaque assemblée
Maison de Cicéron étoit des Comices, qu'elle
sur cette montagne. Centurie droit son avis

(2) *Tabletes privile-* la premiere.
giées. On tiroit au sort

avez eu la cruauté d'y présider.

XII. Mais à moi-même que n'avez vous point osé me dire devant mon gendre votre parent ; que vous souffriez avec peine l'exclusion de Gabinus , qu'il ne pouvoit pas rester sans Province , que le Tribun du peuple lui donnoit de l'esperance, si vous réunissiez vos desseins avec les siens, mais qu'il n'esperoit rien du Sénat ; que vous vous conformiez à ses desirs comme j'avois fait à ceux de mon Collegue ; qu'il ne me servoit de rien de recourir à la protection des Consuls , & que chacun devoit veiller à soi-même. A peine osai-je faire ce récit , je crains que quelqu'un ne voye point encore assez tout l'excès de sa malice enveloppée sous les voiles de son effronterie , je le dirai pourtant , il se reconnoîtra certainement lui-même , & se ressouviendra de ses forfaits avec quelque repentir.

XIII. Vous souvenez vous , scelerat , lors qu'environ la cinquième (1) heure j'allai vous trouver avec C. Pison, & qu'en sandale & la tête envelopée, vous sortites de je ne sçai qu'elle taverne obscure , & lorsque de votre bouche empestée vous nous exhaliez un odeur de Cabaret, vous alleguâtes pour excuse que par précaution pour votre santé, vous vous traitiez ordi-

(1) *Cinquième heure. Vers le midy.*

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 119
nairement avec des remèdes mêlez de vin.
Après avoir reçu cette raison, car pou-
vions nous faire autrement, nous restâ-
mes un peu de tems exposez à la puanteur
de ce four, d'où vous nous chassâtes par
vos mauvaises réponses, & par vos infâ-
mes soupirs d'indigestion.

XIV. Environ deux jours après que
vous fûtes amené dans l'assemblée par ce-
lui que vous faisiez partager (1) avec vous
l'autorité de votre Consulat, & lorsqu'il
vous interrogea sur ce que vous pensiez
du mien avec un air d'auteur grave, com-
me si ç'eût été quelque Calatinus, quel-
que Scipion Affricain, quelque Maximus
& non pas un Cæsonius Calventius, (2) à
demi de plaifance, relevant un de vos sour-
cils sur votre front, & jusqu'au menton
rabaisant l'autre, vous répondîtes que la
cruauté ne vous plaifoit pas.

XV. A cette parole sententieuse, cet
homme très-digne de vos loüanges fit vo-
tre éloge. Vous scelerat, vous Consul,
vous accusez de cruauté le Sénat en pleine
assemblée; car moi qui n'ai fait que lui
obéir, je n'ai point de part à pareille accu-

(1) *Partager avec vous,* bitans de Plaifance le
&c. C'est Clodius Tri- receurent pour Citoyen
bun du peuple. & long-tems après

(2) *A demi de plaifan-* qu'une Colonie eût été
ce. C'est quand les Ha- conduite dans leur Ville.

sation ; en Consul diligent j'avois fait un rapport utile , mais pour la condamnation & le jugement , cela regarde le Sénat ; & quand vous le blâmez vous montrez bien si le hazard l'avoit permis , quel sorte de Consul en ce tems-là vous auriez été. Vous auriez cru bien assurément qu'il auroit fallu fournir Catilina de Troupes & de Vivres : car quelle difference faut-il mettre entre Catilina & celui à qui vous avez vendu pour prix d'un Gouvernement de Province l'autorité du Sénat , le salut de Rome , toute la République ? Ce qu'à fait Clodius avec le secours des Consuls , c'est ce qu'étant Consul j'ai empêché que Catilina ne pût faire ; il a voulu faire périr le Sénat , à qui vous avez ôté son pouvoir ; il a voulu bruler les Loix , vous les avez abrogées , il a voulu détruire la patrie , & vous l'avez secouru. Que s'est-il fait pendant votre Consulat que les armes à la main ? Cette troupe de conjurez a voulu mettre le feu à la Ville , & vous à la maison de celui par la vigilance duquel Rome n'a point été brûlée. Certes si de leur tems ils avoient eu un Consul semblable à vous , ils n'auroient jamais pensé d'embraser Rome : car ils ne se vouloient pas priver de maisons ; mais tandis que ces Sénateurs y seroient en vie , ils n'ont pas cru pouvoir trouver d'asile à leurs crimes ,

mes, ils vouloient la mort des Citoyens, & vous les vouliez rendre Esclaves; en cela vous étiez encore plus barbares, car avant de tels Consuls que vous, ce peuple avoit un amour si fort & si naturel pour sa liberté, qu'il auroit mieux aimé se livrer à la mort qu'à la servitude.

XVI. C'est en suivant les conseils de Catilina & de Lentulus que vous m'avez chassé de ma maison, & que vous avez obligé Pompée de quitter la sienne: car tant que j'aurois demeuré stable à veiller sur la Conservation de Rome, & que Pompée vainqueur de toutes les Nations leur auroit fait résistance, ils ont cru qu'ils ne pourroient jamais renverser la République. Vous prétendez tirer de moi punition pour satisfaire aux manes des conjurez qui sont morts, & vous faites retomber sur moi la haine renfermée dans les mauvais cœurs des ennemis de la patrie? Si je n'avois cédé à leur fureur, j'aurois été sous de tels conducteurs que vous, brûlé dans le Bucher de Catilina. Quel témoignage plus évident, attendez vous qu'il n'y a point eu d'autre différence entre vous & lui, sinon que vous avez excité les restes de ceux qui ne sont pas morts avec lui; que vous avez rassemblé tous les hommes perdus, que vous m'avez persécuté dans mon exil, que vous avez armé

les conjurez , que vous avez voulu sacrifier mon corps & la vie de tous les gens de bien à leur fureur & à leurs épées ; mais je reviens à votre belle harangue.

XVII. Estes vous donc celui à qui la cruauté ne plaît pas ? Et lorsque le Sénat ayant jugé à propos de marquer sa douleur & son affliction par un changement d'habits , vous voyez pleurer tout l'Etat dans le deuil public du premier ordre, que faites vous notre Citoyen compatissant ? Ce que jamais nul Tyran n'a fait dans sa plus grande barbarie. Je ne m'arrête point à l'Ordonnance d'un Consul qui défend au Sénat d'obéir à son propre Decret ; peut-on rien faire ni rien penser de plus infâme ? je reviens à la pitié de cet homme qui trouve le Sénat trop cruel d'avoir conservé la République.

XVIII. Il a osé ordonner avec son semblable, quoiqu'il souhaitât fort de le surpasser en toutes sortes de vices , que le Sénat malgré sa délibération reprendroit les vêtemens ordinaires. Quel Tyran dans aucun pays de Barbares a jamais fait que ceux qu'il accabloit de peines n'eussent pas la liberté de pleurer ? vous laissez subsister l'affliction , & vous en défendez les témoignages ; vous faites cesser les larmes non par les consolations , mais par les menaces. Si les Peres Conscripts, non par

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 12 ;
une délibération publique , mais par un
devoir particulier , ou par compassion
avoient changé de vêtement , ç'eût été
toujours faire un indigne usage de votre
puissance , que d'avoir l'inhumanité de
leur interdire la liberté de montrer leur
deuil ; mais après que dans un nombreux
Sénat ils l'ont ordonné ; que les autres
Ordres l'avoient déjà fait , vous Consul
au sortir de votre sombre taverne avec vo-
tre (1) danseuse en petits (2) cheveux , vous
défendez au peuple Romain de pleurer la
décadence & le renversement de l'Etat.
Un peu auparavant il vouloit sçavoir de
moi pourquoi j'avois eu besoin de son se-
cours , & pourquoi je ne m'opposois pas
à mes ennemis avec mes propres forces ,
comme si non-seulement moi qui souvent
en ai secouru beaucoup d'autres , ou qui
que ce soit aussi bien que moi , nous nous
cussions ou plus en assurance avec un tel
défenseur , ou plus forts avec un pareil té-
moin & une pareille caution.

XIX. Aurois-je voulu m'appuyer sur les
conseils & sur les secours d'un aussi fort
homme ? Souhaitois-je de ce Cadavre hors

(1) *Votre danseuse.* Il honteuse chez les Ro-
parle de Gabinius Colle- mains.
gue de Pison , les danses
lui étoient fort repro- (2) Les petits cheveux
chées comme une chose marquoient la mollesse.

de tout commerce quelque sorte d'assistance & de biens ? C'étoit un Consul que je demandois alors, je dis un Consul & non tel que je n'aurois pû le trouver dans cet animal, pour défendre par sa prudence & par son poids un si grand intérêt de la patrie ; mais qui comme un tronc d'arbre pourvû qu'il fut debout, pût du moins soutenir encore les privilèges du Consulat. Car comme toute ma cause étoit Sénatoriale & Consulaire, j'avois besoin du Sénat & d'un Consul ; mais le Consul ne respiroit que ma perte, & le Sénat étoit enlevé totalement à la République. Cependant si vous voulez sçavoir le parti que j'aurois suivi, je n'aurois point quitté prise, & la patrie elle-même m'eût retenue entre ses bras, si j'avois eu à combattre, auprès du Bucher, avec ce Gladiateur (1) assassin, ou avec vous & votre collègue.

XX. Car ma situation est bien différente de celle d'un aussi grand homme que Q. (2) Metellus, dont, à mon jugement,

(1) *Gladiateur assassin.*
C'est Clodius.

(2) *Q. Metellus.* C'est celui qui fut surnommé le Numidique, & qui dans la sédition de Saturninus que Marius protegeoit, ne voulut point prêter serment

pour la Loi de ce Tribun touchant le partage des Terres, & pour éviter le trouble qu'auroit produit sa résistance contre un homme aussi puissant que Marius, aimant mieux quitter Rome que son sentiment.

on peut joindre l'éloge avec celui des Dieux immortels, lorsqu'il crût devoir plutôt céder à un aussi vaillant homme que Marius Consul pour la sixième fois, que d'en venir aux armes avec les Legions invincibles de ce General. Quel combat semblable aurois-je eu donc à soutenir ? Eus-ce été avec un C. Marius, ou avec quelque autre de la même valeur, ou avec quelque Epicurien barbare & contrefait, ou avec quelque porte flambeau de Catilina. Certes je n'ai point évité ni vos regards fiers, ni la Cymbale (1) & le petit Tambour de votre Collegue, & je n'ai pas été assez timide après avoir conduit le Vaisseau de la République agité par la violence des flots & des vents, & l'avoir remise en sûreté, dans le Port, pour être effrayé par votre air sombre & noir, & par l'haleine empestée de votre camarade.

XXI. J'ai bien vû d'autres vents que ceux-là, j'ai bien prévu de loin d'autres tempêtes, je n'ai pas succombé devant d'autres orages qui me menaçoient, je m'y suis présenté seul pour le salut de tous. Mais au moment de mon départ toutes ces épées impitoyables ont paru dans les plus cruelles mains ; lorsque tous les gens de

(1) *La Cymbale.* C'est jouoit Gabinus en dansant le petit Tambour dont tant.

bien cachez & renfermez étoient dans l'affliction, que les Temples gémissoient, que les Maisons de Rome pleuroient, vous, homme sans cœur & sans esprit, vous avez reçu à bras ouverts ce brutal (1) odieux, tout environné de ses impudicitez affreuses, du sang des Citoyens, des impietez les plus détestables, & de toutes sortes de crimes impunis : & dans le même Temple, au même moment & au même lieu, vous avez enlevé les suffrages non-seulement pour ma mort, mais pour celle de la patrie.

XXII. Qu'est-il besoin que je publie vos festins durant ces jours, vos réjouissances, vos felicitations, l'excès de vos intemperances & de vos débauches avec la troupe indigne de vos amis ? Qui vous a vû durant ces tems-là, ou sans être yvre, ou faisant quelque chose digne d'un honnête homme, ou paroître enfin en public ? Lorsque la maison de votre Collegue retentissoit du bruit des Tymbales & des Chançons, lorsqu'il dansoit tout nud dans ces repas, ou faisant ses sauts & ses piroüettes, il n'aprehendoit pas de voir piroüeter la fortune : celui-ci qui n'étoit pas un dévorateur si musicien & si alerte, se tenoit plongé dans le vin & dans les

(1) *Ce brutal odieux.* C'est Clodius.

6
CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 127
festins de ses (1) Grecs ; mais pour l'autre
durant ces tristes jours de la République ,
son repas representoit celui des Lapithes
(2) & des Centaures , & personne ne peut
dire s'il y bûvoit plus de vin qu'il n'en vo-
missoit ou n'en répandoit par terre.

XXIII. Et vous nous citerez encore vo-
tre Consulat , vous oserez dire que vous
avez été Consul de Rome ? Quoi vous vous
imaginez que le Consulat consiste dans
les Licteurs & dans la robe bordée : orne-
mens que vous avez voulu communiquer
à Sex-Clodius pendant que vous étiez
Consul ? Pensez-vous que le Consulat se
manifeste par des marques dont est revêtu
(3) le chien de Clodius ? il faut être Con-
sul (4) par le cœur , par sa sagesse , par sa
fidélité , par sa solidité , par sa vigilance ,
par ses soins , en un mot par tous les de-
voirs de cette Magistrature , par une appli-
cation à les remplir tous , surtout par bien
exprimer la force d'un tel nom , en veil-

(1) *Ses Grecs.* Il y avoit
chez les gens riches &
voluptueux certains
Grecs aventuriers qui
faisoient profession de
débauche & d'esprit
plaisant.

(2) *Lapithes.* Peuples
de Thessalie , orgueil-
leux & débauchez.

(3) *Le Chien de Clo-
dius.* Le dévouement
servile de Pison à Clo-
dius est appelé par Ci-
cero l'attachement
d'un Chien à son Maî-
tre

(4) *Consul* vient de
Consulere, qui signifie
veiller.

lant toujours sur le bien public. Reconnoîtrai-je pour un Consul celui qui ne reconnoît point dans la République un Sénat, & le mettrai-je au nombre des Consuls quand il est séparé de cette assemblée, sans laquelle les Rois même n'ont pu subsister dans Rome ? Car je supprime à présent ces levées d'Esclaves que l'on faisoit dans la place publique, ces armes qu'en plein jour & à la vûe de tout le monde on portoit dans le Temple de Castor, dans ce Temple dont on avoit interdit l'entrée, arraché les marches, gardé par le reste des conjurez sous les armes, & par celui qui autrefois l'accusateur (1) de Catilina en étoit alors le vengeur : tandis que l'on exiloit des Chevaliers Romains, que l'on chassoit de dessus la Place à coups de pierre les gens de bien, qu'il n'étoit pas permis au Sénat non-seulement de secourir la République, mais de la pleurer ; qu'un Citoyen reconnu par cet ordre & du consentement de toute l'Italie & de tous les peuples pour le Conservateur de la patrie, sans formalités, sans loi, sans jugement étoit chassé par des Esclaves & par des gens armés, je ne dis pas soutenus de votre secours ; mais du moins autorisez de votre

(1) *L'Accusateur.* Clodius avoit autrefois accusé Catilina qui fut renvoyé absous.

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 129
silence. Mais puisqu'il est permis de dire la vérité, quelqu'un croira-t-il qu'alors il y eut des Consuls à Rome. Qui faudra-t-il appeller des Corsaires, des ennemis, des Traîtres & des Tyrans ?

XXIV. C'est quelque chose de grand, que le nom, l'éclat, la dignité, la majesté d'un Consul ; votre cœur n'a point assez de capacité pour le contenir, vous avez l'esprit trop frivole & trop étroit pour le comprendre, la foiblesse de votre génie, votre peu d'habitude avec les grandes choses ne peut remplir un personnage si supérieur, si grave & si sérieux. Certes la ruë des Parfumeurs à Capouë comme je l'entendois dire, sitôt qu'elle vous eut vû, vous refusa pour Consul de la Campanie. Elle avoit oüï parler un peu des Decius, (1) des Magius, & de ce Taurea Jubellius, qui sans avoir peut-être cette sage moderation que l'on voit ordinairement dans nos Consuls, avoient eu du moins une pompe, un éclat, une démarche dignes de la ruë des Parfumeurs à Capouë.

XXV. Or si ces vendeurs de parfums

(1) *Decius, &c.* C'étoient des Campaniens fort fiers, qui avoient brillé à Capouë, & que ces peuples préferoient à Pison lorsqu'il vint dans leur Ville en fonction de Consul, & qu'il y parut mal propre & de mauvaise mine.

130 TRENTE-NEUVIÈME ORAISON
 avoient vû chez eux Gabinus en qualité
 de Duumvir, (1) ils l'auroient reconnu
 plutôt que vous. Il avoit une chevelure
 bien peignée & bien ajustée, l'essence y
 paroïssoit sur l'extrémité de la frisure, &
 ses jouës pendantes peintes en rouge é-
 toient bien dignes de l'ancienne Capouë;
 car celle d'aujourd'hui n'est habitée que de
 personnages illustres, d'hommes coura-
 geux, & d'excellens Citoyens, & tous mes
 veritables amis. Aucun d'entre eux ne
 vous a vû dans leur Ville avec la robe bor-
 dée, qui ne gemit en me regrettant, moi
 dont ils se souvenoient que les conseils
 avoient sauvé toute la République & leur
 habitation en particulier; ils m'avoient éle-
 vé une Statue dorée; ils m'avoient adopté
 pour leur unique protecteur; ils croyoient
 m'être redevable de leur vie, de leur for-
 tune & de leurs enfans; ils me défendi-
 rent par leurs Deputés & par leurs De-
 crets contre vos brigandages lorsque j'é-
 tois présent: & sur le rapport du grand
 Pompée en mon absence, arrachant les
 traits que votre impiété portoit au corps

(1) *Duumvir*. C'étoit un Magistrat qui alloit faire avec son Colleague la fonction de Consul dans les Villes de l'Em-
 pire Romain, & quand Pison alla à Capouë il y parut dans une mal-
 propreté que tout le monde remarqua.

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 131
de la République, ils se déclarerent pour
mon retour.

XXVI. Etiez vous Consul lorsque sur
le Mont Palatin ma maison brûloit, non
par quelque accident; mais par les feux
que vous y faisiez jeter. Fut-il jamais
dans Rome un grand incendie auquel un
Consul n'ait pas prêté du secours; mais
vous dans tout ce tems-là vous vous te-
niez assis chez votre belle-mere, dont la
maison toute proche étoit ouverte pour
y recevoir tout ce que l'on enlevoit de la
mienne. Vous n'étiez pas là pour éteindre
l'embrasement, mais plutôt pour y prési-
der; & vous Consul, vous faisiez le service
auprès des furies de Clodius, & leur met-
tiez presque vous-même, les torches ar-
dentes à la main.

Dans tout le reste du tems quelqu'un
vous a-t-il regardé comme un Consul?
Quelqu'un vous a-t-il obéi? Quelqu'un
s'est-il levé quand vous entriez au Sénat?
Quelqu'un a-t-il cru devoir répondre à ce
que vous proposiez? Enfin doit-on com-
ter dans la République une année où le
Sénat est demeuré muet, où les Juges
n'ont rien dit, où les gens de bien gemis-
soient, où la violence de vos brigandages
se répandoit dans la Ville d'un endroit à
l'autre, & où la fureur & l'impieté de
Gabinus & de vous faisoit succomber

Rome sans faire succomber aucun Romain.

XXVII. Mais infâme Cæsonius, (1) n'êtes vous point encore sorti du borbier affreux de vos passions ; lors qu'enfin cet homme (2) illustre ayant réveillé son courage, a redemandé tout à coup pour un (;) ami véritable & pour un Citoyen dévoué à la patrie, son rétablissement dans ses anciens droits. Ce n'étoit pas un homme à souffrir que dans un Empire à qui ses victoires avoient donné tant d'éclat & tant d'accroissement, la contagion de vos crimes continuels fit plus long-tems ses ravages, lorsque ce même Gabinus que nul autre que vous n'avoit pû surpasser en mechanceté, rappelant à peine sa raison ; mais au moins la rappelant, a combattu contre son ami Clodius, d'abord avec déguisement, ensuite non volontiers encore ; enfin efficacement & vivement pour les intérêts de Pompée. Durant ce spectacle le peuple Romain étoit dans une admirable tranquillité, car comme s'il les eut mis aux prises, lequel des deux qui périt, il y jugeoit un profit égal, & si l'un & l'autre y périssoit, il y voyoit à profiter pour toujours.

[1] *Cæsonius*. C'est C'est Pompée.
Pison. (3) *Véritable ami*. C'est
[2] *Cet homme illustre*. Cicéron lui-même.

XXVIII. Cependant Gabinus faisoit quelque chose. Il défendoit la puissance d'un excellent homme, c'étoit un scelerat & un Gladiateur; mais qui combattoit contre un Gladiateur & un scelerat comme lui. Sans doute que scrupuleux & religieux comme vous êtes, vous n'avez point voulu rompre l'alliance que vous aviez signée de (1) mon sang dans la convention des Provinces; car cet (2) adulateur de ses sœurs avoit prévu que s'il mettoit entre vos mains une Province, une Armée, l'argent qu'il avoit arraché des entrailles de la République, vous vous rendriez le compagnon & le supposit de tous ses forfaits. Voilà pourquoi dans ce tumulte les Faïsciaux furent brisez, lui-même fut blessé, tous les jours on jettoit des flèches & des pierres, on prenoit la fuite: enfin dans le Sénat on saisit avec une épée celui qu'il étoit bien certain que l'on avoit posté pour tuer Pompée.

XXIX. Et qui dans cette occasion entendit de vous, non-seulement quelque démarche faite & quelque rapport; mais la moindre plainte & la moindre parole. Pensiez vous que vous étiez Consul lors

(1) Avec mon sang. moit.

On plaçoit entre les deux contractans une (2) Cet adulateur: C'est Clodius.

Truye que l'on assom-

que sous votre gouvernement celui qui avoit conservé la République, l'autorité du Sénat, & la fidélité dans toute l'Italie, & qui par trois triomphes avoit subjugué toutes les contrées des différentes Nations, croyoit ne pouvoir être publiquement en sûreté? Etiez vous tous deux Consuls, quand de quelque affaire que vous commençassiez à parler, ou quelque rapport que vous fissiez au Sénat, tout l'Ordre se récrioit & déclaroit que vous n'avanceriez rien que vous n'eussiez auparavant requis sur mon retour; quoique malgré l'alliance qui vous engageoit avec moi, vous disiez néanmoins que vous le souhaitiez, mais que la Loi vous en empêchoit?

XXX. Une Loi qui ne paroïssoit pas telle, même pour de simples particuliers imprimée, (1) comme avec un fer chaud sur la République par des Esclaves, gravée par violence, imposée par brigandages après la dissolution du Sénat, après que tous les gens de bien étoient chassés de dessus la Place, que les biens de l'Etat étoient pillés contre toutes les Loix, qu'elle étoit enregistrée sans nulle forme;

(1) *Imprimé avec un fer chaud.* On marquoit ainsi les Esclaves déserteurs, & Cicéron se sert de cette expression pour mieux marquer l'indignité de la Loi de Clo dius.

se trouveroit-il , je ne dis pas des esprits qui pussent respecter une telle Loi ; mais des Registres qui pussent porter les noms de pareils Consuls ? Car si vous n'estimiez pas une Loi par laquelle l'autorité Tribunitienne proscrivoit un Citoyen non condamné , que l'on bannissoit & degradoit , & dont on mettoit les biens à l'enchere , & que vous vous y fussiez pourtant obligez par les conventions que vous aviez faites , qui vous prendra non-seulement pour des Consuls , mais pour des hommes libres , vous dont l'esprit étoit étouffé par l'espoir de la récompense & la langue liée par le salaire ? Mais si vous étiez les seuls favorables à cette Loi , qui croira que vous étiez alors des Consuls , & que vous soyez aujourd'hui des Consulaires , vous qui ne connoissiez ni les Loix , ni les Reglemens , ni les Droits d'une Ville où vous voulez être mis au nombre des principaux Citoyens ?

XXXI. Lorsque revêtus de vos cottes (1) d'Armes vous partiez pour les Provinces que vous aviez ou achetées , ou extorquées , quelqu'un vous prit-il pour des

[.] *De vos cottes d'Armes.* Quand les Proconsuls partoient pour leurs Provinces , ils étoient revêtus de cet habillement militaire après avoir fait leur priere au Capitole. Pison alla en Macedoine , & Gabinus en Syric.

Consuls ? Le nombreux cortège que vous eûtes à votre sortie n'étoit donc pas pour l'orner & la célébrer, ils vous accompagnoient sans doute par d'heureux présages comme des Consuls, ou plutôt par de tristes pressentimens comme des ravisseurs & des traîtres. Comment avez vous osé faire des imprécations & des maledictions contre un événement aussi barbare que mon départ, témoin de vos crimes & de vos cruautés ; dans un tems, MESSIEURS, que je recevois les fruits immortels de votre estime & de votre bienveillance pour moi ; & lorsque, non par suffrages comptez, mais tous d'une voix & par acclamation vous domptâtes la petulance & la fureur d'un homme méprisable (1) & à demi mort.

XXXII. Quoi vous regarderez comme autant d'outrages, le deuil du Sénat, les regrets de l'Ordre (2) des Chevaliers, la tristesse de toute l'Italie, les Sénateurs demeurez muets pendant une année, le silence continuel des Tribunaux & des Juges, & toutes les autres playes que mon

[1] *Méprisable*. C'est Clodius.

[2] *De l'Ordre des Chevaliers*. Quand Cicéron sortit de Rome, il fut accompagné d'un

nombre extraordinaire de Chevaliers Romains, quelques Auteurs disent jusqu'à vingt mille pour le défendre contre les entreprises de Clodius.

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 137
départ a fait à la République ?

Et quand même on l'auroit regardé comme funeste, il auroit été plus digne de compassion que d'outrages, on y auroit dû attacher plus de gloire que de honte, & ce qui faisoit ma disgrâce vous chargeoit de crime & de deshonneur. Peut-être ce que je vais dire paroîtra-t-il surprenant à l'entendre ; mais en vérité je dirai ce que je pense : quoique j'aye reçu de vous, MESSIEURS, de si grands bienfaits & des titres si éclatans, non-seulement je ne regarde point mon exil comme un malheur, mais si quelque chose pouvoit mettre une séparation entre la République & moi, ce qui seroit à peine possible, j'estime qu'en mon particulier pour augmenter ma réputation j'aurois dû souhaiter & rechercher une telle destinée.

XXXIII. Et pour comparer votre jour de joye avec mon jour de tristesse, lequel croyez vous plus à desirer pour un homme sage & vertueux, ou de sortir de sa patrie pendant que tous les Citoyens font des vœux pour sa conservation, pour sa santé, pour son retour, comme il m'arriva : ou d'en partir comme vous, avec les execrations & les imprécations de tout le monde qui souhaitoit de vous en voir sortir pour jamais. Certainement pour moi, si je m'étois attiré ces sentimens d'une

haine universelle, & que je l'eusse d'ailleurs justement méritée, il n'y a point de fuite & de bannissement que je n'eusse mieux aimé qu'un Gouvernement de Province.

Mais poursuivons, si ce tems orageux de mon départ est préférable à toute la tranquillité du vôtre, comment comparer le reste si plein de honte pour vous, & de gloire pour moi ? Aux Kalendes de Janvier, ce jour qui le premier éclaira la République après mon éclipse & ma décadence, un Sénat des plus nombreux auquel concourut toute l'Italie, sur le raport de l'illustre & courageux P. Lentulus, & avec le consentement du peuple Romain, me rappella tout d'une voix. Le même Sénat me recommanda de son autorité propre aux Nations Etrangères, à nos Lieutenans, & à nos Magistrats par les Lettres des Consuls dans lesquelles j'étois appelé, non un exilé de ma patrie, ce que vous avez osé dire, Insubrien (1) que vous êtes ; mais un Citoyen conservateur de la République, comme l'on me nommoit en ce tems-là.

XXXIV. Je suis le seul pour la vie duquel le Sénat ait jugé devoir implorer par la voix & par les Lettres des Consuls dans toute l'Italie le secours de tous les Ci-

(1) *Insubrien*. Milanois.

toyens qui desirerent le salut de la République. Toute l'Italie , comme si elle s'étoit donné le mot , s'est renduë en même tems à Rome pour m'y garder en sûreté. Lentulus ce grand homme & cet excellent Consul , l'illustre & l'invincible Pompée , & le reste des plus considerables Citoyens ont fait de celebres & de magnifiques harangues pour ma liberté.

XXXV. Le Sénat en ma faveur fit un Decret selon le sentiment de Pompée , qui le premier en ouvrit l'avis , que si quelqu'un mettoit obstacle à mon retour , il seroit regardé comme ennemi : (1) & par ces paroies le Sénat déclara tellement son autorité , que le triomphe n'a jamais été plus honorable pour personne que le fut pour moi l'enregistrement de ma délivrance. Après que tous les Magistrats eurent fait leur publication , à la reserve d'un Prêteur dont on ne devoit pas l'exiger , puisqu'il étoit frere de mon ennemi & de deux Tribuns tirez de dessus la pierre. (2) Le Consul Lentulus dans les Comices

(1) *Regardé comme ennemi.* C'étoit une clause dont souvent le Sénat confirmoit ses Ordonnances.

(2) *Tirez de dessus la pierre.* C'étoient deux

Tribuns ci - devant crieurs publics , lesquels faisoient les criées des encheres montez sur une pierre , Clodius les avoit corrompus par argent.

140 TRENTE-NEUVIÈME ORAISON
par Centuries, fit une Loi de l'avis de son
Collegue Q. Metellus, que la même Ré-
publique, qui dans son Tribunat m'avoit
séparé d'avec lui, me réunit dans son
Consulat par le mérite & par la sagesse de
cet homme équitable & vertueux.

XXXVI. Quai-je affaire de dire com-
ment cette Loi fut reçûë ? J'apprens de vous
MESSIEURS, que nulle excuse ne parut
valable à pas un des Citoyens pour s'exem-
ter de comparoître ; que jamais il n'y eut
dans les Comices une assemblée plus nom-
breuse & plus brillante : certes je vois ce
que témoignent les Registres publics ; que
vous fûtes vous-même les requérans, (1)
les distributeurs (2) & les gardiens (3)
des suffrages, & ce que votre âge & vo-
tre dignité vous dispensoit de faire pour
honorer vos proches, vous l'avez fait
de vous-même, & sans la requisition de
personne pour me sauver & me rétablir.

XXXVII. Comparez maintenant, ô no-
tre Epicurien sorti de l'étable & non de
l'école, comparez si vous l'osez votre ab-

(1) *Les requérans.* tablette pour y mettre
Ceux qui requeroient son suffrage.

qu'on assemblât les Co-
mices.

(2) *Les distributeurs.*
Ceux qui distribuient à
chaque particulier une

(3) *Les gardiens.* Ceux
qui gardoient les suffra-
ges dans des Corbeilles
après qu'ils étoient don-
nez.

sence avec la mienne : vous avez obtenu une Province Consulaire d'une aussi grande étendue que votre avare cupidité l'avoit marquée & non renfermée dans les limites que Cesar votre (1) gendre avoit posée : car par sa Loi très-juste & très-excellente les peuples libres jouïssent d'une véritable (2) liberté. Mais par la votre qui n'a jamais été reconnue pour telle que de votre Collegue & de vous, toute l'Achaïe, la Thessalie, Athenes, toute la Grece vous étoient abandonnées. Vous aviez une armée aussi grande non que le Sénat & le peuple Romain vous l'avoient donnée, mais telle que votre passion vous avoit inspiré de la composer. Vous aviez entierement épuisé le trésor public.

XXXVIII. Quels ont été vos exploits dans votre gouvernement, dans votre armée, dans votre Province Consulaire. Je parle de ce qu'il y a fait sitôt qu'il (3) y fut arrivé. Je ne rappelle point encore

(1) *Votre gendre.* Cesar avoit épousé une fille de Pison, & dans son premier Consulat il avoit fait passer une Loi qui borneroit la puissance des Proconsuls dans leurs justes limites.

[2] *Véritable liberté.* C'est-à-dire étoient gouvernez par leurs propres Magistrats & leurs propres Loix.

(3) *Qu'il y fut arrivé.* En Macedoine.

ses rapines , ses exactions en argent , celui qu'il a pris , celui qu'il a imposé , la mort des Alliez , la mort de ses hôtes , ses perfidies , ses cruautés , ses impietez : je ne publie point encore tout cela. Bientôt s'il paroît convenable, je traiterai avec lui comme avec un voleur , un sacrilège , un assassin. Je ne puis à présent que comparer la décadence de ma fortune avec tout l'éclat de la sienne. Qui jamais a obtenu le gouvernement d'une Province avec une armée sans avoir écrit de Lettres au Sénat , surtout d'une si grande Province , avec une aussi grande armée dans la Macedoine enfin , qui touche à tant de Nations barbares , que les Gouverneurs ont toujours tenu ses frontieres herissées d'épées & de javelots , d'où rarement un Commandant Prétorien & jamais un Commandant Consulaire n'est revenu préservé de tous ses perils , qu'il n'eût triomphé dans Rome. C'est ici quelque chose de nouveau , mais qui l'est davantage encore puisqu'il a plu aux Dieux que le Vautour de la Province en fût appelé le Commandant.

XXXIX. Quoi, notre nouveau (1) Paul Emile , vous n'osiez donc alors envoyer

(1) Notre nouveau gnifiquement triomphé Paul Emile. Autrefois à son retour de la Macedoine.

à Rome vos Lettres entourées (1) de Lauriers ? Je les ai envoyées , dit-il , qui les a jamais lûës ? qui jamais a requis qu'on les lût ? il ne m'inporte en rien que pressé par les remords de vos crimes vous n'ayez osé jamais rien écrire à cet Ordre que vous aviez meprisé , que vous aviez persecuté , que vous aviez réduit sans action ; ou que vos amis ayent soustrait vos Lettres & condamné par leur silence votre temeraire audace. Je ne sçai lequel j'aime-rois mieux ou que vous parussiez avoir été sans nulle pudeur en écrivant au Sénat , ou que vos amis ayent eu la prudence & la retenuë de soustraire vos Lettres , plutôt que de vous voir plus modeste qu'à votre ordinaire dans votre conduite au jugement de vos amis.

XL. Que si par vos indignes outrages envers le Sénat vous ne vous en étiez pas pour toujours fermé l'entrée ; que s'étoit-il fait & passé dans cette Province dont il fallut que vous écrivissiez à ce corps illustre avec quelque sorte de felicitation ? Etoient-ce vos exactions dans la Macedoine , la perte honteuse de ses Villes , le pillage des Alliez , le saccagement des Terres , les fortifications de Thessaloni-

{ 1 } *Entourée de Lau-* toire écrivoient au Sé-
riers Quand les Gou- nat, ils entouroient de
 verneurs après une vic- Lauriers leurs Lettres.

que, (1) les routes militaires assiégées, toute notre armée périe par le feu, par la faim, par la peste, par le froid. Mais tandis que vous n'écriviez rien au Sénat, comme vous passiez à Rome pour plus méchant que Gabinus, vous avez aussi passé dans la Province pour un peu plus modeste que lui.

XLI. Car ce gouffre & ce devorateur né pour son ventre & non pour la gloire & pour l'honneur, après avoir en Syrie ruiné les Partisans & les Chevaliers Romains, avec qui l'inclination & la splendeur nous unit; après les avoir tous privés de leurs biens, & plusieurs de leur crédit & de leur vie; après n'avoir rien fait avec son armée, que de saccager les Villes, ravager les campagnes, dépouiller les maisons, a néanmoins osé; (car que n'oseroit-il point) demander par une lettre au Sénat des actions de grâces envers les Dieux. O Ciel vous aussi ! & par conséquent tous deux les abîmes & les écûeils de la République, vous déprimerez mon sort, & vous élevez le votre, tandis qu'en ma faveur le Sénat a fait des Décrets en mon absence, que l'on a pronon-

(1) *Thessalonique mu-* lonique obligèrent les
nie d'une Citadelle. Les Habitans à construire
ravages que Pison fit une Citadelle,
dans la Ville de Thessa-

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 145
cé des harangues , que les Colonies & les
Villes municipales ont fait de si grands
mouvemens , que les Partisans , les diffé-
rens Corps , tous les Ordres enfin de tous
les genres ont fait à mon occasion des re-
glemens que non-seulement je n'aurois
osé souhaiter , mais que je n'aurois pû mê-
me imaginer , & que d'une autre part vous
avez été notez pour jamais par les flettrif-
ures les plus infamantes.

XLII. Si je vous voyois attachez en
croix Gabinius & vous , sentirois-je plus
de joye en voyant un corps déchiré , que
votre honteuse réputation ne m'en donne ?
Il ne faut point prendre pour un suplice
ce qui peut arriver , par quelque hazard ,
à tout homme de bien. C'est aussi ce que
disent vos Grecs voluptueux , & il seroit
à souhaiter que vous les eussiez écoulez
comme ils devoient l'être. Vous ne vous
seriez point plongé dans ce profond abîme
de forfaits ; mais vous ne les écoulez que
dans vos réduits de débauches , dans vos
obscenitez au milieu des viandes & des
vins. Eux-mêmes qui définissent le mal
par la douleur , & le bien par la volupté ,
disent que le sage enfermé dans le taur-
reau de Phalaris , où des feux ardens
le brûleroient , déclareroit pourtant que
son sort est doux , & qu'il n'est pas le
moins du monde ébranlé ; tant ils ont don-

146 TRENTE-NEUVIÈME ORAISON
né de force à la vertu, qu'il est impossible
que l'homme de bien ne soit pas heu-
reux.

XLIII. En quoi donc consiste la puni-
tion & le suplice, c'est selon moi ce qui
ne peut arriver qu'à un criminel, une me-
chanceté méditée & commise, une con-
science enchaînée de ses remords, la haine
de tous les gens de bien, la juste diffama-
tion appliquée par le Sénat, la perte de sa
dignité.

Aussi ce Regulus que les Carthaginois,
après lui avoir coupé les paupieres, firent
mourir par insomnie dans une machine
où il étoit lié, ne me semble pas souffrir
un suplice; non plus que Marius, que l'I-
talie qu'il avoit sauvée, que l'Affrique
qu'il avoit conquise, virent plongé dans
les Marais de Mainturnes, prêt à périr
après sa sortie de Rome. Ce ne sont là
que les coups de la fortune & non du cri-
me; mais le suplice est la punition d'une
faute, & si jamais je vous souhaitois du
mal, comme j'ai fait souvent, en quoi les
Dieux immortels ont exaucé mes prieres,
je ne demanderois ni la maladie, ni la
mort, ni les tourmens. Cette imprécation
de Tyeste dans le Poëte, est un Art pour
émouvoir les cœurs du vulgaire & non des
sages.

Puissiez vous repoussé de la Mer après le

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 147
*naufrage, demeurer en quelque endroit attaché
sur des Roches escarpées, & pendre avec vos
entrailles hors de votre corps, faisant dégouter
les Rochers d'un sang noir & corrompu par la
pourriture.*

XLIV. Si pareille chose vous arrivoit,
je ne le verrois pas avec peine; mais il n'y
auroit en cela rien que d'humain. M. Mar-
cellus illustre par l'excellence de sa vertu,
de sa pitié, de ses glorieux exploits, après
avoir été trois fois Consul, perit sur Mer;
mais sa valeur le fait toujours vivre com-
blé de gloire: cette sorte de mort doit
être regardée comme un accident de la
fortune, & non comme une peine. Qu'est-
ce donc que la peine, que le supplice, que
la Roche (1) Tarpeïenne, que la Croix?
Ce sont deux Capitaines avec des ar-
mées dans les Provinces du peuple Ro-
main, & que l'on appelle Commandans,
dont l'un a tellement été découragé par
les reproches intérieurs de ses crimes & de
ses fraudes, qu'il n'a pas eu la hardiesse
d'envoyer au Sénat une seule Lettre d'une
Province, où tant de victoires ont pro-

[1) *La Roche Tarpe-
jenne.* Elle étoit extrê-
mement haute, c'étoit
un endroit de Rome sur
la Montagne du Capi-
tole, d'où l'on précipi-

toit certains criminels,
entr'autres les faux té-
moins après que le bour-
reau les avoit battus de
verges.

duit toujours tant de triomphes, & d'où récemment Torquatus orné du plus grand mérite après de vaillantes actions, a reçu dans son absence, sur mon rapport, le titre de General d'Armée : d'où depuis peu d'années nous avons vû triompher avec bien de la justice, Cn. Dosabella, C. Curion, M. Lucullus : c'est de-là même qu'il n'est venu vers le Sénat nul Courrier d'un General tel que vous, & que personne n'a de votre part apporté ni lû de Lettre, ni fait aucune relation.

XLV. Dieux immortels, souhaiterois-je que mon ennemi fut couvert d'une ignominie qui n'a jamais diffamé personne, quand ce Sénat dont la generosité est telle habituellement aujourd'hui, qu'il comble de nouveaux honneurs & par de plus frequentes actions de graces aux Dieux, & par des éloges particuliers, ceux qui ont bien administré les affaires de la République ; cet homme seroit-il le seul dont on désavoueroit une Lettre qu'il enverroient, & dont on refuseroit d'entendre la lecture à ceux qui le requereroient ? Ce qui me plaît, ce qui me charme, ce qui me satisfait, c'est que cet Ordre ne juge pas de vous autrement que de ses plus mortels ennemis, que les Chevaliers Romains, que tous les Ordres, que tous les Romains vous haïssent, qu'il n'y a nul

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 149
honnête homme , nul Citoyen enfin sensible à ce nom , qui n'évite de vous voir , qui ne refuse de vous entendre , qui ne pense à vous qu'avec mépris ; en un mot qui ne fremisse d'horreur au seul souvenir de votre Consulat.

XLVI. C'est ce que je vous ai toujours souhaité , c'étoient là mes vœux & mes desirs ; il en est arrivé plus que je ne voulois ; car assurément je n'ai jamais eu envie que vous perdissiez notre armée ; mes souhaits n'alloient pas jusques là , mais mon cœur ne s'y opposoit nullement : car il ne me venoit pas dans l'esprit de vous souhaiter à tous deux la fureur insensée où vous vous êtes abîmez , il le falloit désirer pourtant ; mais je ne me souvenois pas que c'étoient là les punitions inévitables que les Dieux immortels avoient établies contre les impies & les scelerats : car ne croyez pas , MESSIEURS , comme on vous le représente sur le Théâtre , que les méchans sont épouvantez par les torches ardentes des furies que les Dieux envoient contre eux. Chacun d'eux est tourmenté par son crime , par son impiété , par son audace , par sa propre malice qui lui trouble l'esprit & la raison , voilà les furies qui devorent les sacrileges , voilà leurs feux , voilà leurs flambeaux.

XLVII. Comment ne vous croirois-je

pas un extravagant, un furieux, un esprit renversé, plus insensé que ce tragique Oreste (1) & cet Athamante, (2) pour avoir osé premièrement (ce qui est le capital) ne pas laisser un seul Soldat dans la Province de Macedoine où vous aviez conduit une si grande armée; & de plus pour en avoir fait l'aveu un peu auparavant à un homme aussi vertueux & aussi sage que Torquatus, qui vous pressoit de l'avouer. Je ne m'arrête point à la perte de la plus grande partie de nos Troupes; je veux que ce soit un effet de votre malheur; mais quelle raison pouvez vous apporter d'avoir congédié l'armée? quel pouvoir en aviez vous eu? quelle Loi? quel Decret du Sénat? quel droit? Quel exemple? Qu'appelle-t-on être en fureur, sinon ne connoître ni les hommes ni les Loix, ni le Sénat, ni la Patrie? Seroit-ce d'ensanglanter son corps, une playe faite à l'honneur, aux mœurs, à la réputation est bien plus considerable.

XLVIII. Si vous aviez congédié votre famille domestique, comme cela ne re-

(1) *Le tragique Oreste.* On sçait les fureurs d'Oreste.

(2) *Athamante.* C'étoit un Thebain qui dans sa fureur & sa fre-

nesie tua son fils Léarque, qu'il prit pour une bête feroce, & mit son autre fils Mélicerte dans une chaudiere pour le faire cuire.

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 151
garderoit personne que vous, vos amis
auroient dit qu'il vous falloit lier. Auriez
vous sans ordre du peuple & du Sénat
congedié les forces du peuple Romain, &
les défenses de la Province si vous aviez
été maître de votre raison?

Voici ce qu'à fait cet autre vous (1)
même, après avoir dissipé cette proie
abondante qu'il avoit tirée des biens ap-
partenans aux Fermiers publics, des Ter-
res & des Villes des Alliez; après que
ces énormes débauches en eurent dévoré
une partie, qu'une autre eut été absorbée
dans certaines dépenses inouïes & toutes
nouvelles, une autre encore en acqui-
sitions dans les lieux (2) où il n'avoit pas
encore tout enlevé, une autre enfin en
échange pour élever comme une monta-
gne de bâtimens sur la hauteur de Tuscu-
lum. Réduit à l'indigence, quand cet énor-
me édifice fut achevé de construire, il ven-
dit au Roi d'Egypte & sa propre personne,
& ses faisceaux, & l'armée du peuple Ro-
main & les volontez des Dieux immor-
tels, & les Oracles des Prêtres, & les
ordres du peuple, & l'honneur & la digni-
té de l'Empire.

(1) Un autre vous- plié une négation qui
même. C'est Gabinius. n'est pas dans le texte

[2] N'avoit pas en- avant Diripuit.
core tout enlevé. J'ai su-

XLIX. Quoique les limites de sa Province s'étendissent autant qu'il avoit voulu, autant qu'il avoit souhaité, autant qu'il en avoit acheté pour le prix de sa tête mise en proscription, il ne pût s'y tenir renfermé, il fit sortir de Syrie son armée. Comment lui étoit-il permis de la mettre hors de sa Province ? Il se donna comme un mercenaire au Roi d'Alexandrie pour le suivre. Est-il rien de plus honteux : il arrive en Egypte & mêle ses étendarts avec ceux des Alexandrins. En quel tems, ou le Sénat, ou le peuple avoit-il entrepris cette guerre ? il prend Alexandrie. Qu'attendons nous (1) autre chose de sa fureur, sinon qu'il envoie une Lettre au Sénat pour l'informer de ses grands exploits.

L. En cette occasion s'il avoit eu sa raison, à moins que sa fureur & sa folie ne lui eussent déjà fait subir les severes punitions qu'il devoit attendre des Dieux & de la Patrie ; auroit-il osé, je ne dis pas sortir de sa Province, mais en retirer son armée, faire une guerre de son mouvement, & sans les ordres du peuple ou du Sénat, s'approcher de ce Royaume ? Ce qui par d'anciennes Loix, ensuite par la

(1) *Qu'attendons nous.* dit-on, de crainte d'être L'attente auroit été vaine, lui-même le délateur de ses crimes.

Loi Cornelia sur les crimes d'Etat, par la Loi Julia sur les concussions, est expressément défendu. Mais je passe tout cela, s'il n'eût été tout-à-fait furieux, une Province que P. Lentulus, attaché particulièrement à cet ordre, tenoit par autorité du Sénat & par sort, que sans hesiter il avoit remis par delicateffe & par scrupule, auroit-il osé se l'approprier lorsque sans égard même à la religion, les coutumes & les exemples de nos peres, & les peines rigoureuses portées par les Loix le défendoient.

LI. Mais puisque nous avons commencé de faire comparaison de nos fortunes, ne parlons point du retour de Gabinus: cependant quoiqu'il se soit fermé la bouche, j'attens à le voir en face. Comparons, si vous l'avez agréable, votre retour avec le mien, qui fut tel en verité, que depuis Brindes jusqu'à Rome, je vis toute l'Italie comme une armée rangée en haye: car il n'y eût ni contrée, ni Ville municipale, ni Préfecture, ni Colonie dont on ne vint publiquement me féliciter. Que dirai-je de mes passages sur la route; de ces inondations de peuples accourans de toutes les Villes, de cette affluence de peres de familles avec leurs femmes & leurs enfans qui couvroient toutes les campagnes, de ces jours celebrez pour mon entrée

154 TRENTE-NEUVIÈME ORAISON
& pour mon retour, comme les fêtes &
les solemnitez des Dieux immortels.

LII. Ce jour, où je revins dans ma patrie, fut lui seul commé un titre d'immortalité pour moi, lorsque je vis sortir tout le Sénat & tout le peuple Romain, lorsque Rome elle-même, presque renversée de son Siege s'avança, ce semble, pour embrasser son liberateur. Car de la maniere dont elle me reçût, il sembloit que non-seulement les hommes & les femmes de toutes conditions, de tous âges, de tous ordres, de tous lieux, de toutes fortunes; mais même les murailles, les maisons, les Temples étoient animez de joye. Aux jours suivans les Pontifes, les Consuls, les Peres Conscripts me rétablirent dans l'endroit de cette maison dont vous m'aviez mis dehors, que vous aviez dépouillée & que vous aviez embrasée; & faisant en ma faveur ce qui n'avoit jamais été fait pour personne, ils ordonnerent que ma maison seroit rebâtie aux dépens de la République.

LIII. Vous voyez quel fut mon retour, comparez lui maintenant le vôtre, puis qu'après avoir perdu l'armée vous ne rapportâtes rien à votre maison que votre ancienne effronterie. Qui sçait premièrement par quelle route vous revîntes avec vos Licteurs chargez de lauriers, com-

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 155
 bien vous cherchâtes de détours & de faux
 fuyans dans ces déserts que vous parcou-
 riez. Quelle Ville municipale vous vit ?
 quel ami vous invita ? quel hôte vous re-
 connu ? ne préféreriez vous pas la nuit au
 jour , & la solitude au cortège , & les ca-
 barets de Village à ceux des Villes ? C'é-
 toit moins un fameux General qui reve-
 noit de Macedoine , qu'un vil cadavre ,
 pour ainsi dire , que l'on rapportoit. Com-
 bien à votre arrivée dans Rome cette Ville
 fut-elle profanée. O famille , non des Cal-
 purniens , mais des Calventius , (1) non
 de Rome , mais de Plaisance la municipa-
 le ! O la honte , non de la race paternelle ,
 mais d'une parenté Gauloise ! (2) En quel
 équipage êtes vous arrivé , lequel , je ne
 dis pas de ceux-ci ni des autres Citoyens ,
 mais de vos Lieutenans alla au devant de
 vous.

LIV. Car L. Flaccus très-indigne d'a-
 voir eu pareille Lieutenance , & beaucoup
 plus digne de m'aider de ses conseils pour
 la conservation de la République pendant
 que j'étois Consul , étoit avec moi lorsque

(1) *Calventius*. Le le des Pisons , étoit les
 beau-pere du pere de Pi- Calpurniens.
 son s'appelloit Calven-
 tius , c'étoit un Crieur (2) *Parenté Gauloise*.
 public originaire de Mi- Le Milanez étoit alors
 lan. L'origine paternel- de la Gaule Cisalpine.

je ne sçai qui vint rapporter qu'assez près de la porte on vous avoit vû roder avec vos Licteurs. Je sçai de plus que Q. Marcius l'un de mes amis, homme de valeur & très-experimenté dans les actions militaires, l'un des Lieutenans qui dans le combat vous avoient acquis le titre de General, lorsque vous n'étiez pas encore fort loin; étoit à ne rien faire dans sa maison pendant cette illustre arrivée. Mais pourquoi faire le dénombrement de ceux qui n'allèrent point à votre rencontre.

LV. Je soutiens même qu'il n'y vint personne de toute la troupe officieuse des Candidats, quoiqu'ils eussent été publiquement invitez & priez ce jour là, & plusieurs autres jours auparavant. Les petites (1) Robes se trouverent à la porte, à point nommé, pour vos Licteurs qui les prirent après avoir quitté leur habillement de guerre pour faire un nouveau cortège à leur General, & ce Commandant de la Macedoine, pourvû d'une si grande armée, & Proconsul d'une si belle Province, trois ans après, rentre dans Rome d'une si étrange maniere que jamais le re-

(1) *Les petites Robes.* terent leur habillement militaire, & prirent des Robes avant que d'aller au Capitole rendre grâces aux Dieux.

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 157
tour du Negociant le plus obscur n'avoit
été plus abandonné. Cependant comme il
étoit bien préparé pour se défendre, c'est
en cela même qu'il me reprend. Comme
j'avois dit que j'étois entré par la porte
du Mont (1) Cælius, lui, en homme alerte,
me défia de gager s'il n'étoit pas entré par
la porte du Mont (2) Esquilin, comme si
j'avois dû le sçavoir, ou que quelqu'un de
vous l'eût entendu dire, ou qu'il impor-
tât ici par quelle porte vous êtes entré,
dès que ce n'est pas la porte triomphale
qui fut toujours ouverte avant vous à
tous les Proconsuls de la Macedoine, &
vous êtes le seul qui, revêtu d'un comman-
dement Consulaire, n'avez pas eu le
triomphe au retour de cette Province.

LVI. Mais, MESSIEURS, vous avez en-
tendu le langage de ce Philosophe, il dit
qu'il n'a jamais eu de passion pour le triom-
phe. O quelle impiété, quelle noirceur,
quelle infamie ! quoi quand vous détrui-
siez le Sénat, que vous vendiez l'autorité

(1) *Le Mont Cælius.*
C'est une des sept Mon-
tagnes de Rome ainsi
nommée de Cælius Vi-
bonnus grand Capitaine
qui vint avec ses troupes
au secours de Romulus
contre les Sabins,

(2) *Mont Esquilin.* Au-
tre Montagne de Rome,
elle avoit pris ce nom
des Gardes que Romu-
lus y posta pour s'assurer
contre Tatiüs dont il se
défioit.

de cet ordre, que vous abandonniez votre Consulat au Tribun du peuple, que vous renversiez la République, que pour le salaire de la Province qu'on vous donnoit, vous livriez ma tête & ma vie, si vous n'aspiriez pas au triomphe, de qu'elle passion, pour vous défendre, direz vous que vous étiez enflammé, car j'en ai vû souvent qui me paroïssent comme aux autres, très-ardens pour obtenir une Province, couvrir & voiler leur empressement sous le prétexte de vouloir parvenir au triomphe. C'est ce que disoit le Sénateur D. Silanus étant Consul, & mon collègue de même : car personne ne peut souhaiter le commandement d'une armée, & le demander ouvertement, sans prendre pour prétexte le triomphe.

LVII. Que si le Sénat & le peuple Romain vous eussent obligé de conduire l'armée, sans que vous le souhaitassiez, & dans un tems où vous auriez refusé d'aller à la guerre ; il y auroit toujours une bassesse de cœur & une petitesse de courage à mépriser l'honneur & l'éclat d'un triomphe bien mérité. Car comme il est d'un esprit léger d'aspirer à une réputation frivole, c'est de même avoir le cœur bien peu noble & bien ennemi, d'une éclatante réputation que de rejeter une gloire legitime qui est la plus honorable ré-

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 159
compense de la vraie vertu. Or comme non-seulement sans requisition ni contrainte du Sénat, mais dans son opression, & malgré lui; non-seulement sans nulle inclination du peuple Romain, mais sans que personne ait donné librement son suffrage, cette Province vous a été conserée, comme un salaire, pour avoir, non renversé, mais perdu tout-à-fait Rome; & comme pour tous vos crimes il y avoit une convention que si vous livriez la République à vos infâmes brigands, on vous donneroit la Macedoine, que vous étenderiez tant qu'il vous plairoit, lorsque vous épuisiez le Trésor public, que vous enleviez à l'Italie toute sa jeunesse, que vous faisiez en hyver le trajet d'une Mer immense; si vous méprisiez le triomphe, qu'elle autre passion, Corsaire insensé, vous emportoit que la noire envie de piller & de tout prendre?

LVIII. Il n'est plus libre maintenant à Pompée de faire usage de votre conseil, car il étoit dans l'erreur, il n'avoit point eu de goût pour cette Philosophie que vous suivez, il avoit eu la folie de triompher jusqu'à trois fois. J'ai honte de vous, Crassus, pourquoi quand vous eûtes par votre valeur terminé cette guerre (1) si

[1] Cette guerre si dangereuse. C'étoit la guerre des Esclaves dont Spargacus étoit le Chef.

160 TRENTE-NEUVIÈME ORAISON
dangereuse, souhaitez-vous si ardemment
que le Sénat vous décernât cette couron-
ne de Laurier ? (1) P. Semilius, Q. Me-
tellus, C. Curion, P. Scipion l'Africain,
pourquoi n'aviez-vous point entendu ce
sçavant homme si bien instruit, avant que
d'être aussi séduits, que vous l'avez été ?
Mon ami C. Pontinus n'est plus libre à
présent qu'il est engagé par les sacrifices
qu'il a faits. O que les Camilles, les Cu-
rions, les Fabrices, les Calatins, les Sci-
pions, (2) les Marcellus, les Maximus
étoient insensés ! O que Paul Emile étoit
ignorant, & que Marius étoit grossier.
Tous les prédécesseurs de ces deux Con-
suls eurent bien peu de prudence de triom-
pher.

LIX. Mais comme le passé ne se peut
changer. Pourquoi ce petit homme paîtri
d'une argile Epicurienne n'entreprend-il
pas de donner ces beaux préceptes de sa-
gesse à son gendre, (3) cet illustre & grand
General d'Armée ? Croyez moi c'est un

(1] *Couronne de Lau-* cita pour en avoir une
rier. Le triomphe de de Laurier.

Crassus n'étoit que le pe- (2) *Les Scipions.* Il y
tit triomphe nommé eut sept Scipions qui
l'Ovation, qui ne procu- triomphèrent en diffé-
roit au Triomphateur rens tems.

qu'une Couronne de (3] *Son gendre.* C'est
Myrthe. Crassus solli- Cesar.

homme

homme qui n'agit que pour la gloire, il brûle d'une ardente ambition pour un triomphe legitime & solemnel, il n'a point eu les mêmes leçons que vous; envoyez lui quelques instructions par écrit, où si vous pouvez vous-même parvenir à l'aborder, meditez bien les paroles dont vous vous servirez pour réprimer & pour éteindre cette passion qui le dévore. Comme l'amour de la gloire le transporte, & que vous êtes solide & modeste, que vous êtes habile, & qu'il est ignorant, que vous êtes le beau-pere, & qu'il est le gendre, vous réussirez à le déterminer: car enjoué comme vous êtes, insinuant pour la persuasion, plein de perfections & d'une politesse acquise dans une bonne école, vous lui direz pourquoi, Cesar, aimez vous si fort toutes ces actions de graces aux Dieux ordonnées pour tant de jours? Cérémonies que les hommes souhaitent par erreur, & dont les Dieux ne se soucient point, puisque, selon ce qu'à dit notre divin Epicure, personne ordinairement, ni ne les rend propices, ni ne les irrite. Certes on ne vous ajoutera point foi quand vous debitez ces maximes & vous verrez que vous avez eus, & que vous avez encore les Dieux irritez contre vous.

LX. Mais vous vous tournerez vers un autre sujet, & vous parlerez sur le triom-

162 TRENTE-NEUVIÈME ORAISON
 phe. Qu'est-ce enfin que signifie ce Char,
 ces Chefs enchaînés que l'on mene devant
 vous ? Que sont ces Simulachres des Vil-
 les ? Qu'est-ce que cet or (1) & cet argent ?
 Que veulent dire ces Lieutenans & ces
 Tribuns à cheval, ces cris (2) redoublez
 des soldats ? Toute cette pompe enfin,
 croyez moi, tout cela est frivole, ce sont
 des divertissemens d'enfans que de rece-
 voir ainsi des acclamations, que de vou-
 loir être promené parla Ville, regardé de
 tout le monde. Il n'y a rien de solide en
 toutes ces choses que vous puissiez rete-
 nir & rapporter au plaisir des sens.

LXI. Ne voyez vous pas que, de la mê-
 me Province dont T. Flaminius, Paul Emi-
 le, Q. Metellus, T. Didius & grand nom-
 bre d'autres, sensibles à ces amusemens su-
 perficiels, sont entrez triomphans dans
 Rome à leur retour ; j'en suis revenu fou-
 lant aux pieds à la porte Esquiline, les
 Lauriers de la Macedoine, & qu'avec
 quinze hommes en mauvais équipage qui
 m'accompagnoient, je parvins, mourant

(1) *Cet or & cet ar-
 gent.* Les Provinces de
 l'Empire faisoient des
 presens en or & en ar-
 gent aux Generaux qui
 devoient triompher pour
 orner leur triomphe.

(2) *Ces cris des sol-
 dats.* Les soldats pendant
 la marche du Triom-
 phateur avoient liberté
 de le louer ou de le rail-
 ler tout haut.

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 163
de soif, à la porte du Mont Cœlius où l'un
de mes affranchis deux jours auparavant
avoit loué une Maison pour un aussi cele-
bre Commandant que je suis : & si ce do-
micile n'avoit pas été vacant, je me serois
fait dresser une tente dans le champ de
Mars. Cependant, Cesar, après avoir mé-
prisé tous ces Chars de triomphe, il me
reste & me restera bien de l'argent à ma
maison. J'ai d'abord rendu mes comptes
au Trésor public comme l'ordonnoit vo-
tre Loi, que je n'ai suivie en nulle autre
chose, & si ces comptes viennent à votre
examen, vous connoîtrez que l'étude des
sciences n'a fait jamais plus de profit à
personne qu'à moi : car ils sont détaillés si
doctement & si sçavamment que le Secre-
taire qui les porta au Trésor après les avoir
enregistrés, murmuroit sourdement en lui-
même, & se frottant la tête de la main
gauche : certes, dit-il, ce compte paroît
bien fait ; mais l'argent ne paroît point.
Je ne doute pas qu'avec un tel discours
vous n'ayez le talent de rappeler votre
gendre tout prêt à monter dans son Char.

LXII. O que de bassesse dans vos sen-
timens ! Quel borbier ? quel amas d'or-
dure ? O que vous avez oublié votre pa-
ternelle origine, à peine vous souvient-il
de la maternelle. On voit en vous je ne
sçai quoi de si lâche, de si bas, de si ram-

pant, de si sordide, de si renversé au dessous de tout, qu'il semble même indigne de votre ayeul, ce Crieur public du Milanois. L. Crassus l'un des plus sages Citoyens de Rome, fonda presque les Alpes avec une lance, pour y chercher une occasion de triomphe dans un endroit où il n'y avoit point d'ennemis. C. Cotta d'un esprit très-supérieur étoit enflammé de la même passion sans avoir d'ennemis à combattre, ni l'un ni l'autre ne triompha, parce que l'un fut frustré de cet honneur par son Collegue, & l'autre par sa mort. Vous vous êtes moqué un peu auparavant de ce que M. Pison (1) eut tant d'ardeur pour le triomphe, qui vous donnoit à ce que vous disiez un si grand dégoût, & quoique la guerre qu'il avoit fait ne fut pas si considérable, comme vous l'avez dit, il ne crut pas néanmoins que pareil honneur fut à mépriser; mais vous êtes plus sçavant que Pison, plus prudent que Cotta, plus rempli de réflexions, de génie, de sagesse que Crassus, & vous dédaignez ce que ces imbecilles, comme vous les appelez, ont cru quelque chose de glorieux.

LXIII. Que si vous les blâmez d'avoir

(1) *M. Pison*. C'est un pha après avoir été Pro-Pison fort âgé qui triom- consul en Espagne.

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 165
tant aimé les Lauriers , quoiqu'ils ayent
peu fait la guerre, ou point du tout, vous,
après avoir subjugué tant de Nations &
fait de si grandes choses, vous n'avez pas
dû mépriser le fruit de vos travaux , la ré-
compense de vos perils & les témoignages
de votre valeur. Aussi ne les avez vous pas
méprisés, quoique plus sage que Themista,
(1) vous n'avez pas voulu que les durs
reproches du Sénat ayent frappé votre
front d'airain. Vous voyez maintenant ,
puisque j'ai été assez ennemi de moi-mê-
me pour me comparer à vous , que mon
départ , mon absence , & mon retour ont
de tels avantages au-dessus de vous, qu'ils
m'ont acquis une immortelle gloire , &
vous ont flétri d'une infamie qui ne s'effa-
cera jamais.

LXIV. Or dans ces occupations qui
nous rendent tous les jours assidus aux
fonctions de bons Citoyens, votre splen-
deur, votre réputation particulière, votre
credit, vos emplois au Barreau, vos con-
seils, vos secours, votre autorité, vos
opinions Sénatoriales, tout cela vous met-
tra-t-il, je ne dis pas au-dessus de nous ;
mais du plus vil & du plus méprisable
sujet.

(1) *Themista*. C'est quelle faisoit profession
une femme de condition de Philosophie dans la
dont parle Lactance, la Grece.

Le Sénat vous hait , & vous convenez qu'il le fait avec justice , puisque vous êtes le destructeur & l'exterminateur , non-seulement de son pouvoir & de sa dignité , mais de son ordre & de son nom. Les Chevaliers Romains ne peuvent voir un homme sous le Consulat duquel L. Ælius l'un des plus excellens & des plus illustres de leur Ordre , a été banni. Le peuple Romain desiré votre perte pour avoir fait retomber sur lui l'infamie de ce que vos brigands & des esclaves avoient fait contre ma personne , vous êtes detesté de toute l'Italie dont vous avez si arrogamment rejeté les Decrets & les prieres.

LXV. Eprouvez , si vous l'osez , les risques de cette haine si vive & si generale. On est prêt de voir des (1) Jeux dont jamais , de memoire d'hommes , non-seulement on n'a vû de semblables ; mais dont je ne puis prévoir qu'à l'avenir , il y en ait de même en aucune maniere. Montrez vous au peuple , presentez vous a ces Jeux ; mais craignez que l'on ne vous y siffle : Que sont devenues toutes vos sciences ? Craignez vous les acclamations ? un Philosophe ne

(2) *Des Jeux.* C'étoit dans lesquels il devoit des Jeux que Pompée paroître un combat d'Elephans dans le Cirque devoit donner pour la dedicace d'un Théâtre pour la premiere fois. qu'il avoit fait faire , &

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 167
doit pas y prendre garde. Apprehendez
vous qu'on ne mette la main sur vous ;
c'est ce que vous craignez ; car la douleur
est un mal suivant vos dogmes. Pour le
deshonneur, la honte, l'infamie, ce sont
des paroles en l'air, & des bagatelles. Je
n'en doute pas, il n'osera se trouver aux
Jeux, il entrera au repas public, non pour
y tenir un rang honorable ; mais pour
s'y divertir, à moins peut-être que, ce jour
là, il ne soupe avec P. Clodius ses cheres
délices.

LXVI. Il abandonnera les Jeux à nous
autres idiots : car, dans ces conférences
scientifiques, il a coutume de préférer les
plaisirs du ventre à ceux des yeux & des
oreilles. Si vous le trouviez autrefois seule-
ment un iniuste, un cruel, un petit vo-
leur, & qu'il vous paroisse maintenant un
ravisseur, un avare, un rebelle, un arro-
gant, un trompeur, un perfide, un inso-
lent, un audacieux, sçachez qu'il n'y a
rien de si dereglé, de si dépravé, de si mé-
chant, de si détestable que lui, mais dans
un excès dont nous ne voyons point d'e-
xemple.

LXVII. Car il y a des débauches quoi-
qu'elles soient toutes deshonorantes &
vicieuses, plus dignes néanmoins d'une
ame noble & d'un homme libre. Rien
chez lui n'est propre, n'est élégant, n'est

exquis, & s'il faut louer un ennemi par sa profusion & par ses dépenses, il n'est fait que pour les passions effrénées, il n'y a point de vase d'or ou d'argent chez lui, mais de larges coupes, pour ne pas paroître mépriser ses compatriotes de Plaisance. Une table couverte non de gros poissons mais de beaucoup de viandes, par trop faisandées : de mal propres Esclaves le servent, dont quelques-uns sont déjà vieux. Le Cuisinier est le même que le Valet de garde-Robe, point de Boulanger chez lui, point de cave, tout le pain & le vin se prennent sur la Place & au cabaret : les Grecs de son cortège sont cinq sur les lits, souvent davantage, & lui seul sur le sien, & tant que, de ce Trône, il verse à boire, les convives boivent ; mais dès qu'il entend le chant du Cocq, il croit que son ayeul est ressuscité, (1) & fait emporter sa table.

LXVIII. Quelqu'un me dira d'où savez vous ces détails : certes je ne prétens faire le portrait de personne pour l'outrager, surtout celui d'un homme d'esprit & sçavant, beau-père d'un gendre contre lequel je ne pourrois être en colère quand je le voudrois. Pison est en com-

(1) *Ressuscité*. C'est Cricur public.
cet ayeul maternel,

merce avec un (1) certain Grec , homme à dire vrai , (car je le connois pour tel) d'une agréable littérature , tant qu'il est avec d'autres gens , ou seul avec lui-même. Comme il eût vû celui-ci dans sa jeunesse avec cet air effronté qui ne présageoit rien de bon , il n'en refusa point l'amitié ; d'autant plus que Pison le souhaitoit fort. Il se lierent donc ensemble jusqu'à ne se plus séparer & à n'être presque jamais l'un sans l'autre. Je ne parle point devant des ignorans , mais devant une assemblée de personnes très-sçavantes & très polies. Vous avez entendu sans doute ce que l'on a dit des Philosophes Epicuriens , qu'ils jugent par la nature du plaisir de toutes les choses que l'homme doit désirer. S'ils ont tort ou non , il ne nous importe en rien , ou si cela nous interesse , ce n'est pas à présent. Cependant ce genre de discours est dangereux & pernicieux pour un jeune homme qui n'a pas une compréhension bien pénétrante.

LXIX. Ainsi cet esprit pervers n'eut pas plutôt entendu louer la volupté par ce Philosophe , qu'il n'approfondit rien davantage , ses désirs voluptueux furent tellement excitez , ce langage l'enflammade

(1) *Un certain Grec.* sophes Epicuriens de ce
C'est Philodémus l'un tems là.
des plus celebres Philo-

telle sorte, qu'il crut avoir trouvé dans ce Docteur Epicurien moins un Précepteur pour la vertu que pour la débauche. Ce Grec cependant commença par lui faire des divisions & des distinctions sur la manière dont se devoient entendre ces maximes. Mais notre boiteux, comme on dit, déclara qu'il vouloit garder la (1) balle qu'on lui avoit jettée, protesta qu'il vouloit mettre le (2) sceau sur ce qu'il avoit écrit, qu'Epicure avoit disertement décidé, qu'on ne pouvoit donner à sa décision d'interprétation juste dès qu'on en retranchoit le plaisir des sens.

LXX. Que dire de plus ? Le Philosophe Grec complaisant & facile, ne voulut point être trop opiniâtre contre un Sénateur du peuple Romain.

Or le Philosophe dont je parle n'est pas seulement versé dans cette Philosophie comme les autres Epicuriens, mais très-exercé dans toutes les autres sciences. Il fait actuellement un Poëme où il entre tant d'agrément, tant de gentillesse, tant d'élégance, qu'on ne peut rien produire de plus ingénieux. Que si quelqu'un y veut critiquer quelque chose, même lege-

[1] *Garder sa balle.* crit sur ses tablettes le Dogme d'Epicure, qui

(2) *Mettre le sceau.* dit en general que le bonheur est dans le plaisir.
C'est que Pison avoit é-

rement , il n'y répondra rien de malhon-
nête , ni de malin , ni d'audacieux , mais
quelques expressions d'un Grec , d'un adula-
teur & d'un Poëte. Ce Philosophe étran-
ger tomba par hazard entre les mains de
cet homme-ci , que son air de fierté sé-
duisit comme l'avoit été toute une ville
aussi sage & aussi grande Rome. Il ne pou-
voit plus se dégager , la liaison étoit trop
formée , & d'ailleurs il craignoit qu'on ne
lui reprochât son inconstance ; instamment
prié par Pison , invité , contraint , il lui
dédia tant d'ouvrages , & en écrivit tant
sur son sujet , qu'il mit par écrit toutes ses
débauches , tous les adulteres , tous les
genres de repas , toutes les impudicitez ,
qu'il exprima dans la plus délicate Poësie.

LXXI. Et si quelqu'un veut les lire ,
il y pourra voir comme dans un miroir
toute la vie de Pison représentée. Je vous
en rapporterois plusieurs fragmens de ce
que beaucoup de gens ont lû , si je ne crai-
gnois que le genre de discours dont je me
fers ici ne répugnât à de pareilles citations ;
outre que je ne veux pas décrier l'Auteur
de cet ouvrage. S'il avoit eu le bonheur de
trouver un meilleur disciple , il eût peut-être
été plus austere & plus sérieux ; mais l'occa-
sion l'engagea dans cette maniere d'écrire
très-indigné d'un Philosophe , puisque la Phi-
losophie , à ce que l'on dit , est une instruc-

172 TRENTE-NEUVIÈME ORAISON
tion pour la vertu , pour les devoirs &
pour les mœurs. Ainsi c'est à celui qui en
fait profession à soutenir , ce me sem-
ble , un caractère tout des plus graves. :

LXXII. Mais se donnant pour Philo-
sophe , & ne sçachant sur quelle matie-
re on le feroit dogmatiser , le hazard le
plongea dans le borbier de ce stupide
sans pudeur & sans retenuë , & qui ve-
noit de donner des loüanges à l'adminis-
tration de mon Consulat. Quoique l'élo-
ge d'un homme si diffamé fût presque une
infamie pour moi. Nulle jalousie , me
dit-il , ne vous a fait tort , ce sont vos
propres vers. On a établi , pendant que
vous étiez Consul , des punitions très-ri-
goureuses contre les bons & les mauvais
Poëtes. Or vous avez écrit , que *la Robe*
doit être au-dessus des armes : Que s'ensuit-
il de là ? C'est ce qui a soulevé tant de
gens contre vous. Mais cela ne fut ce me
semble écrit nulle part , lorsque sous vo-
tre Consulat il fut gravé sur le tombeau
de la République : » Agréer (1) & or-
» donner qu'il soit procédé contre Cice-
» ron , non pour avoir fait des vers , mais

[1] *Agréer & ordonner.* Ciceron en faisant mou-
Ce sont des paroles por- rir les complices de la
tées par la Loi que Cio conjuration de Catilina,
dius proposa contre la sans qu'on leur eût fait
conduite qu'avoit tenuë leur procès.

» pour avoir puni des Citoyens sans les
» juger juridiquement.

LXXIII. Cependant comme nous avons en vous, non un Aristarque, mais un Grammairien cruel, & que vous ne vous contentez pas de marquer la critique d'un méchant vers, mais que vous poursuivez un Poëte les armes à la main, je voudrois bien sçavoir ce que vous trouvez à reprendre dans ce vers : *Que les armes cedent à la robe.* C'est dites-vous, que le plus grand General d'Armée doit donc le ceder à votre robe magistrale. Faut-il encore, âne que vous êtes, que je vous apprenne votre Grammaire ? Ce ne devoit pas être avec des paroles, mais à coups de fouet. Je n'ai prétendu parler ni de cette robe dont je suis revêtu, ni du bouclier & de l'épée d'un seul General ; Mais c'est que la robe de Magistrat étant le Symbole de la paix & du repos, & les armes celui du tumulte & de la guerre, en parlant le langage des Poëtes, j'ai voulu faire entendre que les agitations militaires cederoient aux paisibles exercices de la paix.

LXXIV. Instruisez-vous-en avec ce Poëte Grec votre ami, il approuvera cette façon de parler qui ne lui sera pas inconnue, & ne sera pas surpris que vous ne sçachiez rien. Mais, dit-il, vous vous arrêtez à cette autre partie du vers : & *que*

174 TRENTE-NEUVIÈME ORAISON
les lauriers cedent à (1) l'éloquence. Certes ,
bien plus , je vous ai de l'obligation ; car
je serois embarrassé si vous ne m'eussiez
tiré d'affaire , lorsque tout tremblant &
tout effrayé , vous arrachâtes avec vos
mains stillées à voler , les lauriers de vos
Faisceaux ensanglantez ; vous fîtes con-
noître que la gloire militaire le cedit non
seulement à la plus sublime , mais à la
plus commune éloquence. Et cependant ,
scélerat , c'est par cette raison que vous
voulez faire entendre que Pompée à cau-
se de cette expression, est devenu mon en-
nemi , afin que si ce vers m'a fait tort , il
paroisse que ma perte est venue par celui
qui s'en trouvoit offensé.

LXXV. Je ne dis point ici que ce vers
ne le regardoit pas , je dis seulement qu'il
n'étoit point de mon caractère d'outrager
par un seul trait celui que j'avois illustré
souvent autant que j'avois pû dans mes
discours & dans mes écrits. Mais je veux
qu'il s'en soit offensé. Premièrement ,
tout ce que j'ai fait d'ouvrages à sa louan-
ge ne compensera-t-il point ce petit vers.
Que s'il en a senti quelque émotion , se-
roit-il devenu si cruel pour si peu de cho-
se , jusqu'à vouloir , je ne dis pas la rui-

(1) *A l'éloquence.* Tous lire *lingua* , conformé-
les Interpres disent ment au Manuscrit du
qu'au lieu de *laudi*, il faut Vatican.

ne , mais la mort d'un intime ami qui doit tant attendre de sa reconnoissance & de celle de la République , d'un Consulair , d'un Sénateur , d'un Citoyen & d'un homme libre. Vous voyez de vous qui & de qui vous parlez ? Vous renfermez dans le crime de Gabinius & de vous, les hommes les plus recommandables , & vous ne le faites pas en secret. Car vous avez dit un peu auparavant que je me trouvois complice avec ceux que je méprisois ; que je ne m'adressois pas à ceux qui étoient les plus accréditez , contre lesquels je devrois plus m'irriter , & pourtant dont la conduite à tous, m'est agréable , quoiqu'elle ne soit pas pour tous la même ; ignore-t-on ceux qu'il veut faire entendre ?

LXXVI. Pompée m'a toujours aimé malgré ceux qui se sont opposez à son attachement pour moi , il m'a toujours jugé digne de sa bienveillance ; il a toujours souhaité que je fusse non seulement à l'abri de tout péril , mais revêtu de toutes sortes d'honneurs. Vos perfidies , vos fourberies , vos accusations malignement forgées pour me tendre des pièges & pour le mettre en danger ; les discours de ceux qui , par le privilege de la liaison & suscitez par vous , ont rebatu sans cesse à ses oreilles leurs impostures , vos empressemens pour le gouvernement des

Provinces , ont tant fait que je me suis vû chassé , & que tout ceux qui s'intéressoient pour moi , pour la gloire , pour la conservation de la République, fussent exclus de parler & de se présenter.

LXXVII. Toutes ces intrigues ont été cause qu'il ne lui a pas été permis d'agir ouvertement comme il pensoit , aussi ces jeunes gens ne m'ont pas aliéné son cœur ; mais l'ont fait différer de me secourir. L. Lentulus , qui pour lors étoit Prêteur ; Q. Sanga L. Torquatus le Pere , M. Lucullus, ne vinrent-ils pas alors vous trouver ? Eux qui tous & beaucoup d'autres étoient venus trouver Pompée à sa maison d'Albanum pour le prier & le conjurer de ne point abandonner mes intérêts , si fortement unis avec le salut de la République. Il les renvoya tous à vous & à votre Collegue , afin que vous vous chargeassiez de la cause commune , & que vous en fissiez votre rapport au Sénat ; disant qu'il ne vouloit point entrer en contestation avec un Tribun du peuple , les armes à la main , sans un ordre bien authentique , & que quand les Consuls , après un décret du Sénat , prendroient en main la défense de la République, il prendroit alors les armes.

LXXVIII. Vous souvenez-vous , misérable , de ce que vous répondites ? Tous

tant qu'ils étoient & Torquatus plus que les autres , furent étrangement irritez de votre audacieuse réponse ; que vous n'étiez pas dans votre Consulat, aussi puissant que Torquatus & moi l'avions été ; qu'il n'étoit nécessaire ni de s'armer ni de disputer ; que je pouvois encore conserver la République si je cedois , & qu'il arriveroit un furieux carnage si je résistois ; enfin qu'en un mot ni lui , ni son gendre , ni son collègue n'abandonneroient le Tribun du peuple. Et vous osez dire encore , ennemi public & traître que vous êtes , que les autres me doivent être plus odieux que vous.

LXXIX. Je sçai que César n'a pas eu sur l'intérêt du public les mêmes sentimens que moi , & cependant j'ai dit de lui souvent , ce qu'ont entendu ceux qui nous écoutent ; il a souhaité , il m'a proposé , il m'a demandé , il m'a prié que je lui servisse d'associé dans les fonctions de son Consulat , & que je partageasse les honneurs qu'il partageoit avec ses proches. Peut-être que, par trop d'inclination pour la constance, je ne me suis point prêté à ce qu'il souhaitoit. Je ne demandois point d'entrer si fort dans l'amitié d'un homme dont même les bienfaits n'avoient pu me déterminer à penser comme lui. On mit en délibération sous votre Consulat ;

si ce que César avoit fait l'année précédente, seroit confirmé ou cassé. Que dirai-je de plus, s'il a crû qu'en moi seul il y eut tant de force & de courage, que ce qu'il avoit fait seroit annullé si j'y résistois, pourquoi ne lui pardonnerois-je pas d'avoir préféré sa conservation à la mienne ?

LXXX. Mais je supprime le passé, puisque Pompée a pris ma défense par tous les témoignages d'amitié, par ses travaux & même au péril de sa vie ; puisqu'en ma faveur il a parcouru les villes municipales, qu'il a imploré le secours de toute l'Italie, qu'il a rendu de fréquentes visites au Consul P. Lentulus le Promoteur de mon salut, qu'il étoit toujours prêt d'opiner sur ce sujet dans le Sénat, que dans toutes les assemblées il se déclaroit non seulement en qualité de défenseur, mais de suppliant pour moi. Il s'associa dans sa bonne volonté César, qu'il sçavoit avoir un crédit considérable & n'être pas de mes ennemis. Voyez-vous à présent que je ne dois pas seulement vous haïr, mais vous regarder comme mon ennemi déclaré, & qu'à l'égard de ceux dont vous avez fait la peinture, bien loin d'être irrité contre eux, je les dois mettre au nombre de mes amis ? L'un des deux, & je m'en souviendrai toujours n'a pas eu moins d'amitié pour moi que

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 179
pour lui-même , & l'autre , ce qu'à la fin
j'oublierai , s'est plus aimé qu'il ne m'ai-
moit.

LXXXI. Après tout il nous est arrivé
comme à deux braves gens , qui sur le
champ se battent à coups d'épées , & qui
quand le combat est fini , quittent leur
haine en quittant leurs armes. Cesar n'a
jamais pû me haïr dans le tems même
que nous étions en division de sentimens.
Car la vertu dont vous ne connoissez seu-
lement pas l'ombre , a cela de propre ,
que l'éclat de sa beauté plaît aux hommes
courageux jusques dans leurs ennemis mê-
mes.

Certes je dirai de bon cœur , MESS-
SIEURS , ce que je pense & ce que vous
m'avez souvent entendu dire , si Cesar
n'avoit jamais été de mes amis , & qu'il eût
toujours eu pour moi de l'alienation ;
quand même il mépriseroit mon amitié ,
qu'il se montreroit incapable d'être fle-
chi , d'être appaisé , cependant après les
grandes choses qu'il a faites & qu'il
fait encore tous les jours , il me seroit im-
possible de ne pas l'aimer , car sa valeur
le rend si puissant que nous n'avons plus
besoin d'opposer , ni le rempart des Al-
pes à l'escalade & au passage des Gau-
lois , ni le Canal profond & les ondes en-
flées du Rhin aux Nations ferores de la
Germanie.

LXXXII. Il s'est si bien conduit que quand les montagnes s'applaniroient , quand les fleuves deviendroient à sec , sans ces barrières de la nature , ses grands exploits & ses victoires suffiroient pour tenir en sûreté toute l'Italie. Or à présent qu'il me témoigne toute sorte d'amitié , de bienveillance & d'estime , me viendrez-vous dire qu'il dissimule seulement sa haine ? Sera-ce ainsi que par vos intrigues criminelles , vous r'ouvrirez les anciennes playes de la République. Comme vous connoissiez bien la liaison qu'il y avoit entre Cesar & moi , vous faisiez semblant de n'en rien voir : d'une voix toute tremblante , vous me demandiez pourquoi je ne vous le dénonçois pas. Quoique pour ce qui me regarde ; je ne vous tirerai (1) jamais de peine en désavouant rien , il faut néanmoins que j'examine combien je dois imposer de charge & de soin à un homme comme vous , occupé des plus importantes affaires de l'Etat , d'une guerre considérable , & qui d'ailleurs est si fort de mes amis. Je ne désespere pourtant pas que malgré l'indolence de notre jeunesse Romaine , qui n'est plus

(1) *Je ne vous tirerai* trée , dans la Tragedie
jamais de peine, &c. C'est du Thyeste. Tout cet en-
 un vers d'Accius qu'il droit est une ironie de
 met dans la bouche d'A- Cicéron à Pison.

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 181
aussi sensible à l'honneur & à la gloire
qu'elle devoit l'être, il s'en trouvera quel-
ques-uns de bien disposés à dépouiller des
ornemens Consulaires ce vil cadavre de
General : sur-tout à présent depuis qu'il
est accablé , découragé , consterné par l'ac-
cusation. De la maniere dont vous vous
êtes conduit , vous avez eu peur de pa-
roître indigne de l'emploi dont on vous
avoit gratifié , si vous ne vous rendiez pas
tout-à-fait semblable à (2) celui de qui
vous le teniez.

LXXXIII. Mais croyez-vous que nous
ayons approfondi legerement les infamies
de votre administration & les ravages de
votre Province? Certes nous les avons
suivies non simplement sur les traces que
votre entrée nous a découvertes , mais jus-
ques dans les tanières où votre corps s'est
roulé : nous avons fait mention de ces pre-
miers forfaits à votre arrivée , lorsqu'a-
près avoir reçu de l'argent des habitans
de Dirrachium pour tuer votre Hôte Pla-
tor , vous avez commencé par vos dépen-
ses dans sa maison , à ruiner celui que
vous deviez faire perir ensuite ; vous avez
eu la perfidie de le rassurer dans ses allar-
mes & dans ses soupçons , après en avoir
reçu des esclaves Musiciens & d'autres

(1) *Celui*. C'est Clodius. nombre 83.

L'ironie va jusqu'au

présens , & vous lui avez ordonné de se rendre à Thessalonique sur votre parole. Là vous ne l'avez pas fait mourir selon les coutumes de nos Anciens ; car comme il vous demandoit instamment de soumettre sa tête à la hache de son Hôte , vous ordonnâtes au Medecin que vous aviez amené , de couper les veines de ce malheureux.

LXXXIV. Cette mort de Plator vous fut un acheminement à celle de son compagnon Pleuratus , que malgré son grand âge , vous fîtes mourir à force de coups. De plus , après vous être vendu pour trois cens talens au Roi (1) Cotto , vous fîtes couper la tête à Rabocentus l'un des Principaux d'entre les Thraces , quoiqu'il fût venu vous trouver en votre Camp comme Ambassadeur , & qu'il vous eût promis de leur part de grands secours & beaucoup de troupes Traciennes , tant d'Infanterie que de Cavalerie ; & vous ne vous contentâtes pas de sa seule mort , vous y ajoû tâtes aussi celles des autres Députés qui l'avoient accompagné , & vous vendîtes leurs têtes à ce Roi Cotto. Vous avez fait une guerre injuste & cruelle aux (2) Densoletes ,

(1) *Cotto*. C'étoit apparemment un Roi de Traces.

de la Trace proche Sardique & du Mont Henius.

(2) *Densoletes* , Peuples

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 183
Nation toujours soumise à notre Empire ,
& qui même dans cette défection totale
des Barbares de Macédoine , tint en sûre-
té le Prêteur C. Sentius. Pouvant vous
servir d'eux comme de fideles alliez , vous
avez mieux aimé vous en faire d'implaca-
bles ennemis, & rendre persécuteurs & ra-
visseurs de la Macédoine ses continuels
Défenseurs. Ils ont mis le trouble dans nos
revenus , pris des Villes , ravagez les ter-
res , réduits nos alliez en servitude , enlevé
les domestiques, pilliez les bestiaux , & con-
traint les Thessalociens qui ne contoient
plus sur leur ville , de se fortifier une Cita-
delle.

LXXXV. C'est par vous qu'a été vo-
lé le Temple si saint & si ancien de Jupi-
ter Urius. Les Dieux immortels ont pris
vengeance de vos impietez sur nos Soldats,
qui tous furent frappez par une même for-
te de maladie , sans qu'il en pût guérir un
seul , dès qu'il étoit une fois attaqué. Per-
sonne ne doutoit que l'hospitalité violée ,
des Ambassadeurs mis à mort , de paisibles
alliez tourmentez par une guerre injuste ,
des Temples profanez, ne fussent la cause
d'une calamité si generale. Vous voyez par
ces petits échantillons de vos forfaits la
nature de toutes vos cruautez.

LXXXVI. Qu'est-il besoin que je dé-
veloppe les excès de votre avarice mêlée

en une infinité d'autres crimes. Je ne dirai que ce qui est généralement le plus connu. Ne laissâtes-vous pas à Rome pour y profiter, les dix-huit-cens mille livres que le trésor public destinoit à vos usages domestiques dans votre Province, mais que vous vouliez appliquer à ceux qui vendroient ma tête ? Quand ceux (1) d'Apollonie vous eurent donné deux cens talents à Rome, pour ne point payer leurs dettes, ne livrâtes-vous pas de votre propre mouvement à ses débiteurs leur créancier Fufidius, Chevalier Romain très-estimable ? Ne mîtes-vous pas en quartier d'Hyver vos Officiers de guerre à discrétion dans de misérables villes que vous avez entièrement ruinées, & que l'on n'a pas seulement épuisées de leurs biens, mais obligées de subir toutes les infamies & tous les outrages de la débauche. Quelles bornes avez-vous mises à l'estimation des bleds ? Quels ont été ceux qu'on a reçûs comme un honnoraire, si toutefois on peut donner ce nom à ce que l'on extorque par force & par crainte. Toutes les villes s'en sont également ressenties, mais plus cruellement les Béotiens, les Bizantins, ceux de la Chersonese & de Thessalonique. Vous avez été durant trois ans dans toute

(1) *Ceux d'Apollonie.* département en Macé-
C'étoit une ville de son doine.

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 185
cette Province le seul maître, le seul estimateur & le seul vendeur des bleds.

LXXXVII. Que dirai-je des tortures pour des crimes d'Etat, des conventions faites avec les accusez, des criminels rachetez, des barbares condamnations, des délivrances en faveur de la débauche. Souvenez-vous seulement, vous pouvez le faire en vous même, & vous verrez combien, en quelque endroit que vous me croirez connu, il y a contre vous des graves accusations en ce genre. Vous souvient-il de ce magasin d'armes, lorsqu'après avoir rassemblé les bestiaux de toute la province pour le couvrir de leurs peaux, vous renouvelâtes tous ces profits faits autrefois dans votre familles, car durant votre enfance, déjà même un peu avancée, vous aviez vû pendant la guerre d'Italie, votre maison s'enrichir lorsque votre pere avoit inspection sur la fabrication des armes ? Vous souvenez-vous aussi qu'ayant imposé un certain droit de peage sur toutes les choses qui se vendoient, vous rendîtes la Province tributaire en affermant ce droit à vos Esclaves ?

LXXXVIII. Vous souvenez-vous d'avoir publiquement vendu les compagnies aux Centurions, d'avoir assigné les rangs aux Officiers par votre petit Esclave, de lui avoir fait compter aux Soldats la paye que les vil-

les donnent pour chaque année, & qui étoit exposée sur les tables publiques ? Que dire de votre voyage dans le Pont & de vos vains efforts , de votre découragement & de l'abbatement de votre cœur, quand la Macédoine fut déclarée Province Prétorienne , parce que non seulement vous aviez un successeur , mais que Gabinius n'en avoit point , vous tombâtes à demi-mort. Pourquoi renvoyer un Quêteur (1) Edilitien , outrager tous les principaux de vos Lieutenans, quelques mérites qu'il eussent, n'avoir point admis les Tribuns militaires , avoir fait mourir par votre ordre le vaillant M. Bæbius.

LXXXIX. Combien de fois , au désespoir du mauvais état de vos affaires , vous êtes vous abandonné à la honte , aux gémissemens , & aux pleurs ? Que veut dire d'avoir envoyé à ce (2) Sacrificateur si populaire six cens de nos alliez & de nos amis , pour les exposer aux bêtes ? Comme

(1) *Questeur Edilitien.* C'étoit un crime de renvoyer un Questeur choisi par les suffrages du peuple , & que le sort lui avoit donné. C'étoit un autre crime parce que ce Questeur avoit déjà prouvé ses talens dans la fonction d'Edile , & qu'ou-

tre cela un Proconsul devoit être comme le pere de son Questeur.

(2) *Sacrificateur si populaire.* C'est Clodius dont les amis devoient donner des jeux publics où l'on devoit faire combattre des hommes contre des bêtes féroces,

vous ne pouviez supporter le chagrin & le suplice de votre départ, vous vous en allâtes premierement à Samothrace, & ensuite à Tarse avec vos jeunes danseurs, & avec ces trois charmans freres Autobule, Athamante, & Timoclez. Pourquoi quand vous en sortites pour vous retirer dans la maison de campagne d'Euchadia femme d'Exegistus, vous y plongeâtes-vous dans la tristesse durant quelques jours? Pourquoi de-là dans un si mal propre équipage vous rendîtes vous de nuit à Thessalonique sans que personne en scût rien. Ne pouvant souffrir le concours de ceux qui venoient pleurer autour de vous, & le murmure confus de leurs plaintes, vous allâtes vous refugier dans la Ville de Bérée hors de tout commerce, où le bruit s'étant répandu qu'Ancharius ne viendrait pas vous succeder, vous en eûtes le cœur enflé de joye. Alors, scelerat, à quels nouveaux excès d'intemperance ne vous abandonnâtes vous pas?

XC. Je ne parle point des dons (1) en argent, ce qui vous tourmenta bien longtemps, tantôt vous le vouliez, & tantôt vous ne le vouliez point; car la Loi de vo-

(1) *Des dons en argent.* pour servir à lui faire la Couronne de son triomphe.
C'est l'argent que les Villes de la Province donnoient au Proconsul

tre gendre défendoit de le décerner & de les recevoir avant que l'on eût décerné le triomphe. Cependant après avoir pris cet argent & l'avoir même dévoré, comme vous ne pouviez pas le rendre, non plus que les cent talens des Athéens, vous lui fîtes seulement changer de nom & d'objet. Je supprime les Lettres Patentes expédiées (1) de côté & d'autres dans toute la Province. Je supprime le nombre des Vaisseaux & la quantité des prises & du butin. Je supprime le compte des bleds exigez & commandez, la liberté ravie aux peuples & à tous ceux qui nomément avoient quelques privilèges, ce que la Loi Julia défendoit expressement, que l'on ne permit en aucune maniere.

XCI. O fleau ! ô furie des Alliez, vous avez en partant perdu toute cette pauvre Ætolie entierement séparée des Nations Barbares, située dans le centre de la paix, & presque au milieu de la Grece. Vous avouiez vous-même comme vous l'avez témoigné tout à l'heure, que les Villes d'Arfinoé, (2) de Strate, de Naupacte, toutes trois celebres & bien opulentes, ont été prises par les ennemis ; & par quels ennemis ? par ceux sans doute, qu'au mo-

(1) *Expediées*. Le cri- expedier gratuitement.
me étoit de les avoir (2) *D'Arfinoé, &c.*
vendues au lieu de les Trois Villes de l'Étolie.

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 189
ment de votre arrivée lorsque vous étiez
à Ambracie, (1). vous obligeâtes de quit-
ter les Villes d'Agria (2) & de Dolopes,
& d'abandonner leurs Dieux & leurs Mai-
sons; mais à votre départ vaillant Gene-
ral, lorsque vous eûtes ajouté la soudaine
désolation de l'Etolie à vos précédens ra-
vages, vous congédiâtes votre armée, &
vous aimâtes mieux vous exposer à subir
toutes les sortes de punitions que meritoit
un si grand crime, que de sçavoir le nom-
bre de vos Soldats, & ce qui vous en
restitoit.

XCII. Et pour vous faire voir, MESSIEURS, l'entiere ressemblance de deux Epicuriens dans l'art & dans le commandement militaire, Albucius après avoir triomphé dans la Sardaigne fût condamné à Rome; & celui-ci menacé d'un pareil sort, a érigé des trophées dans la Macedoine. Ce que tous les peuples ont voulu qui servit de témoignages publics & de monumens après les exploits guerriers & les victoires, nôtre General de travers en a fait les monumens funestes des Villes que l'on a perduës, des Legions taillées en pieces, des Provinces privées de secours & de soldats, à la honte im-

(1] *Ambracie.* Ville
d'Epire.

(2] *Agria, Dolopes.*
Villes de Grece.

mortelle de sa race & de son nom, & afin que l'on pût inscrire & graver quelque chose sur le pied d'estal de ses trophées, lorsqu'il vint à Dyrrachium, il fut à son départ investi par ces mêmes soldats qu'il avoit congédiés peu auparavant, & répondit à Torquatus qu'il les avoit renvoyés pour leur faire plaisir. Après leur avoir juré, même avec serment, que le lendemain il leur payeroit tout ce qui leur étoit dû : il se cacha dans une maison ; mais au milieu de la nuit en étant parti en simples sandales & en habit d'Esclave, il se mit dans un Vaisseau, se détournant de Brindes avec soin, & se rendit jusqu'aux dernières extrémités de la Mer Adriatique.

XCIII. Cependant les soldats de Dyrrachium qui le croyoient dans cette maison, commencèrent à l'assiéger, & s'imaginant qu'il y étoit caché, l'environnerent de feux. Les Habitans de la Ville saisis de crainte leur déclarerent que leur General s'étoit sauvé la nuit en sandales, aussitôt ces Soldats renverserent, outragerent, mirent en pieces & en poudre sa Statue très-ressemblante, qu'il avoit voulu que l'on plaçât dans le lieu le plus remarquable pour conserver à jamais la memoire d'un homme si doux & si bienfaisant : & ce fut ainsi qu'ils répandirent abondam-

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 191
ment sur sa Statue & sa ressemblance la
haine qu'ils avoient conservée pour sa per-
sonne.

XCIV. Les choses étant ainsi , comme
vous voyez que je suis informé de tout ce
qu'il y a de plus essentiel , je ne doute pas
que vous ne soyez persuadé que je ne sçai
pas la multitude ni même la moitié de vos
infamies ; il ne sert de rien que vous m'ex-
hortiez , il ne sert de rien que vous m'in-
vitiez , c'est assez que je sois averti sans
même que personne m'avertisse , je me re-
glrai sur le tems convenable à la Répu-
blique , & ce tems me paroît approcher
plus que vous ne vous l'êtes imaginé.

Quoi ne voyez vous pas , ne sentez vous
pas après la Loi judiciaire (1) qu'on a
établie , quel caractère de Juges nous au-
rons à l'avenir ? on ne choisira pas indiffe-
remment quiconque voudra l'être ou ne
l'être pas. On ne se glissera dans ce nom-
bre , ni l'on ne s'en exclura volontaire-
ment : ni la brigue ne les choisira pour y

(1) *La Loi judiciaire.* C'étoit une Loi établie par le Prêteur Aurelius Cotta , afin que désormais les Juges fussent choisis d'entre les Sénateurs , les Chevaliers & les Tribuns du Trésor public , & Pompée dans son second Consulat qui étoit le tems où le présent discours fut prononcé , avoit aussi établi une autre Loi confirmative , afin que ce choix se fit avec toutes les formalitez requises.

favoriser, ni l'injustice pour faire tort. Les Juges qui jugeront seront ceux que la Loi elle-même & non la passion aura choisis, & cela se réglant de la sorte; croyez moi vous n'inviterez personne malgré lui. L'affaire en elle-même & les conjonctures de la République feront le choix ou l'exclusion, soit de moi, ce que je ne souhaite pas, soit de tout autre.

XCV. Au reste comme je l'ai déjà dit, je ne croi pas que parmi les hommes la condamnation, l'exil & la mort soient les mêmes supplices que bien des gens se le persuadent: Enfin, je ne vois nulle genre de punition dans ce qui peut indifferemment être la destinée d'un honnête homme, & de tout Citoyen vertueux, vaillant & sage. Cette condamnation que l'on demande contre vous est arrivée à P. Rutilius que Rome a toujours regardé comme un modele d'innocence, & la punition me parut plutôt tomber sur la République & sur les Juges que sur Rutilius même. L. Opimius (1) banni de sa patrie, après avoir été Prêteur & Consul, avoit délivré

(1) L. *Opimius*. Il avoit de plus pris la Ville de *Fregelle* étant Prêteur, & par ce moyen reprimé tous les Alliez mal intentionnez dans le *Laticium*. Il avoit de plus opprimé *C. Gracchus* dans sa sédition; cependant par la suite la haine que cette conduite lui avoit attirée le fit exiler.

CONTRE L. CALPURNIUS. PISON. 193
la République des plus grands périls, la
punition du crime & le reproche intérieur
n'en demeura pas sur celui qui avoit souffert
l'injure; mais sur ceux qui l'avoient
faite. Catilina tout au contraire fut ren-
voyé deux fois absous, celui de qui vous
tenez votre Province fut renvoyé de mê-
me, après avoir porté l'impudicité jusques
sur l'Autel de la bonne Déesse. Fut-il un
seul Citoyen dans une aussi grande Ville
que Rome qui le crut justifié de son incestueuse
insolence, & qui ne regardât pas
ceux qui l'avoient jugé comme coupables
du même crime.

XCVI. Attendrai-je que l'on ait distribué pour vous soixante & quinze Tablettes, vous que tous les hommes de toutes les especes, de tous les âges, de tous les ordres ont déjà jugé. Car qui vous croit digne d'être abordé, d'être honoré, d'être salué même en passant. Il n'y a personne qui ne voulût éloigner de la République la memoire de votre Consulat, vos actions, vos mœurs, votre vûë & votre nom. Les Lieutenans que vous avez eus sont désunis d'avec vous, les Tribuns militaires sont vos ennemis; les Centurions, & s'il reste encore quelques Soldats d'une si grande armée, non renvoyez par vous, mais dispersez, vous haïssent souverainement, vous souhaitent la peste, & vous ont en

194 TRENTE-NEUVIÈME ORAISON
execration. L'Achaïe entièrement ruinée,
la Thessalie ravagée, Athènes toute mise
en pieces, Dyrrachium & Apollonie dé-
truites, Ambracie pillée, les Parthiniens
& les Bullidiens insultez, l'Epire renver-
sée, les Locriens, les Phocéens, les Beo-
tiens, les Villes d'Acarnanie, d'Amphi-
loque, de Perrhebi, d'Atamones brûlées,
la Macedoine abandonnée aux Barbares,
l'Etolie perduë, & les Habitans des mon-
tagnes voisines de ces Villes & de ces Ter-
res exterminiez, enfin tous les Citoyens
Romains qui trafiquent en ces quartiers là
vous ont regardé comme venu seul dans
ces contrées pour ne faire autre chose que
les voler, que les tourmenter, que les pil-
ler, & que les traiter en ennemi.

XCVII. A cette multitude de jugemens
si considerables, se joint encore celui de la
Patrie, qui sera la Sentence de votre con-
damnation, votre arrivée secrete, vos
courses furtives par toute l'Italie, l'aban-
donnement de tous vos amis à votre ren-
trée dans Rome, nulle Lettre venuë de
la Province au Sénat, nulles felicitations
des trois quartiers de raffraichissement,
nulle mention de triomphe, non-seule-
ment vous n'osez dire ce que vous avez
fait, mais même en quels lieux vous avez
été. Comme de cette source d'où cou-
loient tant de triomphateurs, vous n'avez

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 195
 rapporté que des feüilles de Laurier desséchées comme vous les avez quittées avec mépris à la porte de Rome, vous avez prononcé vous-même que vous *paroisseriez* (1) *coupable*. Or si vous n'avez rien fait digne de vous attirer de la gloire, qu'avez vous fait de votre armée, de votre argent, de votre gouvernement, d'une Province enfin si feconde à produire des actions de graces & des triomphes? Mais au contraire si vous avez voulu prétendre à quelque chose, & que vos trophées si deshonnorans & si risibles témoignent ce que vous vous êtes figuré de votre nom de General & de vos Faixceaux ornez de Laurier, quel homme est plus misérable & plus condamnable que vous, de n'avoir osé ni écrire au Sénat que vous aviez bien servi la République, ni le dire de vive voix?

*Vivez
 et se
 Vainc*

XCVIII. Me l'oserez vous dire à moi qui ai toujours été persuadé que c'est par les actions, & non par les succès qu'il faut peser le merite de chaque personne, & que notre réputation & notre honneur ne dépendent point d'un petit nombre de suffrages donnez par des Juges, mais du sentiment general de tous les Citoyens. Croyez vous passer pour n'avoir point été

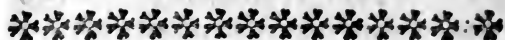
(1) *Paroisseriez coupable*. nonçant contre un accusé pour crime.
 servoit le Prêteur en pro-

condamné, vous que les Alliez, que les Confederez, que les peuples libres, que les Tributaires, que les Negocians, que les Partisans, que toute la Ville de Rome, que les Lieutenans, que les Tribuns militaires, que le reste des Soldats sauvez de l'épée, de la faim, de la maladie, regardent comme très-digne de toutes sortes de suplices; vous pour qui ni dans le Sénat, ni dans aucun Ordre, ni dans les Chevaliers, ni dans Rome, ni dans toute l'Italie on ne peut trouver un sentiment d'indulgence en faveur d'un homme qui se haït lui-même, qui craint tout le monde, qui n'ose confier sa cause à personne, & qui se condamne tout le premier.

XCIX. Je n'ai jamais souhaité votre mort, jamais ce dernier suplice où les Juges & les Loix peuvent communément exposer les bons comme les méchans; mais que vous fussiez rejeté, méprisé, rebuté de tous les autres, abandonné de vous-même, livré à votre désespoir, allarmé de tout, effrayé au moindre bruit, dans la défiance de votre sort, sans voix, sans liberté, sans autorité, sans rien qui représente un Consulaire, saisi d'horreur & de tremblement à l'aspect de tous les hommes & leur servile adulateur: Voilà comme j'ai désiré de vous voir, & c'est comme je vous ai vû. Si donc il vous arrive ce que

CONTRE L. CALPURNIUS PISON. 197
vous appréhendez tant, j'avouë que je
n'en aurai pas de chagrin. Mais si par ha-
zard cet événement se diffère, je jouirai
cependant du spectacle de votre infamie,
je ne vous verrai pas moins volontiers,
craignant sans cesse qu'on ne vous accuse;
qu'accusé juridiquement, & je n'aurai pas
moins de plaisir à vous voir toujours sans
honneur, que si je vous voyois pour quel-
ques momens deshonoré par une con-
damnation juridique.





QUARANTIÈME ORAISON.

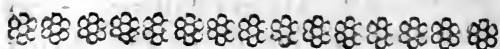
POUR M. SCAURUS.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 699. L'an de Ciceron 53.

M. Scaurus fils du celebre M. Scaurus fut Prince du Sénat ; il eut Sylla pour beau-pere , & ne voulut point s'en prévaloir pour prendre part aux dons que les victoires de ce Dictateur lui offroient , ni rien acheter des biens confisquez. Il remplit sa fonction d'Edile avec beaucoup de magnificence ; mais lors qu'après avoir été Prêtre il fut envoyé gouverner la Sardaigne , il s'y conduisit avec quelques vexations & beaucoup de fierté. Lorsqu'il en fut de retour il fut accusé devant M. Caton Prêtreur comme concussionnaire sur les plaintes des peuples de Sardaigne. Quoiqu'il eut quelques jours auparavant été le défenseur de Caton dans

une affaire qu'il lui avoit fait gagner, & quoiqu'il fut en alliance avec Pompée, il n'espera pas beaucoup de leur protection, parce qu'ils avoient des engagemens avec ses accusateurs : il fut défendu par six Patrons fort distinguez; ſçavoir P. Claudius Pulcher, M. Marcellus, M. Calidius, M. Ciceron, M. Messala Niger, & Q. Hortensius. Il plaida auffi lui-même ſa cauſe, & fit beaucoup d'impreſſion ſur les Juges par ſon abbatement, par ſes larmes, par le ſouvenir qu'il rappella de ſon Edilité magnifique, de la bienveillance du peuple, & ſurtout de l'autorité que ſon pere s'étoit acquiſe ; il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions ce diſcours de Ciceron, dont il ne reſte que des fragmens très-imparfaits recüeillis par Aſconius, & interrompus de Lacunes.



QUARANTE-UNIE'ME ORAISON.

POUR T. ANNIUS MILON.

S O M M A I R E.

L'an de Rome 701. L'an de Ciceron 55.

Clodius aimoit la femme de Cesar, & fut surpris en habit de femme avec elle dans sa propre maison, quoi qu'alors on y fit un sacrifice à la bonne Déesse, & qu'il ne fut permis à nul homme d'y entrer. Effrayé par le reproche interieur de son sacrilege, il s'enfuit à la Ville d'Interamne en Ombrie. Ciceron qui avoit été témoin de sa fuite, déposa contre lui quand on l'accusa de ce crime, & de là vint entre eux cette inimitié qui s'accrut toujours de plus en plus.

Clodius étant fait Tribun du peuple excita la haine publique contre Ciceron, & prit si bien ses mesures qu'il fit exiler l'Orateur. Mais Milon devenu Tribun du peuple fit re-

venir d'exil son intime ami Cicéron. Lors qu'ensuite Milon postuloit le Consulat avec quelques concurrens, Clodius se déclara contre lui, & sçachant qu'il devoit aller à la campagne, se trouva sur les chemins à sa rencontre, & attaqua de paroles la femme de Milon qui étoit dans une chaise avec son mary. Les deux ennemis en vinrent aux mains, & Clodius fut tué. Milon étant accusé de ce meurtre, Cicéron prit sa défense; & fait voir dans ce discours que quand même Milon auroit été l'agresseur, il seroit loüable d'avoir purgé la République d'un si méchant Citoyen. Cette Cause fut plaidée devant les Juges ordinaires, Pompée qui pour lors étoit seul Consul avoit fait tenir dans la Place publique & dans tous les quartiers des environs beaucoup de monde sous les armes pour empêcher le désordre durant un Plaidoyer de cette importance. Domitius ci-devant Prêteur étoit celui que Pompée avoit choisi pour présider à ce jugement.

I. **Q**UOIQUE j'aprehende, MESSIEURS, qu'il ne soit honteux de craindre en commençant à parler pour un homme qui ne craint rien ; & que lorsque Milon lui-même est moins inquiet pour sa propre conservation que pour celle de la République, il ne soit indécent de ne pouvoir apporter à la défense de sa cause une grandeur d'ame semblable à la sienne ; je suis néanmoins effrayé du nouveau genre d'appareil offert à mes yeux, qui, de quelque côté qu'ils se tournent, ne retrouvent plus les anciens usages du Barreau, ni les manieres accoutumées de rendre la justice. Votre séance (1) n'est point entourée comme à l'ordinaire, & la même foule d'Auditeurs ne nous environnent point.

II. Ces troupes que vous voyez devant tous ces Temples, postés, je l'avouë, pour empêcher le désordre, ne laissent pas d'épouvanter un peu l'Orateur, & malgré ces Corps de Gardes si utiles, si nécessaires & rangez autour de la Place & du Tribunal pour nous garantir, je ne puis sans hesi-

[1] *Séance.* La Séance étoit entourée de troupes que Pompée avoit fait mettre sous les armes pour empêcher que les Partisans de Clodius ne se soulevassent. Cicéron ne fut pas moins ému de leur présence que du nouveau genre d'appareil devant le Tribunal.

ter me croire tout-à-fait en assurance. Si ces précautions me paroissent prises contre Milon, je cederois aux conjonctures, & je ne penférois pas qu'il fut à propos de haranguer au milieu de tant de gens fous les armes. Mais je me rassure & je me repose sur les intentions d'un homme aussi équitable & aussi sage que Pompée, qui certainement n'agiroit ni selon son équité d'abandonner aux épées des Soldats un accusé qu'il auroit mis entre les mains des Juges pour regler son sort, ni selon sa sagesse d'armer de l'autorité publique l'insolence d'une populace mutinée.

III. Ainsi ces Armes, ces Centurions; ces Cohortes ne nous annoncent pas le péril, mais le secours, nous exhortent à n'être pas seulement tranquilles, mais intrépides, & de plus me font espérer, non-seulement de n'être point insulté pendant mon discours; mais de n'être pas même interrompu.

Pour le reste de cette multitude composée de nos Citoyens, elle m'est toute favorable; & parmi ces peuples que de tous les endroits de la Place vous voyez dispersez de toutes parts & dans l'attente du jugement que vous allez rendre, il n'y en a pas un qui ne croye aujourd'hui sa propre personne, sa famille, sa patrie & sa fortune attaquées encore plus que l'innocen-

204 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
ce de Milon pour laquelle chacun d'eux
se declare.

Un seul genre d'hommes ennemis est à craindre pour nous , ce sont ceux que la fureur de P. Clodius a nourris & si bien exercés pour les pillages , pour les embrasemens , & pour toutes les calamitez publiques , & qui dans (1) la harangue d'hier furent excitez à vous prévenir par leur cris sur le jugement que vous porteriez. Si quelqu'une de ces voix se faisoit encore entendre , elle doit vous avertir de conserver un Citoyen , qui pour vos intérêts a toujours méprisé ces sortes de gens & leurs clameurs.

IV. Ainsi , MESSIEURS , encouragez-vous , & si quelque chose vous allarmoit , cessez de vous allarmer : car si jamais vous avez eu la liberté de rendre justice à des Citoyens vertueux , à qui la République est redevable de grands services : si jamais on a donné lieu à des hommes choisis dans les corps les plus (2) illustres de prouver

(1] *Harangue d'hier.* justifié de devant les Juges.
La veille que Ciceron

prononça le present discours , Munarius Plancus Tribun du peuple avoit dans une harangue emportée , exhorta le peuple à ne pas souffrir que Milon sortit
(2) *Dans les corps les plus illustres.* En ce tems là , comme nous avons déjà dit ailleurs outre le choix que l'on faisoit des Juges dans les Ordres des Sénateurs & des Che-

en effet par leurs décisions, l'inclination, que par leurs contenance & par leur langage, ils ont si souvent témoigné pour les vrais & vaillans Romains; vous avez certes aujourd'hui tout pouvoir pour décider si nous, qui de tout tems avons été dévoüez à votre autorité, nous languirons toujours comme des misérables, ou si après avoir été long-tems persecutez par des Citoyens indignes, nous respirerons enfin à l'ombre de vos jugemens, de votre protection, de votre courage & de votre sagesse.

V. Car qu'y-a-t-il, MESSIEURS, pour Milon & moi de plus pénible, que peut-on dire, que peut-on imaginer de plus affligeant & de moins supportable, après nous être rendus dans le sein de la République avec l'espoir des plus magnifiques récompenses, de ne pouvoir nous y affranchir de la crainte des supplices les plus cruels? J'ai toujours bien cru que Milon n'ayant jamais manqué de prendre le parti des bons contre les méchans, auroit sans doute à soutenir toutes sortes d'affauts & de tempêtes, uniquement néanmoins dans le

valiers, on en prenoit payer l'armée; on en dans le corps des Tri- avoit choisi cinquante- buns du Trésor public, un pour juger l'affaire de c'est-à-dire de ceux qui Milon; tous gens rem- étoient proposés pour plus de probité.

tumulte de ces harangues séditieuses. Mais je n'ai jamais pû me persuader que devant un Tribunal & devant une Assemblée où les plus considérables d'entre tous les Ordres devoient être Juges, les ennemis de Milon conçussent la moindre esperance que des hommes de cette distinction pussent non-seulement lui ôter la vie, mais donner la plus legere atteinte à sa gloire.

VI. Cependant, MESSIEURS, dans cette cause, pour défendre Milon sur l'accusation intentée, nous ne nous prévaudrons de son Tribunat & de tout ce qu'il a fait pour le salut de la République, qu'autant qu'il faudra vous mettre sous les yeux les embûches que Clodius lui avoit dressées, & nous ne vous supplierons point de lui pardonner ce qu'on lui impute en considération de ces éclatans exploits pour l'Etat, ni nous ne vous demanderons pas que si la mort de Clodius assure votre conservation vous l'attribuyiez plutôt à la valeur de Milon qu'au bonheur du peuple Romain; mais si les embûches préparées par Clodius viennent à vous paroître plus claires que le jour, alors je vous conjurerai MESSIEURS, très-instamment qu'après avoir perdu tout le reste, du moins nous soyons entierement libres de mettre notre vie à l'abri de l'insolence & des traits de nos ennemis.

VII. Mais avant de commencer à parler de ce qui est proprement l'état de la question, il faut, ce me semble, refuter ce que souvent ont fait valoir les adversaires dans le Sénat, & les mal intentionnez dans les Assemblées, & les accusateurs un peu auparavant, afin que tout sujet de surprise étant levé, vous puissiez voir évidemment le point essentiel que vous avez à juger.

Ils soutiennent qu'à un homme qui confesse d'en avoir tué un autre, il ne lui est plus permis de voir le jour. Mais dans quelle Ville ces insensez avancent-ils une pareille maxime, c'est dans celle où l'on a vû rendre le premier jugement (1) touchant le sort de ce vaillant Horace, qui, dans les Comices du peuple Romain, lors même que Rome n'étoit pas encore libre, fut délivré du suplice quoiqu'il confessât que de sa propre main il avoit tué sa sœur.

VIII. Est-il un homme qui ne sçache que lorsque l'on informe sur le meurtre de quelqu'un, ou l'accusé nie absolument de l'avoir fait, ou il soutient qu'il a eu

(1) *Premier jugement.* que cette occasion là
Ce n'est pas qu'avant le étoit la première où il
jugement rendu pour fut accordé au peuple as-
Horace, il n'y eut à Ro- semblé de rendre un ju-
me une façon de juger gement de mort ou de
lés Criminels, mais c'est vie.

raison de le faire. Autrement vous devriez regarder comme un fou Scipion l'Affricain, qui dans une harangue étant seditieusement interrogé par C. Carbon Tribun du peuple, sur ce qu'il pensoit de la mort de l'ainé Gracchus, répondit qu'il lui paroissoit avoir été tué légitimement : car s'il y avoit du crime à donner la mort à des Citoyens scelerats, il faudroit croire criminels & Servilius, (1) & Nazica, & Opinius & Marius, & tout le Sénat avec moi quand j'étois Consul. Aussi, MESSIEURS, ce n'est pas sans sujet que d'habiles gens ont instruit la posterité sur cela, même dans des récits fabuleux (2) où l'on voit un fils qui pour venger la mort de son pere, ayant tué sa mere qui l'avoit fait mourir, fut dans le partage des opinions délivré de la mort par une sentence non-seulement divine, mais renduë par la plus sage de toutes les Déeses.

IX. Que si les Loix des douze Tables ont voulu que l'on pût tuer impunément

(1) *Servilius, &c.* On a expliqué dans un autre endroit ce que firent alors tous ces Romains.

(2) *Fabuleux récit.* La Fable rapporte qu'Oreste cité en jugement dans Athenes pour avoir tué sa mere, Ehesmenestre qui avoit fait mourir son mary, pere d'Oreste, les Dieux qui la jugerent étant partagez de sentimens, il fut absous par la décision de Minerve.

un voleur de nuit , de quelque maniere qu'il se défendrait , & un voleur de jour qui se défendrait avec une épée : comment s'imaginer que de quelque façon que l'on tuë un homme on est punissable , quand on voit qu'en quelques occasions , les Loix même nous mettent une épée à la main pour tuer.

Mais s'il y eut jamais un tems , & il y en a beaucoup , où l'on soit en droit de tuer un homme , cela devient juste assurément & même nécessaire quand on repousse la force par la force. Un Tribun militaire dans l'armée de Marius , dont il étoit parent , ayant voulu corrompre la pudicité d'un jeune Soldat , fut tué par celui qu'il vouloit deshonnorer , & ce vertueux jeune homme aima mieux courir les risques de la vie que de souffrir qu'on lui fit violence. Aussi le grand Marius le reconnut pour innocent & le sauva de la mort.

Comment donc un assassin qui tend des pieges à la vie d'un autre peut-il recevoir une mort injuste ?

X. Que veulent dire ces escortes de nos Citoyens , & ces épées dans les (1) voyages ? Seroit-il permis d'en avoir s'il n'étoit permis de s'en servir en nulle occa-

(1) *Dans les voyages.* Romains de porter des armes en voyageant.
Il semble par cet endroit qu'il étoit permis aux

210 QUARANTE-UNIE' ME ORAISON
sion? Ainsi, MESSIEURS, cette Loi n'est point positive, mais naturelle; nous ne l'avons ni apprise, ni reçûe, ni lûe; elle a son origine, son principe, sa source dans la nature même; nous sommes, non pas instruits, mais formez à l'observer; nous en sommes non revêtus, mais paîtris, afin que si notre vie venoit par hazard à être exposée aux embûches, aux violences, aux épées des assassins & des ennemis, on eût toujours le moyen de la conserver avec honneur.

XI. Car les Loix se taisent au bruit des armes, & n'ordonnent pas qu'on les attende, quand celui qui les attendroit souffriroit une injuste mort avant qu'il en pût demander la punition juste. Quoiqu'avec beaucoup de sagesse & tacitement en quelque façon, la même Loi qui deffend non seulement de tuer un homme, mais de porter même une épée pour le tuer, donne la permission de se deffendre, afin qu'une information de mort, tombant toujours sur le principe, & non sur l'instrument de l'action, on jugeât que celui qui se seroit servi de son épée pour se deffendre, ne l'auroit point portée pour tuer personne. Ainsi, MESSIEURS, que cela demeure pour une maxime incontestable dans cette affaire-ci: car je ne doute nullement que je ne vous fasse convenir de la justice de ma cause, si

vous vous souvenez de ce que vous ne sçauriez oublier , sçavoir qu'un homme en peut tuer un autre qui tend des pieges à sa vie.

XII. Il s'agit ensuite de ce que les ennemis de Milon très-souvent ont dit que le Sénat a déclaré le combat où Clodius a été tué une action contre la République. Or, le Sénat au contraire l'a non seulement autorisée par ses suffrages , mais par les témoignages de ses sentimens favorables pour Milon. Combien de fois ai-je rappelé cette affaire dans cette Assemblée ? Avec quelle unanimité tout le Corps des Sénateurs m'a-t-il hautement & publiquement applaudi ? Quand s'en est-il trouvé dans leur concours le plus nombreux , plus de quatre ou cinq qui n'approuvaient pas l'action de Milon ? Ce Tribun du peuple échappé (1) du feu , le déclaroit assez dans ses Harangues interrompues , lorsque tous les jours il déclamoit d'une manière odieuse contre ma conduite , disant que le Sénat , dans ses Délibérations , avoit plus d'égard à mon autorité qu'à ses propres sentimens ; si toutefois cela se doit appeler autorité plutôt qu'un crédit médiocre dont la Pa-

(1) *Echappé du feu.* Le Tribun Munatius Plancus qui haranguoit sur la Place publique pour les intérêts de Clodius , fut obligé de s'enfuir à cause de l'embrasement du Sénat qui tenoit au lieu où il parloit.

trie m'est redevable après les bonnes causes que j'ai deffenduës, ou qu'une inclination des gens de bien après des travaux honorablement entrepris. Qu'on lui donne ce nom, j'y consens, à condition néanmoins que j'en use toujourns pour la conservation des bons Citoyens contre les démarches insensées des méchans.

XIII. Or quoique l'information (1) dont il s'agit n'ait rien d'injuste, le Sénat néanmoins n'a pas jugé à propos de l'ordonner : car il y avoit déjà des loix & des enquêtes, soit pour les meurtres, soit pour les violences ; & la mort de Clodius ne caufoit pas une assez grande douleur pour ordonner une information nouvelle. Qui pourroit se persuader que le Sénat eût pensé que l'on dût admettre un nouveau genre d'information, pour la mort d'un homme dont on avoit ôté au Sénat même le pouvoir de faire informer sur son aduiterie sacrilege ? Pourquoi l'embrasement de la Place publique ? Pourquoi les assauts donnez à la maison de Lepidus & tous ces meurtres furent-ils déclarez par le Sénat, des actions contre

(1) *L'Information.* Elle n'avoit rien que de commun, on eût ordonné se faisoit pour l'ordinaire une information extraordinaire par le Préteur que le sort extraordinaire en nommant avoit élu pour cela. Cicéron se plaint ici que dans un Rapporteur ou Commissaire particulier.

le bien de la Patrie ? Parce que toute violence exercée par les Citoyens dans une ville libre, n'est jamais regardée autrement que comme une entreprise contre l'Etat. On ne doit nullement souhaiter d'en venir contre ces sortes de séditions à de pareilles résistances ; mais elles sont quelquefois nécessaires. Autrement, il faudra dire que dans ces tems où l'on donna la mort aux deux Gracques & à Saturninus, & qu'on écrasa leur puissance, la République n'avoit reçu aucune atteinte, parce qu'ils en étoient des Membres.

XIV. Puisqu'il est donc constant que le meurtre s'est fait dans la voie d'Appius, j'estime que celui qui s'est défendu n'a point agi contre la République, mais comme il y a eu dans l'action de la violence & des surprises, j'ai réservé l'examen aux Juges, & j'ai simplement rapporté le fait. Si ce Tribun furieux eût permis au Sénat de dire ce qu'il pensoit, nous n'aurions plus aujourd'hui de nouvelles enquêtes à faire : car il régloit que suivant les anciennes Loix on en informeroit extraordinairement. La division (1) fut requise par je ne

(1) *Les Divisions requises*, & comprenant plusieurs articles, il étoit permis à l'un des Juges de requérir que l'on en divisât les différens chefs,

ſçai plus qui , rien n'oblige à rapporter la lâcheté de tout le monde ; & ce fut de cette ſorte que ce qui reſtoit au Sénat d'autorité, lui fut enlevé par cette oppoſition ridicule.

XV. Mais Pompée dans ce qu'il propoſa jugea de l'action & de ſes motifs : car ſa propoſition regardoit le carnage arrivé dans la voie d'Appius où Clodius avoit été tué. Que propoſa-t-il donc , qu'il fut informé ? Mais ſur quoi ? Sur le fait ? Il étoit conſtant. Surquoi donc ? Par qui ? Rien n'étoit plus clair. Mais dans la confeſſion du fait, il reconnut que le droit pouvoit encore être deſſendu. Que ſ'il n'eût pas vû qu'on pouvoit juſtifier celui qui convenoit du fait, ſ'appercevant que nous le confeſſions, il n'auroit jamais ordonné que l'on informât, ni ne vous auroit pas commis l'examen d'un événement ſi ſalutaire d'une façon, & ſi triſte de l'autre. Pour moi je trouve que Pompée, n'a rien décidé, ni même rien ſtatué de trop ſevere à quoi vous dûſſiez avoir égard en jugeant. Car ne point punir l'aveu du fait, mais permettre

c'eſt ce qui fut requis par ſon decret qui déclaroit un certain Fuſius que l'enbraſement du Sénat Cicéron ne nomme pas, & de la Maïſon de Lepidus, & tout le carnage & confirmé par l'oppoſition de Munatius & de de ce jour-là comme autant d'actions contre la Saluſtius, le lendemain que le Sénat eût donné république.

de le deffendre , c'est croire qu'il ne faut pas informer sur le meurtre , mais sur la maniere dont on l'a fait.

XVI. Il peut maintenant nous dire avec verité si , dans ce qu'il a réglé de son propre mouvement , il a cru qu'il fallut avoir égard ou à Clodius ou aux conjonctures (1). M. Drusus Tribun du peuple , homme des plus illustres , grand deffenseur du Sénat , & presque son protecteur en ces tems-là , de plus oncle de notre genereux M. Caton l'un de nos Juges , ayant été tué dans son propre Logis , le peuple Romain n'en fit faire aucune recherche par une Loi nouvelle , & le Sénat ne rendit aucun decret pour informer sur le fait. Quelle fût l'affliction généralement répandue dans Rome , comme nous l'apprenons de nos peres , lorsque la nuit on assassina dans sa maison P. Scipion (2) l'Affricain , dans le tems qu'il

(1) *Aux conjonctures.* Clodius après leurs inimitiez.

C'est-à-dire , Pompée peut nous apprendre en consultant sa conscience s'il a ordonné l'information pour s'accommoder au tems , & calmer les esprits du peuple soulevé , & les soupçons de ceux qui pouvoient croire qu'il ne s'étoit pas reconcilié de bonne foi avec

(2) *Scipion l'Affricain.* C'étoit le fils de Paul Emile , aussi ce Scipion s'appelloit-il l'Ermilien après les noms de Scipion l'Affricain qui l'avoit adopté ; il réduisit Carthage & Numance , & triompha deux fois à Rome pour ces deux

216 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
reposoit. Quel Citoyen n'en fit pas éclater
ses plaintes , & n'en fut pas pénétré de dou-
leur ! Pouvoit-on s'attendre que la nature
assujettiroit nécessairement à la mort , un
homme que tout le monde , s'il eût été
possible , auroit souhaité de voir im-
mortel ?

XVII. Or quelle Loi fut établie pour
informer sur la mort de Scipion , nulle
assurément. Pourquoi cela ? parce qu'on
ne tuë pas les grands hommes autrement
que les gens obscurs. Quoiqu'il y ait de la
différence entre la mort des uns & des au-
tres , le crime de leur mort est soumis aux
mêmes Loix & aux mêmes supplices : à
moins peut-être que de tuer son pere Con-
sulaire , ne soit un parricide plus énorme
que s'il étoit du bas peuple , ou que le
meurtre de Clodius soit plus atroce , parce
qu'on l'a tué sur les tombeaux de ses ancê-
tres. Comme si quand Appius l'aveugle fit
construire ce chemin , il avoit eu en vûë ,
non que le public en fît usage , mais que
ses descendans y pussent impunément com-
mettre des assassinats.

XVIII. Lors donc que sur le même

expéditions-là. Cepen- sçavoir si c'étoit par ses
dant on le trouva par la ennemis ou par la fem-
suite étranglé dans sa me Sempronia sœur des
maison sans qu'on pût Gracches.

chemin

chemin P. Clodius tua M. (1) Papius, ce Chevalier Romain plein de mérite, l'action ne dût pas être punie ; c'étoit un noble Patricien qui avoit tué sur ses terres un Chevalier. Combien le nom de cette voye d'Appius cause-t-il aujourd'hui de rumeurs funestes ? Pendant qu'elle étoit ensanglantée par la mort barbare d'un homme innocent & très-estimé, l'on n'en disoit mot ; aujourd'hui qu'elle est détrem-pée par le sang d'un scélerat & d'un par-ricide, on ne parle plus d'autre chose. Mais pourquoi rappellai-je tous ces faits ? On a pris dans le Temple de Castor un Esclave de Clodius, qu'il y avoit placé pour tuer Pompée ; l'Esclave l'avoüa quand on lui arracha des mains le poignard. Pom-pée ensuite ne parut point au Barreau ni au Sénat, ni publiquement nulle part, il se tint à l'abri de son logis & de ses murailles, sans réclamer pourtant ni les Loix, ni les Tribunaux.

XIX. Fit-on alors quelque proposition de Loix, en ordonna-t-on de nouvelles ? Si jamais événement, si jamais homme, si jamais conjoncture en fut digne, c'étoit certainement dans cette affaire où tout étoit grave. L'assassin étoit posté sur la place & dans le vestibule même du Sé-

(1) M. Papius. Il teur le lustre de la di-gnité Patricienne.

nat. On méditoit la mort d'un homme sur la vie duquel étoit appuyé le salut de la République , & dans un tems où si ce seul homme eût été tué , non seulement Rome , mais toutes les Nations auroient été renversées. Est-ce parce que le projet n'a pas réussi , qu'il ne mérite pas punition , comme si les Loix pour punir avoient égard au succès des événemens & non pas aux desseins des hommes ? Il falloit assurément s'affliger moins parce que l'entreprise n'avoit pas eu son exécution , mais elle n'en étoit pas moins punissable.

XX. Combien (1) de fois , MESSIEURS , me suis-je échappé moi-même , des traits & des mains ensanglantées de Clodius : & si l'heureux sort de la République , encore plus que le mien , ne m'en eût sauvé , qui se seroit mis en peine après ma mort d'établir une Loi pour en informer extraordinairement ? Mais ne sommes-nous pas bien imprudens d'oser comparer avec Clodius un Drusus , un Scipion , un Pompée & un misérable tel que moi , tout ce qui les regardoit , n'étoit-il pas plus sup-

(1) *Combien de fois.* On son exil , la seconde peu trouve trois occasions après son retour , la troisième un peu avant le par les embûches de Clodius. La première avant présent discours.

portable que la mort de Clodius, si difficile à soutenir dans l'esprit de tout le monde? Le Sénat la pleure, l'Ordre des Chevaliers en gémit; toute la Patrie est plongée dans l'affliction, les villes municipales en sont accablées de tristesse, les Colonies pénétrées de douleur, les Métairies enfin & les campagnes regrettent un Citoyen si bienfaisant, si utile, si pacifique. Non, MESSIEURS, non assurément, ce ne fut pas le sujet pourquoi Pompée crut qu'il étoit nécessaire d'ordonner une information extraordinaire. Mais cet homme sage, orné d'une profonde & divine intelligence, considéra toutes les suites. Il pensoit que Clodius avoit été son ennemi, & Milon étant son ami fidele; il craignit que si dans la joye publique il paroïssoit aussi se réjouir, il semblât ne se pas confier assez à ce que l'on feroit pour remettre en grace Milon. Il considéra bien d'autres choses, mais principalement que bien qu'il y eût de la rigueur dans la maniere de proposer l'information, vous seriez néanmoins integres & courageux dans vos jugemens. Ainsi dans les ordres les plus illustres il choisit ce qu'il y avoit de plus éclatant; mais dans le choix des Juges, il n'en exclus pas mes amis, comme quelques-uns l'ont avancé.

XXI. C'est à quoi cet homme équitable ne pensa point, & il n'y auroit pas réüssi dans un choix de tous gens de bien, quand même il l'auroit voulu; car si mon crédit ne se renfermoit que dans mes seuls intimes amis, il ne s'étendroît pas fort loin, parce que l'on ne peut être en commerce de repas & de plaisirs avec bien du monde. Mais tout ce que j'ai d'autorité, si j'en puis avoir, me vient de ce que la République me lie avec les plus honnêtes gens. Or Pompée ayant à prendre dans leur nombre ceux dont il devoit faire choix, & jugeant qu'il y alloit de sa réputation de choisir tous les meilleurs, il n'a pû s'empêcher d'en nommer avec qui j'eusse quelques liaisons.

XXII. Que s'il a voulu particulièrement, ô Domitius, vous voir présider à cette Enquête, il n'a eu en vûe que la justice, la fermeté, la fidélité, l'humanité; il a proposé l'information comme il falloit qu'elle fût proposée par un homme revêtu du Consulat, jugeant bien que le devoir d'un des principaux membres de la République étoit de s'opposer à la legereté du bas peuple & à l'audace des méchans. Il vous a choisi personnellement entre tous les Consulaires, comme ayant donné dès (1) votre jeunesse d'excellen-

(1) Dès votre jeunesse. Il parle de la constance

tes preuves que vous méprisiez les extravagances de la populace.

XXIII. Ainsi, MESSIEURS, pour venir enfin au fonds de la cause & à l'examen de l'accusation ; si l'aveu du fait n'est point hors d'usage, & si le Sénat n'a rien jugé dans cette affaire, autrement que nous ne l'aurions voulu : si l'auteur même de la Loi, quand il n'y avoit sur le fait nulle contestation, a voulu néanmoins que la question de droit fût agitée, que l'on ait élu des Juges, & que l'on ait mis, pour présider à cette discussion, un homme capable de la faire avec prudence & dans les regles, il ne vous reste plus, MESSIEURS, qu'à examiner lequel des deux a dressé des embûches à l'autre. Et pour vous mettre en état d'en juger plus aisément par les preuves, tandis qu'en peu de mots je vous ferai le recit de cet événement, rendez-vous-y, je vous conjure, bien attentifs.

XXIV. Clodius ayant pris la résolution de bien tourmenter la République durant sa Préture, fit réflexion que l'année (2) précédente les Comices avoient

que Domitius fit paroître durant sa Préture. C'est lui qui calma la sédition excitée devant le Capitole par Manlius

qui vouloit que le droit de suffrage s'accordât à tous les affranchis indifféremment.

[1] L'année précédente.

été prorogez de telle sorte, qu'il n'auroit eu que peu de mois à faire les fonctions de Preteur. Comme il étoit moins sensible que les autres aux honneurs de la dignité, qu'il vouloit éviter de travailler en fonction commune avec un homme d'un aussi rare mérite que L. Paullus, & qu'il avoit besoin d'une année entiere pour mieux persécuter le peuple Romain; il se départit tout d'un coup de son année, & se réserva pour l'année suivante, non par scrupule, mais pour avoir, comme il disoit, toute une année à bien exercer sa Magistrature, c'est-à-dire, à mettre l'Etat en combustion.

XXV. Il se rencontroit néanmoins que son autorité Prétorienne auroit été bien foible & bien bornée sous le Consulat de Milon, car il le voyoit désigné Consul par un consentement unanime. Il se joignit donc aux concurrens de ce dangereux Candidat, mais de maniere pourtant que lui seul conduisoit toutes les sollicitations, même malgré eux; afin, disoit-il souvent, de porter sur ses épaules

Dion Cassius, Liv. 11. rapporte que cette année là il y eut tant de disputes dans les Comices que les Consuls Calvinus & Messala n'entrèrent en fonction que le septième mois, & que même les Préteurs ne purent faire leurs charges que pendant cinq mois.

l'événement qu'auroient les Comices. Il assembloit les Tribus , il intervenoit à tout , il enrolloit dans la nouvelle Tribu (1) Colline , un choix des plus pervers Citoyens. Plus il broüilloit tout par ses intrigues , & plus de jour en jour les affaires de Milon s'avançoient. Quand cet homme le plus disposé qu'il y eût jamais à toutes sortes de crimes , vit que ce vaillant Romain , son plus grand ennemi , seroit assurément Consul , & qu'il comprit non seulement par les bruits publics , mais par les suffrages de tout le peuple , que cela se déclaroit , il commença d'agir à visage découvert , & de dire hautement qu'il falloit tuer Milon.

XXVI. Des Montagnes de l'Appennin il avoit amené ces Esclaves sauvages & barbares que vous remarquiez , & dont il s'étoit servi pour ravager les Forêts publiques & toutes l'Etrurie ; son dessein n'étoit pas douteux , & il répétoit à tout le monde que l'on ne pouvoit empêcher Milon d'être Consul , mais qu'on lui pouvoit ôter la vie ; il le déclara souvent en

(1) *La Tribu Colline.* *veaux.* Les autres Tribus étoient pour la campagne. Le peuple étoit composé que d'affranchis & de ce que l'on appelloit *hommes nou-*

plein Sénat & dans les assemblées du peuple ; il le dit même à Favonius , ce brave Citoyen , qui lui demandant un jour ce qu'il esperoit à faire tant le furieux pendant la vie de Milon , il répondit qu'au bout de trois ou quatre jours il ne feroit plus , & sur le champ Favonius en vint faire le rapport à Caton que vous voyez.

XXVII. Cependant Clodius ayant sçu ; (car il n'étoit pas difficile de le sçavoir) que Milon , comme Dictateur de (1) Lanuvium , y devoit aller le dix-huitième (2) de Janvier pour y élire un Prêtre , & faire infailliblement ce voyage solennellement & suivant les Loix , il partit de Rome , la veille sans différer ; afin , (comme l'événement l'a fait apprendre ,) de dresser devant ses terres une embuscade à Milon ; son départ l'empêcha même d'assister à une assemblée séditieuse que l'on fit le même jour , & à laquelle il ne manquoit que sa fureur , & qu'il

[2] *Lanuvium*, Ville de la Capanie. Chaque ville municipale avoit un Magistrat que l'on nommoit communément Dictateur. Ce Magistrat à certains jours devoit nommer un Pré-

tre à cette ville pour le culte des cérémonies religieuses.

(2) *Le dix-huitième de Janvier.* C'est treize jours avant les Kalendes de Février.

n'auroit pas abandonnée s'il n'eût voulu aller prendre ses mesures pour le tems & le lieu de son méchant coup.

XXVIII. Milon qui étoit au Sénat ce jour-là , revint chez-lui quand la séance fut finie , & changea d'habit & de chausfure ; & jusqu'à ce que sa femme fût prête il attendit un peu , comme c'est l'ordinaire. Ensuite il partit dans le tems que son ennemi qui devoit revenir le même jour à Rome , auroit pû déjà être revenu. Clodius vint à sa rencontre agile & dispos sur un cheval , sans que rien l'embarassât , ni chaise , ni train , ni ses Grecs qui l'accompagnoient toujours , ni même sa femme qui ne le quittoit presque jamais. Mais Milon qui s'étoit , dit-on , mis en chemin pour le meurtre qu'il méditoit , étoit avec sa femme dans sa chaise , enveloppé de son manteau , plus embarrassé qu'accompagné par un timide cortège de foibles suivantes & de valets.

XXIX. Environ sur (1) l'onzième heure ou gueres moins , Milon rencontra Clodius proche sa maison de campagne, d'où plusieurs gens d'un lieu élevé lui tirèrent aussi-tôt des fleches , ceux de devant , lui tuerent son cocher. Milon se débarrassant de son manteau, saute de sa chaise en bas ,

(1) *La onzième heure.* coucher du Soleil.
C'est un peu avant le

& se défend avec toute la vigueur imaginable ; la troupe de Clodius ayant mis l'épée à la main , s'avança , les uns vers la chaise pour attaquer Milon par derrière , & les autres qui le croyoient déjà tué , commencerent à donner sur les Esclaves de sa suite, dont les uns, dévoüez à leur Maître , périrent sur la place , & les autres qui voyoient combattre autour de la chaise , dont on les empêchoit d'approcher , entendant dire hautement à Clodius que Milon étoit mort , le crurent en effet. Alors ces fideles Esclaves , (& je le dirai , non pour éluder l'accusation , mais pour rapporter le fait comme il est ;) ces Esclaves , dis-je , sans que Milon en scût rien , sans son ordre & sans qu'il le vit , firent ce que tout autre homme eût voulu que les siens eussent fait dans une occasion pareille.

XXX. Les choses , MESSIEURS , se passerent comme je vous les viens d'exposer. L'auteur de l'embuscade fut vaincu , la force surmontée par la force , ou pour mieux dire l'audace par la valeur. Je ne parle point des avantages qu'en a reçû la République , ni de ceux que vous & tous les gens de bien en avez reçûs. Milon n'en profitera-t-il donc point , lui dont le sort est d'être né pour ne pouvoir se conserver lui-même sans vous con-

server tous & le corps de tout l'Etat ? S'il ne le peut à bon droit , je n'ai plus de cause à défendre. Mais s'il est prescrit aux sages par la raison , aux barbares par la nécessité , à toutes les Nations par la coutume , aux bêtes sauvages par la nature, de repousser, de quelque manière que ce puisse être, la violence intentée à leur corps , à leur tête , à leur vie , vous ne pouvez condamner l'action de Milon comme méchante , qu'en même tems vous ne jugiez que tous ceux qui seront surpris par des assassins , doivent perir ou par leurs traits ou par vos Sentences.

XXXI. Si Milon eut pensé de la sorte , il auroit assurément mieux aimé laisser Clodius le prendre à la gorge , comme il avoit essayé de le faire plusieurs fois, (car ce n'étoit pas la première) que d'être égorgé par vous , pour ne s'être pas laissé volontiers égorger par lui. Mais si personne de vous n'a de semblables sentimens , ce qu'il y a maintenant à juger , ce n'est pas si Clodius est tué , nous l'avons , mais s'il l'est justement ou non. Voilà , comme en plusieurs autres causes , on a souvent informé. Il est certain qu'on a dressé des embûches , c'est ce que le Sénat a jugé une action contre la République , il est incertain qui des deux les a dressées , & c'est de cela qu'on a dé-

228 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
cidé qu'il falloit que l'on informât ; ain-
si le Sénat a prononcé sur la chose , non
sur la personne , & Pompée a conclu à
l'information , non pas du fait mais du
droit.

XXXII. Que peut-il donc y avoir à
juger , sinon lequel des deux a tendu des
pieges à l'autre : rien que cela sans dou-
te. Si c'est Milon à Clodius , afin qu'il
ne soit pas impuni ; ou si c'est Clodius ,
à Milon , afin qu'on renvoye Milon ab-
sous ? Mais comment peut-on prouver que
Clodius avoit dressé des embûches ? C'est
assurément assez contre un brutal aus-
si feroce & aussi méchant que lui , de
montrer que par la mort de Milon il se
proposoit de grands desseins , de grandes
esperances , de grands avantages. Ainsi
cette maxime de Cassius , (à qui le pro-
fit en revient-il) doit valoir au sujet de
ces deux Romains. Quoique les gens de
bien ne soient excitez à faire le mal sur
l'espoir d'aucun profit , un très-leger suf-
fit souvent pour déterminer un méchant
homme. Or à la mort de Milon , Clodius
profitoit , non seulement de se voir Prê-
teur sans avoir Milon pour Consul , qui
l'eût empêché de faire aucun crime ; mais
aussi d'être en charge sous des Consuls ,
qui , sinon par leurs secours , du moins
par leur dissimulation , lui faisoient es-

perer de pouvoir executer les desseins extravagans qu'il méditoit pour surprendre & pour tromper la République. Car, selon son raisonnement ils ne se feroient pas opposez à ses entreprises, & quand même il l'auroient pû, parce qu'ils se croyoient redevables à ses bons offices; ou quand ils l'auroient voulu d'ailleurs, ils auroient eu bien de la peine à réprimer dans un tel scélerat, son insolence depuis long-temps fortifiée.

XXXIII. Etes vous seuls, MESSIEURS, à l'ignorer? Etes vous étrangers à Rome? N'êtes vous point à portée d'entendre, au milieu de son enceinte les bruits & les discours répandus de toutes parts touchant ces honteuses Loix qu'il devoit à tous, nous imposer; si néanmoins on les peut appeler des Loix plutôt que l'embrasement de Rome & la perte de la République. Ouvrez-nous, je vous prie, ô Sextus (1) Clodius! Ouvrez-nous ces Registres de vos Loix que vous avez, dit-on, enlevés de la maison & sauvés du milieu des armes & des irruptions nocturnes, comme la Statuë (2) de Minerve, pour de-là, transporter

(1) O *Sextus Clodius*! la Place après sa mort, C'est ce camarade de P. & mit le feu au Sénat.

Clodius l'ennemi de Ciceron, c'est lui qui brûla (2) La Statuë de Minerve. Elle tomba, dit-on, du Ciel, lorsqu'on le corps de Clodius sur

cette piece importante & ces précieux Memoires du Tribunat, vers quelque autre Tribun, si vous en pouviez rencontrer quelqu'un selon votre goût. A ces mots il m'a regardé de ces mêmes yeux qu'il avoit coutume de jeter d'un air menaçant sur tout le monde: je me sens ému, je vous avouë, à voir les flames qui ont brûlé le Sénat; mais quoi, Sextus Clodius, me croyez vous irrité contre vous, moi dont vous avez puni le plus grand ennemi plus cruellement que ma douceur n'eut osé le demander? Vous avez mis hors de sa maison le cadavre sanglant de Clodius, vous l'avez étendu sur la place, dépouillé des Images de ses ancêtres, privé de funeraillles, de convoy, d'éloge, & à demi brûlé avec des planches pourries, vous l'avez abandonné aux dents & aux lacerations des chiens de la nuit. Quoique vous ayez été contraint d'en user de la sorte, & que ce soit contre mon ennemi que votre cruauté se soit exercée, je ne la puis approuver, mais aussi je ne dois pas en être en colere.

XXXIV. Vous prévoyiez bien, Mes-

bâtissoit un Temple à Ville seroit ruinée quand
 cette Déesse dans la Vil- on en ôteroit cette Sta-
 le de Troye, avant que tuë- appelée *le Pallas-*
 le toit fut convert l'Ora- *dium.*
 cle avoit prédit que la

SIEURS, que la Préture de Clodius ne se feroit ni commencée ni achevée sans faire beaucoup d'innovations, s'il n'y avoit eu pour Consul un homme qui eut le pouvoir & la hardiesse de la retenir dans de justes limites; tout le peuple Romain jugeant que Milon en étoit capable, quel Citoyen auroit hésité à lui donner son suffrage pour se mettre soi-même & la République hors de péril & d'allarmes. Mais à présent qu'on est défait de P. Clodius, Milon ne doit pas songer à soutenir sa dignité par des voyes communes. Cette gloire qui n'étoit réservée qu'à lui, & qui croissoit de jour en jour à mesure qu'il s'opposoit aux fureurs de Clodius, depuis sa mort est évanouie, vous y avez gagné de n'avoir plus personne à craindre; mais Milon y a perdu l'exercice de sa valeur, les suffrages pour la première Magistrature, & la source d'une gloire immortelle. Ainsi le Consulat de Milon qui, pendant la vie de Clodius, ne pouvoit recevoir aucune atteinte, a commencé d'être attaqué depuis cette mort, qui bien loin d'être avantageuse à Milon lui devient au contraire préjudiciable.

XXXV. Cependant ce meurtre, dit-on, est l'ouvrage de la haine, de la colere, de l'inimitié; c'est la vengeance, c'est la punition d'un outrage; mais si au con-

232 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
traire, tous ces ressentimens dominoient plus dans Clodius que dans Milon, ou plutôt si Milon n'en avoit point, & que Clodius en eût de très-vifs, que voulez vous davantage ? Quel sujet auroit eu Milon de haïr, Clodius, la plus ample matiere de sa gloire ? S'il le haïssoit c'étoit avec tous les Romains, comme on haït generalement un méchant homme ; mais quant à la haine de Clodius elle étoit fondée, il haïssoit premierement Milon, comme conservateur de ma vie, comme le persecuteur de ses violences, le vainqueur de ses gens armez, de plus comme son accusateur ; car tant qu'à vécu Clodius il fut accusé de Milon par la Loi (1) Plautia. Dans quelle disposition croyez-vous qu'il supportoit un tel Censeur ? Combien devoit-il le haïr ? Et dans un homme aussi injuste combien cette haine avoit-elle de justes prétextes ?

XXXVI. Il reste maintenant à justifier Milon par son naturel & par sa conduite uniforme, & c'est cela même qui dépose contre Clodius. Jamais, dit-on, dans Clodius rien de violent, & rien ne part de Milon qui ne le soit. Quoi, MESSIEURS, lorsque je sortis de Rome, accompagné de tous vos regrets, n'étois-je point menacé

[1) La Loi Plautia. tius Tribun du peuple
La Loi établie par Plau- contre la violence.

par

par les Esclaves , par les armes , & par les violences de Clodius ? Quelle eût donc été la raison de mon rétablissement s'il n'y eût point d'injustice à Clodius de m'éloigner ? Il m'avoit ajourné , (1) je le sçai bien , il m'avoit soumis à une amende , (2) il m'avoit accusé d'un crime d'Etat. L'affaire , MESSIEURS , n'étoit-elle pas bien fâcheuse pour vous , & bien peu honorable (3) pour moi ? Avois-je à craindre un jugement , non , mais je ne voulus pas voir exposer aux armes d'une Nation servile & d'une misérable populace, mes Concitoyens que par mes conseils & au péril de ma vie j'avois conservez.

XXXVII. Ne vis-je pas ce même Hortensius, la lumière & l'ornement de la République , presque tué par une troupe de ces Esclaves, lorsqu'il me secouroit, & dans ce tumulte (4) C. Vibienus cet excellent Sénateur , étant avec lui n'y perdit-il pas la vie ? Quand donc ce poignard (5) que

(1) *Ajourné.* Le Tribunal du peuple après

avoir assemblé le peuple marquoit un jour où il citeroit en jugement un accusé.

(2) *A une amende.* Il avoit de son autorité fait passer une Loi pour condamner Ciceron à une

amende.

(3) *Peu honorable.* C'est une ironie.

(4) *Dans ce tumulte.* Ciceron parle du tems où il fut obligé de sortir après la Loi que Clodius avoit fait passer.

(5) *Ce poignard.* Quand Ciceron fut exi-

Clodius avoit reçu des mains de Catilina n'a-t-il point agi? Il l'a levé contre moi, & je n'ai point souffert que vos têtes en fussent menacées pour l'amour de moi; il en a voulu frapper Pompée en le plongeant dans le cœur d'un (1) illustre Patricien, il en a tout ensanglanté la voye d'Appius, où sont les Tombeaux de ses ancêtres, il l'a tourné vers moi long-tems après & depuis peu, comme vous le sçavez, il m'a presque tué dans la rue (2) sacrée.

XXXVIII. Qu'y-a-t-il de semblable dans Milon dont tous les efforts ont été toujours employez pour empêcher Clodius, que l'on ne pouvoit citer en jugement, de tenir la patrie opprimée sous ses violences, & si Milon l'avoit voulu tuer, que de frequentes & que de belles occa-

lé, Pompée vint au Sénat. L'Esclave de Clodius ayant fait tomber un poignard, il fut rapporté que Clodius lui avoit fait prendre pour tuer Pompée.

(1) *Illustre Patricien.* C'est M. Papinus comme on a déjà dit.

(2) *La rue sacrée.* C'est une rue de Rome appelée de ce nom à cause des sacrifices que

Tatius & Romulus y avoient faits Elle commençoit à l'endroit où est aujourd'hui l'Eglise de Saint Clement, & l'amphitéâtre de Vespasien, & passant au pied du Mont Palatin, elle finissoit aux environs du Capitole, c'est-à-dire, à l'endroit qu'on a depuis appelé l'Arc de Septime Severe, c'étoit la rue de Rome la plus fameuse.

sions n'en a-t-il pas eues? pouvoit-il se venger à bon droit lorsqu'il défendoit sa maison & ses Dieux Penates que Clodius attaquoit? Le pouvoit-il quand P. Sextius (1) ce Citoyen intrépide fut blessé avec un de ses Collegues? Le pouvoit-il quand Q. (2) Fabricius cet homme excellent, faisant passer une Loi pour mon retour, fut chassé dans ce cruel carnage que l'on fit sur la place publique? Le pouvoit-il quand on attaqua la maison de L. Cecilius, ce Prêteur si rempli de justice & de fermeté? Le pouvoit-il le jour que la Loi fut passée en ma faveur? Le pouvoit-il lorsque le concours de toute l'Italie, animée pour mon rétablissement, auroit applaudi volontiers à l'éclat d'une telle action, & si Milon l'avoit faite, tout Rome en auroit voulu partager avec lui la gloire?

XXXIX. Or il y avoit en ce tems-là pour Consul P. Lentulus (3) cet homme celebre & courageux, l'ennemi de Clo-

(1) *Sextius*. Il étoit de dessus la Place, voulant faire passer une Loi
Tribun du peuple & les amis de Clodius s'étant pour le rappel de Cice-
attroupez vinrent atta- ron.

quer ce Tribun, parce (3) *Lentulus*. C'est P.
qu'il se déclaroit pour le Lentulus Spinther grand
retour de Cicéron. ami de Cicéron, & qui

(2) *Q. Fabricius*. C'é- le fit rappeler sous son
toit encore un Tribun Consulat.
du peuple, il fut chassé

236 QUARANTE-UNIÈME ORAISON
dius, le vengeur déclaré de ses injustices,
le protecteur du Sénat, le défenseur de
vos décisions, l'appuy des sentimens du
peuple Romain pour moi, le Promoteur
de mon rétablissement, sept Prêteurs, huit
Tribuns du peuple, tous ennemis de Clo-
dius & mes défenseurs, Pompée le premier
mobile de mon retour, son ennemi public,
& dont le Sénat suivit cette importante &
magnifique Sentence qu'il prononça pour
me rétablir. Lorsqu'il rendit à Capouë
son Decret en ma faveur, il exhorta lui-
même tous les Citoyens Romains, tandis
que tous les peuples me redemandoient &
sollicitoient son autorité, il donna le sig-
nal à toute l'Italie de se rendre au plutôt à
Rome pour mon rappel; le desir de me re-
voir tournoit tellement alors la haine uni-
verselle contre Clodius, que si dans ces
conjonctures quelqu'un l'eut tué, l'on au-
roit moins délibéré sur les moyens de l'ab-
soudre, que sur les récompenses qu'il me-
ritoit.

XL. Mais Milon scût se contenir : deux
fois il appella Clodius en jugement, &
jamais n'en vint à la violence. Bien plus
lorsque Milon n'étoit plus qu'un particu-
lier, ayant formé devant le peuple une
accusation contre Clodius, dont les amis
se jetterent avec fureur sur Pompée qui
plaidoit la Cause de Milon, quelle occa-

tion celui-ci n'eût-il pas, ou plutôt quel fondement alors, d'opprimer Clodius ? Depuis peu même, quand Antoine donnoit à tous les gens de bien de grandes espérances de voir la République dans un état plus heureux, & que ce jeune homme illustre, qui courageusement avoit pris le meilleur parti, retenoit arrêtée, dans les lacets de la justice, cette bête feroce qui s'en vouloit échaper, quels lieux, grands Dieux, quels tems plus commodes, lors que s'enfuyant il se cacha dans ses sombres recoins d'un escalier ? Eut-il été difficile à Milon d'éteindre entièrement cette peste publique, sans s'attirer la haine de personne, & même à la gloire d'Antoine.

XLI. Mais combien de fois l'a-t-on pû, durant les Comices dans le champ de Mars ; lors par exemple, qu'il en força les enceintes avec sa troupe, qu'il leur fit tirer l'épée & jeter des pierres, & qu'éfrayé tout à coup à la vûe de Milon, il se sauva vers le Tibre. Vous & tous les gens de bien ne faisiez vous pas des vœux alors pour que Milon voulut se servir de sa valeur.

XLII. Ainsi celui dont il n'aura pas voulu se défaire, en faisant plaisir à tout le monde, il l'aura voulu tuer, en s'attirant les reproches de quelques-uns. Ce qu'il n'aura pas osé dans les conjonctures favo-

rables du droit, du lieu, du tems, de l'impunité, il l'aura fait sans nulle raison dans un lieu ennemi, dans un tems contraire, en risquant sa vie, & surtout, MESSIEURS, à la veille de l'Assemblée des Comices où l'on devoit décider de la premiere dignité qu'il postuloit, c'est-à-dire dans un tems (car je sçai combien l'ambition est timide, & combien d'inquietude donne un violent desir d'être Consul,) dans un tems, dis-je, où nous redoutons ce que l'on peut, non-seulement nous reprocher en public; mais même penser de plus secret contre nous: un bruit en l'air, une histoire fausse, forgée, frivole nous feroit fremir, nous examinons tous les yeux & tous les visages; car il n'y a rien de si foible, de si léger, de si versatile, de si fragile à notre égard que les sentimens & les jugemens des hommes, qui non-seulement s'irritent contre les déreglemens des Candidats; mais souvent même se dégoûtent de la plus irréprochable conduite.

XLIII. Ainsi Milon qui se préparoit à ce grand jour tant esperé, tant souhaité dans le Champ de Mars, faisant hautement l'aveu de son crime, venoit apparemment les mains encore ensanglantées assister à ces augustes suffrages des Centuries. Rien fut-il jamais moins croyable de Milon, rien fut-il moins douteux de

Clodius, qui d'abord après avoir tué Milon, contoît si sûrement d'être le maître. Mais cherchons quel est le principe de la hardiesse, personne n'ignore que le plus grand attrait à commettre le crime, c'est l'esperance de l'impunité. Lequel donc s'en pouvoit flater des deux ? Etoit-ce Milon, qui maintenant même se voit accusé pour une action si belle & si nécessaire ? Etoit-ce Clodius qui méprisoit tellement les jugemens & la punition, que rien ne lui faisoit plaisir de ce que la nature ou les Loix permettent ?

XLIV. Mais pourquoi m'arrêter à tant raisonner ? pourquoi tant de discussions ? Je vous interpelle ô Q. (1) Petillus, Citoyen vertueux & plein de courage ! Je vous prens à témoin M. Caton, vous deux qu'une Providence divine m'a donnez pour Juges. Vous avez entendu de Favonius & pendant même que Clodius vivoit, qu'il s'étoit promis que dans trois jours Milon périroit ; l'affaire est arrivée trois jours après qu'il l'avoit dit, puisqu'il ne faisoit point difficulté de declarer son dessein, pouvez vous douter qu'il n'en ait tenté l'execution.

XLV. Comment donc ne s'est-il point trompé pour le jour ; je vous le disois il

(1) O Q. Petellus. Il Milon.
étoit un des Juges de

n'y a qu'un moment : ce n'étoit pas un embarras de sçavoir les Sacrifices que le Dictateur de Lanuvium devoit faire à certains jours. Il comprit que Milon seroit obligé de partir pour cette Ville le même jour qu'il partit effectivement, il le devança donc. Mais quel étoit ce jour ? Celui comme j'ai déjà dit que son Tribun (1) mercenaire prononça cette harangue insensée à laquelle il n'eût jamais manqué d'assister s'il ne se fut hâté pour l'action qu'il méditoit ; il n'avoit donc nulle raison de s'absenter, & il en avoit de demeurer ; au lieu qu'à Milon il n'étoit pas libre de rester à Rome, & qu'il étoit obligé d'en sortir, non-seulement avec raison, mais avec nécessité ; de sorte que Clodius sçût que Milon seroit en chemin ce jour là ; mais Milon ne pût pas même soupçonner d'y trouver Clodius.

XLVI. Je demande d'abord comment l'auroit-il pû sçavoir, & vous ne pouvez faire la même question sur Clodius ? Car quand il n'auroit eu que son intime ami T. Patina pour l'informer, il auroit sçû que ce jour-là même Milon comme Dictateur de Lanuvium étoit obligé d'y nommer un Prêtre ; mais il y en avoit beaucoup d'autres qui pouvoient l'en instruire encore,

(1) *Tribun mercenaire.* dont on a parlé.
C'est Munatius Plancus

tous les Lanuviens par exemple. Mais pour Milon à qui s'est-il informé quand Clodius reviendrait ? Je le veux cependant , & je consens qu'il ait fait sur cela quelques perquisitions; (voyez ce que je vous accorde,) qu'il ait corrompu quelque esclave, comme mon ami [1] Arrius l'a dit , lisez les dépositions de vos témoins. [2] Cassinius, surnommé Scala, l'ami fidele & le compagnon de Clod. & le même chez lequel il s'étoit trouvé à [3] Interamne en même tems qu'il étoit à Rome à la même heure, a déposé que Clodius devoit ce jour-là même passer la nuit à Albanum , mais qu'aussi-tôt que l'on fut venu lui annoncer la mort de l'Architecte Cyrus , il avoit pris sur le champ la résolution de retourner à Rome , c'est ce que dit aussi Titus Clodius autre compagnon de Publius.

XLVII. Remarquez , MESSIEURS , combien de choses sont éclaircies par ces témoignages. Premièrement, Milon se trouve certes bien justifié d'être parti dans le

[1] *Arrius*. C'étoit un ami particulier de Cicéron qui parle de ses repas magnifiques dans son Oraison contre Vatinius. la nuit dans la maison de César où les Vierges étoient assemblées pour sacrifier à la bonne Déesse.

[2] *Cassinus*. C'est celui chez qui Clodius vouloit qu'on crut qu'il étoit, quand il fut surpris étoit entourée de fleuves,

[3] *Interamne*. Ville d'Ombrie , aujourd'hui Terni , on l'appelloit Interamne , parce qu'elle étoit entourée de fleuves,

242 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
dessein de dresser une embuscade à Clodius
puisque'il ne devoit absolument pas le trou-
ver à sa rencontre. De plus, (car je ne
vois pas pourquoi je ne défendrois pas aussi
ma propre cause,) vous sçavez, M E S-
S I E U R S , qu'il y en eut quelques-uns qui
voulant faire passer cette Loi, [1] dirent
que le meurtre avoit été fait par la troupe de
Milon, mais par le conseil d'un homme
plus considerable; & ces scelerats, tous gens de
néant, me dépeignoient comme le meurtrier
& l'assassin. Ceux qui soutiennent que Clo-
dius ne seroit pas revenu à Rome ce jour-là
s'il n'eût appris la mort de Cyrus, sont donc
[2] confondus par leurs propres témoins.
Je respire enfin, me voilà libre, & je ne
crains plus de paroître avoir eu dessein de
faire une action dont on ne peut pas même
me soupçonner.

XLVIII. Venons au reste, car voici ce
qu'on m'opose. Clodius ne songeoit seule-
ment pas à dresser une embuscade, puisque'il
étoit dans Albanum pour y demeurer, il n'a

[1] *Quelques-uns di-
rent.* Et c'étoit Q. Pom-
peius Rufus & C. Salus-
tius deux Tribuns du
peuple, qui les premiers
exhorterent le peuple à la
Loi pour informer con-
tre Milon, & qui dirent
qu'une personne plus con-

siderable que lui l'avoit
excité à ce meurtre.

[2] *Sont confondus
par leurs propres témoins.*
Puisque Milon ne devoit
pas rencontrer Clodius
qui ne devoit pas se met-
tre en chemin.

donc pas pû sortir de sa maison de campagne pour faire ce meurtre. Je vois bien à présent que celui qui vint, à ce qu'on dit, annoncer la mort de Cyrus, n'aportoît pas cette nouvelle, mais venoit avertir que Milon n'étoit pas loin. Car qu'y avoit-il à dire de Cyrus que Clodius en partant de Rome avoit laissé presque expirant ? Nous étions ensemble chez lui Clodius & moi, nous cachetâmes tous deux son testament qu'il avoit fait devant tout le monde, & dans lequel il nous instituoit l'un & l'autre ses héritiers. Clodius l'ayant vû la veille prêt à rendre l'ame, venoit-on lui annoncer le lendemain qu'il étoit mort ?

XLIX. Mais je veux que cela soit. Quelle raison pour se tant hâter de revenir à Rome ? Pourquoi s'exposer aux accidens de la nuit ? quelle étoit la cause de cette grande diligence ? Est-ce parce qu'il étoit héritier ? ce n'étoit pas là, premièrement, une raison de se presser tant ; & de plus quand il y en auroit eu quelque'une, que gaignoit-il à revenir la nuit à Rome ? Que perdoit-il à n'y revenir que le lendemain matin ? Or comme il devoit plutôt éviter que souhaiter d'arriver la nuit ; Milon, supposé qu'il tendit un piège à Clodius qu'il sçavoit devoir la nuit rapprocher de Rome, devoit donc plutôt se tenir à son embuscade & l'attendre.

L. Il l'eut tué facilement à la faveur des

244 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
 tenebres dans cet endroit affreux & si fréquenté [1] par des assassins : s'il avoit ensuite nié ce meurtre , personne ne l'en eût crû coupable , lui que tout le monde aujourd'hui veut sauver quand il l'avoie. Premièrement , on n'en eût accusé que le lieu même comme une retraite de brigands & un théâtre d'assassinats. Le silence de la solitude n'en auroit rien déclaré , & les ombres de la nuit eussent envelopé Milon ; de plus dans un lieu où tant de gens avoient été maltraitez, dépouillés & privez de leurs biens par Clodius , où le soupçon pouvoit tomber sur tant d'autres qui craignoient de lui le même sort , où toute l'Etrurie enfin pourroit être citée en accusation.

LI. Or certainement, ce jour-là Clodius en revenant [2] d'Aricie prit le chemin d'Albanum, & si Milon n'avoit pas sçu qu'il avoit été à Aricie, il devoit au moins soupçonner que si Clodius vouloit le même jour revenir à Rome , il passeroit à sa maison de campagne qui étoit sur le bord du chemin.

[1] *Frequenté par des assassins.* Sur la voye cet endroit étoit celebre par les assassinats qu'on y avoit commis.
 d'Appius l'un des ancêtres de Clodius, il y avoit [2] *Aricie.* Bourgade assez près de Rome le proche la voye d'Appius tombeau d'un Basilus par de là Pouille dans le homme très-riche , & Latium.

Et de peur qu'il ne s'y arrêtât, pourquoi Milon n'allât-il pas au devant de lui, ou pourquoi ne se tint-il pas en embuscade au lieu même où Clodius viendrait la nuit? Je vois de plus, MESSIEURS, que rien ne se dément dans les indices. La vie de Clodius étoit utile à Milon, la mort de Milon étoit très-souhaitable à Clodius pour ses desseins. Clodius étoit beaucoup incommodé de Milon qui ne l'étoit nullement de lui; Clodius ne cessoit d'employer tout ce qu'il avoit de forces contre Milon qui n'employoit les siennes que pour se défendre.

LII. Clodius annonçoit par avance la mort à Milon & l'en menaçoit publiquement, Milon n'a jamais rien fait entendre de semblable. Clodius sçavoit le jour que Milon devoit partir, Milon ignoroit celui que devoit revenir Clodius. Le voyage étoit nécessaire pour l'un, l'autre n'en avoit point à faire; l'un dit hautement qu'il partiroit de Rome ce jour-là, l'autre dissimula qu'il y reviendrait; l'un ne changea rien dans son projet, l'autre feignit une raison de changer le sien; si Milon avoit à dresser une embuscade, il devoit attendre Clodius la nuit près de la Ville, & si Clodius n'avoit point à craindre Milon, il devoit craindre au moins d'arriver de nuit à Rome.

LIII. Venons maintenant à ce qu'il y a de plus essentiel, je veux dire au lieu même

246 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
de leur rencontre , & voyons à qui des deux
il étoit plus commode pour l'exécution de
leur dessein. Certes , MESSIEURS , il y a
beaucoup à douter , & il y faut réfléchir long-
tems ; c'étoit devant la maison de Clodius
dans laquelle , à cause de ses édifices extrava-
gans , il tenoit aisément un millier d'hom-
mes vigoureux & déterminez. Sans doute
que Milon qui sçavoit son ennemi dans un
lieu haut & avantageux s'attendoit d'être le
plus fort , & c'est par cette raison qu'il l'a-
voit choisi comme le plus favorable au com-
bat ; mais plutôt n'y étoit-il point attendu
par Clodius qui connoissoit les avantages
de son terrain pour surprendre son ennemi.
La chose parle d'elle-même , MESSIEURS ,
& c'est un fort argument.

LIV. Si vous n'entendiez point le récit
de ce combat , & que vous en vissiez seule-
ment la peinture , vous connoitriez pour-
tant bien lequel des deux auroit formé
l'embuscade , & lequel n'auroit point eu
d'intention mauvaise ; quand vous verriez
l'un traîné dans une chaise , envelopé dans son
manteau , assis auprès de sa femme ; qu'y a-
r'il de plus embarrassant dans cet équipage ,
ou l'habillement , ou la chaise , ou la compa-
gnie ? fut-il jamais rien de plus mal disposé
pour une attaque que d'être entortillé dans
un manteau , enfoncé dans une chaise &
lié presque avec sa femme ? Mais voyez l'au-

tre maintenant sortant tout-à-coup de sa maison, pourquoi le soir, quelle nécessité si tard? Pourquoi rassembler du monde surtout à telle heure? Il tourna, dit-on, du côté de la maison de Pompée. Etoit-ce pour lui rendre visite? Il sçavoit qu'il étoit en Etrurie proche [1] d'Alsiun. Peut-être étoit-il curieux de voir la maison? Il y avoit été mille fois. Pourquoi donc tant s'arrêter, tant tourner? c'est qu'il ne vouloit pas s'éloigner pendant que Milon s'aprochoit.

L V. Or comparez maintenant la marche d'un assassin bien débarassé, bien alerte avec tout l'attirail de Milon. Clodius auparavant ne marchoit point sans sa femme, alors il ne l'avoit pas; jamais autrement qu'en chaise, alors il étoit à cheval. Ses Grecs parasites l'accompagnoient toujours par tout où il alloit, même quand il se rendit si diligemment au [2] camp de l'Etrurie; mais le jour dont il s'agit, il n'avoit avec lui pas un de ses amusemens ordinaires. Pour Milon, lui qui ne menoit jamais de Musiciens, il en avoit alors à cause de sa femme, & de plus une troupe de filles domestiques. Clodius qui menoit toujours avec lui quelque courtisane, quelque vagabonde & quelques jeunes débauchez, n'avoit personne en cette

[1] *Alsiun*. Ville de *etrurie*. Clodius alla trouver Catilina dans le camp

(2) *Au camp de l'E-* de Manlius en Etrurie.

248 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
occasion, en sorte qu'on pouvoit dire qu'un
homme en cherchoit un autre. Pourquoi
donc n'a-t'il pas été le plus fort ? C'est parce
que l'assassin ne tuë pas toujours le voyageur,
& que le voyageur le tuë quelquefois. Car
quoique Clodius bien préparé s'adressât à
des gens qui ne l'étoient pas, c'étoit pour-
tant toujours une femme qui s'attaquoit à
de vaillans hommes.

LVI. Aussi Milon n'étoit-il jamais si
peu précautionné contre lui qu'il ne le fût
toujours assez. Il avoit sans cesse dans l'es-
prit combien il importoit à Clodius de le
perdre, combien il le haïssoit & combien
il étoit entreprenant ; c'est pourquoi jamais
il ne s'exposoit à quelque peril sans Gardes
& sans défenses, & ne hazardoit point im-
prudemment une tête qu'il sçavoit être prof-
crite & attachée à de magnifiques recom-
penses. Ajoutez à cela les cas fortuits, les
sucez douteux d'un combat, les alternati-
ves de la fortune militaire, qui souvent ren-
versent un vainqueur triomphant, & l'abat
sous les pieds d'un foible ennemi. Ajoutez
les bevûës d'un chef, encore étourdi par les
vapeurs de son diner, & qui, parce qu'il a
laissé son ennemi renfermé d'un côté, ne
pense point à une arriere-garde où il tombe
entre les mains d'hommes irrités & deses-
perez de croire leur maître déjà mort : &
il succombe au suplice que de fideles escla-

ves lui font subir pour venger la perte de leur maître.

L VII. Pourquoi donc Milon leur donna-t'il la liberté? C'est qu'il craignoit aparemment qu'ils ne fussent citez en témoignages, qu'ils ne pussent soutenir la torture, qu'ils ne fussent contrains par les tourmens d'avouer que les esclaves de Milon avoient tué Clodius dans la voye d'Appius; mais qu'étoit-il besoin de torture? Que veut-on sçavoir; si Clodius a été tué? Oüi sans doute; mais l'a-t'il été justement ou injustement, cela ne regarde plus la torture. Sur le chevalet, il s'agit du fait, mais dans le barreau, c'est du droit. Attachons nous donc ici à ce qu'il faut examiner dans cette affaire. Ce que vous voulez sçavoir par les tourmens, nous vous l'avouions; mais si vous demandez plutôt pourquoi Milon a mis en liberté ses esclaves, que pourquoi il les a foiblement recompensez, vous ne sçavez seulement pas comment il faut blâmer cette action de vôtre ennemi.

L VIII. Car ce même Caton que vous voyez & qui parle toujours avec tant de force & de courage, declara pendant une (1) harangue seditieuse qu'il apaisa neanmoins de son autorité seule, que ces esclaves

(1). *Harangue seditieuse.* C'est la Harangue du Tribun Plancus.

250 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON.
ves, pour avoir défendu la vie de leur maître, ne meritoient pas seulement la liberté, mais toutes sortes de recompenses. Or où peut-il y en avoir une assez grande pour des Esclaves affectionnez, vertueux & fideles à qui leur maître doit la vie ? Quoique ce soit encore un plus grand service d'avoir empêché par leur valeur que son corps couvert de sang & de blessures, n'ait rassasié le cœur & les yeux de l'ennemi le plus cruel. S'il ne les eut affranchis, Il auroit fallu livrer aux tourmens ses conservateurs, les vengeurs d'un assassinat & les défenseurs de ses jours ; rien dans ses malheurs ne l'en console mieux, quelque accident qu'il lui arrive, que de s'être acquité, du moins envers eux, de la principale recompense qu'ils meritent.

LIX. Mais on presse encore Milon par les tortures que l'on a fait subir dans le vestibule du Temple de la Liberté ; demandez-vous à quels esclaves ? à ceux de P. Clodius. Qui donc a voulu qu'on les mit à la question ? (1) Appius. Qui les representoit ? Appius. D'où les-a-t'il fait venir ? du territoire d'Appius. Bons Dieux peut-on en agir plus rigoureusement. On ne soumit jamais des esclaves à la torture contre leurs

(1) *Appius.* Cet Appius de son frere Caius & l'accusateur de Milon.
de P. Clodius, mais le fils

maîtres, sinon dans le cas de (1) l'inceste : comme on fit pour le même Clodius qui s'est aujourd'hui plus près approché des Dieux, que quand il penetra jusqu'à leurs Autels, & qu'on informa pour sa mort comme ayant violé leurs ceremonies. Cependant nos anciens ne vouloient point que pour le fait des maîtres, on mit leurs esclaves à la question : non que l'on ne pût par ce moyen decouvrir la verité, mais parce que cela paroissoit aux maîtres quelque chose d'indigne & de plus funeste que la mort même.

LX. Mais voici comme on leur a donné la question : Hay Rufcius, par exemple, prens garde à mentir. Clodius a-t'il fait une embuscade à Milon ? Oui il lui en a fait une, tu seras pendu : non il ne lui en a pas faite, tu auras la liberté. Une pareille torture n'est-elle pas une preuve bien infailible ? Aussi-tôt qu'on les eut enlevez pour les destiner à la question, on eut soin pourtant de les separer les uns des autres : on les jetta dans des cachots bien fermez, de peur que

(1) *De l'inceste.* Clodius étoit coupable de deux crimes incestueux, l'un commis avec sa propre sœur, l'autre quand il entra dans la maison de Cesar pour y suborner la

Maîtresse du Logis au jour qu'on y celebroit la fête de la bonne Déesse. Dion Cassius ajoute même qu'il avoit débauché toutes les trois sœurs.

252 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
personne ne leur parlât; & après qu'ils y
eurent demeuré pendant cent jours sous les
yeux de l'accusateur, c'est lui-même qui les
produit. Peut-on imaginer une formalité de
torture où l'on voye plus d'intégrité moins
de corruption ?

LXI. Que si la chose étant manifeste par
un si grand nombre de témoignages & de
preuves évidentes, vous ne voyez pas en-
core assez que Milon est revenu à Rome
avec un esprit tranquille, sans être chargé
d'aucun crime, sans être frappé d'aucune
crainte, sans être agité d'aucuns remors,
souvenez-vous au nom des Dieux immortels
qu'elle fût la promptitude de son retour,
qu'elle fût son entrée sur la place publique
lorsque la sale du Senat étoit embrasée;
quelle grandeur d'ame, quel visage, quels
discours ! Il ne se confia pas seulement au
peuple, mais au Senat, ni seulement au Se-
nat, mais au corps de gardes sous les armes,
ni seulement à ces Troupes, mais à la puis-
sance de [1] celui à qui le Senat avoit con-
fié toute la République, toute la jeunesse,
toutes les forces du Peuple Romain. S'il ne
se fût reposé sur la justice de sa cause, se fût-
il abandonné jamais à la pénétration de
Pompée qui entendoit dire toutes sortes de
choses, qui en [2] envisageoit d'importan-

[1] *Celui.* Pompée. suivi la leçon d'Urfe.

[2] *Envisageoit.* J'ai nus qui dit *intuenti* au

res, qui en soupçonnoit beaucoup, & même en croyoit quelques-unes. Tel est, MESSIEURS, le pouvoir & l'empire de la conscience, en l'une & l'autre scituation de l'homme; le coupable a toujours le suplice devant les yeux, l'innocent n'est troublé de rien.

LXII. Ce n'est pas sans une raison bien fondée que le Senat a toujours approuvé la cause de Milon. Ces hommes si sages voyoient les motifs du fait, la presence d'esprit de l'accusé, la fermeté de sa défense. Avez-vous oublié, MESSIEURS, au moment que la nouvelle de la mort de Clodius fut apportée; quels étoient les discours & les jugemens non seulement des ennemis de Milon, mais de quelques gens peu éclairés, ils assuroient qu'il ne reviendrait point à Rome.

LXIII. Car soit qu'il se fut conduit par un esprit de colere, & qu'un mouvement de haine lui eut fait tuer Clodius, ils s'imaginoient qu'il regarderoit cette mort comme quelque chose d'assez considerable pour s'exiler volontiers de son pays, après avoir éteint sa vengeance dans le sang de son ennemi. Soit aussi que par cette mort il eut pretendu livrer sa patrie, ils croyoient que ce vaillant homme après avoir pourvû lieu de *metuenti* qui est comme ne craignant dans le texte, car Ciceron ne craignant rien, son represente, Pompée

254 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
à la conservation de la Republique en se
hazardant , se soumettroit de bon cœur aux
loix , & nous laissant jouir des biens qu'il
nous avoit conservé , emporteroit avec lui
la gloire immortelle de son action. Plusieurs
aussi l'apelloient un Catilina , & predisoient
de lui les mêmes horreurs , il éclatera , il
s'emparera de quelque place , il fera la guerre
à l'Etat.

LXIV. Que les Citoyens à qui la Repu-
blique a le plus d'obligation sont souvent à
plaindre ! Non seulement on oublie leurs
plus beaux exploits , mais on les soupçonne
des plus criminelles entreprises. Toutes ces
conjectures étoient donc fausses , & sans
doute elles eussent été vraies , si Milon eut
fait quelque chose qu'il ne pût pas défendre
avec fondement & avec honneur. Mais
combien depuis , n'a-t'on pas mis de forfaits
sur son compte ; comment en a-t'il soutenu
l'imputation : la conscience de tout autre
eut été frappée par les reproches de crimes
beaucoup moindres. Que dis-je , ô Dieux !
il les a soutenus , comment plutôt les a-t'il
meprisés , & regardés comme rien ? Nul cou-
pable , nul innocent , quelque intrepidité
qu'il pût avoir , n'eût témoigné plus d'indife-
rence que ce grand homme. On avertissoit
le Senat qu'on pouvoit saisir une multitude
d'épées , de dards , de javelots. On disoit
qu'il n'y avoit dans Rome ni rue ni ruelle

où Milon n'eut loué une maison : qu'on avoit conduit par le Tibre des armes dans le Bourg (1) d'Otricoli ; que sur la montagne du Capitole il y avoit une maison pleine de boucliers ; qu'en toutes sortes de lieux il y avoit une provision d'instrumens destinez pour l'embrasement de la Ville : tout cela n'a pas été seulement dénoncé, mais presque crû, & l'on ne cessa d'y ajouter foi qu'après qu'on en eut cherché l'éclaircissement.

L X V. Je loüois en verité la diligence incroyable de Pompée, mais je le dirai, MESSIEURS, comme je le pense : ceux à qui l'administration de toute la Republique est commise, sont obligez d'entendre bien des choses & ne peuvent faire autrement; puisqu'il a fallu même entendre un je ne sçai quel Licinius cabaretier dans le grand Cirque, lequel déposa que des esclaves de Milon, s'étant enyvrez à son logis, lui avoient avoué leur dessein de tuer Pompée, & qu'en suite, lui cabaretier avoit été blessé d'un coup d'épée par l'un d'eux, de peur qu'il n'en avertit. Il vint en informer Pompée dans ses jardins ; je fus appelé des premiers & suivant le conseil de ses amis il defera la chose au Senat. Comme je voyois mon conservateur & celui de la Republique attaqué par un soupçon de cette conséquence, je ne pouvois m'empêcher d'être dans l'épouvante &

(1) D'Otricoli. En Ombrie.

256 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
dans les allarines : je m'étonnois pourtant
que l'on s'arrêtât à la dénonciation de ce ca-
baretier , & que l'on écoutât la deposition
de ces esclaves ennivrez : outre que la blef-
sure que l'on disoit être au côté ne paroissoit
qu'une piquere d'aiguille.

LXVI. Cependant, autant que je puis le
comprendre, Pompée se precautionnoit plus
qu'il ne craignoit , & il ne s'en tenoit pas
aux sujets de craindre bien fondez , mais il
s'allarmoit de tout, afin que vous ne fussiez
allarmez de rien. On raportoit que la mai-
son d'un homme aussi distingué par sa valeur
que C. Cesar, avoit été investie pendant plu-
sieurs heures de la nuit. Personne n'avoit
crû qu'un lieu si respectable pût être attaqué,
personne ne l'avoit imaginé , le bruit en
couroit néanmoins. Je ne pouvois soupçon-
ner de la frayeur dans un Romain, d'un aussi
grand courage que Pompée : & quelque vi-
gilance qu'il eut , étant chargé de toute
l'administration publique , je ne me persua-
dois point qu'il en eut trop. Dans une nom-
breuse assemblée du Senat au Capitole , il
se trouva un Sénateur qui dit que Milon
avoit une épée sous sa robe , il la leva sur le
champ dans ce Temple auguste, afin que si
l'on n'appuyoit pas sa confiance sur la con-
duite & sur les mœurs d'un Citoyen tel que
lui, du moins pendant qu'il se taisoit, la chose
parlât d'elle-même.

LXVII.

LXVII. Enfin on decouvrit que tout étoit faux , & frauduleusement supposé. Que si néanmoins on a peur encore de Milon ; ce ne sont plus maintenant les accusations intentées par les amis de Clodius que nous craignons ; ce sont vos (1) soupçons , Pompée , qui nous font trembler , car je vous adresse ici la parole afin que vous me puissiez entendre. Si vous craignez Milon , si vous pensez qu'il forme de mauvais desseins sur vos jours , ou qu'il en ait autrefois formé quelqu'un , si la milice de l'Italie , comme vos Officiers le reperent souvent , si les troupes que nous voyons , si les cohortes du Capitole , si les corps de gardes & les sentinelles , si cette jeunesse choisie qui veille à votre personne & à votre maison , si tant de gens sont armez contre les insultes de Milon : & si tant de precautions sont prises , ordonnées , disposées contre lui , certes cela suppose dans un homme beaucoup de force & de courage & plus qu'un seul n'en peut avoir , puisqu'on voit en armes contre un

(1) *Vos soupçons.* clés de Milon , en sorte : Pompée aparemment sur qu'il se tenoit enfermé dans ses jardins hauts ; & les rapports qu'on lui dans le Senat s'étant un jour avoit fait , craignoit que le Senat s'étant un jour l'on ne conspirât contre assemblé dans son portique , il n'avoit point voulu sa vie : soit par les patti- que, il n'avoit point voulu sa vie : soit par les patti- lu y assister que l'on n'eût fait sortir Milon. fians de Clodius , soit par la dénonciation de ce cabaretier touchant les es-

258 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON.
Citoyen de cette importance, toute la Repu-
blique avec un chef si renommé.

LXVIII. Mais qui ne comprend pas
que c'est pour en fortifier & pour en rani-
mer toutes les parties foibles & chancelan-
tes, que l'on vous a confié toutes ces trou-
pes: que si l'on en avoit donné le tems à
Milon, il vous auroit sans doute bien per-
suadé vous-même que jamais homme n'eut
plus d'attachement pour un autre qu'il en
a pour vous; que jamais il n'avoit fui l'oc-
casion d'exposer sa vie pour l'interêt de vo-
tre gloire; que pour la soutenir il avoit sou-
vent combattu contre ce furieux; que durant
son Tribunat il s'étoit conduit par vos con-
seils pour mon retour auquel vous vous in-
terressiez vivement; qu'ensuite vous l'aviez
défendu dans une rencontre où il y alloit
de sa vie; & de plus aidé dans la sollicita-
tion de la Préture; qu'il avoit toujours
compté sur deux intimes amis, sur vous
pour les obligations qu'il vous a, sur moi
pour celles que je lui ai: que s'il ne pou-
voit apporter de preuves de tous ces chefs,
si vos soupçons étoient tellement imprimez
dans votre esprit que rien ne pût les en ef-
facer; si l'Italie enfin ne devoit jamais con-
gedier ses levées de troupes, ni Rome met-
tre bas les armes qu'après que Milon seroit
sacrifié, certainement il n'auroit pas hésité
d'abandonner sa patrie. C'est son caractère;

c'est sa conduite accoutumée, vous-même, ô grand homme, il vous en prendroit à témoin, comme de ce qu'il fait aujourd'hui.

LXIX. Remarquez à combien de variations la vie est exposée, combien la fortune est inconstante & volage. Que d'infidélitez dans les amis, que de déguisemens accommodez aux conjonctures, que de fuites de nos proches dans les circonstances périlleuses, que de troubles & que d'alarmes. Viendra certainement le tems, & nous verrons arriver cet heureux jour, où vos affaires, comme je m'en flate, devenues en meilleur ordre & changées peut-être par quelque révolution des choses courantes, (ce que nous sommes convaincus par l'expérience arriver souvent,) vous regretterez l'affection d'un si tendre ami, la fidélité d'un homme si solide & la grandeur d'ame du plus intrepide Romain qu'on ait vu depuis qu'il naît des hommes sur la terre.

LXX. Quoique l'on ait peine à croire que Pompée si versé dans la connoissance du droit public, des anciennes coutumes, en un mot des intérêts de l'Etat; après avoir reçu du Senat la commission de veiller, A CE QUE LA REPUBLIQUE NE REÇÛT AUCUN DOMMAGE, termes du decret qui rendoient les Consuls assez puissans & suffisamment armez sans que personne pris les armes; que ce même Pompée, dis-je

260 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
fasse lever & assembler des troupes pour
attendre un jugement où il s'agit de pro-
noncer sur les desseins d'un homme qui
vouloit abolir les jugemens mêmes, ce Con-
sul vigilant avoit trop compris que toutes
ces accusations contre Milon étoient fausses,
puisqu'il avoit établi une Loi, qui, dans ce
qu'elle permettoit, MESSIEURS, vous
engageoit nécessairement, ce me semble &
comme tout le monde en convient, à ren-
voyer Milon absous.

LXXI. Que si donc Pompée est assis en
ce lieu bien entouré de troupes & d'une
garde publique, il declare assez qu'il ne
veut pas vous intimider; car qu'y auroit-il
de moins digne de lui que de vous obliger à
condamner un homme que suivant nos usa-
ges & de plein droit, il pouvoit punir lui-
même. Il est donc seulement en défense
afin que vous vous persuadiez qu'il vous est
permis de prononcer librement ce que vous
pensez contre cette seditieuse harangue
d'hier.

LXXII. Au reste, MESSIEURS, l'ac-
cusation sur la mort de Clodius ne me met
pas fort en peine, & je ne suis pas assez stu-
pide ni assez peu instruit de vos sentimens
pour ignorer ce que vous en pensez: &
quand je n'en aurois pas justifié Milon
comme j'ai fait, il lui seroit néanmoins per-
mis de crier impunement & publiquement

avec un menfonge honorable: OUI J'AI TUÉ, J'AI TUÉ, non un Sp. Melius qui pour avoir diminué les vivres & facrifié fes propres biens, fut foupçonné d'aspirer à la fuprême domination, parce qu'on le croyoit trop populaire: non un Tib. Gracchus qui dans une fedition obligea fon Collegue à quitter fa charge, & fut tué par des gens qui depuis ont rempli tout l'univers de leur éclatante reputation: mais J'AI TUÉ (car il auroit ofé le dire puisqu'il auroit delivré fa patrie du peril qui la menaçoit), j'ai tué celui que nos illuftres Veftales ont furpris dans un " infame adultere fur des lits confacrez au " culte des Dieux. "

LXXIII. Celui dont le Senat a fouverainement penfé que le fuplice devoit expier la profanation de nos ceremonies religieufes; celui qu'après des informations juridiques, L. Lucullus a juré d'avoir furpris deshonorant par un incefte fa propre fœur: celui qui par fes efclaves armez chaffa de la patrie un Citoyen, que le Senat, que le peuple, que toutes les familles regardoient comme le confervateur de Rome & de la vie de tous les Romains; celui qui donnoit les Royaumes & les ôtoit, qui partageoit l'univers entre ceux qu'il lui plaifoit: celui qui après plusieurs meurtres commis fur la place, fit fortir de fa propre maifon, à force ouverte,

262. QUARANTE-UNIE^{ME} ORAI^{SON}
un citoyen [1] recommandable par sa gloire
& par sa valeur : celui qui ne s'est jamais
rien défendu ni de scelerat ni d'impur : ce-
lui qui mit le feu au Temple des Nimphes
pour anéantir les monumens solennels gra-
vez dans les [2] archives publiques.

LXXIV. Celui qui ne connoissoit plus
de loi ni de droit civil ni de bornes à ses
domaines , qui s'emparoit des heritages des
autres , non par la surprise des procédures &
des chicanes , non par des créances injus-
tes & des sermens, mais par des campemens,
par des armées , par des attaques : qui par
des troupes & par des sieges , fit tous ses ef-
forts pour chasser de leurs possessions , non-
seulement les Etruriens , car il les meprisoit
absolument , mais de ses propres fonds Q.

[1] *Un Citoyen recom-
mandable.* Après que
Clodius eut mit Tigranes hors des prisons , il
chargea Pompée d'outrages , & fit irruption sur
tous ses amis.

[2] *Archives publiques.*
Il y'en avoit d'autant de
sortes qu'il y avoit de de-
nombremens. 1. Le rôle
du Censeur qui enregi-
troit le nom, l'âge, la fa-
mille de chaque citoyen ,
& ces registres serenoient

dans le Temple des Nim-
phes. 2. Le denombre-
ment des enfans nouvel-
lement nez dont les regi-
tres étoient deposez dans
le Temple de Lucine. 3.
Le denombrement de
ceux qui prenoient la ro-
be virile déposé dans le
Temple de la Jeunesse.
Le denombrement des
morts déposé dans le
Temple de la Déesse Li-
bitine qui présidoit aux
ceremonies funebres.

Varius ce vaillant & vertueux Citoyen l'un de nos Juges. J'AI TUE' celui qui se flatoit d'étendre les limites de ses terres, depuis le Janicule jusqu'aux Alpes, qui n'ayant pas obtenu d'un illustre & courageux Chevalier Romain nommé Pacavius, de lui vendre une Isle dans le lac [1] de Presle, y fit tout d'un coup transporter dans plusieurs barques des matériaux, de la chaux, du ciment & des armes, & à la vûë du propriétaire attentif à l'autre rivage, ne balança pas à se faire construire un édifice sur le fonds d'autrui.

LXXV. Celui qui menaça de mort la pauvre veuve Sanctia, & le jeune Aponius, si l'un & l'autre ne lui abandonnoient la propriété de leurs jardins; qui même à Furfanius, [2] Dieux immortels! à quel homme, osa declarer que s'il ne lui donnoit la somme d'argent qu'il lui avoit demandée, il apporteroit un cadavre dans sa maison, tant il étoit enflammé de haine contre lui; enfin qui pendant l'absence de son frere Appius, mon ami fidele, le chassa de sa propre terre; qui entreprit de conduire un mur dans un avant-cour de sa sœur, & d'en construire de telle sorte les fondemens, qu'il la priva non seulement de l'usage de cet avant-

[1] *Le lac de Presle.* C'est T. Posthumius. C'est un lac dans l'Italie. Furfanius Préteur en Si-

[2] *T. Furfanius.* cile dans le parti de César.

264 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
cour, mais lui en condamna la porte & l'entrée.

LXXVI. Toutes ces violences néanmoins se supportoient sans qu'on en murmurât, quoiqu'il fit également irruption sur les domaines de la ville & du citoyen, sur les plus éloignez & les plus voisins, sur les étrangers & sur ses proches; l'habitude avoit rendu Rome, je ne sçais comment insensible, & l'avoit reduite à une stupidité de patience que l'on ne comprenoit pas. Et comment auriez-vous pû souffrir & prévenir tout ce qui vous menaçoit alors, s'il étoit parvenu, cōme il le souhaitoit, à la domination suprême? (Sans parler ici ni de vos alliez, ni des nations étrangères, ni des Princes, ni des Rois, car vous aviez fait des vœux pour qu'il se jetât plutôt sur leurs biens que sur les vôtres, je dis sur vos maisons & sur vos richesses,) mais ni vos richesses, je le jure, ni vos maisons, ni vos enfans, ni vos femmes n'eussent pû se soustraire à la licence effrenée de ses passions. Prenez-vous pour des fictions & des chimeres ce que l'on voit si clairement, ce que tout le monde sçait, ce que personne n'ignore, qu'il devoit former dans Rome une armée d'esclaves, pour s'emparer de tous les biens, ou des particuliers, ou du public?

LXXVII. C'est pourquoi si Milon tenant en main son épée ensanglantée, disoit à haute voix., Citoyens, je vous prie, assemblez-vous.

vous. Ecoutez-moi , j'ai tué Clodius ; de " cette épée & de cette main j'ai sauvé vos " vies des fureurs d'un homme que nous ne " pouvions plus reprimer, ni par nos Loix , " ni par nos Sentences, & je l'ai fait, afin que " par moi seul, le droit, l'équité, la police, " la liberté, la pudeur, la pudicité fussent " à l'abri de ses insultes au milieu de Rome. " Faudroit-il craindre alors de quelle maniere on y recevrait un tel discours ? Car qui ne l'approuve pas, qui n'y applaudit pas aujourd'hui ? Qui ne dit pas & ne sent pas, que de memoire d'hommes ; personne n'a rendu jamais à la Republique un plus grand service que Milon, & n'a repandu plus de joye dans le peuple Romain , dans toute l'Italie, dans toutes les Nations ? Je ne puis pas juger quels ont été ces anciens transports de joye dont nos peuples étoient autrefois agitez. Cependant, de nos jours, il s'est remporté par les plus vaillans Generaux, de très-éclatantes victoires dont pas une neanmoins n'a causé les mouvemens d'une allegresse si publique & si durable que celle d'à-present.

LXXVIII. Souvenez-vous-en bien, MESSIEURS, j'espère que vous & vos enfans vous en verrez d'excellens fruits dans la Republique, & chaque fois que vous en jouïrez, vous comprendrez que si Clodius avoit vécu, vous n'auriez rien éprouvé de tous ces biens. Vous voilà maintenant dans

266. QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
une esperance bien fondée , comme je m'en
flate , que cette année-ci , sous un Consul
comme le nôtre , toutes les licences étant
réprimées , toutes les cupiditez éteintes , les
loix & la justice bien retablies , la Republi-
que est sauvée. Qui seroit assez stupide pour
croire que l'on en seroit venu là durant la
vie de Clodius ? Car ce que chacun de vous
possède aujourd'hui légitimement , quel
droit de possession paisible en auriez-vous
pû avoir sous la tyrannie de ce furieux ?

LXXIX. Je ne crains pas, MESSIEURS,
que trop animé par le ressentiment de ma
haine, je vous paroisse descendre contre lui
dans ces détails avec plus de plaisir que de
verité. Car quoique ce dût être mon prin-
cipal objet, cependant il étoit tellement l'en-
nemi commun, que l'indignation universelle
absorboit la mienne. On ne sçavoit assez
dire , ni même assez concevoir ce qu'il y a-
voit en lui de sceleratesse & de pernicieux
desseins. Faites - y bien réflexion , MESSIEURS , c'est sur cela que doit rouler
tout l'examen de la mort de Clodius. Re-
presentez-vous, (car nous sommes libres de
donner l'essor à nos pensées , & de la ma-
niere dont on imagine ce que l'on veut , on
a devant les yeux ce qui n'est que dans l'i-
magination;) representez-vous donc en es-
prit l'image de l'état où je serois si je pou-
vois , en vous engageant à renvoyer Milon

absous, faire en même tems revivre Clodius. Quoi la frayeur, à ce mot, se répand sur vos visages, quelle impression feroit-il donc sur vous s'il étoit vivant; puis-que tout mort qu'il est, une vaine supposition de sa vie vous a tellement frapés? Mais si Pompée lui-même, que sa fortune & son bonheur mettent en état de pouvoir toujours ce que nul autre que lui ne pourroit: si lui-même, dis-je, avoit été le maître ou de proposer des informations sur la mort de Clodius, ou de le rapeller du tombeau, lequel des deux croyez-vous qu'il eût fait plutôt? Quand même il auroit voulu par amitié le faire revivre, jamais par considération pour la République il ne l'eût fait? Vous êtes donc ici pour venger la mort d'un homme à qui vous ne voudriez pas rendre la vie quand vous le pourriez; & si par l'information qu'on a permis de faire sur sa mort, il pouvoit revenir au monde, on n'auroit jamais donné cette permission. Si donc Milon avoit tué Clodius, devoit-il craindre en l'avoiant d'en être puni par ceux qu'il auroit sauvés?

LXXX. Les Grecs décernent les honneurs divins à ceux qui tuent les tyrans. Que n'ai-je point vû pratiquer à Athenes & dans les autres Villes de la Grèce? Que de Fêtes religieuses ordonnées pour ces hommes-là? Quels Cantiques? Quelles Hymnes n'étoient point consacrées à leur culte & à leur

268 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
memoire immortelle? Et vous, non seulement vous n'ordonneriez aucuns honneurs pour le conservateur d'une nation aussi puissante que la nôtre & pour le venger de tels assassinats, mais vous souffririez qu'on le conduisît au supplice? Il l'avoüeroit, il l'avoüeroit, vous dis-je, s'il l'avoit tué, confessant avec courage & avec plaisir de l'avoir fait pour la liberté publique: que dis-je, il l'avoüeroit, il le publieroit & le devoit publier à haute voix.

LXXXI. Car s'il ne le nie point, & demande seulement qu'on lui pardonne: douteroit-il d'avoüer une action dont il devoit attendre des recompenses & des éloges? A moins peut-être qu'il ne croye que vous aimez mieux qu'il ait conservé sa propre vie que celle de tout le peuple Romain? Sur-tout puisque dans cet aveu, si vous vouliez en avoir de la gratitude, il lui en reviendrait d'éclatans honneurs. Que si l'événement n'étoit pas approuvé de vous (quoiqu'il seroit difficile que l'on ne fit pas approuver à chacun de vous sa propre conservation;) mais enfin si la valeur d'un si vaillant homme avoit été moins sensible à ses Concitoyens, il s'éloigneroit d'une Ville ingrate avec un cœur ferme & constant. Car quelle ingratitude ne seroit-ce pas de se réjouir tandis qu'il s'affligeroit seul, lui qui seroit cause que tous les autres se réjouiroient.

LXXXII. Mais nous avons toujours pensé, tous tant que nous sommes, lorsqu'il s'est agi d'exterminer les traitres de la patrie, que si la gloire qui nous en revenoit étoit commune & generale, nous devions regarder comme notre propre peril celui du liberateur qui nous sauvoit des entreprises de l'ennemi. Quelle loüange aurois-je dû m'attirer dans ce que j'ai ôsé faire durant mon Consulat pour vos personnes & pour vos enfans, si j'avois crû que les démarches où j'avois la hardiesse de m'engager, ne seroient combatuës par aucuns obstacles? Quelle femme n'auroit pas le courage de tuer un Citoyen scelerat & dangereux, s'il n'y avoit point de risques à courir? C'est être véritablement homme, lorsqu'à la vûe de la haine, de la mort & des tourmens qui nous menacent, on n'en défend pas moins courageusement l'interêt public. Il est du devoir d'un peuple sensible à la reconnoissance de récompenser les Citoyens qui rendent service à l'Etat : & il est du devoir d'un homme héroïque de n'être point assez ébranlé à la vûe des supplices, pour se repentir de ce qu'il a eu le courage de faire.

LXXXIII. Milon feroit donc un aveu semblable à celui [1] d'Ahala de Nasica, d'Opinius, de Marius & de moi-même : &

[1] *D'Ahala.* On mens qui regardent ceux amis ailleurs les evene- dont il est ici parlé.

270 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
si la Republique en étoit reconnoissante , il
s'en réjouïroit ; que si elle ne l'étoit pas , il
s'appuyeroit néanmoins, dans son malheur le
plus accablant, sur le témoignage de sa con-
science. Mais la fortune du peuple Romain,
MESSIEURS, votre propre bonheur, & les
Dieux immortels vous engagent à recon-
noître ce bienfait, & personne ne peut le
penser autrement, si ce n'est celui qui compte
pour rien la puissance & la volonté des
Dieux ; qui n'est touché ni par la grandeur
de votre Empire, ni par le cours du soleil
& les révolutions des astres, ni par les vi-
cissitudes des choses : & ce qui est encore
plus considerable, ni par la sagesse de nos
prédécesseurs qui conservoient un respect
fidele & religieux dans les sacrifices, dans
les auspices & dans toutes les ceremonies
dont la tradition nous est transmise.

LXXXIV. Qui sans doute, il faut con-
fesser cette vertu divine & vivifiante, & il
ne seroit pas vrai-semblable que dans des
corps & des êtres aussi foibles que les nôtres,
il y eût de la vie & du sentiment, & qu'il
n'y en eût pas dans ce grand & majestueux
mouvement de toute la nature. Croira-t'on
qu'il n'y en ait point, parce qu'il n'y en pa-
roît point, & qu'on ne s'en aperçoit pas ?
Comme si nous pouvions voir & sentir no-
tre propre esprit, & connoître évidemment
où il réside, parce qu'il nous fait juger, pré-

voir, agir & parler. Ainsi cette même force supérieure qui souvent a répandu sur Rome tant de félicité & de richesses, vient aussi d'étrouffer ce monstre de la patrie auquel les Dieux avoient donné la première pensée d'oser attaquer par la violence & par le fer un homme d'un aussi grand courage que Milon qui le devoit vaincre : car si Clodius l'avoit vaincu, son audace & sa licence impunies n'auroient point eu de bornes par la suite.

LXXXV. Ce n'est donc point, MESSIEURS, par les ressorts d'une prudence humaine que cet événement s'est exécuté, mais par une providence toute particulière des Dieux immortels : & certes les lieux même destinez à leur culte, en voyant tomber ce barbare, en ont été ce semble ébranlez, & ont réclamé [1] leurs droits à sa chute. Côteaux Albaniens, je vous implore donc aujourd'hui; bocages consacrez, je vous adresse mes vœux ; Autels ensevelis de ces peuples ; Temples associez & semblables

[1] *Leurs droits.* Près Sacrifices, & pendant la vie de Clodius, tous ces quartiers avoient été si profanez par ses débauches, que Cicéron veut dire qu'après cette mort, ce temple redevint aussi florissant qu'auparavant. où l'on alloit offrir des

272 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
aux Temples de Rome , & que dans ses
fougues extravagantes, après avoir mis en
pièces & renversé les bois les plus respec-
tables , il avoit enterrez sous les masses in-
sensées de ses édifices ; vos sacrifices à sa
mort ont repris leur lustre , & vos asyles
qu'il avoit souillés de toutes sortes de cri-
mes , nous sont maintenant ouverts. Et
vous, grand Jupiter , au sommet de votre (1)
mont Albanien , dont tant de fois ses disso-
lutions & ses débauches avoient profané
les eaux , les boccages & les avenues : vous
avez donc enfin dessillé les yeux pour le pu-
nir ? Vous l'avez donc vû subir , quoiqu'un
peu tard , le châtiment qu'il meritoit , &
vous faire une reparation solennelle ?

LXXXVI. Car dirons-nous encore que
c'est par hazard, qu'en presence de la bonne
Déesse & devant son Temple situé sur la
terre de T. Sextius Gallus, ce jeune homme
des plus estimables & des plus sages , Clo-
dius ayant lui-même engagé le combat , a
reçu le premier coup qui devoit lui causer
une honteuse mort ? Non c'est afin qu'il pa-
rût que par le jugement detestable rendu en
sa faveur , il avoit été non (2) renvoyé ve-
ritablement absous , mais réservé plutôt à

[1] *Mont Albanien.* étoit dans le Latium.
Il y avoit dans le texte [2] *Renvoyé absous.*
Mont Larial, parce que Après que Clodius eut
le territoire d'Albanum profané la maison de

cette punition éclatante. Aussi ce fut par le même courroux des Dieux que l'esprit de ses Satellites fut tellement renversé, qu'ils jetterent son corps couvert de sang & de bouë sur un bucher comme celui d'un esclave, sans portraits de familles, sans cantiques lugubres, sans jeux, sans convoi, sans lamentations, sans funeraillies; & le prirent dans ce dernier jour d'une ceremonie à laquelle les ennemis mêmes ont coûtume de consentir. Pour moi je m'imagine qu'il n'eût pas été de la bienséance que les images de tant d'hommes illustres, vinssent faire honneur à cet infame parricide, & qu'il ne pouvoit après sa mort être mieux déchiré que dans l'endroit même où il avoit été condamné pour tous les crimes de sa vie.

LXXXVII. C'étoit, ce me semble, pour le peuple Romain, une situation dure & cruelle, en verité, que de voir & de souffrir tant d'années cet homme insulter à la Republique. Il avoit profané par ses débauches les Temples les plus venerables; il avoit meprisé les plus augustes Ordonnances des Senateurs; il s'étoit par argent soustrait publiquement à la condamnation des Juges; il avoit persecuté le Senat pendant qu'il étoit Tribun du peuple; il avoit annullé des

Cesar où l'on sacrifioit à justitia de ce crime en di-
la bonne Déesse, il fit si fant qu'il n'étoit pas à
bien par ses amis qu'il se Rome ce jour là.

274 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
reglemens faits du consentement unanime
de tous les ordres pour la sûreté publique.
Après m'avoir chassé de Rome , il avoit
pillé mes biens , embrasé ma maison , per-
secuté ma femme & mes enfans , déclaré
une cruelle guerre à Pompée , massacré di-
vers Magistrats ou particuliers , brûlé la
maison de mon frere , ravagé toute l'Etru-
rie , écarté plusieurs propriétaires de leurs
possessions & de leurs residences. Chacun
étoit poursuivi & persecuté sans relâche : ni
Rome , ni l'Italie , ni les Provinces , ni les
Royaumes n'y pouvoient plus résister, ni te-
nir contre sa fureur. Il fabriquoit en sa
maison des [1] Loix qui nous livroient à
nos esclaves. Il ne voyoit rien à son gré
dans les biens d'autrui, qu'il ne crût pouvoir
s'approprier la même année.

LXXXVIII. Personne , à la reserve de
Milon , ne s'opposoit à ses desseins , & il
croyoit s'être rendu favorable , par un nou-
veau retour dans ses bonnes graces , le [2]
seul qui s'y pouvoit opposer ; & l'autorité

[1] *Des Loix.* Ce sont des Loix que Clodius s'étoit proposé d'établir pour accorder aux affranchis le pouvoir de donner leurs suffrages , non seulement dans les Tribus de la Ville où ils de-
voient se faire inscrire , mais aussi dans les Tribus de la campagne où les seuls Nobles étoient inscrits.
[2] *Le seul.* C'est Pompée que Cicéron ne nomme pas pour ne

de Cefar étoit , felon lui , la fienne propre. Il n'avoit eu que du mépris pour l'amitié que les gens de bien m'avoient témoignée dans mon malheur : enfin Milon étoit le feul qui l'importunoit. En cette occafion , comme j'ai dit , les Dieux immortels mirent dans le cœur de ce forcené de dresser une embuscade à Milon ; Clodius ne pouvoit perir autrement , & jamais la Republique n'eût ufé de fon droit pour le punir.

LXXXIX. Est-il vrai-semblable que le Senat eût arrêté fes entreprises s'il fût devenu Préteur , puifqu'il n'avoit pû réuffir à reprimer ce qu'il entreprenoit de détruire n'étant qu'un fimple particulier ? De plus , les Confuls dans leur réfiftance à ce Preteur , auroient-ils été affez puiffans ? Premièrement , il auroit eu pour Confuls [1] fes bons amis , fi Milon fût mort. Et d'ailleurs , quel Conful durant fa Préture eût eu du courage , en fe fouvenant que pendant fon Tribunat toute l'autorité confulaire avoit été fi fort traversée ? Il auroit tout opprimé par la Loi nouvelle , que l'on a trouvée chez lui avec les autres Loix fous fon nom. Tout feroit en fa puiffance & entre fes mains ; nos enfans feroient

point paroître lui reprocher une reconciliation avec un auffi méchant homme que Clodius.

C'eft Gabinus & Pilon , qui avoient été déjà Confuls quand Cicéron fut exilé.

[1] Ses bons amis.

276 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
devenus ses esclaves. Enfin , si les Dieux
immortels ne lui eussent suggéré, tout foible
& tout lâche qu'il étoit , de tuer un homme
si plein de valeur , vous n'auriez plus aujour-
d'hui de Republique.

X C. Que n'auroit-il donc point fait
comme Préteur ? Mais que n'auroit-il point
fait étant Consul , si toutefois nos Temples
& nos murs eussent pû subsister assez long-
tems pendant sa vie pour attendre son Con-
sulat ? Enfin , n'auroit-il rien fait étant vi-
vant , puisque tout mort qu'il est , Sextus
Clodius , le Chef de ses Satellites , a pû met-
tre en feu la Salle du Senat ? Que pouvoit-il
nous arriver de plus malheureux , de plus
triste , de plus déplorable , que de voir em-
brasé , renversé , profané le Temple de la
saineté , de la majesté , de la sagesse , des
délibérations publiques , le refuge des Al-
liez , l'asyle de toutes les Nations , le pre-
mier Tribunal [1] de l'Univers , & le san-
ctuaire accordé par tout le Peuple Romain
au seul Ordre des Senateurs ? Si c'étoit l'en-
treprise d'une populace ignorante & tumultueuse , cela seroit toujours bien affreux ;
mais c'est l'attentat d'un seul homme. Que
s'il a tant osé faire , le flambeau à la main ,
pour reduire en cendre le cadavre de Clo-

[1] De l'univers. Sui- *urbis* , comme il y a dans
vant quelques manus- le texte.
crits , j'ai lu *urbis* & non

dius, que n'auroit-il point osé, portant devant lui son étendard, s'il étoit vivant? Aussi jetta-t'il ce corps aux portes du Senat, afin que celui qui l'avoit renversé pendant sa vie, le pût embraser après sa mort.

X C I. Et l'on trouvera des gens qui se plaindront de ce qui s'est fait dans la voye d'Appius, & ne diront rien de ce qui s'est fait dans le Senat; qui croiront que le Barreau, que la Place publique auroient pû se deffendre de ses insultes, s'il étoit en vie, après que le Senat n'a pû s'opposer à son cadavre? Rappelez-le, rappelez-le d'entre les morts si vous pouvez, en reprimerez-vous mieux les violences, que vous ne résistez à l'objet hideux de son corps sans sepulture? Vous vous êtes [1] si bien deffendus contre ceux qui couroient la flamme à la main dans le Senat & dans le Temple de Castor, & qui voloient d'un bout de la Place à l'autre avec des épées. Vous avez vû massacrer le Peuple Romain, interrompre au bruit des armes, une harangue que l'on écoutoit en silence, & que prononçoit M. Cælius, Tribun du peuple, cet homme si puissant dans la Republique, ferme dans le parti qu'il soutenoit, devoüé aux sentimens des gens de bien, à l'autorité du Senat, & fidele ami, malgré ses malheurs & ses ennemis, avec une constance la plus rare, la plus admi-

[1) Si bien défendus. C'est une ironie.

278 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
rable & la plus incroyable qui fût jamais.

XCII. En voilà beaucoup sur ce Senat , & peut-être trop hors du sujet. Que reste-t'il maintenant, MESSIEURS , sinon de vous prier & de vous conjurer d'avoir pour cet homme intrépide une compassion qu'il n'implore pas. Pour moi , malgré sa résistance , je l'implore & vous la demande. Si pendant que nous pleurons tous , vous ne lui voyez pas jeter une larme ; s'il a toujours le même visage , s'il n'y a rien de changé dans le son de sa voix , ni dans la fermeté de ses discours , ne lui pardonnez pas moins. Je ne crois pas qu'il ait besoin d'autre secours & d'autre protection que de lui-même. Car si dans les combats des Gladiateurs & dans la destinée des gens de néant nous avons coutume de nous indigner contre les supplians & les lâches , qui demandent avec instance qu'on leur laisse la vie ; & si nous aimons au contraire à conserver des hommes vaillans & courageux , qui s'offrent hardiment à la mort ; si nous prenons plus de pitié de ceux qui n'en exigent point de nous , que de ceux qui nous la demandent avec ardeur , combien plus devons-nous garder cette conduite avec de genereux citoyens ?

XCIII. Je vous avoüe , MESSIEURS , que Milon tous les jours me tient un langage qui me décourage & me

perce le cœur. Que mes concitoyens, dit-il, jouissent d'une paix parfaite & inalterable, qu'ils soient hors d'atteinte, qu'ils soient florissans, qu'ils soient heureux: que Rome, cette ville celebre, cette patrie qui m'est si chere, subsiste & se soutienne toujours, de quelque maniere qu'elle en use, je lui aurai toujours rendu service: & puisqu'il ne m'est pas permis de vivre avec mes concitoyens, qu'ils jouissent d'un état tranquille sans moi, ce sera toujours par moi. Je cederai, je partirai. S'il ne m'est pas permis d'être dans une bonne Republique, je ne serai point dans une mauvaise: & dans la premiere que je trouverai bien libre & bien policée, je m'y tiendrai en repos.

XCIV. O que mes travaux ont été vainement entrepris ! ô que d'esperances trompeuses ! ô que de desseins inutiles ! Lorsqu'étant Tribun du peuple, & durant l'oppression de la Republique, je me fus devoüé au Senat, que j'avois trouvé presque détruit; aux Chevaliers, Romains dont la puissance étoit affoiblie; aux sages, à qui les armes de Clodius avoient enlevé toute autorité; pouvois-je m'attendre que jamais l'asyle & le secours des gens de bien me manqueroit ? Après que je vous avois rendu à la Patrie (car il s'entretient souvent avec moi;) devois-je m'imaginer que je n'y trouverois plus de place ? Qu'est devenu ce Senat

à qui nous nous étions attachez ? Où sont ces Chevaliers Romains si dévouiez a votre personne ? Où sont ces sentimens affectueux des Villes municipales ? Que sont devenues les voix de toute l'Italie ? Et la vôtre enfin, Tullius, qu'est-elle devenue ? Cette voix, après avoir été la défense de tant de citoyens, ne sera-t'elle impuissante & sans efficace que pour moi, qui tant de fois me suis offert à la mort pour vous ?

XCV. Et ces discours, MESSIEURS, il ne les tient pas en pleurant, comme je fais maintenant devant vous, mais avec le même visage & le même air que vous lui voyez : car il nie d'avoir travaillé pour des concitoyens ingrats ; il avouë seulement que c'est pour (1) des gens timides & trop attentifs aux moindres perils. Il se souvient que dans le tems, que sous un Chef comme Clodius, la plus vile populace étoit prête à s'emparer de tous vos biens, il avoit regardé votre vie comme la sienne, pour vous mettre mieux en sûreté ; en sorte qu'il n'appaisa pas seulement cette multitude par sa valeur, mais encore il l'adoucit, en lui distribuant (2) les trois successions de ses peres & meres.

(1) *Des gens timides.* frayez des entreprises de Milon ne regardoit point Clodius & de ses partisans concitoyens comme sans après sa mort.
ingrats, mais comme ef-

(1) *Les trois successions.*

Au reste il ne craint pas, qu'après avoir calmé le peuple par ses largesses, il ne se soit pas concilié vos cœurs par des services particuliers rendus à la République. Il emportera, dit-il, avec lui, quelque cours que prenne sa fortune, la bienveillance que le Senat lui a souvent témoignée dans ces fâcheux tems où nous sommes, vos prévenances pour lui, celles de vos differens Ordres, vos attentions, vos protestations d'amitié.

XCVI. Il se souvient aussi de n'avoir point été tout-à-l'heure proclamé par la voix du crieur public, ce qui ne le flattoit nullement; mais d'avoir été déclaré Consul par tous les suffrages du peuple, ce qu'il souhaitoit uniquement. Que si maintenant ces troupes doivent s'armer contre lui, ce ne sera pas l'accusation de ce meurtre qui le perdra, mais [1] le soupçon mal-fondé d'avoir voulu faire une mauvaise action. Il ajoute, ce qui certainement est vrai, que de sages & vaillans hommes ont coutume de moins rechercher les recompenses des bonnes actions, que les bonnes actions mêmes; qu'il n'a rien fait dans sa vie que de très-éclatant;

Milon étoit de la famille papia, c'est son premier patrimoine. Le second est de C. Annus qui l'a-voit adopté, & le troisième étoit de sa mere.

[1] *Le soupçon mal fondé.* Milon étoit soupçonné d'avoir formé quelque dessein contre la vie de Pompée.

1 puis que rien n'est plus illustre pour un homme, que de sauver sa patrie en s'exposant à périr ; & que l'on est heureux de pouvoir s'en faire honneur auprès de ses concitoyens. |

— XCVII. Qu'enfin ce n'est pas un malheur que de les vaincre par ses bienfaits ; & qu'entre toutes les recompenses de la vertu, si l'on en pesoit le mérite, on n'en trouveroit point de plus solide que la gloire. Elle est la seule qui console de la brièveté de la vie par le souvenir qu'en conservera la postérité qui nous représente, quoiqu'absens, qui nous fait vivre, tout morts que nous sommes, & qui semble en un mot élever par degrez les hommes jusques dans le ciel. |

XCVIII. Le Peuple Romain, dit-il, parlera toujours de moi, toutes les Nations en parleront sans cesse : jamais les tems les plus reculez ne s'en tairont, & même en celui-ci, où mes ennemis me lancent de toutes parts les traits de leur haine, nous sommes pourtant honorez dans toutes les assemblées, par des actions de grâces, par des felicitations & des complimens. Je ne parle point des réjouissances publiques instituées & solennisées dans l'Etrurie. Nous sommes au centième jour après la mort de Clodius, & je suis persuadé qu'au-delà des limites de l'Empire Romain, non seulement la nouvelle, mais la joye de ce beau jour s'est répandue. Ain-

si, dit-il, il m'importe peu en quel endroit, soit mon corps, puisqu'en tous lieux la gloire de mon nom y regne, & y regnera toujours.

XCIX. Voilà, Milon, ce que vous m'avez souvent dit en l'absence de ces Juges; & voici ce que je vous dis en leur présence. Je ne puis, je l'avouë, vous louer assez d'avoir un si grand courage; mais plus il y a d'excellence dans vos vertus, plus je m'arrache de vous avec douleur; & quand vous m'êtes enlevé, il ne me reste pas la consolation de m'en plaindre du moins, & de m'en irriter contre ceux qui me font une si profonde playe. Ce ne sont pas mes ennemis qui nous separent, ce sont mes meilleurs amis. Je ne leur ai pas seulement des obligations mediocres; mais d'importantes. Jamais, MESSIEURS, vous ne me fraperez d'un si rude coup (& peut-il y en avoir d'aussi rude?) il ne l'est pourtant pas encore assez pour faire oublier combien vous m'avez estimé toujours. Que si vous ne vous en souvenez plus, ou si vous m'avez trouvé coupable envers vous en quelque chose, pourquoi ma tête n'en est-elle pas plutôt la victime, que celle de Milon? je me tiendrai trop heureux de mourir, si c'est avant que de voir tomber sur lui ce malheur funeste.

C. La seule pensée qui me soutient & me console maintenant, c'est, Milon, de ne

284 QUARANTE-UNIE'ME ORAI^SON
vous avoir manqué dans aucun témoignage;
& dans aucun office d'amitié, de compassion
& d'attachement. J'ai souhaité pour l'amour
de vous de m'attirer la disgrâce des hommes
puiffans; j'ai souvent présenté ma tête & ma
vie aux traits de vos ennemis; je me suis jet-
té pour vous aux pieds de plusieurs person-
nes; j'ai mis avec vous en communauté
d'intérêts, mes biens, mes richesses & celles
de mes enfans, & je suis prêt encore aujour-
d'hui de le faire. Si l'on doit user de violen-
ce à votre égard, s'il doit vous en coûter la
vie, que me reste-t'il à présent? Qu'ai-je
encore à dire? Que ferai-je pour tant de
services que vous m'avez rendus, si de la
fortune que vous devez encourir, je ne fais
aussi la mienne? Je n'y résiste pas, je ne le
refuse point; & je vous conjure, MESSIEURS, ou que vous ajoutiez encore la
conservation à tous les bienfaits que j'ai re-
çûs de vous, ou que s'il perit, vous les voyiez
tous tomber avec lui.

C I. Milon n'est point touché de mes
larmes; son cœur est ferme au-delà de ce
qu'on peut s'imaginer; il croit qu'il n'y a
d'exil qu'où la vertu ne peut résider, & que la
mort est le terme & non la peine de la na-
ture. Qu'il soit donc tel qu'il est né. Mais
vous, MESSIEURS, de quel naturel serez-
vous? Quoi! Milon vous sera présent à l'es-
prit, & cependant vous le bannirez? Et où

trouver sur la terre un lieu plus digne de posséder tant d'éminentes qualitez que celui qui lui a donné la naissance ? Je vous appelle ici ; je vous appelle, hommes courageux , qui tant de fois avez repandu votre sang pour la Republique. Venez , Centurions , venez Soldats , venez secourir dans le peril ce Citoyen invincible. Quoi non-seulement sous vos yeux , mais sous vos armes & sous la protection que vous donnez à ce Tribunal , on chassera de Rome , on bannira , on rejettera tant de vertus.

CII. O quel est mon infortune ! Quel est mon malheur ! Est-il possible Milon que vous m'ayez fait rentrer dans la patrie par ceux mêmes qui m'empêchent de vous y retenir ? Que repondrai-je à mes enfans qui vous regardent comme un second pere ? Que vous dirai-je à vous mon frere qui n'êtes point ici maintenant & qui m'accompagniez dans ces tems-là ? Quand vous sçauvez que je n'ai pû conserver la vie de Milon par le suffrage des mêmes Juges qu'il avoit employez pour nous conserver la nôtre ? Et dans quelle occasion ne l'ai-je pû , dans la plus agréable au peuple ? Par quelles gens ne l'ai-je pû ? Par ceux qui gagnent le plus à la mort de Clodius ? Et par qui ont-ils été priez ? Par moi.

CIII. Quel crime affreux ai-je donc medité , MESSIEURS ? De quelle mechante

286 QUARANTE-UNIE'ME ORAISON
action me suis-je rendu coupable ? Est-ce
quand j'ai pénétré les projets de la désola-
tion commune ? Est-ce quand je les ai de-
couverts , que je les ai mis au jour , &
que je les ai détruits ? C'est de cette source
que se repand sur moi & sur les miens , un
torrent de peines & de tourmens. Pourquoi
donc m'avez-vous voulu faire révenir ? Est-
ce afin qu'à mes yeux on chassât de Rome
ceux qui m'y avoient fait rentrer ? Ne souf-
frez pas , je vous conjure ; que mon retour
me soit plus amer que ne l'avoit été mon
depart. Car comment puis-je croire avoir
été retabli si l'on m'arrache de ceux par qui
je le suis ?

CIV. Plût au Ciel que les Dieux im-
mortels eussent voulu (Rome pardonne-
moi , si je le dis , car je crains de dire avec
irreligion contre toi ce que je vais dire avec
piété pour Milon !) Plût au Ciel que Clo-
dius fût non seulement en vie , mais qu'il fût
Préteur , qu'il fût Consul , qu'il fût Dicta-
teur , plutôt que je voye un tel événement !
O Dieux immortels ! ô que Milon , MES-
SIEURS ! ô que ce vaillant homme est di-
gne que vous le conserviez : nullement , dit-
il , nullement , & que Clodius succombe
sous les peines qu'il a méritées ; mais pour
nous , souffrons celles que nous ne meri-
tons pas. Un tel homme né pour la patrie ,
mourra-t'il en quelque autre endroit qu'en la

patrie même ? Qu'il ait du moins le bonheur d'y mourir pour elle : vous retiendrez donc ici les grands monumens de son courage, & vous souffrirez qu'en toute l'Italie son corps ne puisse avoir un tombeau ? Chacun donnera sa voix pour chasser de Rome, celui qu'après que vous l'aurez exilé, toutes les Villes du monde inviteront d'aller vers elles ?

CV. O que bienheureuse sera la terre qui recevra ce grand homme ; & que sa propre terre est ingrate si elle le bannit, & malheureuse si elle le perd ! Mais il faut finir : mes pleurs ne me permettent plus de parler, & Milon ne veut pas qu'on le défende avec des pleurs. Je vous prie, MESSIEURS, & je vous conjure instamment que quand vous donnerez vos suffrages, vous ayez la hardiesse de dire ce que vous pensez & ce que vous sentez. Votre fermeté, croyez-moi, votre équité, votre fidélité, seront principalement approuvées par celui qui dans le choix qu'il a fait des Juges, les a choisis tous comme les meilleurs, comme les plus prudens & comme les plus intrepides.



POUR
C. RABIRIUS POSTHUMUS.

XLII. ORAISON
SOMMAIRE.

L'an de Rome 699. L'an de Ciceron 53.

*Ptolemée Aulete Roy d'Egypte chassé de son Royaume & d'Alexandrie par ses sujets, vint à Rome demander justice contre eux & son rétablissement : il traversa la deputation de ces peuples qui envoyèrent se justifier ; & pour se rendre les Senateurs favorables, il emprunta de l'argent de Posthumus riche Partisan. Ptolemée revint en Syrie, où commandoit Gabinus, auquel il promit dix mille talens pour être rétabli dans son Royaume. Posthumus fut un des Chevaliers Romains qui l'accompagnèrent à son retour dans ses Etats, & s'attacha au Roy pour en avoir l'argent qu'il lui avoit prêté. Ce Prince le fit son Sur-Intendant, & le Maître de ses Finances. Alors Posthumus engagea Ptolemée à donner de l'argent à Gabinus pour le
faire*

faire absoudre à Rome, & Posthumus d'intelligence avec Gabinus, se reconnut payé du Roy par ce moyen. Gabinus à son retour de sa Province, fut accusé de concussion & condamné : mais ne pouvant payer la somme de sa taxe, on eut recours à Posthumus suivant la Loi Julia qui vouloit qu'on poursuivît celui entre les mains duquel étoit passé l'argent du concussionnaire.

Cicéron défend Posthumus de tous les chefs d'accusation portez contre lui devant les Juges ordinaires par C. Memmius accusateur.

I. **S**'Il y a quelqu'un, MESSEIERS, qui croye que C. [1] Posthumus est blâmable d'avoir abandonné tout ce que sa fortune lui avoit acquis de richesses solides & bien établies, au pouvoir & aux desirs du Roy Ptolemée, il peut ajouter encore à son sentiment particulier, non seulement le mien, mais celui de Posthumus lui-même; car assurément il désapprouve ce qu'il a fait avec plus de vivacité que personne. Quoique souvent il arrive que nous réglions sur l'événement, l'estime que nous fai-

[1] *Posthumus.* Il l'appelle tantôt Rabirius dans la guerre civile, tantôt Posthumus. Il

sons de l'entreprise , & que nous trouvions beaucoup de prudence dans celui qui réussit , au lieu que nous n'en reconnoissons point quand le succès n'est pas heureux. S'il y eût eu de la bonne foi dans Ptolemée , on diroit que rien n'étoit plus prudent que la conduite de Posthumus ; mais rien ne paroît plus insensé , parce que ce Roy l'a trompé , en sorte que le sage ne semble plus être autre chose qu'un homme qui sçait deviner.

II. Cependant , MESSIEURS , s'il y a des gens qui s'imaginent que l'on doit condamner la vaine espérance , la conduite peu judicieuse , & pour user d'un terme encore plus fort , la temerité de Posthumus , je ne m'oppose point à leur opinion , je les conjure néanmoins , qu'après que ses desseins ont été si rigoureusement punis par la fortune même , de ne pas croire qu'il faille ajouter un surcroît de rigueur à la désolation dont ce malheureux est accablé. C'est assez de ne point relever ceux qui sont tombez par leur imprudence , car de les fouler aux pieds après leur chute , & de les pousser dans le précipice , il y a de l'inhumanité ; surtout , MESSIEURS , puisqu'il est presque naturel à tous les hommes , lorsque quelqu'un dans une famille s'est distingué par des actions dignes de loüanges , que ses descendans aspirent avec ardeur à l'imiter ,

parce qu'ils y sont exhortez par le bruit de la renommée qui fait célébrer à la posterité la mémoire des vertus de leurs ancêtres. C'est pour cela que non seulement dans la gloire des armes, Paul Emile eut [1] Scipion pour imitateur, que [2] Maximus eut son fils, mais que [3] Decius eut aussi le sien dans le sacrifice de sa vie & dans le même genre de mort : c'est ici, MESSIEURS, la même chose, les proportions gardées du petit au grand.

III. Car au tems de notre enfance, C. [4] Curius pere de Rabirius fut un Chevalier Romain des plus distinguez & des plus intrepides d'entre les Partisans. Aussi le public n'auroit point tant vanté son genereux

[1] *Scipion*. Il étoit fils de Paul Emile, & prit le nom de Scipion quand le fils du grand Africain l'eut adopté.

[2] *Maximus*. C'est le Fabius qui le premier eut le nom de Maximus pour avoir ôté la disposition des élections au petit peuple. Il remporta des victoires considérables pour les Romains, & son fils Quintus Maximus en remporta de même.

[3] *Decius*, C'est P.

Decius Maximus, le pere, le fils & le petit fils se dévouerent tous trois successivement à la mort dans des batailles pour le salut de la patrie, en se jettant au milieu de la mêlée parmi les ennemis.

[4] *Curius*. Cela fait voir que Rabirius avoit été adopté, & n'avoit pas ce nom dans la famille des Curius. Aussi quelques-uns le nomment Rabirius Curianus.

desintéressement dans l'administration des finances, s'il n'y eut pas eu en sa personne une douceur inconcevable; en sorte que dans l'accroissement de sa fortune, il sembloit moins chercher une proie à l'avarice que les moyens d'être bienfaisant.

IV. L'adoption le fit pere de Rabirius, qui quoiqu'il ne l'eut jamais vû, néanmoins inspiré par les mouvemens de la nature toujours agissante beaucoup sur nous, & par les continuels recits de ses domestiques, suivit les mêmes routes & les [1] mêmes desseins que son pere; il a entrepris beaucoup d'affaires, il en a beaucoup fait réussir, & il s'est chargé des plus considérables pour le public, il a prêté de l'argent à des peuples entiers; il a répandu ses biens en plusieurs Provinces, il en a même secouru des Rois, il avoit dès auparavant prêté à ce même Roy d'Alexandrie, sans pourtant jamais cesser de rendre riches ses amis, de les faire entrer dans de bons traitemens, de leur donner part dans les siens, d'augmenter leurs biens, & de les soutenir de sa protection. Qu'en dire de plus? Il avoit exprimé par sa grandeur d'ame & par sa libéralité, la conduite & les mœurs d'un pere magnifique. Cependant le Roy Ptolemée par des intrigues

[1] *Mêmes desseins.* & qui ne signifie rien, Les interprètes au lieu de ont mis *cura*, *cura* qui est dans le texte

artificieuses (comme l'a déclaré [1] la Sybille, & comme l'a crû Rabirius) chassé de ses Etats, vint à Rome. L'infortuné Rabirius ne pût refuser à son indigence & à ses prieres de lui prêter de l'argent, & ce n'étoit pas pour la premiere fois; car dans le tems qu'il regnoit, il lui en avoit prêté, quoique absent, & ne pensoit pas s'y fier témérairement, parce que personne ne doutoit que le Senat & le peuple Romain ne le rétablissent dans son Royaume.

V. Il poussa néanmoins trop loin son inclination de donner & de prêter, car il engagea jusqu'à l'argent de ses amis, très-imprudemment sans doute, qui n'en convient pas? Mais qui ne nous avertit pas maintenant de croire qu'il avoit mal conçu son dessein, puisqu'il a mal réussi?

Il est difficile quand on s'est engagé sur de grandes esperances, de ne pas suivre une entreprise jusqu'à la fin, le Roy avoit l'air d'un suppliant, il prioit beaucoup, il promettoit toutes sortes de choses; & Posthumus se voyoit obligé de craindre, s'il ne continuoit à prêter, de perdre ce qu'il avoit prêté déjà. Rien n'étoit plus flatteur que

[1] *La sybille.* La statue de Jupiter qui étoit à Albanum, ayant été frappée du tonnerre, on consulta les livres de la sybille, qui dirent qu'il ne falloit pas reconduire en Egypte le Roy Ptolemée avec une nombreuse escorte.

Ptolémée , rien de plus complaisant que Posthumus qui se repentoit plus aisément d'avoir commencé qu'il ne lui étoit libre de finir.

VI. C'est de-là qu'est né cette accusation qui fait dire que l'on a corrompu le Senat. O Dieux immortels ! Est-ce-là cette severité tant souhaitée dans les jugemens ? Ce sont nos corrupteurs qui plaident , & nous que l'on a corrompus , nous ne disons mot. Quoi donc , MESSIEURS , prendrai-je ici la défense du Senat ? Je la dois prendre en toute occasion : je suis redevable à cet ordre , mais il n'en est pas question à présent , & cette affaire n'a pas de liaison avec celle de Posthumus. Quoique pour les frais du voyage , pour la magnificence de l'appareil & pour le cortège du Roy , Posthumus ait fourni l'argent , les billets ont été faits à l'Albanum de Pompée qui s'y étoit rendu de Rome. Celui qui prêtoit l'argent n'a pas dû s'informer à quoi l'emploiroit celui qui l'empruntoit , car il ne prêtoit pas à un voleur , mais à un Roy ; ni à l'ennemi du peuple Romain , mais à celui dont il voyoit le retour commis à la conduite d'un Consul ; ni de plus à un Prince étranger pour notre Empire , mais avec lequel il avoit vû jurer une alliance dans le Capitole.

VII. Que si le créancier est en faute , &

POUR C. RABIRIUS POSTH. 295
non celui qui s'est injustement servi de l'argent prêté, il faut donc condamner l'ouvrier & le vendeur d'une épée, & non celui qui s'en sert pour tuer un Citoyen. C'est pourquoi, C. Memmius, ni vous ne devez faire voir que vous vouliez taxer le Senat d'une si grande infamie, ni je ne dois le défendre sur un fait dont il ne s'agit pas ici. La cause de Posthumus, telle qu'elle soit, est séparée de celle du Senat. Et si je montre qu'elle ne l'est pas moins de celle de Gabinus, certes vous n'aurez plus rien à dire.

VIII. Car de discuter à présent A QUOI CET ARGENT S'EST EMPLOYÉ, c'est un incident qui se rapporte à une cause déjà jugée & déjà perdue. Quand on a taxé la somme que devoit payer A. [1] Gabinus, il n'y eut point de cautions données, ni de permission au peuple de prendre sur ses biens toute la taxe : la Loi est très équitable. Il est ordonné par la Loi Julia de s'adresser à ceux entre les mains desquels est passé l'argent qu'avoit pris celui qu'on a condamné. Si c'est une nouveauté dans la Loi Julia, comme plusieurs autres choses qui y sont réglées plus exactement & plus religieusement que dans les anciennes Loix ; certes,

[1] *Gabinus*. C'est le Proconsul qui avoit eu le gouvernement de Syrie, où il avoit fait beaucoup de concussions dont il fut accusé à son retour.

il faut convenir qu'une forme de jugemens de cette nature est nouvelle aussi.

IX. Mais si tout cet article n'est qu'une copie dans les mêmes termes, de ce qui est auparavant porté par la Loi non seulement Cornelia, mais [1] Servilia; ô Dieux immortels! que faisons-nous donc, MESSIEURS? Et pourquoi introduisons-nous dans la Republique cette nouvelle forme de jugemens? Cette coutume vous étoit connue sans doute à tous, mais si l'expérience est un grand maître, elle me doit être plus connue qu'à personne. J'ai formé des accusations contre des concussionnaires, j'ai été leur juge, j'ai fait des informations comme Préteur, j'ai pris la défense de plusieurs personnes; il n'y a point de sorte d'affaires que je n'aye traitée par le ministère de la parole. Et c'est pourquoi je soutiens que personne n'a jamais été mis en cause, pour

[1] *La Loi Servilia.* Elle étoit établie par Servilius Glaucia Préteur dans le tems de la sédition de Saturninus: & la Loi Cornelia fut établie depuis par Sylla Dictateur. Ces deux Loix portoient que si la taxe imposée aux concussionnaires jugez, ne se trouvoit pas toute entre leurs mains, on feroit la recherche de ceux entre les mains desquels l'argent auroit passé. Mais selon les formules ordinaires, ces deux Loix ne regardoient que les Dictateurs, Consuls, Préteurs & Generaux de la Cavalerie, qui seuls dans les fonctions de leurs Magistratures, pouvoient faire des levées d'argent sur le peuple.

sçavoir où l'argent d'un concussionnaire avoit passé, sans avoir été cité quand on avoit fait l'estimation de sa taxe. Dans ces discussions personne n'étoit appelé que sur les dépositions des témoins, sur les billets des particuliers, ou sur les registres des Villes.

X. Ainsi ceux qui se sentoient avoir quelque chose à craindre, avoient coutume d'être presens quand on imposoit ces taxes, & lorsqu'on les citoit, ils ne manquoient pas de se deffendre aussi-tôt; que s'ils apprehendoient l'indignation trop recente de la conjoncture, ils ne répondoient que par la suite: & plusieurs, après l'avoir fait, s'étoient souvent justifiés. Mais ce que l'on fait aujourd'hui est nouveau, & même inouï jusqu'à présent; on ne trouve en aucun endroit le nom de Posthumus dans ces discussions. Que dis-je dans ces discussions? Vous avez sûrement, MESSIEURS, vous-mêmes prononcé contre A. Gabinius. Quelque témoin a-t'il nommé Posthumus? Que dis-je témoin, quelque accusateur? Enfin dans toute la suite de cette affaire, avez-vous entendu proferer son nom?

XI. Il ne reste donc point accusé par cette cause que l'on a jugée, & il est le seul Chevalier Romain que l'on attaque pour l'accuser de concussion: sur quels memoires? Est-ce sur des billets que l'on n'a point lus dans le procès de Gabinius? Sur quel

témoin? Lui quel'on n'avoit point alors nommé nulle part? Dans quelle estimation des taxes? On n'y a pas fait de lui la moindre mention? En vertu de quelle Loi? D'une Loi qui ne l'oblige point. Ainsi, MESSIEURS, l'affaire est maintenant commise à votre examen & à votre prudence. Vous devez avoir égard, non à l'étendue de votre pouvoir, mais à ce qu'il vous convient de faire : car s'il est question de ce que vous pouvez, vous êtes les maîtres de bannir de Rome qui vous voudrez. Vous avez en main [1] la tablette qui vous en donne le pouvoir, & qui tient même à couvert la passion des opinans injustes s'il y en a. Sous cet abri personne n'a rien à craindre, quand il ne craint pas sa propre conscience.

XII En quoi donc consiste la sagesse d'un Juge? A ne pas seulement examiner ce qu'il peut, mais ce qu'il doit? Et à ne pas seulement se souvenir combien a d'étendue son autorité, mais jusqu'à quel point il lui est permis d'en faire usage? On vous met en main une tablette pour y écrire votre suffrage : par quelle Loi? Par la (2) Loi Julia?

[1] *La tablette.* Cha. la Loi établie par César que Juge avoit une ta- dans son premier Consul-
 blette qu'on lui mettoit lat contre les concussion-
 en main pour mettre son naires, & qui adjoutoit
 suffrage sans que l'on eneoire des circonstances
 scût de qui il venoit. plus exactes aux Loix de
 (2). *Loi Julia.* C'est. Servilius & de Sylla.

contre les concussionnaires ? Sur quel accusé, sur un Chevalier Romain ? Mais cet ordre [1] n'est point obligé par cette Loi : il l'est, dit le Juge, par l'article [2] où il s'agit de sçavoir contre Posthumus ce qu'est devenu l'argent du concussionnaire. Lorsqu'on a jugé contre Gabinius, & que l'on a fait l'estimation de sa taxe, il n'a rien été dit de Posthumus. [3] Je vois bien maintenant ce que vous voulez dire : Posthumus est donc accusé en vertu d'une Loi, dont non seulement lui personnellement, mais tout son ordre est affranchi.

XIII. Ainsi Chevaliers Romains, je ne m'adresse point encore à vous, j'ai recours auparavant à vous, Sénateurs, dont la protection pour cet ordre doit agir ici. L'on en a souvent eu des preuves, mais particulièrement depuis peu dans cette même cause ; car lorsque sur le rapport de Pompée, ce Consul

[1] *N'est point obligé par cette Loi.* C'est-à-dire comme Chevalier Romain. L'ordre des Chevaliers ne prenoit point de Magistratures, dès qu'ils en avoient pris, ils cessent d'être Chevaliers ou d'être appelés de ce nom. Ainsi n'étant point Magistrats : ils ne pouvoient devenir concussionnaires, & par con-

séquent être compris dans la Loi qui concernoit ce crime.

[2] *Où il s'agit de sçavoir.* Il a fallu nécessairement ajouter à cet endroit pour le faire entendre comme l'a bien jugé Grævius.

[3] *Je vois bien.* C'est une ironie que fait Cicéron par sa réponse.

illustre & vertueux, il s'éleva touchant la même question quelques opinions en petit nombre, mais néanmoins assez severes, par lesquelles on étoit d'avis que les Tribuns, les Intendans, les Secretaires, les Officiers des Magistrats fussent obligez par cette Loi, vous-mêmes, MESSIEURS, vous-mêmes dans une nombreuse assemblée du Senat, vous vous y opposâtes. Et quoique pour lors la malversation de plusieurs rendit ces tems-là fort rigoureux, jusqu'à mettre les innocens en peril; quoique cette haine ne s'éteignît pas, vous ne permites pourtant point qu'on allumât un nouveau feu contre cet ordre.

XIV. Le Senat étant dans ces sentimens. Vous autres Chevaliers Romains qu'avez-vous donc envie de faire? Glaucia ce méchant homme, mais pourtant subtil & fort fin, avoit coutume d'avertir le peuple que quand on faisoit lecture de quelque Loi, il devoit se rendre attentif à la première ligne, & s'il y étoit parlé de Dictateur, de Consul, de Préteur, de General de la Cavalerie ne s'en pas soucier, parce que cela ne le regardoit point, mais au contraire, s'il y avoit ces paroles : QUICONQUE APRES L'ÉTABLISSEMENT DE CETTE LOI, il avoit à prendre garde qu'on ne le liât point par quelque nouvelle déclaration.

XV. C'est à vous maintenant, Chevaliers

Romains, à faire vos réflexions. Vous sçavez que j'ai pris chez vous mon origine, que je vous ai toujours été favorable en tout. Je ne dis rien sur ce sujet sans beaucoup d'attention & d'inclination pour votre ordre; un autre peut prendre parti pour d'autres corps: pour moi je vous ai toujours défendus. Je vous avertis, je vous declare & vous annonce ce qui vous regarde avant que l'affaire & que la cause soit entamée; j'en atteste les Dieux & les hommes, lorsque vous le pouvez & que vous en avez la liberté, prenez garde que vous ne vous mettiez vous & votre ordre dans une scituation plus dure que vous ne la pourriez souffrir; ce mal, croyez-moi, s'étend plus loin que vous ne pensez.

XVI. Lorsque M. Drusus, Tribun du peuple très-puissant & très-illustre, fit le rapport de cette declaration contre votre ordre: SI QUELQU'UN A PRIS DE L'ARGENT POUR UNE AFFAIRE QUI A ESTE' JUGE'E, les Chevaliers Romains s'y opposerent ouvertement; quoi vouloient-ils que cela fut permis? Au contraire, ce genre de profit leur sembloit honteux & de plus injuste. Mais ils soutenoient qu'il falloit obliger par ces Loix, ceux qui de leur propre mouvement auroient embrassé ce genre d'emploi & de fonction. Ils ont plaisir à voir les rangs & les titres honorables de la

Republique, la chaire curulle, les faisceaux, les commandemens, les gouvernemens, les sacrificatures, les triomphes, enfin ces images & ces portraits laissez à la memoire de la posterité.

XVII. Mais tous ces honneurs ont leurs inquietudes, & l'on en est plus dépendant des Juges & des Loix. Nous n'avons jamais meprisé ces illustrations, disoient-ils, mais nous avons fait choix d'une vie tranquille & paisible, & comme elle est privée d'honneurs, elle doit être aussi privée de chagrins. N'êtes-vous pas, leur dit-on, aussi bien Juge que je suis Sénateur? Il est vrai, mais vous avez sollicité pour l'être, & l'on m'a contraint d'être Juge. Ainsi qu'il me soit permis ou de ne point juger, ou de n'avoir point de Loi Senatoriale à craindre.

XVIII. Quoi, Chevaliers Romains, perdrez-vous ce privilege que vous avez reçu de vos peres? Je vous avertis de ne le pas perdre. Si vous n'y veillez, l'envie & les discours des malintentionnez en feront comparoître plusieurs à ces Tribunaux. Si l'on venoit à present vous annoncer que l'on délibere dans le Senat pour vous rendre sujets à ces sortes de Loix, vous croiriez de voir courir en foule au Senat; si la Loi étoit passée, vous voleriez à la Tribune. Le Senat a voulu que vous fussiez affranchis de cette Loi, jamais le peuple ne vous y a en-

gagés, vous en étiez libres en vous assemblant ici; prenez garde à n'en pas sortir enchaînez.

XIX. Car si l'on a fait un crime à Posthumus, quoiqu'il n'ait été ni Tribun, ni Ministre, ni compagnon, ni ami de Gabinus hors de l'Italie, comment se deffendront désormais ceux de votre ordre qui se trouveront mêlez avec nos Magistrats dans ces sortes d'affaires? Vous avez, dit-on, poussé Gabinus à reconduire le Roy.

La fidelité que je dois maintenant à Gabinus ne me permet pas de le traiter trop rigoureusement. Car puisqu'après des inimitiez si vives, j'ai pris avec ardeur sa deffense depuis qu'il est de mes amis, je ne dois pas l'accabler, maintenant qu'il est dans l'oppression; nous sommes réunis ensemble, & quand même l'autorité de Pompée ne me l'auroit pas reconcilié, sa scituation malheureuse me le reconcilieroit.

XX. Cependant comme vous avancez que c'est à l'instance & à l'instigation de Posthumus que Gabinus est parti pour Alexandrie; si vous n'ajoutez pas foi à la propre deffense de Gabinus, avez-vous oublié votre propre accusation? Gabinus disoit qu'il avoit fait ce voyage pour l'interêt de la Republique, parce qu'il craignoit la flotte d'Archelaus, & qu'il croyoit la mer toute couverte de pirates: il disoit même que la Loi le lui permettoit. Vous, son ennemi,

vous le niez ; je vous le pardonne , & d'autant plus que l'on a déjà jugé le contraire. Je reviens à votre accusation.

XXI Pourquoi faisiez-vous sonner si haut que l'on promet à Gabinus dix mille talens. Sans doute il fallût à Ptolémée quelque Orateur insinuant pour prier avec instance un homme, selon vous très-avare , de ne pas tant mépriser une somme de vingt-quatre [1] millions. Quelque conseil que Gabinus ait suivi , c'étoit toujours le sien assurément , si ce fût la pensée de quelque autre , ce ne fût pas moins la sienne : soit qu'il ait cherché l'honneur, comme il le disoit, ou qu'il ait cherché l'argent, comme vous le dites , c'est lui-même qui l'a cherché. Etoit-ce celui qui l'accompagnoit & qu'il avoit à sa suite ? Il le nie. Car quand Posthumus (2) partit de Rome , ce ne fût point par l'avis de Gabinus que cette affaire ne regardoit pas , mais par celui de l'illustre Proconsul P. Lentulus autorisé du Senat.

XXII. Mais il fût le Surintendant du Roy , oïi , & de plus il fût son prisonnier, & peu s'en fallût qu'on ne lui ôtât la vie. Je

[1] *Vingt-quatre millions.* Evaluation approchante. Il y a dans le texte deux mille quatre cents fois cent mille sesterces.

[2] *Partit de Rome.* Cet endroit est fort corrompu dans le texte , & les commentateurs ont peine à lui donner un sens suivi.

supprime plusieurs faits que les passions de ce Prince & la nécessité contraignirent Posthumus de souffrir, & qu'il supporta patiemment. Tout se réduit à lui faire le même reproche d'avoir mis le pied dans ce Royaume, & de s'être confié à la puissance de ce Roi, fort imprudemment, si nous voulons dire la vérité. Car qu'y a-t-il de plus imprudent pour un Chevalier Romain, Citoyen d'une ville & d'une Republique comme la nôtre, la seule qui fut toujours parfaitement libre, d'aller dans un lieu où il faut obéir & se soumettre à un maître ?

XXIII. Mais enfin ne pardonnerai-je pas à Posthumus, d'une expérience assez mediocre, une faute où je vois que des hommes très-sages sont tombez ? Nous sçavons que Platon, l'homme le plus sçavant & le plus éclairé de la Grèce sans contredit, par l'injustice de (1) Denys le Tyran de Sicile, auquel il s'étoit confié, fut exposé à divers périls, & à de grands embarras : que (2) Calisthene, docte personnage, & de la suite d'A-

(1) *Denys*. Il manda d'argent ; mais dans la suite il se moqua de lui, à Platon de le venir trouver d'Athenes à Syracuse, & le menaça même de divers malheurs..

(2) *Calisthene*. Il suivait Alexandre dans ses voyages & ses courses militaires. Ce Prince vouloit lui faire écrire

Alexandre le Grand, fut mis à mort par ordre de ce Prince: que (1) Demetrius, appelé le Phalerien, après avoir très-bien gouverné la République d'Athenes, & s'être rendu celebre par ses sciences, fut privé de la vie dans ce même Royaume d'Egypte, par la morsure d'un aspic, dont il se fit piquer.

XXIV. J'avouë franchement qu'on ne peut rien faire de plus insensé, que de venir dans un endroit, où l'on sçait que l'on perdra la liberté. Mais cette imprudence de Porsthumus est justifiée par une autre imprudence d'auparavant, qui est cause, que d'être venu dans ce Royaume, & de s'être fié au Roi, paroît une action de sagesse; puisque c'est ne pas être toujours fou, mais devenir sage à la fin, que de se tirer le mieux qu'on peut d'un embarras où l'on s'étoit engagé par sa folie.

XXV. Il doit donc demeurer pour conclusion. Après la conquête de la Perse, s'étant voulu faire adorer, & Calisthene s'y étant ouvertement opposé, Alexandre, après lui avoir fait souffrir divers tourmens, le fit mourir, selon Justin.

ment. Ayant conseillé au Roi d'Egypte Ptolemée Soter de prendre pour son successeur un fils qu'il avoit eu d'une certaine Euridice, ce Roi choisit un autre fils, lequel après la mort de son pere fit mettre Demetrius dans une étroite prison, où accablé de melancolie, il se fit mourir par la morsure d'un aspic.

(1) *Demetrius*. Il se rendit très-illustre dans Athenes par son éloquence & par son gouverne-

stant & pour arrêté, sans qu'on en puisse rien alterer ni changer, que l'équité fait dire aux uns que Posthumus a suivi ses espérances; que la malignité fait dire aux autres, qu'il a fait une faute, & que lui-même a vouë qu'il a fait une folie d'avoir engagé à ce Roi son argent & celui de ses amis, & risqué de la sorte tous ses biens. Mais après sa démarche & son engagement, il lui a fallu souffrir toutes les suites, pour délivrer ses amis & lui : ainsi quoique vous lui reprochiez aussi souvent que vous voudrez, qu'il a porté le manteau des Grecs; qu'il a dépouillé quelques marques honorables d'un citoyen Romain : chaque fois que vous lui ferez ces sortes de reproches, vous direz toujours la même chose, & qu'il a trop légèrement prêté de l'argent à ce Roi, aux passions duquel il a trop inconsidérément sacrifié tout ce qu'il avoit.

XXVI. Il l'avoit fait follement; j'en demeure d'accord, mais l'on ne pouvoit changer ce qui étoit fait; ou il falloit se revêtir du manteau dans Alexandrie, pour avoir ensuite la liberté de porter la robe Romaine, ou renoncer à tous ses biens, s'il ne quittoit pas cette robe. Nous voyons souvent dans les occasions de divertissemens & de plaisirs, non seulement des citoyens Romains, mais de jeunes gens qualifiés & même quelques Sénateurs d'une naissance illustre, dans leurs

jardins des fauxbourgs, & dans une aussi célèbre ville que Naples, porter de petites coëffures comme des femmes.

XXVII. Vous voyez dans le Capitole la [1] statue de L. Sylla general d'armée, en casaque militaire; vous voyez celle de L. Scipion qui fit la guerre en Asie & vainquit Antiochus, non seulement en casaque, mais en escarpins, sans que l'on en ait rien critiqué ni dit un mot. La nécessité sans doute servira plus aisément d'excuse à P. Rutilius Ruffus qui se trouvant surpris à Mytilene par [2] Mitridate, evita la cruauté de ce Roi contre les Romains, en changeant d'habillement. Ainsi ce Rutilius homme Consulaire qui fut pour tous nos Romains un modele de vertu, de probité & de prudence, prit les brodequins & le manteau, & tout le monde crut alors qu'on devoit attribuer ce changement, non à la personne, mais aux conjonctures. Et l'on accusera Posthumus d'avoir pris ce vêtement qui seul lui pouvoit donner quelque esperance de rentrer enfin dans ses biens?

XXVIII. Car, MESSIEURS, dès que

{1} *La statue.* On étoit beaucoup de ces statues sur la place publique, & sur tout dans les rofres, c'est-à-dire, à la Tribune.

{2} *Mitridate.* On sçait l'Edit que donna Mitridate, pour faire mourir en un même jour tout ce qu'il y avoit de Romains dans les Etats.

L'on fut arrivé dans Alexandrie auprès de Ptolémée , il fut déclaré par ce Prince , à Posthumus, que le seul moyen de recouvrer son argent , c'étoit de prendre le soin & l'administration des finances , & c'est ce que ne pouvoit faire nul autre qu'un surintendant : car c'est le nom que porte celui que le Roi charge de ce ministère. L'emploi sembloit odieux à Posthumus ; mais il n'étoit pas absolument possible de le refuser : si le nom étoit désagréable , on n'en donnoit point d'autre chez eux à cette administration : & ce n'étoit pas lui qui l'imposoit : il n'avoit pas moins de repugnance à l'habillement ; mais sans l'avoir, l'on ne pouvoit ni porter le nom , ni faire la fonction : ainsi il y étoit contraint par la force , qui suivant notre poëte , fait plier & rompre tout ce qui voudroit lui résister. Que ne mouroit-il , direz-vous , car c'est la suite du même vers.

XXIX. Certainement il l'eût fait , si dans un tems où ses affaires étoient si embarrassées , il avoit pû mourir sans se diffamer entièrement. Ne lui faites donc pas une faute de son malheur , & ne lui imputez pas pour crime, l'outrage qu'il a reçu du Roi ; ne jugez pas de sa sagesse par la nécessité , ni de ses intentions par la violence : à moins peut-être que vous ne pensiez qu'il faut condamner ceux qui tombent entre les mains des ennemis ou des voleurs , quand cela leur ar-

rive malgré eux, & non librement. Personne de nous n'ignore, quoique nous ne l'ayons pas éprouvé, quelle est la coutume des Rois. Voici comme sont exprimez leurs ordres : [1] SOYEZ ATTENTIF A CE QU'ON DIT, ET OBEISSEZ, QUAND MEME VOUS AURIEZ SUJET DE VOUS PLAINDRE, BORNEZ-VOUS A SUPPLIER. Et voici comment ils menacent : SI JE VOUS RENCONTRE UN JOUR APRE'S, VOUS MOURREZ. Quand nous lisons, & que nous voyons ces formules, ce ne doit pas être pour nous divertir, mais pour apprendre à veiller sur nous, & à les éviter.

XXX. Voici d'où l'accusation prend son origine. Lors, dit l'accusateur, que Posthumus recueilloit pour Gabinius l'argent des dixièmes ordonnés, il en recueilloit en même tems pour lui. Je n'entends pas bien ce que cela signifie; est-ce qu'il prenoit l'accroissement du dixième, comme ont coutume de faire nos (2) receveurs pour le centième? ou faisoit-il une diminution sur la somme. Si c'étoit un accroissement, Gabinius a donc reçu la somme d'onze mille talens. Or non seulement vous n'en avez accusé que dix, mais

(1) *Soyez attentif &c.* toient des gens commis. C'est une citation tirée par les partisans pour d'Ennius. faire leurs recouvrements.

(2) *Receveurs.* C'é-

La-taxe ne monte pas plus haut.

XXXI. J'ajoute encore : Comment après tout est-il vrai-semblable , ou que sur une imposition si dure & si onereuse pour faire le recouvrement d'une si grosse somme , l'on ait mis une augmentation de mille talens , ou que sur cette gratification si forte pour un homme , à ce que vous dites , très-avare , on ait permis mille talens de diminution : car il ne convenoit ni à Gabinius de tant relâcher du sien , ni au Roi de faire souffrir une telle augmentation d'impôts à ses peuples. Les députés d'Alexandrie comparoîtront pour déposer : ils n'ont rien dit contre Gabinius ; au contraire ils ont fait son éloge : où donc a-t-on vu pareille coutume ? Où trouve-t-on cette forme de jugemens ? Où voit-on semblables exemples ?

XXXII. Quand on a rien à dire contre celui au nom duquel on faisoit le recouvrement de la somme , a-t-on coutume de parler contre celui qui l'a recueillie ? Mais de plus , l'accuse-t-on de l'avoir reçue quand on fait l'éloge de celui qui l'a touchée ? On revient d'ordinaire à la discussion de ces sortes d'affaires déjà jugées , & sur les dépositions des mêmes témoins , sans qu'ils comparoissent , & sur la seule lecture de leurs témoignages.

Or mon ami des plus intimes ajoute en

core, que les députez d'Alexandrie ont fait l'éloge de Gabinus, par les mêmes raisons que je prends aujourd'hui sa défense. La même raison, C. Memmius, qui m'a fait défendre Gabinus, c'est ma reconciliation avec lui, & je ne me repens pas de convertir une haine empoisonnée en des sentimens d'une constante amitié.

XXXIII. Car si vous croyez que c'est malgré moi que j'ai pris le parti de Gabinus, & uniquement pour ne point déplaire à Pompée, vous ne connoissez assurément ni Pompée ni moi: jamais il n'auroit voulu que je fisse, malgré moi, quelque chose en sa considération, ni moi non plus, à qui la liberté m'est plus chere qu'à pas un des citoyens, je n'y aurois pas ainsi renoncé.

Tant que j'ai continué d'être grand ennemi de Gabinus, je n'en ai pas été moins grand ami de Pompée, ni quand ensuite, à cause de lui, j'ai pardonné, comme je devois, je n'ai point déguisé mes sentimens, pour n'avoir pas la perfidie de faire tort à la même personne à qui je venois de faire grâce. Car quand je ne me serois pas reconcilié avec un ennemi, je n'offensois pas Pompée. Que si pour l'amour de lui je ne m'étois reconcilié que par feinte, je l'aurois trompé sans doute, mais après m'être encore plus trompé moi-même.

XXXIV. Mais laissons là ce qui me regarde, & revenons à ces Alexandrins. Quelle est leur effronterie ? quelle est leur audace ? Tout récemment , à votre vûë, lorsque l'on jugeoit Gabinus , on les (1) citoit à trois différentes sommations pour déposer : ils soutenoient que l'on n'avoit point donné d'argent à Gabinus. On lisoit aussi un témoignage de Pompée, à qui Ptolémée avoit écrit que Gabinus n'avoit point reçu d'autre argent que pour les opérations de la guerre. L'on n'a point alors ajouté foi, dit Memmius , aux témoins d'Alexandrie. Est-ce qu'on leur a par la suite ajouté foi ? Pourquoi cela ? C'est, dit-il , parce qu'ils affirmoient ce qu'ils nioient auparavant.

XXXV. Quelle est donc cette espece de témoins qu'on ne croit pas quand ils nient, & que l'on croit quand ils affirment ? Mais si pour lors ils ont dit vrai avec un air fort naturel , ils mentent donc maintenant ? Si pour lors ils ont menti , qu'ils nous apprennent donc la vérité. Que voulez-vous donc de plus ? ou qu'ils se taisent , ou qu'ils parlent. Nous avions entendu parler de la déposition des Alexandrins , nous la connoissons à présent : de là sont nez tous les prestiges , de là toutes les fourberies ; enfin de là tous les raisonnemens de ces fourbes. Je n'ai

(1) On les citoit. Les témoins étoient citez par trois semonces pour se lever & pour déposer.

pas besoin, MESSIEURS, de rien pénétrer plus avant, je n'ai qu'à regarder la mine de ces gens-là.

XXXVI. Sur ces (1) bancs il n'y a qu'un moment, assis près de nous, avec quelle hardiesse ont-ils rejeté cette accusation de dix mille talens? Vous connoissez la sotte contenance de ces Grecs : ils haussent les épaules alors, sans doute suivant la conjoncture; mais il n'en est plus question. Quand un homme s'est une fois parjuré, prit-il tous les Dieux à témoins par la suite, il ne faut pas le croire; sur-tout, MESSIEURS, dans ces sortes de jugemens-ci, qui ne donnent lieu d'ordinaire à aucun nouveau témoin : aussi c'est par cette raison que l'on y retient les mêmes Juges qui ont jugé sur l'accusation; afin que toutes les circonstances de l'affaire leur soient connues, & que l'on ne puisse inventer rien de nouveau.

XXXVII. Les taxes qui regardent ceux entre les mains desquels est passé l'argent du concussionnaire, n'ont pas coutume d'être réglées par des jugemens particuliers, mais par celui que l'on rend contre l'accusé même. C'est pourquoi, ou si Gabinus avoit donné pour lui caution, ou si le peuple avoit reçu toute la somme portée par la taxe,

(1) *Sur ces bancs.* Les accusateurs, les défenseurs, & les témoins étoient assis sur des bancs posés devant les Juges.

quelque quantité de cet argent que Posthumus eût reçûë , on ne l'en défaisiroit pas. De sorte qu'on peut aisément comprendre, que la coûtume est de juger aussi dans le premier jugement , ce qu'il paroît être passé de cet argent entre les mains des complices , ou croupiers de celui que l'on condamne. Mais aujourd'hui que fait-on ? En quel endroit de la terre sommes-nous ? Que peut-on imaginer de plus inouï , de plus injuste , de plus contre les regles ?

XXXVIII. On accuse , non celui , qui a tiré quelque chose du Roi , comme on a jugé touchant Gabinius ; mais celui qui lui a prêté une somme d'argent considerable : c'est donc à Gabinius qu'a donné l'argent celui qui ne l'a point rendu à Posthumus ? De plus j'ajoute : Si celui qui devoit à Posthumus , ne lui a point donné l'argent , mais à Gabinius , après la condamnation de Gabinius , a-t'il remboursé Posthumus , ou maintenant lui doit-il encore ?

Mais , dit-on , il a cet argent & le cache ; car il y en a qui parlent ainsi. Quel seroit ce genre de politique & de vanité ? Quand il n'auroit jamais eu de bien , rien neanmoins ne l'obligeroit à dissimuler , s'il en avoit acquis par ses travaux ; mais ayant hérité de deux patrimoines bien conditionnez & bien amples ; & de plus , ayant augmenté sa fortune par de bonnes & d'honnêtes acqui-

tions , par quelle raison voudroit-il passer pour ne rien avoir ?

XXXIX. Lorsqu'il prêtoit dans l'intention d'en retirer du profit , le faisoit-il pour en devenir plus riche ? Et lorsqu'il exigeoit ce qu'il avoit prêté , souhaitoit-il ce nouveau genre de gloire de passer pour pauvre ? Mais , dit-on, il dominoit dans Alexandrie ? Certes il y jouïssoit d'une domination bien brillante : il y a souffert la prison , il a vû ses amis dans les fers , il y a souvent eu la mort devant les yeux : il s'est enfin échapé de ce Royaume presque nû , & dans l'indigence.

XL. Mais il a dénaturé son argent ? Des vaisseaux de Posthumus ont été conduits à Pouzolle : on en a sçu , on en a vû les marchandises, trompeuses, il est vrai; car ce n'étoit que du carton , du linge , & du verre ; qu'il y avoit dans les barques , mais il en restoit une petite qui n'étoit point en vûë. Cette arrivée de navires au port de Pouzolle, les bruits de cestems-là , la course & l'appareil des voituriers , de plus les esprits malins , animez d'un peu de jalousie contre la reputation de Posthumus , sur certaine prévention où l'on étoit qu'il avoit de l'argent, remplirent de ces discours, pendant tout un eté, les oreilles d'un petit nombre de personnes.

XLI. Mais, MESSIEURS , si vous voulez sçavoir la verité de tout ceci ; c'est que si

la generosité de Cesar, dont tout le monde se ressent, ne s'étoit pas répandue particulièrement sur Posthumus, il y a long-temps que nous ne l'aurions plus sur (1) la place publique avec les autres de son Ordre. Cesar s'est chargé seul de tous les bons offices qu'il recevoit de plusieurs amis : & les services que durant sa fortune lui rendoit chacun de son côté, tout ce qu'il avoit de gens attachez à sa personne, aujourd'hui durant ses malheurs, c'est Cesar seul qui les lui rend tous. Vous voyez ici, MESSIEURS, l'ombre & l'image d'un Chevalier Romain, que la protection secourable d'un seul ami vous a conservée : on ne peut plus lui rien enlever que cette representation de sa premiere splendeur, soutenuë uniquement par Cesar, qui lui en donne néanmoins beaucoup dans sa décadence. Une vertu mediocre pourroit-elle faire qu'un si grand homme estimât tant Posthumus, dans son malheur, & en son absence, & que du haut de sa fortune, il jettât les yeux sur celle d'autrui ? Il est accablé de tant d'affaires importantes qu'il conduit, &

(1) *Publique.* C'est-à-dire, que Posthumus étoit devenu si pauvre, que sans les liberalitez de Cesar, il n'auroit pas eu les quatre cens mille sesterces necessaires pour être écrit dans le dénombrement des Censeurs, parmi les Chevaliers Romains, & n'auroit plus paru sur la place en leur compagnie.

qu'il a conduites, qu'on ne devroit pas s'étonner qu'il oubliât celles des autres; ou s'il s'en souvient, il pourroit aisément faire agréer qu'il ne s'en souvint pas.

XLII. Je connois dans Cesar bien des sortes de vertus illustres & presque incroyables, mais qui sont exposées sur de grands theatres; au lieu que celle-ci est toute populaire. Sçavoir bien placer un camp, ranger une armée, attaquer des villes, défaire les troupes ennemies, soutenir la violence du froid & de l'hyver, que nous soutenons à peine dans cette ville, à l'abri de nos maisons, poursuivre l'ennemi dans un tems que les bêtes sauvages ne sortent point de leurs tanieres, & que par le droit des gens les hostilités cessent de toutes parts; tout cela sans doute est heroïque; qui le nie? Mais on y est excité par la magnifique recompense d'être à jamais dans la memoire des hommes, ce qui rend moins surprenantes les actions de celui qui tend à la gloire de l'immortalité.

XLIII. Mais une vertu digne d'être véritablement admirée, c'est celle qui n'est ni célébrée par les chants des Poëtes, ni par les monumens des annales, & qui se pèse au jugement des sages. Il a reçu entre les bras un Chevalier Romain, son ancien ami, plein de tendresse, d'empressement & d'égards pour sa personne, chancelant dans sa

fortune, non pour ses débauches, ni pour des pertes causées par de honteuses dépenses pour ses passions; mais pour avoir essayé d'accroître son patrimoine. Cesar s'est mis audevant de lui dans sa chute, il lui a servi d'appuy, l'a soutenu de ses biens, de son credit & de sa protection. Il ne peut souffrir que son ami, sur le bord du précipice, y soit renversé, & il le soutient encore aujourd'hui, sans que l'éclat de sa propre réputation eblouisse sa supériorité de son esprit, ni que l'elevation de sa fortune & de sa gloire, l'empêchent de laisser tomber ses regards sur les misérables.

XLIV. Reconnoissons pour grand, ce qui l'est en effet, & que chacun juge de mon discernement cōme il voudra; pour moi je trouve qu'au milieu d'une puissance si supérieure & d'une prospérité si complète, la générosité envers ses amis, le souvenir de leur amitié, c'est quelque chose de préférable à toutes les autres vertus. Et vous devez, MESSIEURS, non seulement ne pas mépriser & rejeter une bonté si nouvelle & si peu d'usage dans les hommes puissans & distinguez, mais lui applaudir & lui faire honneur, d'autant plus que vous voyez ces jours-ci presque destinez à ternir le lustre de ce grand homme & à diminuer de (1) sa di-

(1) *sa dignité.* Cesar fut dans les Gaules, d'où étoit pour-lors procon- il étoit en état d'accabler

gnité dont on ne peut rien retrancher qu'il ne le porte courageusement, ou qu'il ne le retablisse aisément. S'il entend dire que l'on ôte l'honneur à un intime ami, non seulement il en ressentira beaucoup de douleur, mais il n'y aura rien dans cette perte, qu'il n'espère de pouvoir bien réparer.

XLV. Cela devrait suffire pour des gens qui ne seroient pas injustes, mais nous avouons que c'en est trop pour des juges aussi équitables que vous. Mais il faut répondre aux soupçons, aux défiances, à la cruauté de tout le monde. Posthumus, dit-on, cache son argent & ne montre point les richesses du Roi. Quel est celui d'entre tout ce peuple, qui voulût que les biens de C. Rabirius Posthumus lui fussent adjugés pour la moindre somme? Que je suis malheureux & que j'ai tenu ce langage avec douleur! Ah Posthumus, êtes-vous donc le fils de Curius, par adoption; le fils de C. Rabirius, par l'inclination; & le fils de sa sœur, par la nature? Etes-vous cet homme si généreux envers tous vos proches, celui dont la bienveillance en a tant enrichis, qui n'avez rien prodigué, rien employé pour les passions & pour la débauche? Sont-ce vos biens, Posthumus, qui sont par moi mis à l'enchère?

ceux qui vouloient à Rome retrancher quelque chose de son pouvoir.

XLVI. O quelle déplorable & malheureuse proclamation fais-je ici ! Mais cet infortuné ne souhaite autre chose que d'être condamné par vous. Ces biens puissent-ils se vendre de telle sorte, que chacun soit entièrement payé de ce qui lui est dû ; il ne songe plus à présent qu'à prouver sa fidélité. Si vous vouliez oublier votre clemence accoutumée, vous ne lui pouvez rien ôter davantage. Je vous prie, MESSIEURS, & vous conjure de n'en rien faire, & d'autant plus que l'on demande un argent étranger à celui-là-même à qui l'on ne rend pas le sien ; car on a cherché des sujets de haine & d'envie contre un homme à qui la compassion devoit donner du secours.

XLVII. Mais à présent, Posthumus, que je vous ai, comme je l'espère, marqué toute la fidélité que j'ai pû, je vous rendrai aussi les larmes que je vous dois. Je vous en ai vû beaucoup répandre dans ma disgrâce. J'ai devant les yeux cette nuit si douloureuse pour tous les miens, lorsqu'accompagné de votre troupe, vous vous rendîtes auprès de moi. Vous soutintes ce triste départ d'autant d'escorte, d'autant d'assistance & d'autant d'argent que la conjoncture le demandoit. Vous n'avez jamais manqué, durant mon absence, ni à mes enfans, ni à ma femme. Je pourrois citer plusieurs personnes, témoins de votre générosité, j'ai

même souvent entendu dire à votre père, que dans cette occasion, où il y alloit de la vie, vous m'aviez été d'un grand secours.

XLVIII. Mais je crains tout à présent, & l'envie que l'on porte à son mérite, me cause des allarmes. Les pleurs de tant de personnes, déclarent combien vous êtes cher à vos proches, & ma douleur m'affoiblit & m'étouffe la voix. Je vous conjure, MESSIEURS, de ne pas ravir à cet homme, plus vertueux qu'il n'y en eût jamais, le nom de Chevalier Romain, l'usage de la lumière & votre présence à tous. Il ne vous demande rien autre chose si non qu'il lui soit permis de regarder cette ville avec des yeux assurez, & de porter ses pas sur la Place publique, ce que la fortune lui auroit enlevé, s'il n'avoit été secouru par la puissance & par les richesses d'un seul ami.



POUR
MARCELLUS.

XLIII. ORAISON.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 707. L'an de Cicéron 61.

Cette Oraison fut prononcée sous le troisième Consulat de César & de M. Lepidus, l'an de Rome 707. deux ans après la bataille de Pharsale, dans le tems que César étoit dans sa plus grande autorité, & un an avant sa mort. M. Claudius Marcellus pour qui Cicéron fit ce discours, étoit d'une race plebéienne, mais distinguée par beaucoup de grands hommes, & par lui-même très-illustre. C'étoit un Jurisconsulte des plus célèbres, & il fut Consul avec Servius Sulpitius Rufus. L'an de Rome 703. il suivit dans les guerres civiles le parti de Pompée; mais après la bataille de Pharsale, il ne voulut ni s'attacher à ceux qui crurent devoir renouveler la guerre en Afrique, ni tourner du cô-

té de César , en lui allant demander pardon. Il se retira donc à Mitylene , ville neutre , & nullement soupçonnée de vouloir la guerre. Il y demeura long-tems sans aucune envie de reprendre le chemin de Rome : & pendant les malheurs publics il se consolait avec les témoignages d'une conscience irréprochable , & dans les exercices de l'étude , qu'il aimoit avec passion. Le Senat obtint son retour de César , à qui plusieurs en firent des remerciemens , & particulièrement Cicéron , grand ami de Marcellus. C'est dans cette Oraison. ci où il élève César jusqu'au ciel. Ce discours fut prononcé dans le Senat en la presence d'un frere de Marcellus , qui lorsqu'il se préparoit à retourner à Rome , fut tué en trahison dans un repas par P. Magius Chilon , qu'il croyoit un de ses meilleurs amis.

Les troubles & les grands événemens de la guerre avoient tellement étourdi Cicéron , qu'il ne parloit plus en public : & c'est ici le premier discours qu'il prononça depuis la bataille de Pharsale.

I. **A**près ce long silence, MESSIEURS, où je me suis retenu dans ces derniers tems, non par un sentiment de crainte, mais de honte & de repentir, enfin (1) jé reprends aujourd'hui la parole, pour recommencer à dire, selon mon ancienne coutume, mes intentions & mes pensées aussi librement qu'autrefois. Comment pourrois-je métaire, à la vûë d'une bonté si surprenante, de cette clemence inouïe, & si hors d'usage, d'un tel excès de moderation, au milieu d'une puissance absoluë & sans bornes, enfin de cette sagesse inconcevable, & presque divine ?

II. Lorsque Marcellus vous est rendu & à toute la Republique, j'estime, MESSIEURS, que (2) la voix & l'autorité sont conservées & restituées, non seulement à lui, mais à moi, mais à vous, mais à tout l'Etat. Je m'affligeois & je sentoís une peine extrême que ce grand homme, qui s'étoit trouvé dans les mêmes engagements que moi, ne fût pas en ce jour dans le même affranchissement : & je ne pouvois me persuader ni penser qu'il me fût permis de con-

(1) *Je reprends, &c.* ment de ces dernières guerres civiles.
Cicéron n'avoit point

parlé en public depuis la bataille de Pharsale, même depuis le commencement.
(2) *La voix.* Il entend les délibérations du Sénat.

tinuer la même course qu'auparavant , depuis que je ne l'avois plus dans la carrière pour compagnon & pour émulateur de mes études & de mes travaux. Ainsi , CESAR , vous venez de me r'ouvrir une voye à rentrer dans mon premier genre de vie , & vous élevez un étendard qui donne à tous ces Senateurs de belles esperances pour le bonheur de la Republique.

III. D'abord en mon particulier j'avois compris par bien des événemens ce que tout le monde reconnut bientôt après , qu'en accordant Marcellus aux prieres du peuple Romain , sur-tout en mettant cette grace en (1) parallèle avec les offenses , vous préféreriez à vos défiances & à vos ressentimens les avis des Senateurs , & la dignité de la Republique. Il recueille aujourd'hui les fruits les plus doux de toute sa vie précédente , soit par cette unanimité de tout le Senat à vous demander son retour , soit encore plus par le poids & par l'importance de votre décision , d'où veritablement vous devez juger combien la grace accordée est digne de louange , puisque celui qui la reçoit en a tant de gloire. Il est heureux qu'un rétablissement qui lui doit causer tant de joye , n'en donne

(1) *Parallèle.* César, avoit de se plaindre de avant que de pardonner lui , & ensuite il acquies- à Marcellus , exposa dans ça à la demande du Se- le Senat les sujets qu'il nat.

pas moins presque à tout le monde : & certes c'est avec beaucoup de raison.

IV. Car quel homme est au-dessus de lui par la reputation, par la probité, par l'amour des sciences & des beaux arts, par l'innocence des mœurs, par quelque sorte de vertu que ce puisse être ? Personne n'a plus de fécondité de génie, n'écrit & ne parle avec plus de force, & ne pourroit avec plus d'éloquence, je ne dis pas, CÉSAR, orner vos fameux exploits, mais les raconter en détail ; cependant je soutiens, & vous me permettrez de le dire, que toutes ces actions éclatantes ne vous ont jamais fait tant d'honneur, que ce que vous venez de faire aujourd'hui.

V. Je rappelle souvent dans mon idée, & volontiers dans mes discours tous les faits militaires de nos anciens Generaux, des Capitaines étrangers, des Peuples les plus bellicieux, & des Rois les plus illustres ; & je trouve qu'ils ne peuvent être comparez aux vôtres, ni pour l'importance des intérêts agitez, ni pour le grand nombre des batailles, ni pour la diversité des contrées, ni pour la promptitude des expéditions, ni pour les différentes natures d'entreprises ; & que personne en voyageant n'auroit pû parcourir des pays si distans les uns des autres en aussi peu de tems que vous en avez fait le tour, moins encore par vos marches que par vos victoires.

VI. Il faudroit avoir perdu le sens , pour ne pas avouer , qu'il y a quelque chose en cela de si merveilleux , qu'on ne peut le comprendre ni l'imaginer. Cependant il faut reconnoître encore de plus grandes merveilles. On affoiblit d'ordinaire par les récits les exploits d'un General , & l'on retranche à sa capacité quelque chose de leur mérite , pour le lui faire partager avec beaucoup de gens de son armée : & l'on doit convenir qu'à la guerre il est aidé par le courage des soldats , par les campemens avantageux , par les secours des alliez , par le bon ordre des legions , & par les convois ; aussi la fortune , de sa propre autorité , s'attribue-t'elle la plus grande partie des succès , & presque tout ce qui réussit.

VII. Mais César pour cette gloire que vous venez d'acquérir , elle ne vous est commune avec personne. Toute cette action , sans doute héroïque en toutes ces circonstances , est uniquement votre ouvrage. Nul Centurion , nul Tribun militaire , nulle cohorte , nul corps de troupes ne vous en peut rien arracher. La fortune elle-même , cette maîtresse des événemens humains , ne vient point y prendre part : elle vous la cede , elle avoue qu'elle vous est propre , & qu'elle vous appartient privativement. Car jamais la temerité n'est mêlée avec la sagesse , qui n'appelle point le hazard à son conseil.

VIII;

VIII. Quand vous avez dompté des nations sauvages & féroces, innombrables par leur multitude, repandues au loin en divers lieux, abondantes en tout genre de richesses; vous avez vaincu ce qui par sa condition & par sa nature, n'étoit pourtant pas invincible : car il n'y a rien de si fort qu'on ne puisse abatre & détruire par la violence & par les armes ; mais vaincre son propre cœur, éteindre ses ressentimens, rallentir l'ardeur de la victoire, relever de terre un ennemi distingué par son esprit, par ses vertus, par l'estime generale qu'il s'est acquise, ajouter même encore à son ancienne splendeur ; qui conque en fait autant, je ne le compare point aux plus grands hommes, je le trouve semblable aux Dieux immortels.

IX. Ainsi, CÉSAR, si j'avouë que vos vertus militaires ne seront pas seulement célébrées par nos neveux, mais par toutes sortes d'écrits, & en toutes sortes de langues, & si l'on en parlera dans tous les âges ; cependant je ne scai comment il arrive que quand on lit, ou qu'on entend de pareils exploits, on est, pour ainsi dire, importuné par les cris des soldats & par le bruit des trompettes. Mais quand on nous raconte, ou que nous lisons des faits qui font briller la clemence, la justice, la douceur, la moderation, la sagesse, sur-tout au milieu de la colere toujours ennemie de la reflexion, & dans le sein

de la victoire naturellement fiere & insolente, avec quelle ardeur, au seul recit, au seul aspect de ces actions, quand même elles seroient fabuleuses, nous sentons nous porter à aimer des gens que nous n'avons jamais vus?

X. Vous donc, en presence de qui nous nous trouvons, dont nous connoissons le genie & les sentimens, qui voulez sauver à la Republique ce que les événemens de la guerre lui ont laissé de reste, par quelles louanges devons-nous vous exalter? Quel attachement vous témoignerons-nous? Avec quelle affection vous serons-nous dévoüés à jamais? En verité les murailles de ce Senat me paroissent avoir impatience de vous remercier de ce que bientôt on verra regner sur les sièges de ces Senateurs la même autorité que leurs predecesseurs ont exercée. Et certes, lorsque je considerois tout-à-l'heure avec vous les larmes (1) du frere de Marcellus, cet excellent homme orné de vertus recommandables; le souvenir de tous les Marcellus m'a percé le cœur. En conservant son frere, vous leur avez, ce semble, rendu tout leur éclat, & vous avez presque affranchi de la mort cette illustre famille reduite de nos jours à un (2) si petit nombre.

(1) *Du frere de Marcellus.* C'est C. Marcellus frere de celui à qui César pardonnoit, & qui n'étoit point à Rome.

(2) *Si petit nombre.* Il

XI. C'est donc avec fondement que vous préférez la joye de cette journée à ces innombrables & celebres felicitations que vous avez reçues. Tout est à César dans cette action : toutes les autres ont été faites par vos ordres. Elles sont grandes , à la verité , mais vous étiez environné d'un nombreux cortege. A l'égard de celle-ci , vous ordonnez & vous exécutez. Elle est si belle , que l'âge pourra détruire à la fin vos trophées & vos monumens glorieux , car il n'y a point de travaux qui ne soient assujetis à déperir par leur propre durée ; mais pour votre justice & votre clemence , elles deviendront plus florissantes de jour en jour , & plus la continuité des tems alterera vos ouvrages , plus elle augmentera vos éloges.

XII. Déjà par votre équité , par votre compassion , vous aviez surpassé tous les vainqueurs de nos guerres civiles , mais aujourd'hui vous vous êtes surpassé vous-même. Je crains , dans ce que je vais dire , de ne pouvoir le faire entendre par mes paroles , comme je le conçois dans mon esprit , mais il semble que vous ayez vaincu la victoire même , puisque vous avez rendu aux vaincus ce qu'elle leur avoit enlevé. Nous pouvions tous , par les loix de la guerre , être légitimement mis

n'y avoit guere à Rome se distinguât dans leur que ce C. Marcellus qui famille.

à mort , & par un jugement de votre clemence , nous avons été conservez ; ainsi vous êtes le seul invincible , puisque par vous la victoire même est subjuguée & dépoüillée de ses droits & de son pouvoir.

XIII. Mais remarquez bien , MESSIEURS , quelle est l'étendue de ce discernement de César. Tous nous autres qui par je ne sçai quelle destinée funeste à la Republique , avons été poussez à prendre les armes , si nous nous sommes trouvez coupables de quelque faute , par une erreur purement humaine , nous avons été certainement exempts de crime. Et quand César , à la priere des Senateurs , conserve Marcellus à la Republique , il me rend à elle une seconde fois , il me rend à moi-même sans que personne l'en ait prié ; & rend en même tems , à leurs propres desirs & à la patrie , tous ces hommes distinguez , dont vous considerez dans cette assemblée le grand nombre & le merite. Ce ne sont pas des ennemis qu'il introduit dans le Senat , il a jugé que plusieurs étoient entrez dans ces dissensions , plutôt par ignorance & par une vaine & fausse frayeur , que par ambition ou par un esprit de vengeance.

XIV. Pour moi , j'ai toujours crû pendant le cours de cette guerre , qu'il falloit écouter les propositions de paix , & je me suis toujours affligé , non seulement que la

paix eût été rejetée si loin , mais qu'on eût si fort méprisé les instances de ceux qui la souhaitoient. Je n'ai jamais entré dans nulles de nos dissensions civiles. Mes conseils ont toujours été pour la tranquillité du Senat , & non par le tumulte des armes. Une liaison [1] avec Pompée ne m'attachoit à lui que par des services particuliers , & non par les intérêts publics. Et le souvenir de sa fidelle reconnoissance pour moi , a eu tant de force , que non seulement , sans aucun desir d'élevation , mais sans la moindre esperance , je m'abandonnois volontiers à la mort que j'avois devant les yeux.

XV. En cela , mes démarches n'avoient assurément rien d'équivoque. Car lorsque les divisions n'étoient point declarées , j'ai beaucoup parlé de paix dans le Senat ; & depuis la guerre , j'ai tenu le même langage , à la vüe du peril où ma vie étoit exposée. Personne ne sera donc plus assez injuste estimateur des choses pour douter des sentimens que César avoit touchant la guerre , puisqu'il a sitôt jugé que les conseillers de la paix devoient être conservez , & qu'il fait paroître plus de ressentiment aux autres. Peut-être cela devoit-il être moins étonnant

[1] *Avec Pompée.* Ci. Pompée , ni pour Pomperon n'esperoit rien de péc lui-même , ni pour bon de la conduite de la Republique.

quand le succès de la guerre étoit encore incertain ; mais quand un vainqueur se montre si favorable à ceux dont toute la conduite tendoit à la paix , il fait voir bien clairement qu'il auroit mieux aimé ne pas combattre , que remporter la victoire.

XVI. Or je suis témoin que Marcellus pensoit la même chose. Nous avons eu toujours de semblables sentimens , & sur la paix & sur la guerre. Combien de fois , l'ai-je vû pénétré de douleur , redouter tantôt l'insolence de certaines gens , tantôt la fierté de la victoire même. Et c'est par cette raison, CÉSAR, que votre générosité doit nous être plus sensible à nous qui avons été les spectateurs de ces événemens ; car ce n'est plus aujourd'hui la différence des partis , mais des victoires qu'il faut comparer ensemble.

XVII. Nous avons vû votre valeur triomphante s'arrêter aussi-tôt après le combat , & nous n'avons point vû d'épée nue dans Rome. Si nous avons perdu quelques Citoyens , ce n'est point l'opiniâtreté d'une colere victorieuse qui les a renversés , mais les hazards de la guerre ; & personne ne doit douter que César s'il l'avoit pû , n'en eût retiré plusieurs du tombeau , puisque de la même armée , il en conserve autant qu'il peut. Je ne dirai rien davantage , sinon que nous avons tous appréhendé que la victoire ne poussât trop loin sa fureur.

XVIII. Car on ne menaçoit pas seulement ceux qui avoient pris les armes, mais ceux aussi qui se tenoient en repos. On disoit qu'il ne falloit pas examiner le parti que chaque citoyen avoit embrassé, mais encore ce que chacun avoit pensé; de sorte qu'il me paroît que si les Dieux ont puni le peuple Romain pour quelque grand crime, puisqu'ils l'ont affligé d'une guerre si cruelle & si fatale, ils sont appaîsez maintenant; ou qu'après s'être satisfaits, ils ont renvoyé à la clemence & à la sagesse du vainqueur les succez de nos esperances.

XIX. Ainsi, CÉSAR, goûtez bien cet excellent don qu'il vous ont fait, jouïssiez de votre bonheur & de votre gloire, jouïssiez de vos vertus & de vos mœurs; c'est au sage à recueillir de si doux fruits. Quand vous vous retracerez l'idée de tout ce que vous avez fait d'illustre, & que vous en feliciterez votre merite; n'en felicitiez pas moins [1] votre étoile; mais lorsque vous penserez à nous, avec qui vous avez bien voulu partager l'heureux état où va se trouver la République, vous penserez en même tems à vos bienfaits signalez, à votre admirable generosité, sur-tout à votre sagesse, que je regarde non seulement comme le plus grand bien, mais que j'ose dire être le seul. Car,

[1] *Votre étoile.* César avoit une extrême confiance en sa fortune.

il y a tant d'éclat dans la véritable gloire ; tant de dignité dans la grandeur d'âme & dans la sagesse , que la seule vertu peut les donner ; au lieu que tout le reste n'est que prêté par la fortune.

XX. Ainsi ne vous laissez pas de conserver les gens de bien qui n'ont pas failli par ambition ou par malice , mais par une prévention fautive , je l'avoue , quoique spécieuse , qu'ils rendroient service à la République. Car ce n'est nullement votre faute si quelques Romains ont eu peur de vous ; & c'est pour vous au contraire une grande loüange que plusieurs aient crû qu'il n'y avoit pour eux rien à craindre.

XXI. Je viens maintenant à cette plainte importante que vous faites , & à vos [1] violens soupçons , dont il faut examiner le fondement , & pour vous & pour tous les citoyens , mais particulièrement pour nous que vous avez conservez ; j'espère qu'on ne les trouvera fondez sur rien de vrai. Cependant je ne diminuerai point par mes paroles ce qui les a fait naître dans votre esprit. Autant que vous serez en assurance , autant nous pouvons nous flatter d'y être : & si j'ai à me tromper d'une façon ou d'une autre ,

[1] *Violens soupçons.* vouloit à la vie , mais ne César , depuis la paix , se précautionnoit pas. soupçonnoit que l'on en

J'aime mieux passer pour trop timide que pour n'être pas assez prudent.

Mais quel est cet insensé sur qui tombent vos soupçons ? Est-ce un des Romains attaché à vous ? Si pourtant on y peut être plus attaché que ces citoyens à qui vous avez inespérément rendu la vie. Est-ce un de ceux qui s'étoient declarez pour vôtre parti ? Pourroit-on imaginer en pas un d'eux assez d'extravagance, pour ne pas preferer à sa propre vie, celle d'un homme, sous la conduite duquel, ils sont parvenus aux plus grands honneurs. Que si vos amis n'ont pas eu la moindre idée d'un tel crime ; ne faudra-t'il point se deffier de vos ennemis ? Mais qui sont-ils maintenant ? Tous ceux qui l'ont été, ou par leur obstination ont perdu la vie, ou par votre clemence l'ont conservée, en sorte qu'il n'en reste plus aucun, ou que s'il en est resté, ce sont aujourd'hui vos amis les plus dévouiez.

XXII. Cependant comme il y a dans le cœur humain tant de profondeurs & de détours, donnons à vos deffiances toute leur étendue, nous en donnerons en même tems à vos précautions. Quel est l'homme assez peu instruit des affaires, assez novice dans celles du gouvernement, assez éloigné de penser jamais à la sûreté, ni du public, ni de sa propre personne, pour ne pas comprendre que la conservation est renfermée dans

*de
Rig
en l'air
de
certain*
la vôtre; & que de votre vie, dépend celle de tous les Romains. En verité lorsque les jours & les nuits je pense à vous, comme je le dois, je ne crains pour vous que les accidens de la condition humaine, les événemens incertains de la santé, & les infirmités naturellement communes à tous les hommes. Et je m'afflige qu'une Republique qui devroit être immortelle, ne soit appuyée que sur la vie d'un homme mortel.

XXIII. Que si aux accidens humains, aux surprises des maladies, les embuches & les entréprises criminelles s'y joignent encore, quel Dieu croirons-nous pouvoir donner secours à la Republique, quand même il le voudroit? C'est à vous seul César, à relever tout ce que vous sçavez avoir été abatu & renversé par les assauts de la guerre, à retablir la justice, à rappeler la confiance, à reprimer les débauches, à perpetuer les familles, à retenir dans de severes loix tout ce qui se dissipoit & se ruinoit.

XXIV. On n'a pû empêcher, pendant une guerre civile si opiniâtrée, & tandis que les esprits étoient vivement animez à combattre, que la Republique, independamment des differens succez de la guerre, ne reçût diverses secousses; que sa dignité ne perdît beaucoup de son lustre, & que sa stabilité n'en fût ébranlée, ni que chacun des deux Generaux ne fit, les armes à la main, ce que

dans le Senat il n'auroit jamais souffert. C'est à vous à guerir toutes ces playes de la dernière guerre, vous seul y pouvez remédier.

XXV. Ainsi c'est à regret que j'entens de vous cette parole, si belle néanmoins & si sage, j'ai assez vécu pour la nature & pour la gloire : assez, si vous voulez, pour la nature, assez même encore pour la gloire, si vous en êtes content ; mais assurément trop peu pour la patrie, & c'est-là le plus essentiel. N'alleguez donc point, je vous conjure, la sagesse de ces Philosophes qu'on a vû mépriser la mort, & ne soyez point sages à nos risques ; car il me revient souvent que sans cesse on vous entend dire que vous avez assez long-tems vécu pour vous. Je le veux croire : aussi pourrois-je souffrir que vous tinssiez ce langage, si vous ne viviez ou si vous n'étiez né que pour vous seul. Mais comme le salut de la République & de tous les Citoyens est renfermé dans ce que vous faites ; vous êtes bien éloigné d'avoir achevé les grands desseins que vous meditez, puisque vous n'en avez pas encore jetté les fondemens. Vous mesurez l'étendue de votre vie, moins par l'intérêt du bien public, que par la moderation de votre ame. Mais bien plus, que pourrez-vous dire si je vous fais voir, que vous n'avez pas assez vécu pour la gloire : car, tout sage que vous

Surt

de la

plu

de la

de la

êtes, vous avouerez que vous brûlez d'ardeur pour elle.

XXVI. Appelez-vous peu de chose, direz-vous, tout ce que je laisse de gloire après ma mort? C'est beaucoup sans doute aux yeux des autres qui sont en grand nombre, mais c'en est toujours peu pour vous. Tout est petit, quelque grand qu'il soit, quand il peut être encore plus grand. Après avoir defait vos ennemis, si vos actions immortelles, César, doivent se terminer à laisser la Republique dans l'état où elle est aujourd'hui, prenez garde, je vous prie, que votre divine valeur ne vous attire plus d'admiration que de gloire; car la gloire est un bruit éclatant qui repand de toutes parts les grandes & nombreuses actions qu'on a faites, ou pour les siens, ou pour la patrie, ou pour tous les hommes en general.

XXVII. C'est donc-là ce qui vous reste à remplir; c'est-là le dernier acte de la piéce. Vous avez à travailler pour le retablissement de la Republique, afin qu'en votre particulier vous en jouissiez dans toutes les douceurs d'un heureux loisir. Quand vous vous serez acquité envers la patrie de ce que vous lui devez; quand la nature sera suffisamment rassasiée de vivre, dites alors si vous voulez, que vous avez vécu assez long-tems. Mais ce long-tems, à parler juste, qu'est-ce que ce peut être? Puisqu'il a une

fin, & que dès qu'elle arrive, tout le plaisir passé n'est plus rien, / parce qu'en effet il n'y en aura plus après.

XXVIII. Un esprit aussi grand que le vôtre, se trouve trop à l'étroit dans ces bornes que la nature nous a marquées pour la durée de nos jours, & desirer sans cesse avec ardeur l'immortalité. Votre vie proprement n'est pas celle qui lie votre ame à votre corps; c'est celle qui fera vivre votre memoire dans tous les siècles, celle que la posterité nourrira, celle que l'immortalité soutiendra; c'est à cette posterité que vous devez avoir égard & vous montrer tel que vous êtes. Elle a déjà bien des sujets d'admiration, mais elle attend que vous lui fournissiez des sujets de loiianges.

A la vûë de ces Regions & de ces Provinces arrosées par le Rhin, par l'Océan, par le Nil; quel étonnement pour nos neveux quand ils liront ou qu'ils entendront la multitude de vos batailles, les prodiges de vos victoires, ce nombre infini de vos édifices publics & de vos fêtes, & la gloire de vos triomphes.

XXIX. Mais si vos reglemens & vos ordonnances n'ont point affermi dans Rome les fondemens de la paix, votre reputation fera toujours errante au loin, & ne pourra fixer sur rien de stable sa demeure & sa résidence.

Entre ceux qui naîtront après vous, il y aura, comme entre nous une différence de sentimens. Les uns par leurs loüanges, élèveront jusqu'au Ciel vos actions; les autres y trouveront peut-être quelque chose à désirer; & ce quelque chose ne sera pas peu, si par le salut de la patrie, vous n'avez éteint la fureur des dissentions civiles: en sorte que la guerre paroisse avoir été l'effet du sort, & la paix l'ouvrage de la sagesse.

— Soumettez-vous donc à ces juges qui doivent vous juger après tant de siècles, & je ne sçai pas en vérité, si ce ne sera point plus équitablement que nous. Car ils jugeront sans prédilection & sans attache, comme sans aversion & sans jalousie.

XXX. Que si pour lors, comme quelques-uns se le persuadent faussement, cela ne vous interessera point; toujours est-il vrai que maintenant il est de votre intérêt de vous rendre tel que vos loüanges ne puissent jamais être abimées dans l'oubli. Les Citoyens à votre sujet ont eu des inclinations différentes & des sentimens divers, car nous n'étions pas seulement divisez par les affections & par les avis, mais par les entreprises & par les armées. Il y avoit de l'incertitude & de l'hezigitation parmi les principaux Commandans. Plusieurs doutoient sur ce qui seroit le meilleur, les autres sur ce qui leur seroit le plus expedient, les autres

sur le plus convenable , d'autres sur ce qu'il étoit permis.

XXXI. C'est à cette malheureuse & fatale guerre que s'est vûë exposée la République. Mais enfin le vainqueur n'a point sur elle répandu sa haine après ces succez heureux , mais l'a soulagée par sa douceur , sans condamner à l'exil ou à la mort aucun de ceux contre lesquels il devoit être irrité ; les uns ont mis les armes bas , & l'on a desarmé les autres.

Tout Citoyen donc est injuste ou ingrat, si n'ayant plus rien à craindre de la fureur des armes , il est encore armé dans le cœur ; & je trouve plus de justice dans celui qui est mort en combattant , & qui a donné sa vie pour le parti qu'il soutenoit : ce qui paroît opiniâtré dans les uns , peut-être fermé dans les autres , mais le combat a fini toute la querelle , & l'équité du vainqueur a dû l'éteindre.

XXXII. Il ne reste plus qu'à voir les cœurs se réunir dans tous ceux qui ont non seulement un peu de sagesse , mais de sens commun. Ce n'est que par votre conservation , César , & par votre persévérance dans les dispositions où vous avez été & où vous êtes encore aujourd'hui , que nous pouvons être conservez. C'est pourquoi nous tous qui voulons l'être , nous vous exhortons & nous vous prions de veiller au soin de votre

vie & de votre sûreté. Nous nous dévouons à vous, tous tant que nous sommes, car je parle au nom des autres à qui j'attribue les mêmes sentimens que les miens : & puisque vous croyez avoir quelques sujets de défiance, nous vous promettons de vous servir de gardes & de sentinelles, & d'opposer à vos ennemis nos propres corps comme autant de boucliers.

XXXIII. Cependant pour finir ce discours par où je l'ai commencé, nous vous rendons tous, César, de vives actions de grâces, nous en ressentons encore de plus vives, & vous avez pû vous en apercevoir par les prières & par les larmes de tout le Senat. Mais comme il n'est pas nécessaire que tous ceux qui sont ici vous le témoignent par leurs paroles, ils veulent que du moins je vous en assure. J'y suis donc en quelque façon engagé pour les contenter : & d'ailleurs je comprends qu'il est pour moi de la bien-séance de le faire, après que vous avez rendu Marcellus au Senat, au peuple Romain & à toute la Republique ; car je sçai qu'on ne s'en réjouit pas seulement comme du bonheur d'un particulier, mais comme de la félicité generale.

XXXIV. Quant aux témoignages de l'amitié que j'ai pour lui, dont tout le monde est tellement persuadé, qu'à l'exception de son aimable & tendre frere, je ne le cede-

rois à personne, comme je lui en ai donné des marques par mes inquietudes, par mes soins, par mes peines tant qu'on a douté de son sort; certainement aujourd'hui qu'il est delivré de ses chagrins, de ses deplaisirs & de ses embarras, je suis encore plus obligé de lui faire paroître que je l'aime.

Ainsi César, je vous dois des remerciemens infinis pour tous les biens que vous m'avez conservez, & pour ceux de plus dont vous m'avez ornez; je ne croyois pas qu'on pût rien ajouter encore à ces graces innombrables que vous avez répandues sur moi: mais vous venez d'y mettre un nouveau comble par ce dernier trait de clemence & de grandeur. +

*Ces paroles ne sont pleines que de
peu respectant la liberté de Rome, mais ce*



*Du moins l'espri
qui veut par
l'implacable
flatteurs rati
oul d'indigne où la pro
tion de celui qui non
peu le non, mais en effet est son bien
Il conviendrait à être censés par
tête employé et proposer pour
furent un maître ou souverain
non en son Al. le roi de France*

P O U R
Q. LIGARIUS.

XLIV. ORAISON.

S O M M A I R E.

L'An de Rome 707. L'an de Ciceron 61.

Après la bataille de Pharsale, l'Afrique demeura toujours fidele au parti de Pompée, ce qui rendoit ces peuples, criminels dans l'esprit de César. Cependant comme il avoit pardonné à Marcellus, les freres de Ligarius, attachez au parti du vainqueur, crurent qu'ils pourroient obtenir le pardon de leur frere qui s'étoit trouvé engagé dans l'armée de Pompée en Affrique. Mais Tiberon accusa ce Ligarius comme ayant à dessein porté les armes en Affrique contre César. Ciceron prend ici sa deffense, exposant tout ce qu'il croit capable de pouvoir toucher César. Ce discours est tout rempli d'art & d'élo-

quence. Tout le commencement est une ironie contre Tiberon.

I. **V**Oici, C. César, une accusation bien nouvelle, & dont jusqu'à ce jour on n'a point entendu parler; [1] mon parent Q. Tiberon vous a rapporté que Q. Ligarius a été en Affrique, & C. Panfa cet homme d'un excellent esprit, appuyé peut-être sur la liaison d'amitié qui est entre vous, ose encore l'avouer. Ainsi je ne sçai de quel côté me tourner : comme vous n'étiez pas informé de ce fait par vous-même, & que vous ne le pouviez avoir appris d'ailleurs, j'étois venu, tout disposé à profiter de votre ignorance, pour le salut de ce malheureux homme, mais, puisque par la vigilance de notre adversaire, vous connoissez ce que l'on avoit si bien caché, je crois que [2] je dois l'avouer aussi : sur-tout mon ami [3] Panfa nous ayant réduit à ne pouvoir faire autrement. Sans donc contester davantage, il faut que tout mon discours tende seulement à toucher votre compassion si favorable à tant

[1] *Mon parent Q.* est une ironie.

Tiberon. On dit que Tiberon avoit épousé la sœur de Cicéron.

[2] *Je dois l'avouer aussi.* Tout le commencement de cette Oraison

[3] *Panfa.* C'est le même C. Panfa qui fut Consul avec Hirsus l'année d'après la mort de César.

de gens qu'elle a conservez , après avoir obtenu de vous , non d'être affranchis de leur faute , mais d'en recevoir le pardon.

11. Ainsi, Tuberon, vous avez pour vous ce qu'un accusateur peut avoir de plus avantageux , c'est-à-dire un accusé qui s'avoüe coupable , mais néanmoins en avouant qu'il étoit dans le même parti que vous , & que votre pere qui merite toute sorte de loüanges : ainsi vous êtes obligé d'avoüer votre crime avant que de reprocher à Ligarius le sien. Lorsqu'il n'y avoit encore nulle apparence de guerre , il partit pour aller en Afrique en qualité de Lieutenant avec C. Confidius ; & dans cette fonction , se rendit si agréable aux Citoyens & aux Alliez , que Confidius (1) en quittant la Province , s'il y avoit laissé quelque autre que Ligarius pour la gouverner , n'auroit pû contenter les Africains. Il fut long-tems à le refuser , & ne gagnant rien , il accepta cette administration malgré lui. Et durant la paix , il se conduisit de maniere que sa probité & son intégrité plurent extrêmement aux Citoyens & aux Alliez.

111. (2) La guerre s'alluma tout-à-coup,

[1] *En quittant ma*, La guerre entre César & Pompée, ce qui quitta l'Afrique où il commandoit pour venir solliciter le Consulat. qu'il sçavoit auprès de

[2] *La guerre s'allu-* César.

& tout ce qu'il y avoit de gens en apprirent les hostilitéz plutôt que les préparatifs. A cette nouvelle les uns par une ambition peu mesurée, les autres par une crainte aveugle pour leur vie, & par (1) leur propre inclination chercherent à se donner un chef. Ligarius en ce tems-là qui ne songeoit qu'à sa famille & qu'à revenir vers ses proches, ne voulût point qu'on l'engageât dans aucune affaire. Cependant P. Attius (2) Varus qui avoit été nommé Préteur pour l'Afrique, vint à Utique. Aussi-tôt on courût se joindre à lui, Varus avec une ardeur ambitieuse, accepta ce commandement, s'il est possible que c'en fût un, que d'être choisi par les clameurs d'une multitude ignorante sans nul decret autorisé. Ligarius qui ne souhaitoit autre chose que d'être affranchi d'un pareil embarras, à l'arrivée de Varus, se vit un peu plus en repos.

IV. Jusques-là, César, il n'est coupable d'aucune faute, il étoit sorti de chez lui, non seulement sans dessein d'aller à la guerre, mais sans qu'il y en eût le moindre soupçon: il partit en pleine paix comme Lieutenant General d'une Province, alors très-tranquil-

(1) *Leur propre incli-* & périt devant Munda
nation. Pour le parti & au Royaume de Grenade
pour la personne de dans la bataille que livra
Pompée. César aux enfans de

(2) *Varus.* Il étoit Pompée.
dans le parti de Pompée,

le, & s'y conduisit d'une maniere à souhaiter que le calme y durât toujours. Sans doute son départ ne doit point vous avoir causé de ressentiment; est-ce d'y avoir resté? Bien moins encore. Il y eut dans son départ une intention qui lui fait honneur, & dans la continuation du séjour une nécessité qui ne lui en fait pas moins. Ainsi l'accusation ne peut tomber sur ces deux tems-là: l'un quand il partit pour sa légation, & l'autre quand il resta pour la commander à l'instance priere de toute la Province.

V. Le troisième tems, c'est quand après l'arrivée de Varus, il continua de demeurer en Affrique. Si cela le rend criminel, c'est un crime nécessaire & non volontaire; si de quelque maniere il avoit pû s'échapper, auroit-il aimé mieux être à Utique avec Varus que d'être à Rome avec ses freres qui lui sont tendrement unis, être avec des étrangers qu'avec ses proches? Cette forte inclination qui l'attachoit à eux, lui donnoit dans son emploi mille inquietudes & mille regrets; pouvoit-il en être tranquillement séparé par les dissensions que la guerre causoit?

VI. Vous n'avez donc, CÉSAR, encore aucun signe d'alienation de cœur dans Ligarius, dont je deffens la cause, & remarquez, je vous prie, avec quelle fidelité, puisque je trahis la mienne? O quelle admirable

clémence digne d'être célébrée par des loüanges, par des proclamations, par des archives, par des monumens ! Cicéron défend devant vous un homme qui n'avoit pas la même volonté qu'il avoit eu lui-même. Il ne craint point ce que vous pouvez penser intérieurement, ni ce qui lui peut arriver, quand vous l'entendez parler d'un autre. Voyez combien je vous apprehende peu, voyez en parlant devant vous, quels rayons de lumière votre sagesse & votre générosité répandent sur moi ? J'élèverai la voix autant qu'il me sera possible pour la faire entendre au peuple Romain.

VII. Dès que la guerre, César, fut entreprise, & déjà même assez avancée, sans que rien m'y contraignît, après une meure délibération & de bon cœur, j'ai pris les armes & je suis parti pour me rendre vers ceux qui combattoient contre vous. Devant qui donc tiens-je ce langage ? C'est devant celui qui le sçachant bien, me rendit néanmoins à la République avant que de m'avoir vû : qui de l'Égypte m'écrivit que je demeurasse toujours (1) le même que j'avois été, qui se trouvant le seul General d'armée

(1) Le même que j'avois été. Cicéron alla en Cilicie comme Proconsul, il y défit les ennemis en diverses rencontres, & fut salué comme General d'armée. César après la bataille de Pharsale lui écrivit d'Égypte, & lui manda de

*J'ai
es
d'*

pour tout l'Empire du peuple Romain, souffrit que je partageasse avec lui l'honneur [1] d'un si beau nom. De qui, par l'entremise de Panfa porteur de la nouvelle, j'ai conservé tant que j'ai crû le devoir faire, les faisceaux qu'il m'accordoit, enfin qui n'a crû me donner la vie qu'en me la laissant accompagnée de tous mes honneurs ordinaires.

VIII. Jugez, je vous prie, Tuberon, si m'expliquant avec tant de liberté sur ce qui me regarde, je n'ôserai pas tout avouer de Ligarius. Or, j'ai parlé de moi-même en cette manière, afin que Tuberon me pardonnât quand je parlerois de lui. J'applaudis à ses talens & à sa gloire, soit à cause de notre étroite affinité, soit parce que j'aime son esprit & ses mœurs, soit enfin, parceque je crois que des loüanges données à un jeune homme qui m'est si proche, rejaillissent en quelque sorte sur moi.

IX. Mais enfin, je demande quel est celui qui s'imagine du crime dans Ligarius pour avoir été en Affrique, c'est le même homme qui vouloit y être aussi, qui se plaint que Ligarius l'en ait empêché, & que certainement on a vû les armes à la main contre César. Car enfin, Tuberon, que faisiez-

conserver toujours les [1] *D'un si beau nom.*
 marques honorables de De General.
 ce titre.

vous

vous de votre épée nue à la baraille de Pharsale. A quels flancs en vouloit elle ? Quel étoit l'objet de vos armes , de votre esprit , de vos yeux , de vos mains , de votre ardeur , de votre courage ? Que desiriez-vous ? Où tendiez-vous ? Je le presse trop , sa jeunesse en paroît émue. Je reviens à moi , j'étois armé pour le même intérêt que lui.

X. Mais enfin , Tuberon , que prétendions-nous , si-non d'être aussi puissans que César l'est aujourd'hui. Faut-il donc, César, que ceux qui sont redevables à votre clemence de leur entière sûreté, soient les mêmes à vous exhorter par leurs discours à devenir cruel. Je vous avoie , Tuberon , qu'en cette occasion, je ne reconnois ni dans vous , ni moins encore dans votre pere , votre prudence accoutumée. Comment un homme si distingué par son esprit & par sa science , a-t'il pû ne pas voir quelle étoit la nature de cette cause ? S'il l'avoit vû , certainement il eut mieux aimé que vous vous y fussiez pris de toute autre maniere. Vous accusez un homme qui vous confesse tout : ce n'est pas assez , vous accusez celui dont la cause est meilleure que la votre , ou , comme vous dites , lui est égale.

XI. Cela n'est pas seulement admirable, mais approche du prodige comme je vais dire. Cette accusation n'en demeure pas à la condamnation de Ligarius, elle va jus-

qu'à sa mort ; c'est ce que pas un Citoyen n'a fait avant vous. Ces mœurs sont bien éloignées des nôtres, la vanité chez les Grecs, & la ferocité chez les Barbares, les engagent d'ordinaire à porter la haine jusqu'à répandre le sang, c'est précisément ce que vous faites. Voulez-vous le bannir de Rome, l'éloigner de sa maison, le séparer de ses freres, de son oncle [1] T. Brocchus, & de son fils son cousin, de notre commerce en un mot ? Le voulez-vous éloigner de sa patrie ? Ne l'est-il pas ? Peut il avoir plus de privations qu'il en a ? L'Italie lui est interdite, il en est banni ; ce n'est donc pas de son pays que vous voulez l'ôter, puisqu'il n'y est pas, mais c'est de la vie même. C'est une conduite qui ne s'est jamais tenue, pas même (2) sous ce Dictateur qui punissoit de mort ceux qu'il haïssoit, il les faisoit tous tuer sans que personne le demandât, il invitoit même à ces meurtres par l'espoir des recompenses ; & cette cruauté quelques années ensuite fut punie (3) par celui-là-même que vous voulez aujourd'hui rendre cruel.

[1] T. Brocchus. nombre des assassins dont T. Brocchus étoit de la il fit informer, ceux qui famille des Furius. durant la proscription avoient reçu du trésor public de l'argent pour chaque tête qu'ils apportoi-
 [2] Sous ce Dictateur. voient.
 [3] Par celui-là même.
 me. Par César qui mit au

XII. Ce n'est pas, direz-vous, ce que je demande, & je le pense en verité, Tuberon. Je vous connois, je connois votre pere, votre famille, votre réputation, enfin les sentimens de votre race, de vos parens, vos vertus, votre humanité, vos connoissances, vos excellentes études, rien de cela ne m'est inconnu.

XIII. Je sçai donc bien que vous n'en voulez point à sa vie, mais vous n'y faites pas assez d'attention, car l'affaire ce semble, tend à faire voir que vous n'êtes pas encore satisfait de la punition que souffre aujourd'hui Ligarius, or y en a-t'il une autre que la mort? Car s'il est en exil, comme en effet il y est, que demandez-vous davantage? Est-ce que l'on ne lui pardonne point? C'est ce qui est beaucoup plus dur & plus rigoureux. Quoi, ce que nous demandons par nos prieres, par nos larmes, aux pieds de César, avec moins de confiance en notre cause qu'en sa bonté, vous ferez tout l'imaginable pour nous empêcher de l'obtenir? Vous vous opposerez avec violence à nos gémissemens, & vous nous empêcherez de faire entendre humblement nos voix suppliantes.

XIV. Si nous le faisons dans la maison de César comme nous l'avons fait, & j'espère que ce ne sera pas en vain, si vous y étiez entré tout-à-coup impetueusement,

& que vous eussiez commencé à crier , prenez garde , César , gardez-vous de lui pardonner , n'ayez point pitié de ses freres qui vous prient pour son salut , n'auriez-vous pas dépouillé tous les sentimens d'humanité ? Combien est-il donc plus dur que vous veniez vous opposer sur la place publique , à ce que nous avons demandé à la maison ; & dans une pareille disgrâce , nous fermer cet asyle de la compassion pour tout le monde.

XV. Je dirai franchement , César , ce que je pense. Si dans votre extrême élévation , vous n'aviez pas cet excès de douceur que vous ne devez qu'à vous-même , je dis à vous-même , & je sçai ce que je dis , votre victoire eut été suivie d'une affliction très-sensible. Combien de ceux qui prennent part à votre victoire , vous auroient souhaité cruel , puisqu'il s'en trouve parmi les vaincus qui le souhaitent ? Combien qui ne voulant vous voir pardonner à personne , s'opposeroient à votre clemence , puisque ceux même envers qui vous l'avez si genereusement exercée , ne voudroient pas que vous en eussiez pour d'autres.

XVI. Que si nous pouvions prouver à César que Ligarius n'a point été du tout en Affrique , si pour contribuer à la conservation d'un malheureux Citoyen , nous voulions recourir à quelque officieux menson-

ge, néanmoins dans l'extrême peril où ce Citoyen se trouve, il n'y auroit pas d'humanité à nous condamner pour avoir menti; & s'il étoit permis à quelqu'un de le faire, ce ne seroit pas à celui qui seroit dans le même cas & le même danger. Il y a cependant pour César bien de la différence entre ne vouloir pas se tromper, & ne vouloir pas pardonner. Vous diriez alors, gardez-vous, CE'SAR, de le croire. Ligarius a été en Afrique, il a porté les armes contre vous. Et que dites-vous maintenant? Gardez-vous, CE'SAR, de lui pardonner. Est-ce là le langage d'un homme, à l'égard d'un homme comme lui? Quiconque, CE'SAR, parlera de la sorte en votre présence, dépouillera plutôt tous ses sentimens humains, qu'il ne vous enleva les vôtres.

XVII. Voici ce me semble, par où le discours de Tiberon a commencé. Je veux parler sur le crime de Ligarius. Je ne doute point que vous n'ayez été surpris qu'il se présentât pour un fait, où dont on n'avoit parlé pour personne, ou qui l'intéressoit lui-même de la même manière, ou qui n'apprenoit rien de nouveau. Vous l'appellez un crime, Tiberon, & pourquoi? Jamais on n'a donné pareil nom à cette cause. Les uns l'ont appelée une erreur, les autres une alarme; ceux qui l'ont plus durement qualifiée, une espérance, une ambition, une

haine, une obstination; & ceux qui alloient encore plus loin, une temerité : mais pour un crime, personne avant vous, ne l'avoit appelé de la sorte. Pour moi, si l'on me demande quel nom plus véritable & plus convenable, je donne à nos malheurs, il me semble qu'une calamité fatale s'est répandue & s'est emparée de tous les esprits des hommes qui n'étoient point assez attentifs; ainsi personne ne doit s'étonner que la prudence humaine ait été vaincue par une fatalité supérieure & divine.

XVIII. Qu'il nous soit permis d'être misérables, quoique sous un tel vainqueur nous ne puissions l'être. Mais je ne parle pas de nous, je parle de ceux qui sont morts, qu'ils aient été des ambitieux, des emporrez, des opiniâtres; mais que l'imputation, ou de crime, ou de fureur, ou de parricide, ne puisse tomber sur un Pompée après sa mort, ni sur plusieurs autres. Quel homme, CE'SAR, vous a jamais entendu tenir un pareil discours? Que vouliez-vous autre chose par vos armes, que de vous affranchir d'une honte? Qu'a fait votre invincible armée, si-non deffendre ses droits & votre dignité? De plus, quand vous souhaitiez la paix, étoit-ce pour vous réunir à des scelerats ou à des citoyens vertueux?

XIX. Quant à moi, les bienfaits que j'ai reçus de vous, ne me paroïtroient point

si confiderables, si je croyois vous devoir ma conservation en qualité de scelerat. Comment auriez-vous rendu tant de services à la Republique, si vous eussiez voulu conserver tant de méchans dans les mêmes honneurs? Au commencement, CÉ'SAR, vous avez regardé la querelle plutôt comme une séparation que comme une guerre; plutôt comme une dissention civile, que comme une haine d'ennemis, comme voulant les uns & les autres le salut de la Republique: mais s'écartant de l'utilité commune, ou par leurs inclinations, ou par leurs idées. Les principaux de l'Etat avoient à peu près le même mérite, peut-être n'en étoit-il pas de même de ceux qu'ils avoient chacun dans leur parti: la cause alors étoit douteuse, en ce que l'un & l'autre pouvoit avoir ses approbateurs: mais il faut aujourd'hui regarder comme la meilleure, celle pour qui les Dieux se sont déclarés: aprez ce que nous avons éprouvé de votre clemence, qui n'applaudiroit pas à une victoire où personne n'est tombé qui n'eût les armes à la main.

XX. Mais pour ne point parler d'une cause commune, venons à la notre; croyez vous enfin, Tiberon, qu'il eût été plus facile à Ligarius de sortir d'Affrique qu'à vous autres de n'y pas entrer? Nous en pouvions-nous dispenser, direz-vous, après l'ordre que nous avions du Senat? Si vous me le

demandez , vous ne le pouviez nullement ; mais , n'étoit-ce pas aussi par ordre du Senat que Ligarius étoit parti comme Lieutenant ? Or , il obéit à cet ordre dans le tems qu'il y falloit obéir : mais vous , si vous avez obéi , c'est dans un tems, où pour ne pas obéir, il suffisoit de ne le pas vouloir : vous dites que je vous condamne donc ; point du tout : car , ni votre race , ni votre nom , ni votre éducation , ni votre famille , ne vous permettoient de faire autrement : mais je ne vous passerai pas , que vous condamnerez dans les autres les mêmes choses dont vous vous glorifiez vous-même.

XXI. La destinée de Tuberon a été réglée par un decret du Senat , lorsqu'il n'y étoit pas present , & que retenu par une maladie il avoit resolu de s'excuser ; j'en suis informé par toutes les liaisons qui sont entre Tuberon & moi , comme instruits ensemble à la maison , logez ensemble à la guerre ; de plus alliez , & dans tout le cours de notre vie amis fideles , outre la relation que nous avons toujours eüe par les mêmes études. Je sçai donc que Tuberon voulut demeurer chez lui : mais de la maniere qu'il parloit & qu'il alleguoit le nom venerable de la Republique , quand même il eût autrement pensé , néanmoins il n'eût pû sou-

tenir le poids des reproches (1) qu'on lui faisoit.

XXII. Il se rendit à l'autorité d'un homme (2) respectable , ou pour mieux dire , il y obéit. Il partit avec ceux dont les intérêts étoient les mêmes , & fut plus long-tems qu'eux en chemin. De sorte que l'on s'étoit emparé déjà de l'Affrique quand il y arriva. De-là vient son accusation ou plutôt sa colere contre Ligarius ; car si c'est un crime à lui d'avoir voulu demeurer en Affrique ; ce n'en est point à vous un moins grand d'avoir voulu gouverner cette Province , la plus forte de toutes les autres , & destinée à faire la guerre au peuple Romain , que d'aimer mieux la laisser sous la conduite d'un autre que vous : or cet autre n'étoit pas Ligarius.

XXIII. Varus disoit qu'il en avoit le gouvernement , du moins avoit-il les faisceaux : mais de quelque maniere que cela se passât , quel est, Tuberon , le principal fondement de votre plainte ? Nous n'avons point, dit-il , été reçus dans la Province. Et quand vous l'auriez été , l'auriez-vous livrée à César , ou l'auriez-vous gardée contre lui ? Admirez, César, combien votre generosité nous donne de licence , ou plû-

(1) Des reproches, &c. pour Pompée.

On lui reprochoit d'être (2) D'un homme très-respectable. De Pompée.

tôt de hardiesse. Si Tuberon répond que son pere vous eût livré l'Afrique, où le Senat & le Sort l'avoient envoyé, je n'hésiterai point, & même devant vous, de le reprendre par les paroles les plus severes; car, quelque intérêt que vous eussiez à ce qu'il eût fait, quand même sa conduite vous eût fait plaisir, vous ne l'auriez pas approuvée.

XXIV. Mais, je passe à présent tout cela, non pas tant pour ne point abuser de votre patience extrême à m'écouter, qu'afin qu'il ne paroisse pas que Tuberon auroit fait ce qu'il n'a jamais pensé de faire. Vous veniez donc en Afrique, celle de toutes les Provinces la plus opposée au vainqueur d'aujourd'hui; dans laquelle il y avoit un Roi (1) très-puissant, l'ennemi de ce parti, même par inclination, avec un corps de bonnes troupes; je vous demande, comment vous seriez-vous conduit, quoique pourtant je n'en sois pas en doute, en voyant ce que vous avez fait? On ne vous a pas permis de mettre le pied dans votre Province, & l'on vous en a, dites-vous, interdit l'entrée avec affront.

XXV. Comment l'avez-vous souffert? A qui vous êtes-vous plaint de cet outrage? Sinon à celui dont vous reconnoissiez le pouvoir, & pour qui vous veniez faire la

[1] Un Roi très-puissant. Juba Roi de Mauritanie.

guerre en société d'intérêt ; car si vous étiez venu dans cette Province pour César, certainement quand on vous en a exclus, vous vous seriez adressé à lui.

Ainsi vous vous adressâtes à Pompée ; pour quoi-donc porter vos plaintes devant César, quand vous accusez celui que vous vous plaignez de vous avoir empêché de faire la guerre contre lui ? Or en cela je vous permets de vous vanter, si vous voulez, quoique contre la vérité, que vous auriez livré la province à César, quand même Varus & quelques autres ne vous eussent pas empêché d'y entrer. J'avouë alors que Ligarius est en faute de vous avoir enlevé cette belle occasion de gloire pour vous.

XXVI. Mais admirez, César, la constance d'un aussi grand homme que L. Tubéron, & quoique je l'aye fort approuvée, je n'en aurois pas fait mention, si je ne sçavois que c'est de toutes les vertus celle que vous louiez plus ordinairement. En quel autre donc vit-on jamais tant de fermeté : je dis FERMETÉ, je ne sçai si je ne pourrais pas plutôt dire PATIENCE ; car, quel autre dans des dissensions civiles, après avoir été refusé par un parti, rejeté même avec outrage, eût tant fait que d'y retourner encore ? On voit en cela certaine grandeur d'ame [1] & le caractère d'un homme que ni

(1) *Certaine grandeur d'ame.* C'est une ironie sur Tubéron.

les affronts , ni la violence , ni les perils ne peuvent détourner du parti & du sentiment qu'il s'est proposé de soutenir.

XXV I I. Quand tout le reste entre Tuberon & Varus eut été égal , la reputation , la noblesse , la splendeur , l'esprit , [or rien n'étoit plus différent] ce qu'il y a pour Tuberon de personnel , c'est qu'il étoit venu dans la Province avec un legitime commandement par un decret du Senat. Si l'on ne lui en permit pas l'entrée , il n'alla point à César de crainte de l'irriter , il ne revint pas chez lui pour ne point demeurer oisif , il n'alla point dans d'autres pais pour ne pas paroître condamner le parti qu'il avoit suivi ; il alla droit en Macedoine au camp de Pompée ; c'est-à-dire , vers ceux même qui l'avoient honteusement chassé.

XXV I I I. De plus , comme cette démarche n'avoit nullement touché le cœur de celui vers qui vous étiez venu , vous lui demeurâtes sans doute plus foiblement attaché : vous étiez seulement en fauve-garde , mais le cœur ne tenoit plus au parti , ou , comme il arrive dans les guerres civiles : & chez nous comme chez les autres peuples nous étions tous encore attachez les uns aux autres par l'envie de vaincre. J'ai toujours conseillé la paix , mais alors c'étoit bien tard , il y auroit eu de la folie de penser à la faire à la vûe de l'armée , nous voulions

tous vaincre : Je vous le dis , vous principalement qui vous étiez rendu dans un endroit où il falloit vaincre pour ne point périr ; quoique dans la scituation presente je ne doute pas, que vous ne preferiez à cette victoire la sureté dont vous jouissez.

XXIX. Je ne rapporterois point tout ceci, Tuberon , si vous vous repentiez de votre constance , ou que César se repentît de son bienfait : Or , maintenant je vous demande , si c'est vos propres injures ou bien celles de la Republique que vous poursuivez ? Que repondrez-vous de votre persévérance dans cette poursuite ? Si c'est pour vous-même que vous agissez : prenez garde à ne pas être dans l'erreur en croyant César irrité contre vos ennemis , après qu'il a pardonné à tous les siens. Me trouvez-vous donc César, bien embarrassé quand je prens la défense de Ligarius , & quand je parle sur ce qu'il a fait. Je veux que tout ce que j'ai dit n'ait qu'un principal objet, votre humanité, votre clemence , votre compassion.

XXX. J'ai plaidé bien des causes, César, & même avec vous quand les fonctions de vos dignitez vous retenoient au Barreau. Je n'ai jamais assurément tenu ce langage. “ Pardonnez-lui, MESSIEURS, c'est une “ erreur, c'est un faux pas, il n'y pensoit “ point, il n'y retournera plus. „ C'est comme on parle devant un pere : mais devant

des Juges. " Il ne l'a point fait , il n'en a "
" pas eu la pensée ; les témoins sont faux ,
" l'accusation est forgée. „ Dites, César, que
vous êtes le Juge du fait de Ligarius. In-
formez-vous en quelles troupes il servoit.
Je ne dis rien , & je ne ramasse pas même
ce qui pourroit valoir devant un Juge or-
dinaire : Il part en qualité de Lieutenant
avant la guerre , il est laissé dans la Province
en tems de paix , enfin pressé par la guerre
il n'y fait rien de cruel , & vous conserve
un cœur devoüé véritablement. Voilà com-
me on a coûtume de parler devant un Juge :
mais je parle devant un pere : J'ai failli , je
me suis conduit témérairement ; je me re-
pens ; je m'abandonne à votre clemence , je
demande pardon de ma faute , je vous con-
jure de me pardonner si vous n'avez eu pi-
tié de personne , je suis présomptueux , mais
si vous en avez pour tant d'autres , donnez
le secours après avoir donné l'esperance.

XXXI. Comment Ligarius n'auroit-il pas
sujet d'esperer , puisqu'il m'est bien permis à
moi de vous prier pour un autre ; quoique
ce ne soit ni sur ma priere que soit fondée
l'esperance de réussir en cette cause , ni sur
les soins de vos amis qui vous sollicitent
pour Ligarius. J'ai vû plus d'une fois & j'ai
remarqué ce que vous examiniez davanta-
ge quand plusieurs s'empressoient à vous
solliciter pour le salut de quelqu'un ; c'est

que le sujet pour lequel on vous prioit, faisoit sur vous plus d'impression que leurs prieres, & que vous consideriez moins combien celui qui vous prioit étoit aimé de vous que la nature de la cause pour laquelle il s'interessoit. Ainsi vous répandez tant de bienfaits sur vos amis que ceux qui sont les objets de vos liberalitez me paroissent quelquefois plus riches que vous-même qui leur accordez tant de choses : mais comme j'ai déjà dit, je voi que la nature de la cause vous détermine plus que les sollicitations, & que vous êtes particulièrement touché par ceux dont vous remarquez que la demande est fondée sur des intérêts plus légitimes.

XXXII. Si vous sauvez Ligarius, vous ferez sans doute plaisir à un grand nombre de gens qui vous sont dévoués ; mais ayez égard, je vous prie, à ce que vous avez coutume d'examiner. Je pourrois vous alleguer les Sabins, ces hommes courageux, & que vous estimez, & tout leur territoire, l'ornement de l'Italie, & le rempart de la République : vous les connoissez parfaitement ; contemplez leur tristesse & leur douleur : vous voyez les larmes & l'abattement de ce Brocchus & de son fils, & je n'ignore pas quels sont vos sentimens pour lui.

XXXIII. Que vous dirai-je des freres de Ligarius ? Ne pensez pas, CÉSAR, que nous

plaidions ici pour la vie d'un homme seul : ou vous avez trois Ligarius à conserver dans Rome , ou vous en avez trois à bannir : tout exil leur sera plus cher que leur patrie , que leur maison , que leurs Dieux Penates , tant que leur frere sera exilé. Si le sang , si la pieté , si la douleur les fait agir , que ces larmes , que cet amour , que cette proximité vous attendrissent. Donnez à votre voix toute son efficace ordinaire : car nous vous avons entendu dire que nous regardions cōme ennemis ceux qui n'étoient pas d'avec nous , & que vous comptiez parmi vos amis ceux qui n'étoient pas contre vous. Voyez-vous tout le lustre de cette famille des Brocchus , ce L. Marcius , ce C. Cæsetius , ce L. Confidius , tous ces Chevaliers Romains , qui sont ici en habit de deüil ; non seulement vous les connoissez , mais même vous les estimez , puisqu'ils ont servi sous vous ? Nous étions en colere contre eux , nous les redemandions , & même nous les menaçions quelquefois. Conservez à vos troupes leurs compagnons ; afin que ce que vous avez dit sur ce sujet , se trouve aussi vrai que tout le reste.

XXXIV. Que si vous pouviez connoître à fond combien les Ligarius sont unis entre eux , vous croiriez qu'ils ont été tous avec vous. Quelqu'un peut-il douter que si Ligarius avoit été pour lors en Italie , il n'eût eu

les mêmes sentimens & la même conduite que ses freres ? Quel hōme ignore que dans ces trois freres tout est unanime , tout conspire , tout est égal , & que leurs trois cœurs n'en font qu'un ? Qui ne sçait que tout ce qu'on peut imaginer arriveroit plutôt , qu'ils ne se desunissent de sentimens & de fortunes ? Ils étoient donc tous avec vous par leurs desirs : l'un d'eux s'est vû séparé par la tempête , & s'il l'avoit fait à dessein , il seroit semblable à ceux que vous avez néanmoins voulu sauver.

XXXV. Mais soit , qu'il ait fait la guerre , qu'il se soit éloigné non seulement de vous , mais de ses freres qui sont à vous , ce sont eux-mêmes qui vous en prient. Comme ils entroient dans toutes vos affaires , je me souviens de quelle maniere T. Ligarius Questeur de la ville (1) s'est conduit pour vous & pour vos honneurs. Mais c'est peu que je m'en souviennne , j'espère que vous-même , qui communement n'oubliez rien que les injures , suivant votre excellent naturel , vous vous souvenez comment il s'est conduit dans les fonctions de son emploi , puisque vous vous souvenez bien comment d'autres Questeurs s'en sont acquittez.

(1) *S'est conduit pour* César de tout ce qu'il pût *vous.* Titus Ligarus en lui donner du trésor public. *qualité de Questeur aida*

XXXVI. Ainsi ce T. Ligarius , qui pour lors n'a travaillé (car il ne devinoit pas les suites) qu'à vous faire juger qu'il avoit de la vigilance & de la probité , vous demande aujourd'hui , comme suppliant , la vie de son frere; instruit par le devoir qu'il remplit auprès de vous , quand vous leur rendrez à tous deux , vous ne les rendrez pas seulement tous trois à eux-mêmes , mais à tout ce que vous voyez ici de gens illustres, mais à nous, leurs vrais amis , enfin à la Republique.

XXXVII. Faites donc aujourd'hui dans le barreau pour ces trois freres si vertueux , & si chers à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ici , ce que vous avez fait ces jours passez dans le Senat pour Marcellus. Vous l'accordâtes aux prieres des Senateurs; accordez Ligarius aux prieres du Peuple , dont les sentimens vous ont toujours été précieux : & si ce jour fut si glorieux pour vous , & si favorable pour le peuple Romain , n'hésitez pas, je vous prie , CE'SAR , à chercher le plus souvent que vous pourrez les occasions d'acquérir une pareille gloire : rien n'est si populaire que la bonté : & de toutes vos vertus, quelque nombreuses qu'elles soient, il n'y en a point de plus admirable ni de plus aimable que la compassion.

XXXVIII. Les hommes ne sçauroient, en rien, aprocher plus près des Dieux, qu'en

donnant la vie à d'autres hommes. Ce que la fortune a fait de plus grand pour vous, c'est de vous donner le pouvoir d'en sauver un très-grand nombre ; & ce que la nature a fait de meilleur, c'est de vous en donner la volonté. Peut-être l'importance de la cause exigeroit une plus longue harangue, mais pour le caractère de votre cœur une plus courte auroit suffi. Comme donc je suis persuadé que tout ce que d'autres ou moi nous pourrions vous dire, seroit moins utile que ce que vous vous direz à vous-même. Je finis, & je vous avertis seulement que si vous donnez la vie à ce malheureux exilé, vous la donnez à tous ceux qui sont ici.



POUR
DEJOTARUS.

XLV. ORAISON.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 708. L'An de Ciceron 62.

Dejotarus étoit un Tétrarque, & par la prudente conduite qu'il sçut tenir avec les Romains, il obtint le titre de Roi pour lui & pour son fils. S'étant trouvé dans le parti de Pompée, il s'abandonna, après la bataille de Pharsale, à la clemence de César, qui lui pardonna; mais qui, pour le punir, lui retrancha une partie de son Royaume. César étant revenu contre Pharnace Roi du Pont. Dejotarus lui donna l'hospitalité magnifiquement, & soutint son parti dans le combat. César de retour à Rome, cherchoit les moyens de faire rentrer Dejotarus dans cette partie de son Royaume, qu'on lui laissoit, lorsque le gendre de ce

Roi envoya des gens pour l'accuser d'avoir voulu empoisonner César dans le tems qu'il l'avoit dans sa maison.

Dejotarus de son côté envoya du monde pour le défendre; entr'autres son Medecin, que le fils de ce gendre corrompit : ainsi son petit-fils & son domestique furent contre lui. Le sujet de la cause étoit excellent à traiter pour l'intérêt de Dejotarus, parce que César n'étoit pas prévenu d'aigreur. Ce discours fut prononcé dans la maison même de César,

I. **Q**Uoique dans toutes les causes importantes que je soutiens, ô CÉSAR, j'aye coûtume de me troubler plus fortement qu'il ne semble convenir à mon expérience & à mon âge; j'avouë que dans celle-ci tant de choses me font trembler, que tout ce que ma confiance me donne d'ardeur pour défendre les intérêts de Dejotarus, est rallenti par la crainte qui tient mes talens enchaînez. J'ai d'abord à parler pour la vie & pour les biens d'un Roi: & quoiqu'il n'y ait rien d'injuste à le faire, que parce que vous avez, dit-on, couru risque de votre personne; il est néanmoins si hors d'usage qu'un Roi soit accusé de crimes qui

mettent sa vie en danger, qu'avant ce tems-ci l'on n'a rien entendu dire de semblable.

II. De plus, je suis contraint aujourd'hui de défendre contre une atroce accusation un Prince dont j'avois coûtume auparavant de faire l'éloge avec tout le Senat, pour les services qu'il a continuellement rendus à la Republique. Ajoutez que je suis encore effrayé par le caractère des accusateurs, par la cruauté de l'un, & par l'indignité de l'autre. (1) Castor n'est-il pas bien cruel, pour ne pas dire impie & scelerat, d'exposer son ayeul au danger de perdre la vie? de faire craindre sa jeunesse à celui dont il étoit obligé de défendre & de soutenir la vieillesse? (2) d'établir la reputation de ses premières années sur l'impiété & sur le crime? de corrompre par presens l'esclave de son ayeul? de l'engager à s'en rendre accusateur, & de l'aller prendre (3) jusqu'aux pieds des députez que ce Roi vous envoyoit.

III. Quand je voyois devant moi ce misérable déserteur accuser, en son absence, son maître, & le meilleur ami de notre Republi-

(1) *Castor.* C'étoit le petit-fils de Dejotarus, qui avoit marié sa fille au pere de Castor, de l'autre c'étoit son Medecin domestique.

rendre recommandables par les accusations qu'ils intentent.

(2) *D'établir &c.* Les jeunes gens croyoient se

(3) *Aux pieds, &c.* Ce Medecin étoit des députez que Dejotarus avoit envoyez pour le défendre,

que ; quand j'entendois ce discours , je ne m'affligeois pas tant de voir la majesté royale attaquée , que je craignois pour les biens des particuliers ; car comme , (1) suivant l'usage de nos ancêtres , il n'est pas permis , dans une information , d'ajouter foi à un esclave , même par la voye de la torture , quand il dépose contre son maître , quoique la douleur lui pût faire déclarer la vérité malgré foi , l'on voit aujourd'hui s'élever un esclave , qui , sans y être forcé , cite en justice celui , qu'au milieu même des tourmens il ne pourroit pas citer.

IV. Aussi quelquefois , CÉSAR , je me suis allarmé pour ce sujet ; mais je me rassure quand je réfléchis sur votre caractère : ce seroit en effet une injustice d'en agir ici , comme l'on fait , si votre sagesse ne le rendoit équitable. Car de parler d'un crime contre celui devant lequel on est accusé d'avoir essayé de le commettre , à considérer la chose en elle-même , elle est importante , puisqu'il n'y a presque personne qui se voyant juge en sa propre cause , ne se montre plus favorable pour luy-même que pour l'accusé. Mais, CÉSAR , votre générosité na-

(1) *Suivant l'usage* , pouvoient être mis à la question contre leurs maîtres , que pour les crimes d'inceste & de conjuration. Les esclaves ne

turelle m'a beaucoup diminué cette crainte, & je ne crains pas tant ce que vous penserez de Dejotarus, que je comprends ce que vous voulez que les autres pensent de vous.

V. Je suis encore étonné par la nouveauté du lieu, je parle sur une affaire si considérable qu'il ne s'en est jamais agité qui le soit plus, & je le fais dans l'enceinte d'une maison privée, hors de ces assemblées solennelles où les travaux des Orateurs ont accoutumé de briller; je parle devant vous seul & sous vos yeux, je ne vois que vous, & tout mon discours ne s'adresse qu'à vous. Si ce n'est point assez pour donner à ma voix & aux mouvemens de mes passions toute leur étendue, c'est un attrait bien puissant pour me faire espérer de persuader la vérité.

VI. Car, CÉSAR, si vous ayant toujours pour auditeur & pour juge de cette cause, je plaidois au barreau, quelle joie ne me donneroit pas le concours nombreux du peuple Romain? Quel Citoyen ne se déclareroit pas en faveur d'un Roi que l'on se souviendroit d'avoir consacré tous les beaux jours de sa vie dans les guerres de notre empire. Je contemplois le Senat, je parcourerois des yeux la Place publique, je prendrois le Ciel à témoin, & le souvenir de tout ce que les Dieux, le Senat & le peuple Romain ont repandu de bienfaits sur Dejotarus, me fourniroit la matière d'un discours inépuisable.

VII. Comme les murailles tiennent ici trop à l'étroit tous ces moyens, & que l'action necssaire à la cause est affoiblie par un lieu trop resserré ; c'est à vous, CÉSAR, qui tant de fois avez parlé pour la défense des autres, à juger par vous-même de ce que je devrois à présent avoir d'ardeur, afin que votre équité & votre application à m'entendre, diminuë plus aisément le trouble où je me vois. Mais avant que d'en venir à l'accusation, je dirai deux mots sur la confiance des accusateurs. Car quoiqu'ils ne paroissent pas avoir ni de talent, ni d'usage, ni d'expérience pour traiter ces sortes d'affaires, ils sont néanmoins venus ici avec quelque espérance & quelque préparation.

VIII. Ils n'ignoroient pas que vous étiez (1) irrité contre le Roi Dejotarus : ils se souvenoient que votre ressentiment l'avoit réduit à diverses pertes & (2) différentes privations : ils sçavoient votre bienveillance pour eux, & votre aversion pour lui. Et comme ils avoient à parler devant vous-même, de ce qui interessoit votre vie, ils croyoient que leur fausse accusation toucheroit aisément votre cœur déjà blessé : ainsi, CÉSAR,

(1) *Irrité.* César lui ce fut cette partie du royaume, pour ne pas marquer que César eût pour son Royaume.

(2) *Differentes privations.* Il ne dit point que se trop loin la colere.

par votre autorité , par votre grandeur d'ame , par votre clemence , cōmencez à nous délivrer de cette crainte : afin que nous ne vous soupçonions pas de conserver le moindre mouvement de colere. Je vous en conjure par cette main que vous avez tendue à Dejotarus, comme d'un hôte à son hôte; par cette main plus ferme encore dans ses promesses & dans sa foi , que dans les guerres & dans les combats. Vous avez voulu visiter sa maison , & y renouveler l'ancienne hospitalité : ses Dieux penates vous ont reçu, & les autels & les foyers vous ont vû comme son ami sincere , & bien satisfait sur le passé.

IX, Non seulement, C E' S A R , vous êtes accoutûmé que l'on vous prie , mais que l'on ne vous prie qu'une fois. Vous ne vous êtes jamais appaisé pour aucun ennemi , qui, depuis , ait ressenti qu'il eût resté dans votre cœur les moindres traces d'alienation. Presque personne n'ignore les reproches que vous avez faits à Dejotarus : vous ne l'avez jamais accusé comme ennemi , mais comme un homme peu fidele aux devoirs de l'amitié , & moins sensible à la vôtre , qu'à celle de Pompée. Vous disiez cependant que vous lui auriez pardonné , si , lorsqu'il enverroît à Pompée ses troupes & son fils , il s'excusoit sur son âge d'y aller lui-même. Lors donc que vous l'affranchissiez de services considerables, vous ne lui imputiez

plus qu'une faute legere contre les attentions que l'on attend de ses amis.

X. Ainsi non seulement vous ne lui avez point fait de réprimandes, mais vous l'avez delivré de toutes ses allarmes, vous l'avez reconnu pour votre hôte, & vous l'avez laissé Roi. Car il ne s'étoit pas écarté de vous par un sentiment de haine, mais seulement égaré par une erreur alors commune.[†] Ce Roi que le Senat avoit souvent appellé de ce nom par des decrets honorables, & qui dès sa jeunesse avoit regardé cette compagnie comme la plus majestueuse & la plus illustre, tout éloigné & tout étranger qu'il étoit, a ressenti les mêmes troubles que nous qui sommes nez & demeurons dans le sein de la Republique.

XI. Lorsqu'il eut appris que par un decret du Senat on prenoit les armes; que la défense de la Republique étoit confiée à des Consuls, à des Préteurs, à des tribuns du peuple, & à des commandans nouveaux, il en eut le cœur agité de crainte, comme véritable ami du peuple Romain, dont l'Empire & la conservation lui paroissoient inséparables de ses intérêts personnels. Il croyoit néanmoins que malgré ses vives allarmes, il devoit se tenir tranquille; mais il lui vint de nouvelles inquietudes quand il sçut que les consuls s'étoient enfuis de l'Italie, & que tous les consulaires, tout le Senat, toute

*† cette
mult
Pomp
Zirca
Dans la
quelle
Orateur
estoit
Uag*

l'Italie enfin (car c'est ce que l'on avançoit) étoient dans la désolation : car par ces sortes de nouvelles, l'entrée dans l'Orient paroissoit ouverte, & nulle autre rumeur plus certaine ne détruisoit les premiers bruits : il n'apprenoit rien ni de votre situation, ni des soins que l'on prenoit pour la réunion & pour la paix, ni de l'association formée par certaines gens contre votre autorité. Quoique les choses fussent en cet état, il se tint néanmoins sans agir jusqu'à ce qu'il eût reçu les lettres & les députez de Pompée.

XII. Pardonnez, CESAR, pardonnez : si le Roi Dejotarus s'est soumis à la puissance de ce grand homme, que nous avons tous suivi : les Dieux & les hommes avoient réuni en lui toutes sortes de titres éclatans, & vous y en aviez ajouté vous-même un grand nombre, & de bien illustres : car si vos brillans exploits ont beaucoup obscurci ceux des autres, nous n'avons pas néanmoins oublié Pompée, quelle étoit sa réputation, quelles étoient ses forces, quelle fut sa gloire en tout genre de guerres. Quel homme ignore les honneurs qu'il reçut du Peuple Romain, du Senat, & même de vous. La gloire l'avoit mis autant au-dessus de tous ses predecesseurs, qu'elle vous a mis au-dessus de tous les hommes. Nous faisons avec admiration le dénombrement des guerres, des victoires, des triomphes,

POUR DEJOTARUS. 381
des consulats de Pompée; mais nous ne pouvions faire le denombrement des vôtres.

XIII. Le Roi Dejotarus, dans ces malheureuses & funestes dissensions, alla donc trouver celui qu'auparavant il avoit secouru dans des guerres veritablement justes, & contre de vrais ennemis: ils s'étoient unis ensemble, non par l'hospitalité, mais par une amitié tendre. Ainsi ce Prince, ou invité comme ami, ou mandé comme un allié, ou appelé comme un homme accoutumé d'obéir au Senat, vint enfin trouver Pompée pour l'accompagner plutôt dans sa fuite, que dans ses attaques, & pour partager plutôt ses perils que ses victoires. Mais d'abord après la bataille de Pharsale il quitta Pompée, & ne voulut plus suivre ses esperances, qui n'avoient jamais de fin. Il crut en avoir assez fait, & par ses services, si son devoir l'y engageoit, & par son erreur, s'il avoit ignoré ce qu'il devoit faire. Il revint donc dans ses Etats, & durant votre expedition d'Alexandrie il pourvut à tout ce qui vous étoit utile.

XIV. Il secourut par ses richesses & par les quartiers de rafraichissement qu'il lui donna, l'armée de Cn. Domitius, homme des plus distinguez; il envoya de l'argent à Ephese à celui que vous aviez choisi comme le plus fidele d'entre tous vos Of-

ficiers : une seconde (1) & une troisième fois après que les encheres (2) eurent été faites ; il vous fournit de l'argent pour les fraix de la guerre ; il exposa plusieurs fois sa vie lorsqu'il fut avec vous contre Pharnace , regardant votre ennemi comme le sien propre ; & toute sa conduite en ce tems-là , CÉ'SAR , vous étoit si agréable , que vous lui conferâtes les honneurs & le nom de Roi.

XV. C'est donc celui que vous avez non-seulement délivré du danger , mais honoré de titres les plus illustres , que l'on accuse de vous avoir voulu assassiner dans sa maison , & vous ne l'en pouvez assurément soupçonner , que vous ne le croyiez devenu fou ; car , sans parler du crime énorme qu'il y auroit eu de tuer son hôte en la présence de ses Dieux Pénates , quel excès de barbarie auroit-ce été d'éteindre la lumiere la plus brillante de toutes les nations & de tous les âges ; combien y auroit-il eu de ferocité de ne point craindre le vainqueur de toute la terre ; quel monstre d'ingratitude & d'inhumanité , de se trouver le tyran de ce-

(1) Une seconde & troisième fois. La première fois que Dejotarus

fournit de l'argent à César , ce fut pour Alexandre , la seconde fois pour la guerre contre les Parthes , la troisième fois pour la guerre d'Assyrie.

(2) Les encheres. Après une victoire on vendoit à l'encan les biens pris sur les vaincus.

lui par lequel on auroit acquis le nom de Roi ; sans parler de ce qu'il y auroit eu d'extravagance à soulever contre soi seul tous les Rois , dont plusieurs étoient voisins , tous les peuples libres , tous les alliez , toutes les Provinces , en un mot toutes les forces de toutes les nations. De quelle manière auroit-il fait divorce avec son Royaume, avec sa maison , avec sa femme , avec son fils , qui lui étoit si cher , après avoir , non pas commis , mais imaginé seulement un pareil crime.

XVI. Sans doute il étoit trop téméraire & trop impudent pour rien voir de tout cela. Mais , qui jamais fut plus circonspect , plus droit , plus sage ; quoiqu'en cette occasion je croye qu'il faut moins le justifier par son esprit & par sa prudence , que par sa religion & par sa fidélité. Sa probité , CE'SAR , vous est connue , sa fermeté , ses mœurs ; qui peut avoir entendu parler du peuple Romain , & ne pas connoître , l'intégrité , la prudence , la vertu , la bonne foi de Dejotarus ? Ainsi la même action dont non seulement ne s'aviserait pas un étourdi par la seule crainte de périr sur l'heure , mais qu'un méchant homme ne commettrait pas s'il n'étoit fou ; vous en supposez capable un homme très-sage & très-vertueux.

XVII. Et vous le faites non seulement sans apparence qu'on le croye , mais même qu'on

lesoupçonne; (1) lors, dit-il, que (2) vous voulutes aller au Château de (3) Lucceius, & que vous logeates chez Dejotarus votre hôte; il y avoit un lieu dans lequel étoient préparés les présens que le (4) Roi vouloit vous faire, il se proposoit de vous y conduire au sortir du bain, avant que de prendre votre repas, & il avoit postez dans ce lieu des gens armez qui devoient vous assassiner. Voilà l'accusation, voilà le sujet pourquoi ce Roi se voit accusé par un deserteur & par un esclave. En verité, CÉSAR, je vous avouë que d'abord quand l'on est venu m'instruire de cette affaire & m'apprendre que le Medecin Phidippe esclave de ce Prince, & que l'on envoyoit avec les autres députez, avoit été gagné par ce jeune homme; il m'est venu dans l'esprit un soupçon que le delateur suborneroit le

(1) *Lors, dit-il, c'est de Castor dont Cicéron rapporte les paroles.*

(2) *Vous voulutes aller.* Au lieu de *veniffes* qu'il y a dans le texte, j'ai traduit *voluiffes* suivant M. Dupuys; car ce que dit Cicéron, se fit avant que César allât chez Lucceius.

(3) *Lucceius.* César lui pardonna d'avoir été dans le parti de Pompée.

Ce Lucceius étoit un historien fort estimé de Cicéron qui avoit bien envie qu'il écrivît l'histoire de son consulat & de sa préture.

(4) *Le Roi Attalus.* ce Roi de Pergame après avoir rendu service aux Romains en diverses occasions, envoya de riches presens à Scipion Émilien devant Numan-

ce.
Medecin

Medecin & forgeroit quelque accusation d'empoisonnement, & quoique la chose fût très éloignée de la verité, néanmoins elle ne l'étoit pas beaucoup de la maniere de former une accusation.

XVIII. Que dit donc le Medecin ? Il ne dit pas un mot de poison : mais il le pouvoit donner, ou dans un breuvage, ou dans les viandes ; outre qu'on le donne avec plus d'impunité quand on peut le nier. S'il vous avoit tué publiquement, il auroit tourné contre vous non seulement la haine, mais les armes de toutes les nations. A l'égard du poison, quoiqu'il n'eût pu le cacher à Jupiter l'Hospitalier, il l'auroit peut être soustrait aux yeux des hommes. Ce qu'il a donc pu tenter plus secretement & plus sûrement executer, il ne l'a confié ni à l'adresse de son Medecin, ni à un esclave qu'il croyoit fidele ; a-t'il voulu que, ni les violences, ni les épées, ni les embuches ne vous fussent cachées ? Mais que l'accusation est tramée délicatement. Le même bonheur, dit-il, qui vous a toujours conservé, l'a fait encore en cette occasion : vous avez dit, que vous ne vouliez pas alors visiter les appartemens.

XIX. Qu'arriva-t'il après ? Est-ce que Dejotarus en ce tems-là, sans que l'affaire fût terminée, congédia sa troupe aussi-tôt. Ne s'offrit-il aucun autre lieu pour y tendre

des pieges ? Vous aviez dit cependant qu'après avoir soupé, vous retourneriez au même endroit ; & vous le fites aussi, ce n'étoit pas une chose si difficile de retenir votre monde en armes dans son même poste où vous les aviez placez. Après avoir montré bien de la belle humeur & de la joye durant votre repas, vous allâtes alors comme vous aviez dit dans ce lieu, où vous reconnutes Dejotarus, à votre égard, tel que le Roi Attale l'avoit été pour le grand Affricain, auquel comme nous lisons, il envoya d'Asie jusqu'à Numance, les plus magnifiques presens, que Scipion reçut en presence de son armée. Et quand le Roi Dejotarus avec une ame & des manieres toutes royales en eut fait autant, vous vous retirâtes dans le logement qui vous étoit préparé.

XX. Je vous conjure, C E ' S A R, de rapeller le souvenir de ces tems-là, retracez ce jour à vos yeux, souvenez-vous de ce grand nombre de personnes dont vous attiriez les regards & l'admiration. Vit-on naître quelque alarme ou quelque bruit ? Parut-il rien que de modéré, que de tranquille & que de convenable à la conduite d'un homme sage & religieux ? Quelle raison donc peut-on imaginer qu'il ait eu pour vous tuer au sortir du bain, & ne le plus vouloir après le souper ?

XXI. Il diffiera, dit-il, au lendemain,

afin que lorsqu'on seroit à la maison de Lucceius, il y executât son projet. Je ne vois pas bien la raison de changer de lieu : mais on en fait pourtant un sujet d'accusation. Lors, dit-on, qu'après le repas vous dites que vous vouliez vomir, ils commencerent par vous conduire jusqu'aux bains, où les embûches étoient dressées, mais vous futes encore conservé par la même fortune qui ne vous abandonna point, & vous dites que vous aimiez mieux aller à l'appartement qu'on vous destinoit. Puissent les Dieux te confondre, maudit deserteur ; n'est-ce pas assez de ta malice & de ta méchanceté, Faut-il encore que tu montres ta sottise & ta folie ? Quoi c'étoient donc des statues d'airain qu'il avoit posées en embuscade & qui ne pouvoient se transporter des bains à l'appartement. Voilà les accusations sur les embûches, car il n'a rien dit davantage. J'étois, dit-il, témoin de tout, & qu'importe ; Dejotarus étoit-il assez insensé pour renvoyer d'auprès de soi celui qu'il avoit eu pour témoin d'un si grand crime, & pour l'envoyer à Rome où il sçavoit qu'étoit alors son plus grand ennemi son petit fils, & César lui-même, auquel il avoit dressé des embûches, (1) & qui seul peut se venger de tout homme absent si loin qu'il

(1) *Seul, &c.* la puissance tenoit sous sa
César étoit le seul dont domination non seule.

loit. Dejotarus, dit-il, fit emprisonner mes freres, qui étoient témoins du fait. Ainsi pendant qu'il mettoit dans les chaînes ceux qu'il avoit auprès de lui, vous étiez envoyé librement à Rome, sçachant les mêmes choses dont vous dites qu'ils étoient informez.

XXII. Le reste de l'accusation comprend deux chefs: l'un, que le Roi eut toujours des gens postez pour observer toutes vos actions, parce qu'il continuoit d'être mal intentionné contre vous; l'autre, qu'il forma contre vous une puissante armée: j'en parlerai succinctement comme du reste. Le Roi Dejotarus ne rassembla jamais de troupes qui pussent faire la guerre au peuple Romain, mais pour garder ses frontieres contre les incursions des ennemis & des voleurs, & pour envoyer des secours à nos Generaux: Or, il pouvoit en ce tems-là beaucoup plus entretenir de troupes qu'apresent qu'il peut à peine en conserver un très petit nombre.

XXIII. Mais, dit-on, il envoya vers un certain Cæcilius, & fit mettre en prison ceux qu'il y envoyoit, parce qu'ils n'y voulurent point aller: je n'examine point s'il est vrai-semblable, ou que ce Roi n'eût personne pour envoyer, ou que ceux qu'il en-

ment l'empire Romain, ger des absens comme mais toute la terre, & de ceux qui étoient le pouvoit à son gré se ven- plus près de lui.

voya ne lui ayent point obéi, ou que dans une affaire de cette importance ceux qui n'obéissoient point à ses ordres ayent été plutôt faits prisonniers que mis à mort ; cependant quand il les envoyoit à Cæcilius, ne sçavoit-il pas que cette affaire étoit terminée, ou prenoit-il ce Cæcilius pour quelque grand Capitaine, lui, que tout homme qui auroit connu nos braves Romains auroit méprisé, soit qu'il le connut ou non. Il ajoûte aussi, qu'il n'envoya pas les plus vaillans Cavaliers ; c'étoit, CE'SAR, apparemment de vieilles troupes : mais qu'importe pour votre Cavalerie, il envoya les meilleurs de ceux qu'il avoit.

Il dit, que parmi leur nombre il y en eut un qui fut reconnu pour esclave, je ne le crois pas, & je n'en ai rien ouï dire, & quand cela seroit, je ne penserois pas que le Roi deût en être jugé coupable.

XXIV. Mais, il a continué d'être mal intentionné pour vous ; comment cela ? sans doute il esperoit que la nature du païs vous rendroit difficiles les sorties du port (1) d'Alexandrie ; & c'est justement dans ce

(1) *Difficiles les sorties du port d'Alexandrie.* situation de la ville d'Alexandrie n'est pas favorable pour la sortie des vaisseaux ; car outre qu'ils trouvent en sortant les desseins de César. Il du port une petite isle est vrai pourtant que la sur leur passage, & beau-

tems-là qu'il vous fournit de l'argent, & qu'il entretint votre armée : il ne laissa manquer de rien au Commandant que vous aviez mis en Asie; & non seulement après votre victoire il vous offrit l'hospitalité, mais il vous secourut vous & vos troupes, avant la décision de l'événement.

XXV. La guerre d'Afrique vint ensuite : Il se repandit de vous plusieurs bruits considérables, qui souleverent cet extravagant (1) Cæcilius; (2) quels sentimens avoit alors pour vous ce Roi, qui aima mieux que ses biens fussent mis en vente & s'en voir dépoüiller, que de ne pas vous secourir de son argent? Mais dans le même-tems dites-vous, il envoyoit à Ephese & à Nicée, des gens pour y recueillir les bruits qui couroient en Affrique & lui en venir faire le rapport. Ainsi, quand on lui rapporta que Domitius avoit péri dans un naufrage &

coup de pointes de rochers, les vents ne venant point du côté du midi où le país est fort aride, ils viennent tous du côté de la mediterrannée & donnant dans les vaisseaux, les empêchent de voguer aisement.

(1) *Cet extravagant Cæcilius* c'est apparemment Q. Cæcilius Bassus homme vaillant & ro-

buste. Cicéron dit dans la onzième Philipique, qu'il étoit en ce país-là avec une armée.

(2) *Quels sentimens.* c'est un argument pour montrer ce que pensoit alors de César Dejotarus, puisque dans le tems qu'il enouroit des bruits défavantageux, il mit ses biens en vente pour le secourir.

que vous étiez assiégué dans un Château, il dit, à l'égard de Domitius, ce vers Grec que nous avons en Latin, PERISSENT LES AMIS, POURVEU QU'EN ME' ME-TEMS TOMBENT LES ENNEMIS. Certainement quand même il eût été vôtre ennemi le plus cruel, jamais il n'eût tenu pareil discours : son naturel est trop doux, & le vers est trop barbare. Or., comment pouvoit-il être ami de Domitius, puisqu'il étoit votre ennemi : mais pourquoi vous haïr ; lui qui se souvenoit que l'ayant pu faire mourir selon les loix de la guerre, vous les aviez, son fils & lui, déclaré Rois.

XXVI. Qu'avance-t'on après cela, que dit encore le scelerat ? Il dit que, Dejotarus enflé de joye s'abrutit de vin dans un repas & dansa tout nud. Quelle potence peut offrir un assés cruel supplice à ce deserteur ? Qui jamais a vû Dejotarus ou danser ou s'enivrer ? Ses mœurs sont autant de vertus royales, & je ne crois pas, CÉ'SAR, que vous l'ignoriez : mais ce qu'il a le plus éminemment, c'est sans doute une admirable frugalité. Je sçai que les Rois ne sont pas louez ordinairement par cet endroit, dire d'un Roi qu'il est sobre, ce n'est pas en faire un fort grand éloge ; la valeur, la justice, la majesté, la gravité, la grandeur d'ame, la profusion, la bienveillance, la magnificence, voila les loüanges dignes des Rois ; la

temperance est l'éloge d'un particulier ; que chacun néanmoins le prenne comme il voudra, pour moi j'estime que la frugalité, c'est-à-dire, la moderation ou la temperance est une très grande vertu. Dejotarus en étoit orné dès sa premiere jeunesse, toute l'Asie, tous nos Magistrats, tous nos Lieutenans, & tous les Chevaliers Romains qui trafiquent en ce pais en ont été les témoins.

XXVII. C'est par differens degrez de services rendus à la Republique qu'il est parvenu jusqu'au nom de Roi : mais dans tout ce qui n'avoit point de rapport aux guerres du peuple Romain, il partageoit avec tous nos citoyens son commerce, son autorité, ses biens, ses affaires ; car, non seulement il passoit pour un Prince illustre ; mais pour un excellent pere de famille, & pour très capable de veiller sur les terres & sur les troupeaux. Ainsi, lui, qui tout jeune encore & avant qu'il eût acquis tant de gloire, n'a jamais rien fait que de sage & de regulier, sera devenu danseur avec la reputation & l'âge qu'il avoit.

XXVIII. Vous deviez bien plutôt, Castor, imiter les mœurs & la regularité de votre ayeul que de condamner un homme si recommandable & si vertueux, par l'organe d'un miserable vagabond : quand même vous auriez eu pour ayeul un danseur indecent, & non pas un homme de qui l'on

peut recueillir des exemples de pudeur & de modestie , une calomnie semblable ne lui pouvoit plus convenir dans sa vieillesse ; ce n'étoit pas à la danse , mais à monter à cheval & à faire des armes qu'il s'étoit appliqué dès ses plus tendres années : ces exercices ne pouvoient plus l'occuper dans la défaillance de l'âge , cependant lorsqu'en cet état plusieurs de ses Officiers le mettoient sur son cheval , nous nous étonnions ordinairement qu'il s'y pût tenir. A l'égard du fils qui servit sous moi dans la Cilicie , & fit la guerre avec moi dans la Grèce ; lorsqu'au milieu de nos troupes il marchoit à la tête de cette excellente Cavalerie , que son pere l'avoit envoyé mener à Pompée , quelle foule de gens n'avoit-il pas coutume de rassembler au tour de lui ? Quelle noble fierté ne montrait-il pas dans toutes ses évolutions ? Sur qui , pour les intérêts qu'il foutenoit , ne l'emportoit-il pas , par son émulation & par son ardeur.

XXIX. Comme après la défaite de l'armée , moi qui ai toujours opiné pour la paix , & qui même après la bataille de Pharsale ai jugé , qu'il ne falloit pas seulement mettre bas les armes , mais les rejeter bien loin , je ne pus jamais lui persuader d'entrer dans mon sentiment , parce que l'amour de la guerre l'enflammoit , & qu'il croyoit devoir donner à son pere une pleine satisf-

faction. [1] Cette famille de Castor est heureuse de n'avoir pas seulement acquis l'impunité, mais encore la licence d'intenter une accusation. Et Dejotarus est bien malheureux d'être accusé non seulement devant vous, mais par les siens & par celui qu'il avoit en sa compagnie dans le même camp. Pour vous, Castor, vous ne vous trouvez pas content de votre fortune, si vous ne voyez vos proches dans la disgrâce.

XXX. Entretenez, si vous voulez, vos inimitiez qui ne devroient pas avoir lieu certainement; après que le Roi Dejotarus a tiré de la bassesse & de l'obscurité votre famille pour la faire paroître au grand jour. Qui jamais entendit parler de votre pere, ni de ce qu'il étoit avant que l'on sçût qu'il étoit gendre de Dejotarus. Mais quoique vous ayez eu l'ingratitude & l'infidélité de répudier un nom de tendresse & d'alliance, vous pouviez, dans votre haine, vous conduire à la maniere des autres hommes, sans faire des poursuites par une fausse accusation, sans attaquer sa personne, sans en vouloir à sa vie. Mais passons lui cet excès d'aigreur & de haine, étoit-ce afin de violer tous les droits de la nature & de l'humanité? Falloit-il par des propositions solliciter un esclave, le corrompre par les esperan-

[1] Cette famille. La famille de Castor petit fils de Dejotarus.

ses & par les promesses, le conduire au logis de son maître, l'armer contre lui, c'est-à-dire déclarer une guerre cruelle, non seulement à un seul parent, mais à toutes les familles? Car si la corruption de cet esclave est impunie, & de plus approuvée par une si grande autorité, il n'y aura point de murailles, point de loix, point de justice qui puissent mettre nôtre vie en sûreté. Si ce que nous avons le plus sous notre dépendance domestique, peut échapper à la punition, & combattre contre nous, l'esclave devient le maître, & le maître devient esclave.

XXXI. O tems! ô mœurs! Cn. Domitius que dans notre jeunesse nous avons vu Consul, Censeur & grand Pontife, ayant en qualité de Tribun du peuple, fait citer en justice M. Scaurus l'un des plus illustres Citoyens de Rome, un de ses esclaves alla trouver Domitius, & lui offrit de se rendre delateur contre son maître, auquel Domitius le renvoya chargé de chaînes. Voyez quelle est la difference, quoiqu'il ne soit pas decent de comparer castor à Domitius, qui toutefois renvoye un esclave à son ennemi, tandis que vous enlevez le sien à votre ayeul; Domitius n'en voulût pas entendre un qui étoit irréprochable, & vous rendez infidele celui de Dejotarus. Domitius rejette un esclave qui le veut servir contre son maître, &

vous, vous en produisez un pour accusateur du sien.

XXXII. Mais ne l'avez-vous suborné qu'une fois? Quand on l'eut produit en jugement, & qu'il eut été avec vous, ne s'enfuit-il pas vers les Lieutenans? N'alla-t'il pas trouver ce même Domitius? N'avoüa-t'il pas en presence du celebre Ser. Sulpitius qui ce jour-là soupoit chez Domitius par hazard, & devant le jeune & vertueux Torquatus que vous l'aviez séduit, & que par vos promesses vous l'aviez engagé dans cette injustice.

XXXIII. Quelle est cette inhumanité si barbare, si demesurée, si hardie? Estes-vous venu dans Rome pour y violer les Loix, & & pour y corrompre par votre ferocité tous les exemples Domestiques? Mais que les accusations sont adroitement rassemblées, [1] Blefamius, dit-il, (car il employoit le nom de cet homme de bien qui ne vous est pas inconnu,) Blefamius pour vous rendre odieux, avoit coûtume d'écrire que vous vous faisiez haïr, & que l'on vous regardoit comme un tyran; qu'ayant fait mettre votre statue pariniles Rois, vous vous étiez entierement aliené les cœurs, & que d'ordinaire, on ne vous faisoit point d'acclamations. Ne comprenez-vous pas, C E' S A R, qu'ils ramassoient tous ces discours dans les petits bruits

[1] *Blefamius*. Il écrivoit de Rome à Dejotarus.

populaires. Blefamius avoit écrit que César est un tyran ! Sans doute il avoit vû mettre à mort plusieurs Citoyens , il en avoit vû par ordre de César , de persecutez , de maltraitez & de massacrez , beaucoup de familles affligées & des maisons renversées, la place publique remplie de soldats armez; c'est ce que nous avons vû toujours dans les dissensions civiles , mais jamais après vos victoires.

XXXIV. Vous êtes le seul, CÉSAR, que l'on a vû vaincre sans qu'il soit tombé personne qui n'eut les armes à la main, & le seul que, nous qui sommes nez dans la liberté Romaine, non seulement nous n'avons pas regardé comme un tyran, mais avons reconnu le plus clement de tous les hommes après la victoire. César pourroit-il paroître un tyran à Blefamius accoutumé de vivre chez un Roi ? Comment se plaindre d'une statuë en particulier, quand on en voit un si grand nombre d'autres ? Quoi nous porterions envie à ses statuës, nous qui n'en portons pas à ses trophées ? Si c'est le lieu qui nous rend jaloux de César, il n'y en a point où les statuës soient plus en spectacle qu'à la tribune. Que dirois-je sur les acclamations que vous n'avez jamais souhaitées, & qui souvent à l'étonnement de tout le monde, étoient étouffées par les transports de l'admiration, ou que l'on negligeoit peut-être

parce que rien de vulgaire ne peut sembler digne de vous.

XXXV. Je crois n'avoir rien oublié de ce qu'il falloit dire , mais j'ai réservé quelque chose d'essentiel pour la fin de mon discours : & c'est de travailler à reconcilier Dejotarus avec vous. Car je ne crains plus à present que vous vous irritiez contre lui ; ce que je crains davantage , c'est que vous ne le soupçonniez de conserver du ressentiment , & je vous assure , CE'SAR , qu'il en est fort éloigné. Il se souvient toujours de ce qu'il possède encore par vos bienfaits , & non de ce qu'il a perdu , il ne se regarde point comme puni de vous , mais sçachant que vous aviez à répandre diverses faveurs sur un grand nombre de personnes , il n'a point refusé d'y contribuer du sien , après avoir été dans un parti contraire au vôtre.

XXXVI. Antiochus ce grand Roi d'Asie après qu'il eut été vaincu par Scipion qui l'obligea de borner l'étendue de son Royaume jusqu'au [1] mont Taurus , après qu'il eut perdu tous ces vastes pays devenus une de nos Provinces , avoit coutume de dire que le peuple Romain l'avoit traité favorablement , parce que délivré de trop grands soins , il n'avoit plus qu'à vivre dans les limites d'un petit Royaume ; mais Dejo-

[1] *Mont Taurus.* Une longue suite de montagnes qui divisent l'Asie d'avec la Syrie,

tarus peut encore plus aisément se consoler : le premier avoit reçu la punition de sa fureur, & le second de son erreur. Vous avez, Ô CE'SAR, donné tout à Dejotarus, en accordant à son fils & à lui le nom de Roi. Tant qu'il pourra retenir & conserver ce nom, il ne se croira rien retranché des grâces du peuple Romain & des decrets du Senat : son courage est aussi grand & aussi ferme qu'auparavant, & jamais il ne pliera, ni sous ses ennemis, ni sous ses malheurs.

XXXVII. Ses actions précédentes lui ont acquis bien des merites, & ses sentimens courageux sont encore pour lui un grand trésor, que rien ne lui peut ravir. Car quelle fortune ennemie, quel accident, quelle injustice pourroient abolir les Ordonnances rendûes en faveur de Dejotarus par tant de Generaux, & les titres d'honneur qu'il a reçus de tous ceux qui depuis qu'il fût en âge de porter les armes, ont fait la guerre dans la Cappadoce, dans le Pont, dans la Cilicie, & dans la Syrie ? De plus, dans quel assez profond oubli, dans quelle succession des âges pourroient jamais s'enlevelir les decrets dont l'a tant de fois orné le Senat, & que le peuple a ratifié par ses enrégistremens & par ses monumens publics ? Que dirai-je de sa valeur, de sa grandeur d'ame, de sa solidité, de sa fermeté, ce que tous les sages ont regardé comme les plus grands

biens , & quelques-uns même comme l'unique bien de l'homme , puisque la vertu seule lui suffit pour bien vivre , & pour vivre heureux.

XXXVIII. Comme c'est ce qu'il se persuade & ce qu'il médite jour & nuit , non seulement il ne s'irrite pas contre vous , car il seroit un ingrat & même un insensé , mais il abandonne à votre clemence tout le repos & toute la tranquillité de sa vieillesse. Ayant été dès-auparavant dans ces dispositions , je ne doute pas que par vos lettres que j'ai lûes , & dont Blezanius avoit reçu de vous copie à [1] *Tarracone* , il ne se soutienne encore davantage , & ne s'affranchisse de toute inquiétude : car vous lui ordonnez d'espérer & de se tenir tranquile , & je sçai que ce n'est pas votre coutume d'écrire en vain de la sorte. Je me souviens que vous m'écrivîtes en mêmes termes , & que vous ne me commandiez pas en vain de bien espérer.

XXXIX. Je m'inquite en verité pour *Dejotarus* avec qui la République m'a mis en liaison d'amitié : le rapport des cœurs nous a plus fortement unis encore , le commerce a de plus en plus serré nos liens , & les services que j'en ai reçus pour moi & pour mon armée , m'ont attaché inviolablement à sa personne. Or je ne m'inquite pas

[1] *Tarracone*, Ville d'Espagne.

seulement pour lui , mais pour tant d'hommes recommandables , auxquels il faut que vous n'ayez pardonné qu'une seule fois pour ne point douter de vos bontez , & pour bannir à jamais toute inquietude ; puisqu'il n'arrive point , que personne de ceux que vous avez affranchi de leurs allarmes , recommencent de s'allarmer encore.

XL. Je ne dois pas , CE'SAR , selon ce qu'on a coûtume de faire dans des périls aussi pressans , essayer de quelle maniere je vous pourrai toucher de compassion. Rien ne seroit plus inutile : votre pitié sans être excitée par des discours étrangers , s'offre ordinairement d'elle-même aux supplians & aux malheureux. Representez-vous deux Rois , & contemplez en esprit ce que vous ne pouvez voir de vos yeux ? Ce que vous refuserez à la colere , vous le donnerez à la clemence. Combien avons-nous eu de témoignage de la votre , sur-tout dans la conservation de ceux à qui vous avez rendu la vie ? S'il est glorieux de pardonner à de simples particuliers , combien le sera-t'il de pardonner à des Rois ? Ce nom a toujours été respecté dans Rome , sur-tout quand nos Alliez & nos amis l'ont porté.

XLI. Ces Rois après votre victoire ont apprehendé d'en perdre le titre , mais j'ai confiance qu'ils le retiendront , & que vous leur confirmerez pour le faire passer à leurs

descendans. [1] Hierax , Blesamius , Antigonus qui vous sont connus depuis long-tems comme à nous ; & Dorysaus qui n'a pas moins de fidelité ni de probité , & qui vous fût depuis peu envoyé conjointement avec Hierax , sont les amis de leurs Princes, ils vous feront agréables comme j'espere, & vous offrent leurs personnes pour le salut de leurs Rois.

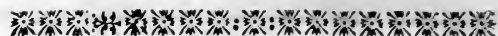
XLII. Interrogez Blesamius , & sçachez de lui s'il a jamais écrit à Dejotarus quelque chose contre ce que l'on doit à votre dignité. Hierax prend sur lui toute la cause , & pour son Roi se constitue coupable de toutes ces accusations. Il en appelle à votre mémoire , qui sans doute se rappelle tout ; il soutient que dans les Etats de Dejotarus , il ne vous a point quitté d'un pas , il dit qu'il fût au-devant de vous sur les derniers bords de la frontiere , & qu'il vous a conduit jusqu'à l'autre extremité : qu'il vous accompagnoit quand vous sortîtes du bain , qu'il étoit auprès de vous après le souper , quand vous jettâtes les yeux sur les presens

[1] *Hierax.* Ciceron jotarus avançoit à votre cite les députez qui s'offrent à se sacrifier pour rencontre. Si l'on a formé contre vous quelque la deffense de leur Roi. dessein , faites-moi mettre à la torture pour le Hierax disoit à César, j'ai été au-devant de vous sçavoir. quand le Tetrarque De-

du Roi, & quand vous vous retirâtes dans votre chambre, & que le lendemain, il eut la même assiduité toujours auprès de vous.

XLIII. C'est pourquoi, si l'on a pensé seulement à quelque chose de ce que l'on a mis en avant, il consent que vous le regardiez comme son propre crime. Ainsi, CÉSAR, je souhaite fort que vous compreniez qu'aujourd'hui on va faire misérablement périr ces Rois avec le plus grand deshonneur, ou leur rendre la vie avec une réputation sans atteinte; c'est à la cruauté de leurs ennemis de souhaiter leur perte, c'est à votre clemence de les conserver.

FIN DU SEPTIÈME TOME.



TABLE

DES ORAISONS

CONTENUES

DANS LE SEPTIÈME¹ VOLUME.

TRENTE-SEPTIÈME ORAISON,	
pour les Provinces consulaires, p. 1.	
TRENTE-HUITIÈME ORAISON,	
pour L. Cornelius Balbus,	53
TRENTE-NEUVIÈME ORAISON,	
contre L. Calpurnius Pison,	106
QUARANTIÈME ORAISON pour M.	
SCAURUS,	198
QUARANTE-UNIÈME ORAISON,	
pour T. Annius Milon,	200
QUARANTE-DEUXIÈME ORAISON,	
pour C. Rabirius Posthumus,	288
QUARANTE-TROISIÈME ORAISON	
pour Marcellus,	323
QUARANTE-QUATRIÈME ORAI-	
SON, pour Q. Ligarius,	346
QUARANTE-CINQUIÈME ORAISON,	
pour Dejotarus,	372

Fautes à corriger.

Page 73. lig. 24. venoit, lisez revenoit.

Page 86. ligne 3. banni, lis. a banni.

Page 175 lig. 5. vous voyez de vous qui, lis. vous
vous voyez devant qui.

Page 183. lig. 13. Theffalociens, lisez Theffalo-
niciens.

Page 186. ligne 6. Athéens, lisez Achéens.

Page 208. n. 2. Clastemnestre, lis. Clytemnestre.

Page 271. n. 1. triomphe, lis. temple.

Page 278. ligne 2. Senat, lisez Sujet.

Page 286. ligne dernière, la, lisez sa.

Page 319. l. 11. sa supériorité, lis. la supériorité.

Page 333. l. 6. par, lisez pour.

Approbation de M. DE BOZE, l'un des Quarante de l'Academie Française, Secrétaire perpetuel de celle des Belles Lettres, & Censeur Royal.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Les Oraisons de Cicéron, traduites en François, avec des Remarques, par M. de Villefore;* & j'ai crû que le Public ne feroit pas moins d'accueil à ce nouvel Ouvrage, qu'il en a fait à tous ceux que le même Auteur lui a donnez. A Paris le 11. de Septembre 1730.

GROS DE BOZE.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il apparitendra, SALUT. Notre bien-aimé le sieur DE VILLEFORE, Nous ayant fait remonter, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre, *Les Oraisons de Cicéron, traduites en François, avec des Remarques*, s'il Nous plaisoit lui en accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-Seel des Presentes : A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separement, & autant de fois que bon luy semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée, & attachée sous notredit contre-Seel. & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de *huit années* consécutives, à compter du jour de la date desdites presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque

qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre Obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente: le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie pour l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Aprobation y aura été donnée, es mains de notre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement, & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt huitième jour du mois de septembre, l'an de grace mil sept cent trente, & de notre Regne le seizième. Par le Roy en son Conseil.

Signé, NOBLET.

J'ai cédé à M. GANDOUIN le present privilege, pour en jouir, suivant l'accord fait entre nous. A Paris le 30. Octobre 1730.

VILLEFORE.

J'ai cédé & transporté à MM. BARBOU moitié au
Privilege de l'autre part, pour en jouir conjointement avec moi. A Paris ce 3. Octobre 1730.

P. GANDOUIN.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris Num. 30. fol. 31. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 5. Octobre 1730.

P. A. LEMERCIER, Syndic.

A P A R I S,
De l'Imprimerie de J. BARBOU, 1731.



Hum. 6.

